

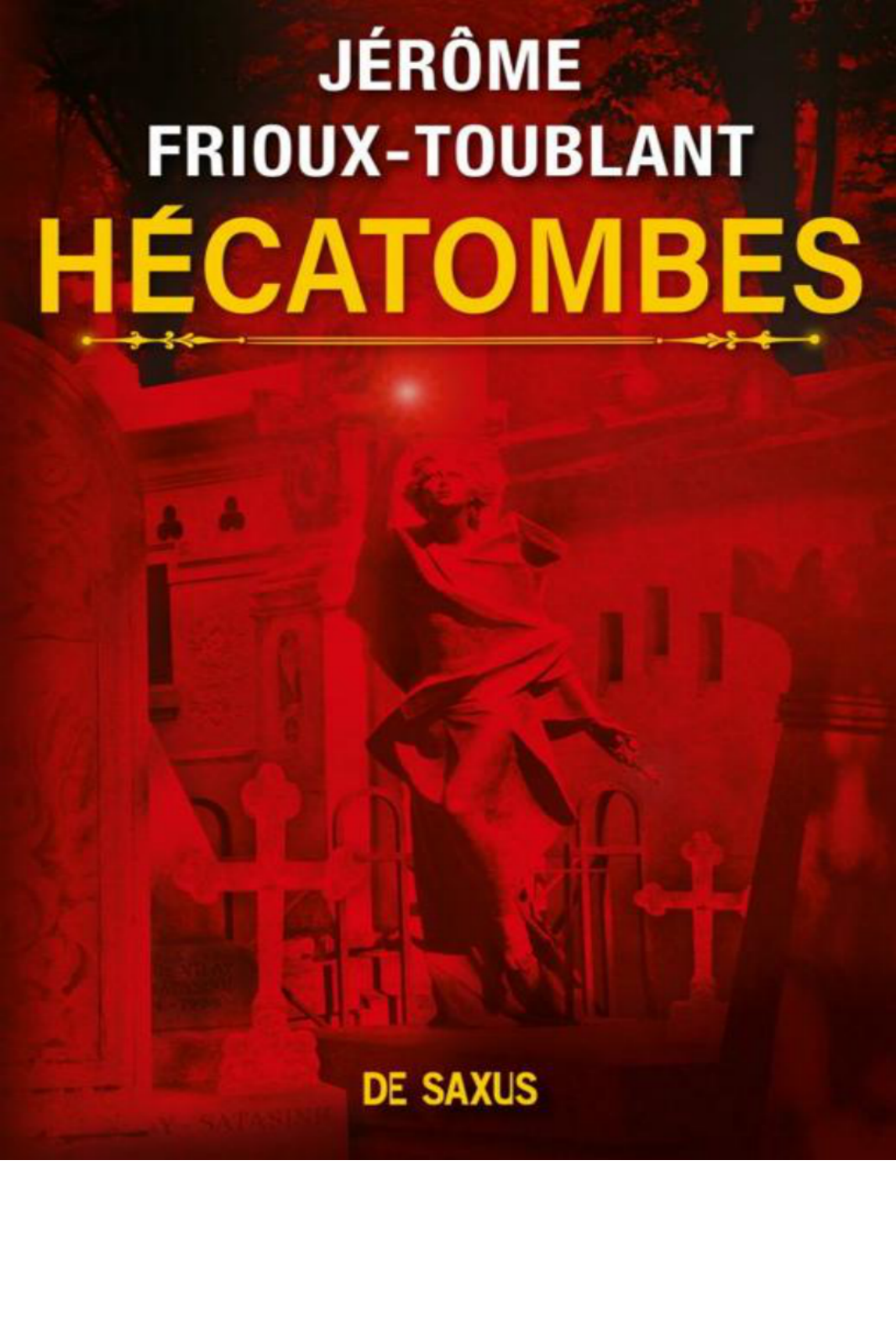
Hécatombes

Jérôme Frioux-Toublant

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JÉRÔME
FRIOUX-TOUBLANT
HÉCATOMBES



DE SAXUS

**JÉRÔME
FRIOUX-TOUBLANT**



HÉCATOMBES

DE SAXUS



Ceci est une œuvre de fiction.

Toute ressemblance avec des personnages, lieux, organisations
ou évènements existant ou ayant existé ne serait que purement fortuite.

Hécatombes

par Jérôme Frioux-Toublant

Photo de couverture : © Bruno Leroy

Couverture / Conception graphique : Eilean Books - Volodymyr Feshchuk

Ouvrage publié sous la direction de Sam Souibgui

Coordination et suivi éditorial : Christian Martin

© Éditions De Saxus, 2022 pour la présente édition.

ISBN : 978-2-37876-151-6 (broché)

EAN : 978-2-37876-152-3

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Prologue

De l'inconvénient d'habiter près d'un cimetière

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Des conséquences d'erreurs de jeunesse

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

Chapitre XX

Chapitre XXI

Chapitre XXII

Chapitre XXIII

Chapitre XXIV

Où on a tort de croire qu'il y a des limites à l'horreur

Chapitre XXV

Chapitre XXVI

Chapitre XXVII

Chapitre XXVIII

Chapitre XXIX

Dante avait tort : l'enfer a plus de neuf cercles

Chapitre XXX

Chapitre XXXI

Chapitre XXXII

Remerciements

Prologue

« **L**e dernier épisode, c'était vendredi dernier. J'aurais mieux fait de rester couché ! Un pote était parti pour le week-end et m'avait prêté sa moto. J'ai fait une balade, bu un pot dans le Marais et je remontais vers chez moi. Place de la Répu', j'étais arrêté à un feu et devine qui attendait à côté de moi ? La même ambulance que celle que j'avais pistée la nuit précédente, conduite par un des types que j'avais vus sur le port de Honfleur, un Slave, blond aux yeux clairs. Il a regardé dans ma direction mais j'avais un casque intégral alors il n'a pas fait gaffe. Quand le feu est passé au vert, je l'ai suivi. On a remonté l'avenue de la République puis on a pris une petite impasse sur la gauche. La Mercedes était garée un peu plus loin sur le trottoir devant une vieille porte vermoulue. Le mec blond a regardé sa montre à plusieurs reprises et, au bout d'un moment, un type en uniforme a ouvert la porte. Le blond a déverrouillé le coffre et, après avoir regardé plusieurs fois de tous les côtés, il en a sorti un grand sac noir et a disparu avec dans le cimetière... »

De l'inconvénient d'habiter près d'un cimetière

CHAPITRE I

Thom a la gueule de bois. Les rires, les discussions, les musiques de la nuit semblent bien décidés à ne plus jamais lui lâcher l'esprit et les oreilles. Et ça cogne fort. Nu comme au premier jour, il traverse à tâtons le salon plongé dans la pénombre, Nounouche miaulant sur ses talons. Malgré son mal de crâne, il a accompli son rite quotidien du réveil que seul un *tsunami* pourrait l'empêcher d'exécuter. Il s'est arrêté devant la photo de son jumeau Lucas ; il l'a saisie, a caressé du bout des doigts le front de son frère puis y a déposé un baiser.

Lucas, flingué sous ses yeux lors d'un flag qui avait tourné au vinaigre. Ça fait toujours aussi mal. Et peut-être même davantage à chaque fois qu'il y pense.

Dans l'obscurité du salon, le contour des meubles dessine des silhouettes inquiétantes. En traversant la pièce pour aller ouvrir les rideaux, Thom se prend les pieds dans ses santiags et le petit tas de vêtements abandonnés là quand il est rentré deux heures plus tôt. Il s'étale de tout son long sur la moquette. Sa tempe frôle l'angle de la table basse en verre. Il se relève en jurant, empoigne les tentures et les ouvre d'un geste excédé.

L'aube pointe. Une bruine poisseuse dilue le halo des réverbères. Au-delà du vieux mur, de l'autre côté de la rue, les arbres et les sépultures du cimetière du Père-Lachaise ruissellent ; de loin en loin, des masses de brume flottent, cotonneuses, entre les tombes. Thom frissonne, se dirige vers la cuisine en massant du bout des doigts ses tempes douloureuses. Ses orteils se crispent au contact du carrelage glacé. Nounouche se frotte contre ses jambes, poussant *crescendo* des grognements impatients.

« Ça va, j'ai compris ! Mon café d'abord, tu permets ? »

Sur le trajet entre le paquet de café moulu et le porte-filtre, il a un

geste malheureux et le contenu de la cuillère se répand sur la paillasse.

Respire...

Il renouvelle l'opération, branche la cafetière, puis retourne dans sa chambre. Perchée sur une étagère, Nounouche s'applique à la première de ses innombrables toilettes de la journée en le fixant.

Deux secondes ! Je m'occupe de toi.

Il allume son portable. Pas de message. Après avoir vaguement rabattu la couette sur son lit, Thom se baisse pour ramasser un coussin. Il se redresse trop vite et la pièce se met à tanguer. S'agrippant aux meubles, il titube jusqu'à la salle de bains. Quand la rampe de spots, au-dessus de la glace, s'allume, il prend en pleine tronche la lumière blanche et ses hémisphères cérébraux le rappellent à l'ordre.

Putain !...

Il empoigne le tube d'aspirine, lâche trois cachets effervescents dans le verre à dents à moitié rempli d'eau qu'il porte à son front. Les yeux fermés, il écoute le pétilllement frais, promesse de soulagement, et pose le verre sur la faïence du lavabo. Il soulève les paupières et se retrouve face à l'affligeant spectacle de son reflet dans la glace : barbe de deux jours émaillée de poils blancs, cheveux trop longs, en bataille, paupières gonflées...

Carton plein, mec !

Il passe la main sur son estomac, pince la peau de ses hanches puis, tournant le dos au miroir, se tord le cou pour examiner son côté pile. Une longue cicatrice creuse l'arrière de son bras gauche, du coude à l'épaule. Souvenir d'une fusillade. Une autre blessure qui ne se refermera pas. D'un trait, il avale l'aspirine et fait couler l'eau de son bain. Un peu mieux réveillé, mais définitivement d'une humeur de chien, il enfle son peignoir, retourne dans la cuisine, remplit une pleine tasse de café noir. Avec trois sucres. Assise, sur le seuil, Nounouche miaule avec une ardeur et une constance qui ne tarderont plus à lui attirer des ennuis. Thom ouvre une boîte de croquettes. L'odeur qui en émane lui provoque un haut-le-cœur. Il pose sur les tomettes le bol de croquettes sur lequel Nounouche se jette. Elle prend le temps de renifler la bolée, tourne un air déçu et vaguement dédaigneux vers son maître avant de tourner le dos et de disparaître nonchalamment dans ses appartements secrets. Thom décide qu'il est

préférable de penser à autre chose et remplit à gestes tremblotants sa tasse de café.

Cette fois, en traversant le salon, son moka bien en main, il prend garde aux obstacles qui jonchent la moquette et va se poster devant la porte-fenêtre qui donne sur le cimetière. C'est là que, à l'aube de chaque journée, le regard perdu vers les mausolées du Père-Lachaise, le détective médite sur la complexité du monde en sirotant son premier café de la journée.

Thom sent qu'une nouvelle fois cette journée va être longue et, une nouvelle fois, ponctuée d'images qu'il n'arrivera pas à refouler.

Soudain, dans son champ de vision, quelque chose apparaît.

Son cerveau embrumé ne comprend pas tout de suite ce qui se passe sous sa fenêtre au travers des plaques de brouillard qui commencent à se dissoudre. Quand il réalise enfin, sa bouche et ses yeux s'arrondissent à deux doigts de la déchirure musculaire.

Un homme titube entre les tombes.

Le regard de Thom devient analytique. Le blouson et le jean de l'homme sont couverts de sang. Chaque pas semble lui demander un effort surhumain. Soudain, ses jambes fléchissent et il s'appuie à une stèle. Il a perdu une de ses baskets. Le blessé lève la tête vers sa fenêtre et esquisse un geste vague dans sa direction. Thom sursaute et lâche sa tasse.

L'inconnu fait encore deux pas avant de porter une dernière fois les mains à son cœur. De tout son long, il tombe en arrière dans une flaque boueuse et ne bouge plus. Un éclair déchire le ciel noir du petit matin et les contours de la nécropole finissent de se dissoudre sous une averse de fin du monde.

Assiégé par la forte odeur de désinfectants, assis dans la salle d'attente glacée de la morgue du quai de la Rapée, Thom se masse les bras pour les réchauffer.

Un café !

Grelottant, il insère un euro dans la fente du distributeur de boissons installé à l'entrée. Quelques gargouillis plus tard, Thom récupère un gobelet à moitié rempli d'un liquide brunâtre qu'il serre entre ses doigts. Trop. Ses tremblements font jaillir des gouttelettes qui atterrissent sur ses pompes.

Bingo.

Sa mauvaise humeur a franchi le seuil d'alerte.

Il avait mis de longues secondes à réagir après que le corps se fut définitivement écroulé dans l'allée du cimetière puis s'était rué sur le téléphone pour prévenir son ex-patron au Quai des Orfèvres. L'envie de descendre pour aller voir l'homme de plus près l'avait dérangée, mais un vieux réflexe l'avait rappelé aux règles de la procédure et, ce matin, il préférait s'épargner les foudres du Pacha de la PJ. Une douche rapide avait remplacé le bain réparateur qu'il s'était promis et après avoir passé un coup de fil à Marthe pour lui demander – en maudissant le sort – de repousser son unique filature de la journée, il avait dégringolé les deux étages de son immeuble. Les voitures de police, gyrophares allumés et sirènes hurlantes, avaient freiné devant chez lui à l'instant même où Thom sortait de l'immeuble. Il avait levé les yeux au ciel devant cette inutile arrivée en fanfare. Non sans mal, le commissaire Durrieu avait extirpé du véhicule de service son embonpoint et son 48 fillette ; le visage fermé, il avait fondu sur son copain.

« Dis donc, le Privé... C'est quoi ce souk ? »

Thom détestait qu'on l'apostrophât avec ce sobriquet éculé par des décennies de mauvais polars. Mais, bon, c'était Durrieu... Il aimait bien taper là où ça fait mal. Le quart de siècle de PJ que le Manitou du 36 traînait après lui n'avait pas arrangé son caractère. Coléreux, susceptible... Mais c'était un homme fidèle, généreux, qui trimballait de nombreuses failles que, bien malgré lui, on déchiffrait à livre ouvert sur sa grosse bouille toujours renfrognée. Et c'était un bon flic.

Tout en essayant de ramener un peu d'ordre dans ses rares cheveux trop longs et malmenés par les assauts du vent, il avait poursuivi :

« Alors, je peux savoir ce qui s'est passé ?

— René, je l'ai déjà raconté à tes gars au téléphone ! Ils ne t'ont rien dit ?

— Si, mais recommence ! Je perds facilement la mémoire. C'est l'âge. On grimpe chez toi prendre un peu de hauteur ! Raconte. »

Thom avait obtempéré à contrecœur.

« René, il va pleuvoir et les...

— Et tu dis que ce mec t'a fait signe ? grogne le commissaire.

— Il m’a semblé, oui... En direction de l’immeuble, en tout cas. »

Le commissaire avait secoué la tête.

« Plus aucun effectif dispo. Total, c’est moi qui dois me coller ton histoire imbitable. T’as vraiment le chic pour te foutre dans des coups tordus. Et c’est encore pour moi l’addition.

— Mais René !... J’étais chez moi, peinard !

— Mouais... »

Durrieu le fixait brièvement.

« T’as mauvaise mine, toi !

— Merci, René. »

Imité par les fonctionnaires de la police scientifique, dont certains prenaient des photos du lieu du décès, le commissaire s’était arrêté devant la baie vitrée. La pluie s’était renforcée, formant un rideau instable agité par le vent, sous lequel les ambulanciers, au-delà du vieux mur d’enceinte, cou rentré dans les épaules, sortaient un brancard de l’ambulance. Le commissaire s’était ébroué et sa grosse voix avait résonné dans les murs du salon.

« OK, les gars ! Pas la peine de rester là. Au temps pour moi ! On redescend fissa avant que la flotte n’efface tout.

— Laisse tomber, René ! C’est trop tard. »

Le commissaire avait trébuché sur les fringues éparses sur le tapis.

« Faudrait que tu ranges ton bazar avant de te casser la figure !

— C’est déjà fait.

— T’as *déjà* rangé ou tu t’es *déjà* cassé la figure ? »

Thom s’était contenté de fixer le vieux flic sans un mot.

Après le départ des policiers, la cage d’escalier résonnait encore des échos sourds de leurs chaussures sur les marches en bois. Au moment de sortir de l’appartement à la suite de son escorte, le commissaire Durrieu avait marqué un temps d’arrêt devant la photo de Lucas. Comme un cauchemar familial qui refait surface. La chose n’avait pas échappé à Thom qui avait regardé ailleurs.

« Bon. Nous, on va voir et on fait les premières observations. Toi, tu vas nous attendre à la Rapée pour l’identification.

— Sois sympa, René ! Laisse-moi venir avec vous... »

Avec un sourire frôlant la grimace, le commissaire principal avait martelé, cigarette coincée entre les dents :

« “Seuls sont admis sur la scène d’un crime les services de la Police judiciaire et de la Justice, de l’Institut médico-légal et autres

personnels dûment autorisés.”

— René ?

— Oui ?

— Va te faire foutre ! »

Des claquements de portières ramènent Thom aux réalités du moment. Il va jeter un œil à la fenêtre qui donne sur le parking de l'IML². Deux ambulanciers déchargent le corps protégé dans un étui en plastique. Encadré par les flics, le cortège se met en branle.

« Suis-moi ! » lui lance Durrieu en passant.

Dans la petite salle d'enregistrement, les flics soulèvent la housse et la déposent sur une table roulante en alu. Resté sur le pas de la porte, Durrieu fait signe à Thom qui comprend le message. Un agent de la PTS³ fait glisser la fermeture Éclair du sac et dégage la tête du cadavre que Thom observe longuement.

« Jamais vu.

— Évidemment », râle Durrieu.

Le commissaire se tourne vers un ambulancier.

« Pas de papiers d'identité, je suppose ?

— Aucun, commissaire.

— Ben, voyons ! »

Le silence tombe. Un sourire en coin, Thom jette un œil amusé vers son ami. Le Pacha est pâlot, passant un gros doigt hésitant entre son cou et le col de sa chemise.

C'était devenu une légende au Quai des Orfèvres. Malgré sa longue carrière qui aurait dû le blinder contre tout ce que l'esprit humain pouvait inventer de plus sanglant et de plus tordu, la proximité d'un cadavre le faisait toujours paniquer et lui causait des crises d'angoisse. Trauma dont il ne parlait jamais et sur lequel, bien sûr, il s'était toujours refusé à travailler... Thom reporte son attention sur le cadavre. De la fenêtre de son appartement, ses cheveux courts et sa haute taille le vieillissaient. Il ne devait pas avoir 20 ans. Gorge tranchée. Le sang écoulé de la blessure avait maculé les vêtements mais épargné le visage aux traits fins et couvert de taches de rousseur.

Sa bouche, livide, ne s'ouvrirait plus jamais. Ni sur un rire, ni sur d'autres lèvres.

Fait chier !

Dans un fracas métallique, les portes battantes de la pièce livrent

passage à un homme âgé et un peu voûté, mal rasé. Il est vêtu d'une blouse grise, armé de gants, un masque couvrant la bouche et le nez. Il porte un ordinateur portable en équilibre sur son avant-bras et, entre ses doigts maigres, tient une étiquette en carton épais plastifié qu'il passera, une fois le corps déshabillé, autour du gros orteil du défunt. L'homme se tourne vers Durrieu.

« Des papiers ?

— Négatif. J'attends votre rapport.

— Mais, bien sûr, commissaire. C'est comme si c'était fait ! »

L'homme s'approche du cadavre en sifflotant et Durrieu vide les lieux sans demander son reste. Thom lui emboîte le pas. Une fois à l'air libre, le commissaire respire plusieurs fois à pleins poumons.

« On marche un peu ? » demande Durrieu qui reprend des couleurs.

Alors que le détective retire l'antivol de son vélo, il décide que le mieux est de traiter le mal par le mal et que quelques gouttes d'alcool pourraient venir à bout de sa gueule de bois. Une vieille recette de sa mère.

Et sa mère avait raison dans bon nombre de domaines.

1. Police judiciaire.
2. Institut médico-légal.
3. Police technique et scientifique.

CHAPITRE II

Les deux amis dépassent les cafés branchés de la rue du Faubourg-Saint-Antoine balayée par un vent polaire et poussent la porte de *Chez Ginette*. Leur fréquentation assidue du troquet en avait fait une annexe du Quai des Orfèvres. Rares étaient les jours où la brigade du commissaire ne venait pas s'y installer pour déjeuner, faire le point sur les affaires en cours autour du café-croissants ou devant un des plats quotidiennement concoctés par la maîtresse des lieux. Mais c'est à l'heure de l'apéro qu'on les y trouvait à coup sûr. Et en cas d'urgence.

La propriétaire était née le jour de l'inauguration du troquet, une bonne cinquantaine d'années plus tôt, dans la chambre de ses parents au premier étage. De mémoire de riverain, Ginette n'avait jamais pris de vacances, jamais fréquenté d'hommes, se levait tôt et se couchait tard. Elle arborait toujours la même paire de boucles d'oreilles – deux gros anneaux en or –, cadeau de sa mère pour ses 15 ans. C'est à l'époque où elle avait définitivement adopté une coupe à la garçonne dont la couleur, qu'elle mélangeait et appliquait elle-même, variait sans transition, d'une semaine à l'autre, du noir corbeau au rouge carotte, en passant par tout un nuancier de teintes parfois difficiles à identifier. Le tout assorti d'un maquillage très élaboré, toujours un peu trop chargé. Ginette mettait un point d'honneur à toujours être coquette.

« Pour la clientèle, c'est important, vous comprenez ? »

Accoudés au comptoir devant leurs verres de blanc, deux retraités se prennent le bec au sujet d'un capitaine d'industrie véreux qui vient d'être mis en examen et Ginette, qui astique avec énergie la grille du percolateur, les écoute, l'œil sévère. Suivant le principe inculqué par ses parents qui interdisait qu'on se mêlât aux discussions de la clientèle, elle reste muette mais, de toute évidence, n'en pense pas

moins. La bistrotière lève la tête vers les nouveaux arrivants et son visage s'éclaire.

« Commissaire ! Thom ! Quel temps, hein ? »

Les deux hommes mettent le cap sur leur table attitrée, à l'écart, au fond de la salle.

« Qu'est-ce qu'on vous sert ? crie Ginette depuis son bar.

— Un sauvignon pour moi. Et toi, Thom ? C'est moi qui régale.

— Un whisky. Baby. Glace. »

Ginette s'active en fredonnant. Toujours aussi faux.

« Et un lait grenadine, ça serait pas plus raisonnable ? ricane Durrieu. Tu devrais freiner un peu. T'as une tête de hareng pas frais ! »

Thom ne répond pas. Il aurait eu du mal à nier que, depuis quelque temps, il poussait un peu le bouchon. Pas mal, même. Sa boîte d'investigations traversait un tunnel dont il ne voyait pas le bout et les fins d'hiver lui filaient toujours le cafard. Il avait beau essayer de donner le change aux amis et à la famille, la mort de Lucas le laissait inconsolable et toujours aussi démuni qu'au jour du drame. Faire la fête aidait brièvement à oublier l'insupportable. Durrieu semble comprendre à quoi pense son ami. Il sait les émotions, toujours les mêmes, qui le submergent, quand il évoque le souvenir de Lucas. Le Pacha des Orfèvres secoue ses grosses épaules et lève son verre.

« À ta gueule de bois, le Privé !

— À ta santé, commissaire. »

Après s'être assuré que Ginette se fut éloignée, Durrieu attaque.

« Bon. Devinette du jour. Qu'est-ce qu'on peut bien trafiquer pour finir égorgé dans un cimetière un lundi à l'aube ? »

Il regarde par la vitrine.

« ... et sous la flotte ?

— Les gens qui traînent dans les cimetières hors des heures d'ouverture, c'est généralement pour des plans sexe ou pour pratiquer des rites sataniques et autres conneries du genre. Mais ça, c'est la nuit. Pas au petit matin.

— J'ai demandé à Samb d'appeler la conservatrice du Père-Lachaise. Les gardiens de nuit n'ont rien remarqué de particulier ces derniers temps.

— Je doute que le môme soit venu là de son plein gré. Il cherchait ou il fuyait quelque chose ou quelqu'un.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? On n'a aucun indice. La flotte avait déjà tout balayé quand on est arrivés.

— Il pleuvait déjà quand il est tombé raide mort, alors les traces...

— Pas l'ombre d'une piste. Pas un indice. Nib.

— En tout cas, c'est un mec qu'il faut chercher. Le gamin a été égorgé et l'égorgement, c'est un truc d'homme.

— Parce que Salomé à la cour d'Hérode ou la veuve Judith dans les montagnes de Judée, c'étaient des mecs, peut-être ?

— Je ne te savais pas si féru des figures bibliques, commissaire !

— Il y a plein de choses sur moi que tu ignores, mon p'tit gars !

— *Basta* les belles mythiques ! J'ai déjà mal à la tête... »

Le commissaire pouffe dans son verre. Les habitués commencent à envahir le troquet et, peu à peu, le silence cède le pas à la rumeur des conversations.

« Cette basket..., commence Thom.

— Il peut l'avoir perdue ailleurs. Bien avant. »

Thom n'insiste pas mais il sait à quoi il va occuper son après-midi. Il s'éclaircit la gorge, inspire un grand coup et se lance :

« Dis-moi, René, je pourrais bosser un peu sur l'affaire avec toi ? De loin, bien sûr !

— Minute, mon pote ! Tu es *déjà* sur l'affaire.

— Sans déconner ?

— En tant que témoin, imbécile ! Et même le seul, pour le moment ! Donc, tu vas sagement venir faire ta déposition et, après, on verra. Ce soir, 17 heures. »

Ils sirotent leurs verres en silence.

« Ça cartonne toujours autant ton agence ? persifle le commissaire.

— Débordé ! Trois affaires en tout et pour tout. Deux filatures en vue de constat d'adultère et une riche veuve du 16^e qui soupçonne sa bonne d'avoir piqué la montre de son défunt mari.

— Waouh !

— Te fous pas de moi. Si ça continue, je vais devoir plier boutique.

— Et comment va la chère tante Marthe ? Un bail que je l'ai pas vue ! Toujours aussi... détendue ? »

Thom tente l'ironie.

« Arrête ton char ! Tu l'adores !

— C'est ça, oui ! Bon. On attend le rapport d'autopsie et après, on avise.

— Tu ne manges pas un bout avec moi ?

— Non. Trop de taf, réplique Durrieu en se levant. Et un peu barbouillé.

— La morgue ? ironise Thom.

— Oui. Ça et le reste. 17 heures au 36. »

Le commissaire Durrieu fonce vers la sortie avec une telle détermination qu'instinctivement les consommateurs agglutinés au bar s'écartent pour lui laisser le passage.

Thom étend les jambes et s'étire. Il respire mieux.

Une bonne idée, cet apéro...

Un regard vers le plafond.

Merci, maman !

La salle est passablement enfumée mais il fait bon. L'étau qui enserrait son cerveau depuis l'aube commence à lâcher prise. Il laisse courir son regard sur la clientèle en pensant à Durrieu. Le commissaire connaissait à peu près tout de sa vie, ses secrets les plus intimes, mais de son ancien supérieur, qui n'était pas du genre à se livrer, il ne savait pas grand-chose. Jamais un mot sur sa femme Hélène ou sur sa gamine qui vit en Nouvelle-Zélande avec sa petite famille. À quoi il occupe son temps dans les rares moments où il n'est pas à la Crim...

Paresse ? Pudeur ? Drôle de zèbre !

Les images de la morgue, restées un moment enfouies dans sa mémoire, refont surface et les narines de Thom s'emplissent de relents de formol. Le cadavre étendu sur le chariot en alu, les paupières entrouvertes sur le regard mort, et dans son esprit éclate la stridence suraiguë de la scie circulaire qui, sans doute, a déjà commencé à profaner le corps du jeune homme. Le détective se redresse sur sa chaise. Une rage soudaine.

C'était rien qu'un môme ! Merde !

Ginette s'approche de la table. Il vide son verre cul sec.

« Ça va, monsieur Thom ? Vous êtes un peu pâlot, je trouve ! On déjeune ici ? Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— J'sais pas.

— Il me reste un plat du jour, si vous voulez. Je l'ai préparé hier soir et ça mijote depuis ce matin. Vous m'en direz des nouvelles !

— Et c'est quoi ?

— C'est la recette de ma mère. Des tripes à la mode de Caen. »

Aujourd'hui encore, Thom n'a toujours pas identifié les causes exactes du séisme qui avait suivi. Le whisky, les réminiscences de la morgue, la perspective des tripes baignant dans leur jus ou les trois à la fois ? Toujours est-il qu'un spasme violent lui avait brusquement soulevé l'estomac. Il avait eu juste le temps de foncer dans les toilettes toutes proches, plantant là Ginette, médusée, son plateau à la main.

« J'ai dit quelque chose qu'il fallait pas, monsieur Thom ? »

Soulagé, mais livide et toujours à jeun, Thom sort du troquet.

Les nuages ont disparu et la luminosité l'aveugle. Il enfourche son vélo, remonte vers la Bastille. Respire à fond. Inspiration, expiration. Il gamberge en descendant la rue de Rivoli en direction du 2^e arrondissement.

Durrieu a raison. Pour le moment, je suis le seul témoin.

Mais c'est vers lui que le gosse est venu chercher du secours. Ça, il le sent. Il en est sûr. Son moral, brièvement ragaillardé par le soleil et l'air vif, fait une rechute.

À l'entrée du passage Choiseul, Thom met pied à terre et pénètre sous la verrière. L'affluence de l'heure du déjeuner est passée et il franchit rapidement la cinquantaine de mètres en ligne droite jusqu'à la porte étroite du petit immeuble, copie conforme de tous ceux qui bordent les deux côtés du passage, où est logée son agence. Il gare son vélo sous les boîtes aux lettres et, en deux enjambées, grimpe l'escalier exigu et bas de plafond. Devant la fenêtre en demi-lune, tante Marthe arrose la fougère qu'elle a ramenée de chez elle. Elle fredonne bouche fermée. Comme d'habitude, son bureau est propre et bien rangé. Les locaux sont dans un ordre impeccable ; même un peu trop...

Marthe a 63 ans. Alsacienne à la poitrine généreuse, toujours habillée de tailleurs impeccables et parfaitement démodés, elle a perdu son mari et son fils dans un accident de voiture huit ans plus tôt. Train contre voiture à un passage à niveau à la signalisation défectueuse. Après le drame, son équilibre mental avait donné quelques signes de désordre et Thom, qui venait d'ouvrir son agence d'investigations, l'avait appelée auprès de lui, histoire de lui changer les idées. Elle n'avait pas hésité longtemps, avait vendu sa maison, bazarde les souvenirs et rejoint son neveu à Paris. Elle s'était révélée non seulement une secrétaire idéale, mais aussi un soutien

inébranlable quand le moral de Thom, comme souvent, jouait aux montagnes russes.

Marthe Müller entretient pour ce neveu qui l'a sortie du gouffre une affection un poil envahissante. Le regard qu'elle lui rend, après qu'il eut posé un baiser sur son front, ne fait que confirmer ses craintes quant au mutisme obstiné du téléphone. Ils restent quelques instants les yeux dans les yeux.

« Ça va ? lui demande-t-il en se forçant à l'enthousiasme.

— Tu vois. En plein boum. »

Thom a un souffle résigné puis va pousser la porte de la seconde pièce qui lui sert de bureau. La voix de Marthe le rattrape.

« T'as une petite mine, toi ! »

Un chronique manque de moyens ne lui avait jamais permis d'installer dans son repaire autre chose qu'une grande table, un meuble d'angle rafistolé, un fauteuil et une chaise récupérés aux puces. Devant la fenêtre, un hibiscus solitaire et un brin anémique, malgré les soins attentifs de Marthe, confère au lieu un semblant de vie. Sous les effets dévastateurs du CO₂ et d'années de tabagie, la couleur jaune paille de la toile grossière qui tapisse les murs a viré au gris bandelette de momie. En général, Thom reçoit ses clients du côté occupé par Marthe, plus présentable. Il ignore royalement le seul courrier du jour – la facture du portable – et se vautre dans son fauteuil. Il pousse un long soupir en fixant le plafond. L'image du gamin venu mourir sous sa fenêtre et celle de la tombe de Lucas font tours et détours dans son esprit en mauvais diaporama. Marthe le rejoint, papier et stylo en main, et s'installe, bien droite, sur la chaise.

« On fait le point, mon neveu ?

— Mme de Rizzhof a dû râler ! dit Thom en allumant une cigarette. Je n'aime pas annuler comme ça un rendez-vous à la dernière minute...

— Tu fumes trop, mon chéri. Tu vas rire ! Cette idiote a retrouvé la montre de son mari. Après l'enterrement, elle l'avait rangée dans une petite sacoche montée au grenier. Elle avait juste oublié. Elle s'est excusée pour le dérangement et a promis de parler de nous à son entourage en cas de besoin.

— Trop aimable ! On lui balance quand même la note d'honoraires à cette gourde.

— Je l'ai scannée et la lui ai envoyée. »

Un silence. Tante Marthe coince le stylo dans le carnet qu'elle referme et pose sur ses genoux.

« Bon. Tu me dis ce qui se passe, Thom ? »

Le détective raconte alors les événements de la matinée. Sa tante l'écoute, comme toujours, avec beaucoup d'attention, les sourcils froncés.

« Quelle histoire ! Tu ne vas pas t'en mêler, j'espère ? Ton *grand ami* Durrieu est là pour ça.

— Je ne sais pas, Blanche. Ce gosse m'a appelé au secours...

— Sois prudent, mon chéri. Je n'aime pas cette histoire. Laisse faire la Criminelle, crois-moi !

— De toute façon, il faut que je témoigne. Je ferai gaffe. Tu me connais !

— Justement, je te connais ! »

La sonnerie du téléphone les fait sursauter. Marthe se rue sur l'appareil et, un grand sourire aux lèvres, lance un énergique et sonore : « Agence d'investigations, bonjour ! » Elle écoute avec attention son interlocuteur tout en prenant des notes sur son bloc.

« Très bien, monsieur. Je transmets à la direction. On vous rappelle dans l'après-midi. Nous sommes un peu débordés en ce moment ! »

Thom lève un pouce approuvateur vers le plafond.

« Les honoraires ? Vous verrez ça directement avec M. Thom. »

Elle raccroche et les commissures de sa bouche retombent instantanément.

« L'affaire du siècle ? ironise Thom.

— Constat d'adultère.

— Tu me rassures. Bon, je vais faire un tour. Un truc à faire. »

La tante Marthe le regarde sortir, vaguement inquiète.

Trop de morts autour d'elle, trop de tristesse. Elle le sait, s'il arrivait quelque chose à Thom, elle n'y survivrait pas.

Le ciel est dégagé. La température a encore baissé et Thom, renonçant à prendre son vélo, se dirige vers la station de métro.

Direction : Gallieni. Arrêt : Père-Lachaise.

Le portail monumental de la nécropole franchi, il n'a aucun mal à s'orienter et s'élance entre les tombes dans l'axe de son appartement. Il lui faut un bon quart d'heure pour atteindre l'endroit, sous sa

fenêtre, où l'inconnu est venu mourir. Le sol détrempé a presque absorbé les traces de sang mais les alentours portent encore des marques délavées du passage de l'Identité judiciaire et de la Police technique et scientifique. Il lève la tête vers son petit immeuble de trois étages en pierre de taille. Les volets des appartements au-dessus et au-dessous du sien sont fermés. Seul mouvement notable sur la façade, Nounouche, derrière la fenêtre du salon, qui a entrepris de crucifier une mouche ou un moustique pris au piège de la vitre. Thom fait le tour du périmètre où le jeune homme s'est effondré et il remarque que les flics, pour cause d'intempéries sûrement, se sont limités à explorer le lieu de la chute du corps et son voisinage immédiat.

Il y a peut-être des indices plus loin !

Concentré comme un chien truffier sous mycélium, il remonte l'allée par laquelle il a vu le gamin arriver et qui traverse une partie ancienne de la nécropole. Son instinct est déjà en mode alerte, ses yeux explorant la moindre parcelle de terre ou d'herbe que foulent ses pas. Très vite, l'évidence décourageante que la tâche est sisyphéenne.

Quoi, Lucas ? Manque de méthode !...

Il s'arrête pour réfléchir et regarde autour de lui. Des stèles brisées à terre ; des pans entiers de pierres tombales effondrés dans leur caveau désormais vide. La moisissure recouvre tout d'une pellicule humide vert-de-gris qui ne tardera plus à effacer jusqu'au nom des chers disparus. Le chemin qu'il suit depuis le début de sa recherche se met à grimper et s'interrompt au sommet d'une des nombreuses éminences qui ponctuent l'étendue du cimetière.

À ses pieds, sur le versant descendant, s'ouvre un *no man's land* ; les allées rectilignes et le contour des tombes se sont dissous sous les assauts d'une nature consciente de ses droits et même les poteaux indiquant les numéros de section ont disparu. À perte de vue, des vestiges de tombes, un enchevêtrement de racines et d'herbes hautes, des mausolées effondrés et couverts de lichen ; au-dessus du chaos, des croix rouillées prêtes à tomber en poussière. En contrebas devant lui, au creux de la cuvette, un imposant bosquet d'arbres et de buissons attire son attention. La végétation est si touffue qu'elle dissimule aux regards un monument qui semble moins dégradé que ceux des alentours. Thom dévale la pente en louvoyant et s'enfonce dans la muraille végétale dont les racines qui affleurent rendent la

traversée périlleuse. Des lianes d'épineux s'accrochent à ses cheveux, éraflent son blouson et son jean, les feuilles et les branches fouettent son visage et de ses avant-bras il se protège les yeux. Enfin, il franchit les broussailles et découvre l'édifice.

C'est une petite chapelle aux murs écaillés dont les fenêtres à deux ogives ont perdu leur vitrail depuis belle lurette. Le détective fait le tour de l'édifice et s'arrête devant l'entrée dont la porte – simple rectangle de tôle rouillée renforcée aux angles – est surmontée d'une plaque gravée d'inscriptions en latin. Thom fait un gros effort de concentration et se lance dans le laborieux exercice d'une version latine, exercice qu'il n'a plus pratiqué depuis ses lointaines années de lycée.

Lucas !... Tu es bien plus fortiche que moi pour ça !

Il tente de reconstituer et de déchiffrer tout haut les caractères dont certains manquent et d'autres sont à moitié effacés. Il finit par lire à voix haute :

« MDCCXCIII – Hic mentiri humilem servi Dei victimae suae fidei. »

L'écho inattendu de son timbre le fait sursauter. L'interprétation la plus satisfaisante à laquelle il parvient est que le monument commémore la mémoire de religieuses qui n'ont pas franchi le cap de la Terreur.

Super ! J'ai bien avancé !...

Puis, la lourdeur du silence le surprend. L'odeur d'humus le saisit à la gorge et lui procure une sensation désagréable, une appréhension diffuse. Il regarde autour de lui. Pour exorciser le malaise, il se met à siffloter le générique d'une série américaine qui exploite jusqu'à l'os ce genre de situation... Il s'ébroue, hausse les épaules et pousse la porte corrodée du mausolée qui grince longuement. À l'intérieur de la minuscule chapelle, les murs pourris sous le salpêtre ne renferment pas grand-chose ; contre la paroi face à l'entrée, un plateau de marbre rose ébréché est posé sur une cuve en maçonnerie grossière et tient lieu d'autel ; au-dessus, un tabernacle est fixé au mur ; une petite croix noire en buis vermoulu surmonte le tout. Sur le carrelage, apportés par le vent, des bouts de couronnes mortuaires et de feuilles mortes. Des visiteurs ont abandonné là cannettes de bière et papiers gras et l'air est saturé de relents d'urine.

Thom s'assied dos à l'autel et allume une cigarette. Il radioscopie longuement l'espace autour de lui et se secoue encore pour éloigner une nouvelle vague de frissons.

Qu'est-ce que je fous là à me geler les miches ! Basta !

Il se lève d'un bond, écrase sa cigarette et se dirige vers la sortie. Mais soudain, il se fige. Son sixième sens vient de lancer un bip d'alerte. Il se retourne et, à nouveau, balaie les lieux du regard, à la recherche de ce qu'il aurait bien pu louper. La plaque de marbre, la croix, le carrelage, les fenêtres, le tabernacle... Il remarque alors que la porte de celui-ci est légèrement entrebâillée.

C'est ça !

Le détective s'approche, tend le bras et ouvre lentement la petite boîte qui couine désagréablement. Une basket parfaitement propre et fraîchement blanchie y repose sur la pointe.

CHAPITRE III

« **S**igne-moi ça ! »

Durrieu pose devant Thom les deux feuilles de sa déposition à peine sorties de l'imprimante du commandant Samb. Le commissaire retombe lourdement dans son fauteuil et saisit son paquet de cigarettes.

« On a fait une enquête de voisinage. Tes voisins sont en vacances. La famille du dessus skie dans le Vercors et la vieille du dessous est chez sa fille à Lyon. Mais ça ne prouve pas que c'est toi qu'il cherchait. »

Thom, qui suit du regard les entrelacs de la fumée de la cigarette de Durrieu, reste silencieux, hésitant à faire part de sa découverte au commissaire.

« Sûr que tu ne le connaissais pas, Thom ? Tu confirmes ?

— À 100 %.

— Alors, c'est quoi le *souk* ?

— ...

— Une de tes enquêtes plus ou moins récentes ?

— J'y ai pensé. Mais non, je ne vois pas. »

Durrieu saisit négligemment un feuillet qui traîne sur le bureau et le parcourt.

« Aucune description ne lui correspond dans les "Disparitions inquiétantes" et "Alertes enlèvement" déclarées ces derniers jours. »

Thom se lève et gagne l'unique fenêtre du bureau qui donne sur la cour. Le soleil a déjà disparu derrière les toits de la Conciergerie qui ont pris leur teinte grisâtre des fins de journée. La vue fait frissonner le détective.

« Il a bien des parents, ce même !... murmure Thom. Quelqu'un va bien finir par se manifester. Et puis, il doit suivre des études.

— Ouais, ma vieille, mais, là, on est en plein milieu des vacances scolaires. »

Le Pacha du 36 souffle bruyamment.

« Je ne veux pas casser l'ambiance mais tu connais comme moi le taux de disparitions non déclarées et le nombre de cadavres qu'on brûle dans les morgues parce que personne n'est jamais venu les réclamer... »

Il se lève, enfonce les mains dans ses poches. Il dit encore, d'une voix sourde, en fixant son ami du regard noir et paternaliste dont il a le secret :

« Je te sens venir, toi ! Je te l'ai dit et redit. Ne commence pas à trop t'impliquer. Pas d'affect. Trop s'engager sur une affaire, c'est le meilleur moyen de passer à côté. »

Thom quitte la fenêtre et va récupérer son blouson.

« T'as raison, René. Je rentre chez moi et je me couche. J'y verrai plus clair demain.

— C'est ça, va te coucher ! Et de bonne heure, pour une fois !

— Oui, papa.

— Et je te prescris un bouillon de poule avant. Bien chaud. »

Durrieu raccompagne son ami dans le couloir. À peine Thom a-t-il fait trois pas que la grosse voix de baryton du commissaire fait vibrer les murs.

« Qu'est-ce que t'es allé foutre au Père-Lachaise cet après-midi ?

— Tu me fais suivre, maintenant ? Je suis flatté !

— Tu sais bien que j'ai plein de petits yeux et de petites oreilles qui traînent partout... Tu me racontes ?

— Tu rêves !

— C'est juste au cas où tu aurais vu quelque chose ou quelqu'un. Mais je suis sûr que tu m'aurais tenu informé.

— Va te faire voir !

— Je vais faire ça. Et toi, va te coucher ! »

Thom n'allume pas de suite les lampes de l'appartement. Il se sent sale et épuisé. Immobile devant la fenêtre du salon, il scrute la masse noire et immense du cimetière. Il ne pense à rien mais ses yeux fouillent les ténèbres comme si quelque chose allait se passer, quelqu'un allait surgir de l'ombre. Il soupire et décide d'aller prendre le bain dont les événements de la matinée l'ont privé.

Une belle journée de merde, oui !

Les bains de Thom suivent un cérémonial immuable. Après avoir baissé l'intensité des spots, il allume la chaîne, met l'intégrale des enregistrements de la Callas, pose son paquet de clopes, le cendrier et son verre de whisky noyé de glaçons à portée de main sur les bords de la baignoire avant de se glisser dans la mousse. Quelques minutes plus tard, la sonnerie de son portable résonne. Thom grogne.

Je suis en réunion !

Enfoncé dans le bain moussant jusqu'au cou, il ne met pas plus de cinq secondes à s'endormir. Le cauchemar dans lequel il s'abîme aussitôt est rempli d'ombres menaçantes, de stèles couvertes de noms qui deviennent molles quand il les foule, de chutes interminables dans des tombes vides.

Carré dans son fauteuil, Thom tient à deux mains le bol de café au lait fumant que Marthe vient de lui apporter et qu'il ne boira pas, pas plus qu'il n'a jamais bu tous ceux, rituel familial étant, qu'on s'évertue à lui servir depuis son enfance. Mais Tante Marthe est sourde à certaines évidences... Il fixe, pensivement, la basket posée devant lui sur le bureau.

« Ça vient d'où, Thom ? Pourquoi il n'y en a qu'une ? »

À l'air concentré de son neveu, un sourire se dessine sur ses lèvres et elle passe dans son bureau sans attendre une réponse qui ne viendra pas.

« Il va être 11 heures, mon chéri ! Tu n'oublies pas la filature ? »

Il lève les yeux au plafond.

« Je ne pense qu'à ça, ma tante. »

Des pas pesants font trembler le plancher et la porte du cabinet s'ouvre sur un commissaire Durrieu au mieux de sa forme.

« Bonjour, tout le monde !

— Vous savez qu'il n'est pas interdit de frapper avant d'entrer ! lui lance Marthe dont la bonne humeur vient de voler en éclats. Ça n'enlèverait rien à votre élégance naturelle.

— Toutes mes excuses, madame Müller ! répond l'intrus en mimant un vague garde-à-vous. Comment se porte-t-on ce matin ?

— Avant que vous ne passiez le seuil de la porte, ça allait plutôt bien, commissaire. Je vous remercie. Et vous ?

— Je vous adore, Marthe !

— Entre, René ! crie Thom tout en dissimulant la basket dans un

tiroir.

— Salut ! lance Durrieu qui jette quelques feuillets agrafés sur le bureau du détective.

— Le rapport de l'IML ?

— Tu crois encore au Père Noël ! Juste les premières constatations. J'ai rappelé Karine Pasteur pour gueuler mais leur ordi est tombé en rade. Bref, si les dieux sont avec moi, ils vont m'envoyer copie de leurs notes par mail dans la journée.

— Et en résumé ?

— Tu veux pas lire ?

— J'ai une filature dans trente minutes.

— OK. Il va falloir se contenter des miettes, à savoir que le gamin a été égorgé.

— Ça, c'est un scoop ! approuve Thom gravement en croisant les bras.

— Tu te trouves drôle ?

— Non. »

Durrieu reprend le rapport et, s'asseyant sur un coin du bureau, le parcourt des yeux.

« Je te la fais courte. L'assassin tenait la victime plaquée contre lui et avait immobilisé le bras gauche en le tordant dans le dos. Le légiste a relevé de nombreuses ecchymoses sur le bras et l'épaule gauche causées par des pressions de doigts et de bras. »

Le commissaire tourne la page.

« Bla, bla, bla... Onze coupures défensives sur les mains et l'avant-bras droit. Le coup de couteau à la gorge est étendu mais pas très profond. Ce qui peut vouloir dire que le gosse s'est assez débattu pour faire dévier le coup de son agresseur mais la blessure était quand même trop importante. Sans soins immédiats, il n'avait aucune chance de s'en sortir. À part ça, le gamin semblait en forme, bonne hygiène, pas d'affection cutanée... Pas de traces récentes de piqûre, donc pas de vaccins, ni injections de substances diverses. »

Durrieu tourne la page.

« Bla, bla, bla... Examen des vêtements : son ensemble en jean portait de petites déchirures comme s'il était passé dans un buisson de ronces. »

Ça, je sais d'où ça vient !

« Sur la peau et les habits, aucune substance, résidu ou élément

suspects. Des bouts de feuilles ou branchages morts, du sable et de la terre. Normal dans un cimetière. Deux éléments hors-sol, toutefois. De la poussière dans les plis de ses vêtements. Des chutes de liens en plastique dans l'ourlet du jean.

— Des liens en plastique ? Du genre de ceux pour fermer les sacs-poubelles ou plutôt pour du bricolage ?

— Aucune précision. Bref, pas l'ombre d'un indice. Rien de rien. L'examen toxico est en cours. Encourageant, non ? »

Thom tente de visualiser la scène de l'agression et dit doucement :

« Putain ! Il a dû morfler... »

— J'en ai peur ! Tu crois que je pourrais avoir un café ? »

La voix de Marthe s'élève dans la pièce voisine.

« Je vous l'apporte, commissaire !

— On écoute aux portes, maintenant ? »

Thom allume une cigarette. Marthe vient poser une tasse de café devant Durrieu.

« Merci, jeune fille ! »

Elle tourne les talons sans répondre à la provocation.

« Alors, mon cher ami, lance Durrieu en rivant ses yeux dans ceux de son camarade. Si tu nous parlais un peu de ton escapade chez les Allongés, hier après-midi ?

— On en reparlera. Il faut que j'y aille, là !

— J'insiste. Il n'est pas dans mes habitudes et il n'entre pas dans mes fonctions, cher ami, d'être tributaire de l'emploi du temps des témoins d'une affaire dont j'ai la charge. Comme je suppose que ce ne sont pas uniquement tes penchants pervers de nécrophile qui t'ont guidé, je te saurais gré de me mettre au parfum. Merci ! »

Thom hésite quelques secondes.

De toute façon, je vais me faire engueuler... Ça sera fait.

Il balbutie :

« René, je... Il faut que je te montre quelque chose.

— Monsieur est bien bon. »

Thom ouvre le tiroir et en sort la basket. Le commissaire émet un long sifflement.

« Joli coup ! Et t'as trouvé ça où ? »

Le détective raconte en détail sa visite de la chapelle au Père-Lachaise.

« Donc, conclut Durrieu, le même serait venu dans cette chapelle

et en serait ressorti avec une seule pompe ?

— Elle était bel et bien *cachée* dans le tabernacle.

— Des traces de sang sur les lieux ?

— Non. Il n'a pas été agressé là.

— T'as raison. Ça pisse dru la carotide.

— Qu'est-ce qu'il est venu foutre là, Bon Dieu ?

— Se cacher ?

— Drôle de planque, non ? »

Les sourcils de Thom décrivent un accent un peu à la Tintin.

« Attends ! Cette chaussure est propre et ne porte aucune trace de boue.

— Je vois. Mais...

— Or, il a commencé à pleuvoir samedi midi...

— ... et ça n'a pas arrêté jusqu'au lundi midi. Donc, il était déjà là avant qu'il se mette à pleuvoir. Sinon, elle serait souillée comme sa petite sœur. Tu me suis ?

— Je te suis nulle part mais ce qu'on peut en déduire, c'est que la chaussure était dans la chapelle au moins depuis le samedi midi. Mais ça ne signifie pas que son pied était encore dedans... Envoie la PTS. »

Durrieu vide sa tasse et se lève. Il pointe alors son gros index droit sur son ex-commandant et affiche un sourire en biais.

« Maintenant, une petite mise au point, Thom. »

Sans quitter le détective des yeux, Durrieu, qui sait doser ses effets, sort un sac à indices et un mouchoir en papier de la poche intérieure de son pardessus ; sans la toucher, il fait lentement glisser la basket à l'intérieur.

Un peu inquiète du ton menaçant employé par son ennemi préféré, Marthe s'est postée, bras croisés, dans l'encadrement de la porte. Le commissaire feint d'ignorer sa présence et, après avoir pris tout son temps pour nouer le sac, dit d'un ton glacial dont il a le secret :

« Je ne voudrais pas jouer les vieux cons plus que nécessaire, mais ce que t'as fait là, mon vieux, c'est de la dissimulation d'indice. De la part d'un témoin, ça craint. On va mettre ça sur le compte de l'émotion. En outre, en prenant cette godasse avec tes petits doigts, tu as probablement altéré des empreintes ou indices résiduels. »

Son gros point s'abat sur le coin du bureau, faisant sursauter Marthe.

« Merde, Thom ! On dirait que tu débarques dans le métier ! Si tu

veux qu'on reste copains, j'aimerais autant que tu m'épargnes ce genre de conneries.

— Tu as raison. Excuse-moi.

— Bien sûr que j'ai raison ! »

Durrieu se dirige vers la sortie non sans avoir lâché, en passant devant Marthe :

« À bientôt, ma toute belle ! »

Il claque violemment la porte, faisant trembler les murs, dévale l'escalier trop petit pour lui, avec, enveloppée sous le bras, sa première pièce à conviction.

Thom, assis à son bureau, pousse un long soupir et s'ébroue. Chantonnant, la voix de Marthe s'élève.

« Ta filature, mon chéri ! »

Chez Ginette, attendant que sa table se libère, le détective, assis au bar, rédige le rapport de filoché. Contrairement à ce que pensait sa cliente, son mari n'avait pas une maîtresse mais un amant.

Coton à annoncer, ça !

Le détective vide le fond de sa tasse de café. Ginette s'approche, une bouteille vide à la main.

« Ça a l'air d'aller mieux aujourd'hui, Thom ! Je vous installe ?

— Oui, mais pas de tripes, par pitié ! »

La patronne éclate de rire.

« Aujourd'hui, c'est entrecôte-frites. Bleue, la viande ? Et je mets le beurre d'ail à part, comme d'habitude ?

— Parfait.

— Quel temps magnifique, hein ? On peut dire qu'on a du bol ! »

Ouais, Ginette. Pour avoir du bol, on a du bol...

« Votre table est prête. »

Il emboîte le pas à son hôtesse, s'assied et déplie le journal abandonné sur la table qui titre sur le meurtre au Père-Lachaise. L'article insiste sur la difficile identification du cadavre et parle de l'éventualité d'un meurtre rituel ou satanique.

Conneries !...

Le papier mentionne aussi le témoignage d'un détective privé qui avait, par hasard, assisté au meurtre depuis sa fenêtre et qui collaborait activement avec la Police judiciaire.

Faut que je montre ça à Ginette et à Marthe ! Ça va les faire bicher.

Sans transition, il passe à la page des spectacles.

Un ciné, ce soir, ça me changerait les idées.

Durrieu pousse la porte du troquet, fait un signe à Ginette et s'élançe vers le fond de la salle.

« Salut. T'as meilleure mine, toi ! » dit-il en piquant une frite dans l'assiette de Thom.

Le commissaire a à peine posé ses énormes fesses sur le bord de la chaise qu'un bip vibre dans sa poche.

« Eh merde ! »

Il se relève comme monté sur ressort et s'énervé sur le clavier du portable. Il parvient à appuyer du bout d'un ongle sur le numéro préenregistré de son bureau et met la main sur la bouche en jetant des regards méfiants sur les clients dont les oreilles pourraient traîner. Thom sourit.

Toujours aussi parano !

Le commissaire raccroche et se rassied.

« Lemarchand. Arnaud Lemarchand, ça te dit quelque chose ?

— ... Rien.

— Une certaine Anne Lemarchand vient d'appeler la PJ. Ça fait deux semaines qu'elle n'a pas revu son frère qui vit à Paris dans le 10^e. Elle est à la fac ici mais elle habite dans l'Eure. Rien ne dit que c'est une bonne pioche mais comme on a que dalle, j'ai demandé qu'on la rappelle pour qu'elle passe me voir cet après-midi. Tu en es ? »

On a déjà oublié que je suis témoin dans l'affaire ?...

« Arnaud. Arnaud Lemarchand, tu dis ? »

Durrieu opine du chef et profite de l'inattention de Thom, qui fixe sans la voir la circulation ininterrompue qui dévale la rue Saint-Antoine, pour lui piquer une autre frite.

« Non, souffle Thom. Je ne vois pas. »

Vautré sur son bureau, René Durrieu gribouille une note, sourcils froncés. Thom fait les cent pas. Le commissaire lève la tête, l'œil furibard.

« Tu peux t'arrêter une seconde, oui ? Tu me déconcentres. Je bosse, moi ! Et ça ne la fera pas arriver plus vite.

— Mille excuses, chef !

— Alors, soit tu t'assieds, soit tu vas prendre l'air. Ça te calmera. »

Thom gagne la fenêtre. Un hors-bord fonce vers Bercy. Il ne voit, au-dessus de la rambarde du quai, que le panache des gerbes d'eau jaunâtre qu'il soulève. Des pas résonnent sur le parquet du bureau voisin et deux coups discrets sont frappés à la porte. Le commissaire vocifère :

« Entrez ! »

Le commandant Amadou Samb s'écarte pour laisser passer Anne Lemarchand et referme doucement la porte. Quand elle franchit le seuil du bureau, le sang de Thom reflue dans ses talons. Le commissaire lève la tête et s'immobilise, le stylo en l'air, la bouche ouverte. Le visage de la jeune fille qui vient d'entrer est la copie conforme de celui du garçon dont le corps a commencé à se décomposer dans un frigo du Quai de la Rapée. Thom ferme les yeux.

Eh merde !...

Durrieu se secoue.

« Bonjour, mademoiselle ! Asseyez-vous. Merci d'être venue.

— C'est moi qui vous remercie... »

Anne Lemarchand est une très jolie jeune femme. Tout dans sa façon de regarder, d'écouter, de se mouvoir, transpire l'aisance, la bonne éducation et une ambition certaine. De magnifiques cheveux roux tombent, impeccablement coupés, sur ses épaules, et sa frimousse, comme celle du cadavre, est constellée de taches de rousseur ; ses longues jambes sont moulées dans un pantalon en cuir noir et un élégant chandail en pur mohair, également noir, laisse deviner deux seins encore adolescents. Thom la débarrasse de son manteau noir au col bordé de fausse fourrure et elle s'assied.

« Je suis le commissaire principal Durrieu et voici Thom, qui est... euh... qui travaille avec moi. Quel âge a votre frère ?

— 19 ans. Bientôt 20. Arnaud a un studio dans le 10^e arrondissement et il fait ses études à Jussieu.

— Vous vivez dans l'Eure, c'est ça ?

— Oui.

— Vous êtes étudiante ?

— En première année de pharmacie. C'est vous qui vous occupez des personnes disparues ?

— De ça aussi, oui ! grince Durrieu. Depuis quand n'avez-vous pas eu de nouvelles de votre frère ?

— Deux semaines. Je l'ai eu au téléphone le vendredi en fin de

journée. Il m'a appelée pour prévenir qu'il ne viendrait pas nous voir le week-end à la campagne et depuis, plus rien. J'ai laissé des messages sur son répondeur. Mais il ne m'a pas rappelée.

— Il n'a pas de portable ?

— Il est contre, dit la jeune fille avec un sourire. Il a un poste fixe chez lui. Il est en guerre contre les nouvelles technologies. La captation des données persos, le traçage, la désinformation, etc. C'est son grand combat. Il a même prévu de monter une association. Il l'a déjà baptisée "Net alerte !". » Un sourire satisfait apparaît sur le visage du commissaire, qui jette un regard triomphant à l'intention de Thom.

« Holà ! Comme je le comprends ! Moi, c'est pareil !... »

Malgré l'envie qui l'envahit, le détective préfère ne pas répondre à cette nouvelle provocation.

« Il a déjà fait des fugues ? demande Durrieu.

— Des fugues ? Non, jamais ! Et puis, il est majeur. »

La jeune femme reste muette quelques secondes.

« Nous sommes très proches, vous savez. Nous sommes nés le même jour. Je suis son aînée de vingt-cinq minutes. »

Ses traits se crispent brusquement.

« J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Depuis quelques semaines, il était bizarre... J'ai appelé les hôpitaux, il n'y a eu aucune admission à son nom. C'est une de mes copines qui m'a dit de téléphoner ici... »

Durrieu se tortille sur son fauteuil.

« Où habitez-vous exactement ?

— À Thiberville. Pas loin de Bernay. Nous avons une propriété, un moulin qui appartient à la famille depuis des générations.

— Qui vit là-bas ?

— Notre père, François, et notre tante Florence. Mais on la voit peu, elle a aussi une maison à Meudon. Papa a une pharmacie à Bernay. Après la mort de maman, Arnaud a décidé de s'installer à Paris. »

Thom intervient malgré lui.

« Votre frère doit avoir des copains qui ont peut-être de ses nouvelles. Vous n'avez pas essayé de les joindre ? »

Bref regard noir du commissaire. Anne Lemarchand sursaute comme si elle avait oublié la présence de Thom.

« Il m'a parlé de certains d'entre eux mais je ne les connais pas. Je n'ai pas leur numéro.

— Il a de bons rapports avec la famille ? demande le commissaire en mâchonnant son stylo.

— Arnaud aimait beaucoup maman. Avec mon père et ma tante, c'est moins facile.

— Pour quelles raisons ?

— Je ne sais pas. Ç'a toujours été comme ça. Arnaud est très indépendant, très secret. Sauf avec moi. Et avec maman. Quand elle est morte, il a préféré quitter le Moulin et venir finir ses études ici.

— Des grands-parents ?

— Nos grands-parents sont morts. La seule parente qui nous reste, c'est ma tante Florence. Au Moulin, elle occupe l'aile de la maison. Elle travaille beaucoup. Elle est rarement là.

— Mademoiselle Lemarchand, nous allons devoir ouvrir une enquête. »

La jeune femme blêmit.

« Vous croyez qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Vous avez les clefs du studio de votre frère ?

— J'ai un double. Il me l'a donné quand il a emménagé mais je n'ai jamais trouvé le temps d'y aller. Je vais y faire un tour en sortant d'ici. Mais qu'est-ce qui se passe ?

— À part sa santé, avez-vous remarqué dernièrement d'autres changements dans son comportement ?

— Oui. Depuis quelques semaines, il semblait... préoccupé. Mais il n'a pas voulu me dire pourquoi.

— "Préoccupé", c'est-à-dire ?

— Je ne sais pas. Mais je le connais par cœur et au téléphone sa voix était plus sourde. Comme inquiète, hésitante. Et ça ne lui ressemble pas. Il est plutôt du genre battant.

— Et vous n'avez pas une idée de ce qui le préoccupait ? Il ne vous en a pas dit plus ?

— Non.

— Il va falloir que je parle à votre père, mademoiselle.

— Il est parti pour la semaine faire de l'escalade dans les Pyrénées avec des amis. Son portable ne passe pas là-haut. »

Le silence retombe dans la pièce. Thom regarde fixement Durrieu.

Tu ne vas plus tenir longtemps, chef !

Le détective, qui a compris que le commissaire allait ouvrir les écluses, vient discrètement s'asseoir sur le fauteuil voisin de celui de la

jeune fille. Face à eux, le commissaire prend une profonde inspiration, et, après avoir jeté un bref coup d'œil à son ami, prononce une énième fois cette phrase qu'il déteste parce qu'elle ouvre à ceux qui l'entendent un gouffre de cauchemars qui ne se refermera jamais.

« Mademoiselle Lemarchand, je vais vous demander de m'écouter très attentivement. Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles. »

CHAPITRE IV

La nuit commence à tomber sur la capitale quand la voiture de police se gare devant l'Institut médico-légal. Durrieu en sort le premier, les mâchoires serrées. Soutenue par Thom, Anne Lemarchand, hagarde, en descend à son tour. Le petit cortège se dirige vers la porte d'entrée, s'engage dans le couloir étroit qui mène à la salle d'identification dans lequel Karine Pasteur, l'assistante du chef légiste, petite brune aux cheveux courts, aux traits ingrats et énergiques, vient à leur rencontre.

« Dites donc, Karine, chuchote Durrieu. Je peux savoir ce que vous fabriquez avec le rapport d'autopsie ?

— Excusez-nous, commissaire !..., bredouille la jeune femme. Le secrétariat n'a pas dû avoir le temps de mettre les notes au propre. Vous l'aurez demain matin. Sans faute. Asseyez-vous, s'il vous plaît. »

Thom se retrouve assis à la place même où il avait poireauté la veille. Pendant les dix minutes que dure l'attente, personne ne souffle mot. Anne Lemarchand commence à paniquer et jette des regards effrayés autour d'elle.

Au bout d'une éternité, Karine Pasteur ouvre une porte.

« Si vous voulez bien me suivre... »

Les deux hommes aident Anne à se lever. Elle tremble et ses dents se mettent à claquer. Ils pénètrent dans une petite salle carrelée du sol au plafond qui ne contient rien d'autre qu'un chariot roulant sur lequel, recouvert d'un drap blanc, gît le corps.

« Mademoiselle ? » souffle doucement l'assistante.

Anne Lemarchand acquiesce et la jeune légiste, d'un geste mesuré, ni trop rapide, ni trop lent, découvre la tête du cadavre en s'arrêtant au menton pour ne pas laisser voir les marques sur le cou tranché. Le souffle court, la jeune femme s'approche. Ses yeux exorbités fixent le visage exsangue. Elle reste tétanisée quelques secondes, pousse un

grognement caverneux et s'écroule. Dans sa chute, son front heurte un angle du chariot. Karine Pasteur s'accroupit et cherche le pouls de la jeune femme.

« Soutenez sa tête. Je reviens. »

Elle sort. Thom prend un Kleenex dans sa poche et essuie le sang qui commence à perler au front de l'adolescente. Il tourne la tête vers Durrieu en quête d'un coup de main.

« René, tu peux... »

Le commissaire, les poings serrés dans ses poches, quitte déjà la pièce en bredouillant :

« Nom de Dieu de nom de Dieu de... »

Merci du coup de main !...

Quelques minutes plus tard, deux pompiers font irruption dans la petite pièce. Ils soulèvent la blessée et l'allongent sur un brancard. Le détective ramasse le sac à main de la jeune fille, le pose contre elle, puis elle est emmenée.

Thom saisit les coins du drap qu'il soulève. Comme face à une énigme, il fixe longuement les traits du jeune homme qui lui semble soudain si fragile, si abandonné, si froid et, dans un adieu muet, recouvre le visage d'Arnaud Lemarchand.

Dans la petite chambre de l'Hôtel-Dieu, les particules translucides de poussière flottent dans les rayons du soleil qui tombent obliquement sur le parquet. Le bip du moniteur contrôlant le rythme cardiaque d'Anne Lemarchand ponctue le silence. La jeune femme dort toujours ; Thom, assis près de la fenêtre, survole les articles d'une revue médicale auxquels il ne comprend rien.

Chez Ginette, la veille au soir, les deux enquêteurs étaient tombés d'accord sur le fait que l'affaire sentait le soufre. Qu'ils avançaient à vue et, tant que l'enquête n'était pas officiellement ouverte, qu'ils avaient intérêt à jouer la prudence et ne pas laisser sans protection la famille Lemarchand. Au cas où. Thom jubilait en douce. Levées, les préventions du commissaire Durrieu ! Il n'avait pas vu – ou n'avait pas voulu voir – que son ex-commandant avait mis, une nouvelle fois, un pied dans la porte de l'enquête.

La sœur d'Arnaud ouvre les yeux. Thom s'approche du lit, appuie sur le bouton d'appel relié à la salle de garde. Incapable de situer où

elle est, la jeune femme jette des regards nerveux sur Thom, sur la chambre. Soudain, la mémoire lui revient et elle se redresse brusquement.

« Arnaud ! »

Elle fond en larmes et sa tête retombe lourdement sur l'oreiller.

« Ça va aller, dit Thom doucement en lui tapotant la main. Ça va aller.

— Comment ça pourrait aller ? »

Après un bref cognement à la porte – plus une info qu'une politesse –, l'interne, stéthoscope en sautoir, escorté d'une infirmière, fait une entrée digne de l'autorité dont il se sent investi. Thom cède la place.

« Vous êtes de la famille ? demande le médecin à Thom en notant les chiffres affichés sur l'écran du moniteur.

— Juste un ami.

— Qui s'occupe d'elle ?

— Ben... moi. Son père est en voyage. Il est injoignable pour le moment, alors je m'en occupe. »

L'infirmière prend le relais et prépare une seringue. L'interne suit des yeux les gestes précis de sa collègue.

« L'alerte est passée mais il va falloir qu'elle se repose. Beaucoup. Un soutien psychologique sera sans doute nécessaire.

— Quand pourra-t-elle sortir ?

— On la garde en observation ce soir, mais, *a priori*, demain matin. »

La piqûre administrée, l'interne et l'aide-soignante quittent la chambre. Thom s'approche à nouveau du lit et lui parle doucement :

« Anne ! Il faut que je vous laisse mais je reviendrai en début d'après-midi. Il faudrait peut-être appeler votre tante. Elle doit s'inquiéter...

— ... Oui. Bien sûr. »

La jeune femme a visiblement du mal à saisir le sens exact des mots qu'elle entend.

« Quel... Quel jour sommes-nous ? demande-t-elle.

— Mercredi. »

Elle repousse le drap.

« J'ai un partiel à la fac !

— Non, non, non ! Ça, Anne, ça ne va pas être possible. »

La jeune femme porte la main à son front.

« J'ai la tête qui tourne ! »

Elle se recouche et jette un regard mouillé vers Thom.

« Ma tante ? Oui... Appelez ma tante. Elle saura quoi faire. Elle sait toujours ce qu'il faut faire. Son 06, c'est... heu... Je ne m'en souviens plus.

— Ne vous inquiétez pas, je trouverai. »

À nouveau, les larmes jaillissent mais la jeune femme parvient à se ressaisir.

« Dans mon sac. Mon répertoire. »

Thom se dirige vers le casier où sont rangés les effets personnels des patients. Il trouve le petit calepin et commence à le feuilleter. Soudain, il le referme et le glisse en douce dans sa poche. On frappe à la porte.

« Entre ! Anne, je vous présente le commandant Amadou Samb ! Il va veiller sur vous jusqu'à mon retour. À tout à l'heure ! Reposez-vous. »

Anne Lemarchand chuchote un faible « Merci », les larmes abondent encore et elle dissimule son visage sous les draps.

« Comment va la petite ? marmonne, sans lever les yeux, le commissaire accroché à son bureau comme une huître à son rocher.

— Pas fort. Mais elle sort demain.

— Amadou a pris le relais ?

— Pile à l'heure.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite ?

— J'ai rencard avec une cliente pour un compte-rendu de filature. Elle habite à deux pas. Sur l'île Saint-Louis. Je suis passé voir s'il y avait des *news*.

— Rien pour le moment. Et c'est pas bon signe.

— Non. »

Le commissaire pousse un soupir frisant le barrissement.

« Et pour tout arranger, une nouvelle enquête vient de me tomber sur le râble. Un ado a disparu d'un foyer pour gamins à Mantes. Comme depuis quelque temps il y a eu plusieurs disparitions de ce genre en Île-de-France, j'hérite du bébé.

— Veinard !

— Tu l'as dit ! Comme s'ils n'étaient pas assez nombreux au

nouveau 36 !

— Le déménagement commence à peine. Normal que ce soit le souk ! Au fait, c'est quand que tu fais tes valises ? »

Durrieu, qui refoule chaque seconde, comme un cauchemar, l'idée de devoir quitter son nid de l'île de la Cité, semble avoir été quelques secondes affecté d'une surdité passagère.

« Tu parles d'un "bastion" !... En attendant c'est moi qui trime !

— Ils vous exploitent, chef ! ironise Thom. Vous êtes trop bon avec eux. »

Le commissaire acquiesce vivement de la tête.

« Demain matin, aux aurores, je file à Mantes pour avoir des précisions sur cette disparition. J'espère revenir en fin de mat'. Je veux ramener la petite Lemarchand à Thiberville, histoire de tâter l'ambiance du moulin familial. Tu en es ?

— Et comment ! Tu as appelé pour les prévenir ?

— Et où est-ce que j'aurais trouvé le temps de le faire ? Je suis au charbon depuis 6 heures du mat', moi ! Je n'ai même pas leur numéro...

— J'ai celui de la tante des enfants. »

Durrieu fronce les sourcils. Un silence abrupt tombe dans le bureau. Le commissaire agite son stylo coincé entre l'index et le majeur.

« Et comment tu l'as eu, son numéro ? »

Merde !

« ... Anne me l'a donné.

— Ben, voyons ! On en reparlera. »

La voix du commissaire augmente soudain de volume.

« Et je n'ai toujours pas reçu le rapport d'autopsie ! Ils se foutent vraiment du monde... Je vais rappeler Karine. Elle va m'entendre.

— Ils doivent être débordés.

— Ah oui ? Eh ben, moi aussi. Et ils me gonflent.

— Je file à mon rencard. Tu déjeunes avec moi après ?

— Oui, je commence à en avoir ma claqué des sandwiches. Donne le numéro du Moulin à Doudou. Dis-lui de m'appeler la tata Lemarchand, tu veux ?

— C'est parti, chef ! Comme au bon vieux temps ! »

Durrieu hausse ses lourdes épaules et lui décoche un regard peu amène.

« Dégage ! »

Thom remonte rapidement le passage Choiseul en slalomant entre les badauds qui traînent devant les vitrines. Il était sorti sonné de son rendez-vous avec l'épouse outragée à qui il avait appris que son mari organisait des cinq à sept, non pas avec la jolie secrétaire qu'il venait d'engager, comme elle le suspectait, mais avec un jeune et beau stagiaire recruté quelques semaines plus tôt. Pour la deuxième fois de la journée, une femme avait pleuré devant lui. Il avait essayé de trouver les mots pour la consoler et s'était rendu compte qu'au fond il s'en foutait. Il avait ensuite communiqué l'adresse du studio où son mari prenait du bon temps hors de ses heures de bureau bien que le rôle de balance l'eût toujours mis mal à l'aise. Mais il était payé pour ça. Son boulot lui donnait parfois la nausée et, dans ces cas-là, il évitait de penser à sa vie. Avant.

J'ai fait mon taf. Je ne suis ni psy, ni conseiller conjugal ! T'es d'accord, Lucas ?

La cliente lui avait réglé ses honoraires, du bout des doigts, comme elle aurait donné un euro à un clodo pour s'en débarrasser. Thom triture nerveusement la liasse de billets enfouie au fond de sa poche, comme s'il palpaît un mouchoir usagé. Alors, inévitablement, il repense aux relances incessantes de Durrieu, depuis le drame, pour qu'il réintègre la PJ. À l'obstination qu'il met à ne pas vouloir même envisager la chose... Et à l'embarras que lui provoque chacun de ses nouveaux refus. Mais il y avait l'ombre de Lucas, tombé en héros en mission et décoré *post mortem*. Un héros de la République. *Lucas !* Thom ne savait toujours pas si et comment il pourrait un jour remplir le vide ; cette moitié de lui-même que la mort de son frère lui avait arrachée.

Thom, d'un pas traînant, s'engage dans le petit escalier centenaire aux marches qui couinent, pousse la porte de son bureau.

« Comment va mon neveu ?

— Il s'accroche, ma tante, il s'accroche. »

Il lui raconte le sale moment qu'il vient de passer avec l'épouse outragée.

« Des appels ?

— Rien pour le moment. Désolée. »

Thom sort de sa poche intérieure le carnet d'adresses d'Anne Lemarchand.

« Tu peux aller me faire photocopier ça, *por favor* ? J'ai un coup de fil à passer.

— Bien sûr, mon grand. Toutes les pages ?

— Toutes. »

Le détective pose la liasse de billets sur le bureau de Marthe.

« Tant que tu y es, tu peux porter ça à la banque ? C'est le règlement de Mme Dosselin. Il faudra envoyer la note d'honoraires à son bureau.

— Comment a-t-elle pris ça ? »

Thom hausse les épaules sans un mot.

« Je ne sais pas comment j'aurais réagi si une pareille chose m'était arrivée. »

Après un temps de réflexion, elle ajoute dans un soupir :

« Le monde change. Il faut s'y faire.

— Je ne crois pas qu'il change, ma tante, dit Thom en esquissant un sourire. On parle plus facilement aujourd'hui de choses qui étaient taboues et honteuses. C'est déjà un progrès, non ? »

Marthe va décrocher son manteau.

« Tu as sans doute raison. »

Thom suit les gestes fatigués de sa vieille parente dont la vie s'était arrêtée quand son mari et son fils avaient été anéantis par une des nombreuses épatantes inventions du libéralisme éclairé. Le passage à niveau automatique. Pourtant, Marthe ne baisse pas les bras et continue la lutte. Pour lui. Il se sent soudain ému et un peu con d'être ému. Sans un mot, il s'approche d'elle, l'aide à enfiler sa gabardine puis, maladroitement, la serre furtivement contre lui. Marthe, surprise, se retourne et lui tapote la joue. Elle prend l'agenda, fourre les billets dans son sac et sort sans rien dire.

Les yeux fixés sur la porte qui vient de se refermer, Thom reste songeur. D'une brusque détente, il se retourne, fonce dans son bureau et compose le numéro de Doudou Samb.

« C'est Thom !

— Elle dort depuis que tu es parti.

— Bon, j'arrive pour te relever. Dans une demi-heure. Et je te ramène un sandwich ?

— Waouh, Bouana ! On me gâte ! »

Un temps. Ils éclatent de rire.

Samb parti, Thom s'assure que la jeune femme dort et il remet en douce le carnet d'adresses dans son sac à main.

Si jamais mon René adoré apprend ça... Pauvre de moi !

Il s'approche du petit lit. La respiration d'Anne Lemarchand est calme et égale. Son visage est presque aussi blanc que les draps, fréquemment fripé de frissons et de froncements de sourcils. Thom observe ses traits quand, tout à coup, apparaissent, en surimpression, ceux d'Arnaud. La petite chambre est soudain baignée d'un froid polaire.

CHAPITRE V

Les yeux au plafond, Thom écoute les bruits de l'aube. La ville s'éveille. Mais pas la chatte, endormie en boule contre sa jambe. La vie reprend au-dehors ; le livreur de spiritueux décharge les fûts de bière qu'il balance sur le trottoir sur lequel ils tombent avec un écho métallique. Puis ce sont les employés municipaux, dans leur ballet quotidien de nettoyage du bitume et des caniveaux. Raclement des balais synthétiques sur le goudron. Thom n'a jamais pigé pourquoi ce rituel quotidien, entre chien et loup, lui apporte une telle sérénité.

Mais c'est toujours dans les moments de paix que les vieux démons refont surface. Les sentant prêts à surgir de sa mémoire avec leur cortège de draps sales, en un bond, il s'arrache du lit.

7 h 45. Il sort de la salle de bains quand le portable sonne.

« Je te réveille ?

— Salut, commissaire. On est tombé du lit ?

— Très drôle ! Devine où je suis ?

— Aucune idée.

— À la morgue. »

Thom se crispe.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— On a un souci. Il y a eu une effraction.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? On cambriole les morgues, maintenant ?

— Non, mais on peut essayer de les incendier. Les pompiers ont vite maîtrisé le feu, mais il y a pas mal de dégâts dans le bureau de Karine et du directeur. »

Long silence sur la ligne.

« Un commentaire, commandant Thom ?

— Le bureau de Karine ?...

— Je t'écoute.

— Et les derniers rapports d'autopsie n'avaient pas été enregistrés ?

— Dans le mille, commandant ! À cause de la panne d'ordi...

— Le dossier d'Arnaud Lemarchand, par exemple.

— Confirmé. »

Le détective émet un sifflement.

« C'est très, très gonflé ça, quand même !

— Ne nous emballons pas, ce n'est pas le seul client de la morgue en ce moment.

— Commissaire, c'est vous qui m'avez appris à ne jamais rejeter une hypothèse *a priori*.

— Ouais.

— Bon. Eh bien, ton amie Karine n'a plus qu'à recommencer les analyses.

— L'autopsie étant bouclée, les organes prélevés ont été incinérés.

— Déjà ? Merde !

— Heureusement, le reste du gamin est toujours au frigo.

— Ils vont devoir remettre le couvert.

— C'est prévu pour samedi matin. Je n'aime pas du tout, mais alors pas du tout, la tronche que prend cette affaire ! Je file à Mantes.

— À quelle heure on décolle pour la Normandie ?

— J'essaie d'être de retour pour 14 heures. Rendez-vous à l'Hôtel-Dieu.

— Ça roule.

— Au fait, Doudou a eu la tante d'Anne. Elle s'appelle Florence Maillefeu. C'est la demi-sœur de François Lemarchand. Ils ont eu la même mère.

— Et elle a pris ça comment ?

— Une taiseuse, la Florence, m'a dit Samb. Elle a encaissé le coup sans moufter. Visiblement, pas du genre à étaler ses sentiments, la citoyenne. Il l'a prévenue qu'on allait ramener Anne. Elle l'a remercié. C'est tout.

— On se protège de la douleur comme on peut.

— Ça doit être ça. Salut, Sigmund ! »

Thom entre en coup de vent dans les bureaux de l'agence.

« Quoi de neuf, Marthe ?

— Ah, te voilà ! Je viens d'avoir un coup de fil très bizarre.

— Quand ? »

Marthe regarde sa montre.

« Il y a douze minutes, exactement. »

Thom sourit. Le sempiternel besoin de précision de Marthe.

« Et ?

— C'était un jeune homme. Il avait l'air paniqué... Il appelait d'un portable et la liaison était exécrable. J'ai cru comprendre qu'il s'appelait Rachid. Je n'ai pas saisi grand-chose de ce qu'il disait hormis le fait qu'il voulait te parler. Il a dit que c'était urgent. »

Rachid ?

« Ensuite, il m'a parlé d'un "Renaud" ou "Arnaud"... Je suis désolée, mon chéri, mais c'était vraiment inaudible ! Je crois qu'il a dit "Arnaud". Et après, quelque chose comme "disparu". Il a aussi parlé d'une lettre...

— Une lettre ?

— C'était important, visiblement. Mais j'en sais pas plus, la communication a été coupée. »

Au dernier prénom prononcé par sa tante, Thom a eu un désagréable picotement qui lui traverse l'échine.

Le détective pénètre sous le porche de l'Hôtel-Dieu à 13 h 45.

Sagement assise face à l'accueil, son sac posé sur les genoux, Anne Lemarchand attend. Elle regarde, sans le voir, le monde s'agiter autour d'elle. Infirmières, malades, visiteurs passent, chacun concentré sur les préoccupations qui l'ont amené dans ces lieux de solitude. Ses yeux sont soulignés de deux cernes profonds mais elle a repris des couleurs. Thom la salue et s'assied à côté d'elle. Elle tourne vers lui son visage défait, murmure :

« Merci de vous être occupé de moi. Je dois vous appeler comment ? Inspecteur ? Commissaire ?

— ... Appelez-moi Thom.

— C'est gentil. Je... »

Thom se dit qu'il va bien falloir finir par lui expliquer qui il est et ce qu'il fiche là.

« Comment vous sentez-vous ce matin ?

— Coupée en deux. »

Le silence s'installe.

Si tu savais comme je connais ça !

« Nous avons prévenu votre tante que nous allions vous ramener chez vous. Le commissaire Durrieu ne va plus tarder.

— Merci, Thom. »

Un hoquet et un nouveau flot de larmes inonde ses joues. Thom entoure ses épaules d'un bras avec un geste qu'il souhaite apaisant.

« Allons, Anne. Vous n'êtes pas seule ! Vous allez rentrer chez vous, retrouver votre tante et votre père.

— Arnaud ! Arnaud !... », hoquète la jeune femme en couvrant sa figure de ses deux mains.

Une toux forcée résonne près d'eux. Thom lève la tête. Durrieu, avec l'air empoté qui n'appartient qu'à lui, les regarde, les mains dans les poches, se dandinant d'un pied sur l'autre.

« Bonjour. Ça va mieux, mademoiselle Lemarchand ? »

Il enchaîne, sans attendre la réponse :

« On y va ? La voiture attend. »

La jeune femme fait un effort colossal pour se lever et Thom la soutient jusqu'à la sortie. Devant l'hôpital, installé au volant, un chauffeur de la préfecture, lunettes noires sur le nez, les attend.

« René ! T'as un chauffeur maintenant ?

— Ouais, je suis crevé. Trop de taf pour que je m'amuse à prendre les transports publics, non ? Et puis, les patins à roulettes, c'est plus de mon âge. »

L'image de Durrieu en rollers, le front ceint d'un bandana fluo, apparaît à Thom qui parvient à étouffer le rire qu'il sent monter.

« Je suis allé pleurer auprès du big boss. On a la voiture jusqu'à ce soir.

— Classe ! »

Un quart d'heure plus tard, le véhicule file à fond de train sur l'autoroute de Normandie.

Un silence ouaté baigne l'habitable. Anne s'est endormie à peine installée sur le siège arrière et Thom a fermé les yeux. Dans une semi-conscience, des noms et des visages surgissent de sa mémoire. Le prénom de l'auteur de l'appel qu'a reçu Marthe lui évoque quelque chose. Les sourcils froncés, il cherche quoi. Brusquement, il bondit sur son siège.

« Rachid ! »

Le chauffeur et le commissaire sursautent et la voiture fait une légère embardée.

« Non, mais, ça va pas mieux, Thom ? râle Durrieu. Quoi ? Rachid ?

— Le fils de mon ancienne concierge !

— Et c'est ça qui te met dans un état pareil, imbécile ? Et puis, de quoi tu parles ?

— Quand elle est morte, il y a six ou sept ans, la loge a été vendue et j'ai plus eu de nouvelles du gosse depuis. Mais il a pu se souvenir de moi... Si Marthe a bien compris, si c'est bien "Arnaud" qu'il a dit...

— Arnaud ? répète le commissaire dont les sourcils ont grimpé au sommet de son front.

— Ça serait une drôle de coïncidence, mais pourquoi pas ? Rachid aura parlé de moi à Arnaud et ça expliquerait le signe qu'il m'a fait avant de mourir ! »

Durrieu, furibard, se retourne vers son ami.

« C'est une crise de *delirium tremens* ou quoi ? Tu peux m'expliquer ce que c'est cette histoire ? Et qu'est-ce que Marthe vient foutre là-dedans ? »

Thom tourne la tête vers Anne. Malgré les éclats de voix, assommée par les sédatifs, la jeune femme ne s'est pas réveillée. À voix plus basse, Thom se penche entre les deux sièges avant et révèle alors à son ami la teneur du mystérieux appel reçu par sa tante moins de deux heures plus tôt, laissant le commissaire pour une fois sans voix.

CHAPITRE VI

Les freins de la voiture de police gémissent et les roues font voler le gravier dans toutes les directions. Le Moulin des Lemarchand est une vaste maison normande à colombages, en forme de L, derrière laquelle coule une rivière. La bâtisse s'élève sur deux étages et le toit est couvert de chaume. En retour de façade, l'aile de la maison semble fermée. À l'arrière de l'édifice, les pales d'une roue à aubes émettent un bruit de cascade en plongeant à intervalles réguliers dans un cours d'eau. Face au Moulin, de l'autre côté de la cour, dans le même style que la maison, une longue construction basse. Perpendiculaire, un autre bâtiment de même style abrite des écuries.

Dans l'encadrement de la porte d'entrée, une femme maigre et de petite taille, immobile, se tord les mains. Elle porte un tailleur droit, gris anthracite, des chaussures de la même couleur et des lunettes noires dissimulent ses yeux.

« Votre tante ? » demande Durrieu.

Anne acquiesce sans un mot et sort précipitamment de la voiture. Elle va se jeter dans les bras de la femme qui l'étreint longuement tout en lui murmurant des mots consolateurs. Puis, Florence Maillefeux tourne la tête vers l'intérieur.

« Marina, s'il vous plaît ! »

Une jeune employée philippine, robe noire et tablier blanc, apparaît sur le perron, prend la jeune fille par la taille et l'entraîne dans la maison. Les deux enquêteurs descendent de voiture à leur tour et s'avancent vers la tante d'Arnaud Lemarchand. La cinquantaine « bien compilée », selon l'expression de Durrieu. Ses cheveux, un peu trop auburn pour son âge, sont remontés en un chignon lâche encadrant un visage pâle. Son tailleur strict sort probablement d'une maison de haute couture mais elle ne porte aucun bijou. Elle déplie un

petit mouchoir blanc qu'elle tient en boule au creux de sa main et, soulevant légèrement ses lunettes, tamponne le coin de ses yeux.

« Bonjour, madame. Commissaire Durrieu, Police judiciaire. »

Il exhibe sa plaque officielle et fait un geste désignant son ami.

« Mon... adjoint. Thom.

— Bonjour, messieurs », dit-elle en leur tendant sa main ridée aux ongles courts.

Thom note qu'ils sont peu soignés.

« Je suis la tante d'Arnaud. Et c'est "mademoiselle".

— Toutes nos condoléances, mademoiselle.

— Merci. Voulez-vous entrer une minute ? Vous m'excuserez mais j'ai peu de temps à vous consacrer. Mon frère est absent et je dois prévenir la famille. Un drame pareil, c'est beaucoup de travail et d'obligations et il faut que je garde du temps pour la petite.

— Nous ne serons pas longs. »

Florence Maillefeux les fait entrer dans un petit salon ouvert sur le hall d'entrée. Un feu crépite dans la cheminée.

« Je vous écoute, messieurs, dit-elle en s'asseyant bien droite au bord du canapé. Asseyez-vous, je vous prie. »

À nouveau, elle tamponne discrètement le coin de son œil.

« Désolés ! Dans un moment pareil... », commence Durrieu.

La tante respire un grand coup.

« Vous faites votre travail. Je comprends très bien, monsieur le commissaire.

— Quand avez-vous vu votre neveu pour la dernière fois ?

— Pas le week-end dernier, mais le précédent. Il est venu deux jours mais je ne l'ai pratiquement pas vu. J'étais un peu souffrante et je suis restée chez moi. Privilèges de l'âge !

— Avez-vous noté dernièrement des changements notables dans l'attitude d'Arnaud ?

— Je ne sais pas, commissaire. Sa mort me peine beaucoup, surtout dans des circonstances aussi... terribles ! »

Elle soupire.

« Mais mon neveu et moi n'étions pas très... proches. Nous limitons nos relations au strict minimum, à l'occasion de dîners ou de déjeuners. Cela dit, je n'ai rien remarqué de particulier dans son attitude.

— Il y avait une raison particulière à cette distance entre vous ?

— Pas à ma connaissance. Il ne m'aimait pas. Petit, déjà... Incompatibilité d'humeurs, de caractères, je suppose. »

Elle souffle à nouveau longuement.

« Tout cela est tragique.

— Quand votre frère doit-il rentrer ?

— Samedi, normalement. Il fait de l'escalade en montagne et s'il ne nous appelle pas, je ne peux pas le prévenir.

— Il s'entendait bien avec son fils ?

— Leurs relations se sont dégradées à la mort de ma belle-sœur. Mon frère a été très déçu par l'attitude d'Arnaud qui a décidé de quitter la maison à ce moment-là. Ça a été très pénible pour François.

— Pardonnez-moi. Vous ne vous êtes jamais mariée ? »

Thom tressaute. Florence Maillefeux a un moment d'absence.

René ! Quel tact !...

La tante passe son mouchoir sous ses lunettes et tamponne le coin de ses yeux.

« Je l'ai été... Brièvement. Pas d'enfants non plus. La vie en a décidé autrement. Mais je ne vois pas bien le rapport... »

Durrieu lève les mains dans un signe d'apaisement.

« Juste pour mieux connaître la famille.

— Mais je ne vois quand même pas en quoi... »

Elle laisse la phrase en suspens. Deux petites rides amères se sont creusées de chaque côté de sa bouche. Derrière ce masque impassible et ses lunettes chics, Thom se dit que la tante Florence doit trimballer un bon gros tas de frustrations dans lesquelles il n'aurait pas aimé mettre le nez.

Si le père respire autant la joie de vivre que sa sœur, pas étonnant que le même ait eu envie d'aller voir ailleurs...

Durrieu toussote.

« En ce qui concerne le corps de votre neveu... Euh... Votre frère étant pharmacien, vous êtes peut-être au courant des procédures... »

— Je suis aussi docteur en médecine et chimiste, commissaire.

— Pardon, je l'ignorais. Donc, nous saisisons la mairie pour boucler les formalités dès que les analyses en cours seront terminées. Et vous pourrez récupérer son corps.

— Bien, messieurs. Espérons que ce ne sera pas trop long ! Tenez-moi au courant que je puisse arrêter la date des obsèques. Je vais vous demander de m'excuser. »

Florence Maillefeux se lève, imitée par les deux enquêteurs.

« J'aurai sûrement d'autres questions à vous poser.

— Notre famille est à votre disposition. »

La conversation est visiblement terminée.

« Sauf urgence, rappelez-nous en fin de semaine, mon frère sera revenu. Ne m'en veuillez pas, mais je ne suis pas sûre de bien réaliser ce qui se passe. Tout cela est tellement... incroyable. Impossible ! Il me faut un peu de temps. Au revoir, messieurs. »

Tout en sortant de la pièce, une nouvelle fois, elle déplie son mouchoir et s'essuie les yeux. Durrieu lui tend la main.

« Vous permettez qu'on fasse un petit tour de votre belle propriété ?

— Faites comme il vous plaira. Excusez-moi. »

Florence Maillefeux sort du salon l'air las. Pensifs, les deux hommes traversent la cour et se dirigent vers les écuries. Thom arrache une brindille du gazon.

« Elle a de la peine ou elle est en colère ?

— Les deux, moussaillon ! Un meurtre dans une famille comme la leur... Elle, c'est plutôt rigueur et ligne droite ! Alors, un neveu refroidi dans un cimetière, ça fait plutôt désordre. Pudeur, sans doute. Peur du qu'en-dira-t-on ?

— Oui. Ça doit être ça. »

Sous l'auvent des écuries, Anne Lemarchand caresse le nez d'un cheval qui a posé sa gueule noire sur la porte du box.

« C'est le vôtre ? demande Durrieu.

— C'est Noroît. Le cheval d'Arnaud.

— Noroît. C'est un joli nom.

— C'est le nom d'un vent.

— Comment vous sentez-vous ?

— Ça va mieux, merci. Je suis contente d'être rentrée.

— Nous avons vu votre tante, ajoute Thom.

— Elle nous a dit qu'elle était médecin. Elle pratique toujours ?

— Non. Elle n'a pas besoin de travailler pour gagner sa vie ! Son père lui a laissé une vraie fortune mais dans la famille ce n'est pas un sujet de conversation... Elle aide mon père à gérer le Moulin. Le reste du temps elle s'occupe de sa maison de Meudon. Elle fait aussi des recherches scientifiques dans le labo qu'elle a installé à la cave, elle

s'occupe de diverses associations mais je n'en sais pas grand-chose... Elle a une sainte horreur de parler d'elle-même. »

Durrieu sort son carnet.

« Mademoiselle Maillefeux nous a dit que votre père en voulait à Arnaud d'être parti après la mort de votre mère.

— C'est vrai, ils ne se parlaient presque plus. »

Elle caresse lentement la crinière du cheval.

« Arnaud a eu raison de partir. Depuis la mort de maman, il y a des jours où c'est irrespirable, ici.

— Et vous, pourquoi êtes-vous restée ? demande Thom, préférant ignorer le regard noir que le commissaire lui jette.

— Je ne suis pas très douée pour les conflits. Mais j'aurais dû partir avec lui. J'aurais pu le protéger... »

Elle se tourne vers le cheval, enfouit le visage dans sa crinière et éclate en sanglots. Noroît fait pivoter son museau contre la tête de la jeune fille, comme dans un élan consolateur, ce qui fait redoubler les pleurs d'Anne.

« Vous devriez aller vous reposer, mademoiselle Lemarchand, dit Durrieu en posant maladroitement sa grosse paluche sur l'épaule de la jeune femme.

— Tante Florence est là, ne vous inquiétez pas. Je ne suis pas seule. Je suppose que vous ne pouvez pas me donner de détails sur la mort de mon frère ?

— Désolé, Anne ! rétorque Durrieu en mettant les mains dans ses poches. Secret de l'instruction, vous comprenez ? Dès lundi, j'appelle la brigade de Lisieux pour faire surveiller le coin. En espérant qu'ils aient du personnel dispo. Je vous laisse ma carte. Mon portable et mon numéro au bureau. »

Anne tourne son joli visage vers les deux hommes tout en essuyant ses larmes d'un revers de manche.

« Surveiller le coin ? Pour quoi faire ?

— Simple mesure de précaution, répond le commissaire en tentant un sourire rassurant. Ce qui est arrivé à votre frère appelle à la prudence. »

Thom arrache une feuille de son agenda et y griffonne deux numéros.

« Prenez mes coordonnées, bureau et portable. Nous reviendrons vite. »

Durrieu a une moue nettement réprobatrice mais ne fait aucun commentaire.

« Vous êtes gentils, leur dit Anne en s'efforçant de sourire. Vous êtes sûrs que c'est vraiment nécessaire ?

— Simple routine, je vous assure. Sans doute, pourrez-vous nous aider à résoudre notre enquête ?

— Si je peux...

— Savez-vous si Arnaud avait des ennuis, des ennemis ? » demande Durrieu.

Le visage de la jeune fille s'éclaire.

« Arnaud ? Des ennemis ? On voit bien que vous ne l'avez pas connu ! »

Elle semble soudain ragaillardie.

« Je vous appelle si quelque chose me revient, promis ! »

Après une brève hésitation, au moment de se séparer, Anne Lemarchand serre brièvement les deux hommes dans ses bras. Tout rouge et tout chose, Durrieu s'effondre sur le siège de la voiture.

« Pauvre gosse ! »

Alors que le véhicule s'élance dans la cour, Thom se retourne sur son siège. Il voit la jeune femme passer les bras autour de l'encolure du cheval et lui dire quelque chose à l'oreille, et se demande, soudain très ému, si Anne et Noroît se confient leur peine ou s'ils essaient de se reconforter...

Le soleil, qui avait fait de brèves apparitions, se couvre à nouveau de nuages peu engageants.

CHAPITRE VII

Les deux enquêteurs décident, malgré l'heure tardive, de manger un bout avant de quitter le coin. Ils font arrêter la voiture devant une petite auberge qui affiche un menu auquel ils n'essaient pas de résister. Le chauffeur, lui, se dirige vers un snack, deux portes plus loin.

Le serveur, entre Chaplin et Keaton, les installe en leur précisant qu'ils sont vernis parce que, dans l'ordre, la cuisine sert rarement aussi tard, qu'il y a eu le déjeuner annuel d'une association qui gère le patrimoine local et que, par chance, ils n'ont pas encore eu leur dessert. Les deux enquêteurs font mine de s'intéresser au déluge d'explications. L'homme leur tend enfin les menus et reste planté devant la table.

« Je vous conseille le plat du jour. Sole normande. »

Il esquisse comme un salut.

« Il m'en reste deux ! »

Nouvelle inclinaison de la tête.

« Vous avez de la chance ! »

Il attend, chantonnant vaguement, les yeux au plafond, carnet de commandes à la main. Il effectue, à plusieurs reprises, des petites tractions en soulevant les talons puis en les reposant au sol. Thom et Durrieu échangent un regard étonné et sentent monter un fou rire. Ils plongent le nez dans la carte et suivent la proposition du serveur qui note la commande puis se penche avec un air de conspirateur.

« Bon choix. Vous m'en direz des nouvelles ! Et un pinot noir de Normandie ? Oui. Bien sûr. »

Il affiche à nouveau un air compassé et regagne les cuisines.

Durrieu se penche vers son ami.

« C'est quoi ce comique ? Il me fout les jetons !... »

— Une attraction. Ça doit être compris dans le menu. »

Les deux amis se mettent à pouffer. Le commissaire choisit la plus grosse tranche de pain dans la panière, y mord à pleines dents, laisse passer un silence puis marmonne la bouche pleine :

« Pas fun, la tata, hein ? »

— Qu'est-ce que tu racontes ? Article ! »

Durrieu déglutit.

« Pas une marrante, la tata Florence ! »

— La bourgeoisie à l'ancienne. Tu vois ?

— Pas bien, non ! Je ne fréquente que la vraie noblesse, pas les parvenus.

— Tu sais que tu es drôle quand tu veux ! »

Le regard débordant de convoitise, le commissaire contemple le poisson plongé dans le beurre onctueux qui fume dans son assiette et dont il hume longuement les vapeurs les narines dilatées.

« Une petite fumigation, patron ? »

— Tais-toi. Tu gâches tout ! »

Il saisit ses couverts.

« En tout cas, hors de question de laisser le Moulin sans protection. Elle pue, cette histoire. »

Durrieu reporte alors toute son attention sur une tranche de pain dont il noie la mie dans le beurre fondu.

« L'emmerdant, c'est que le temps que Lisieux me détache quelqu'un, en espérant que ce sera possible, y aura personne avant lundi pour surveiller le Moulin. »

Un temps. Thom garde un air détaché, les yeux obstinément rivés sur son poisson.

« Si tu veux, moi, je peux rester. »

Durrieu relève la tête. Son air béat de gourmet comblé a disparu. Interdit, il fixe le détective et pose sa fourchette au bord de son assiette.

« Faudra que je te le dise combien de fois, tête de mule ? Et en quelle langue ? Tu-ne-fais-plus-partie-de-la-maison ! *Capisce* ? Et tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même ! »

Le volume de sa voix a grimpé d'un cran et un silence glacial tombe brutalement sur la salle du restaurant. Dans un joli mouvement d'ensemble, les banqueteurs associatifs ont tourné la tête vers les deux

amis. Dans leurs regards, des nuances allant de la critique polie à une franche réprobation. Le commissaire devient tout rouge puis ajoute, beaucoup plus bas :

« Et je te rappelle que tu es le témoin numéro un de ce foutu meurtre. Tu vas atterrir, oui ? »

Un ange passe. Thom attend patiemment une capitulation qui ne tardera plus.

« De toute façon, il faudrait du fric pour payer l'hôtel et la bouffe ! Comment veux-tu que... »

— J'ai mis trois sous de côté pour mes vieux jours, c'est peut-être le moment que ça serve à quelque chose.

— Tu mens toujours aussi mal. »

Il finit de saucer une nouvelle boulette de mie et se redresse sur sa chaise. Dans un silence réprobateur, il fixe encore Thom puis s'essuie longuement la bouche avec sa serviette en coton au damier rouge et blanc.

« OK, je marche. »

Il pointe sur Thom son couteau dégoulinant de sauce.

« Mais écoute-moi bien. Tu ne fais pas le con. Tu ne prends aucune initiative qui mettrait l'enquête en péril. Je veux tout savoir. Où tu vas. Qui tu vois. Ce que t'as fait. Ce qu'on t'a dit... »

— Et avec qui je couche, ça t'intéresse ?

— Aussi, oui ! ajoute le commissaire en regardant l'heure sur son portable.

— Le Moulin n'est pas loin, je vais louer un vélo. Je vais y faire un tour tout de suite.

— Je t'appelle demain matin. Tu me feras ton rapport. Et branche ton portab... »

Thom blêmit.

« Mon portable !

— Quoi ?

— Il est resté chez moi ! Je l'ai mis en charge mais il est resté sur la table de nuit.

— Tout le monde se moque de moi à la brigade mais t'es pas mieux !

— Merci du compliment.

— Et puis, où tu vas crecher ? »

Durrieu fait signe au serveur.

« Dites-moi, jeune homme. Il y a un hôtel dans le coin ?

— De l'autre côté de la place. Il appartient à une cousine à moi. Je peux l'appeler si vous voulez mais je sais qu'elle a de la place.

— C'est sympa ! Faites ça. »

Le serveur se dirige vers une table qu'il entreprend de débarrasser, se retourne brusquement et rajoute d'une voix forte :

« Une chambre ou deux ? C'est pour l'après-midi ou pour plusieurs nuits ? »

Nouveau silence abyssal. Tous les clients tournent une nouvelle fois la tête vers les deux enquêteurs. Quelques gloussements. Le visage du commissaire est passé du rouge de la congestion gustative au blanc livide du grand embarras.

« Ah, non ! Non ! Moi, je rentre à Paris. C'est pour mon collaborateur.

— Très bien, monsieur. Je m'en occupe. À quel nom la chambre ?

— Thom, répond le détective. M. Thom.

— Combien de nuits ?

— Sais pas encore. Merci ! »

À peine le serveur sorti de la salle, le détective éclate de rire.

« Quoi, chef ? On fait pas un joli couple ? »

Thom offre son profil au maigre rayon de soleil qui traverse la fenêtre voisine et prend la pose.

« Je ne suis pas assez bien pour toi, c'est ça ? »

Au moment de monter en voiture, Durrieu, la main posée sur la poignée de la porte, se tourne vers son ami.

« Une dernière chose. Je suppose qu'il ne t'a pas échappé que c'est sous *ta* fenêtre que le petit Lemarchand est venu mourir et que ce Rachid est, peut-être, le fils de *ton* ex-concierge ?

— Et ? »

Le commissaire lève les yeux au ciel en secouant la tête.

« Ça veut dire que ces deux éléments de l'enquête ont au moins un point en commun. Toi. »

Thom reste interdit quelques secondes.

« Et ?

— Active un peu tes neurones !

— J'essaie, patron.

— Si on admet que tous ceux qui sont liés d'une façon ou d'une

autre à la famille Lemarchand sont en danger, range tes fesses ! »

Thom écarquille les yeux.

« Si tu le dis ! »

Accoudé à la réception de l'hôtel, Thom compose le numéro du Moulin. C'est Anne qui décroche.

« Finalement, le commissaire Durrieu a préféré que je reste dans les parages. J'ai pris une chambre à l'*Hôtel du Centre* à Thiberville. Je voulais vous prévenir.

— Mais je ne comprends pas. On ne risque rien ici !

— Votre tante est là ?

— Ou elle travaille dans le labo ou elle se repose chez elle. Mais je ne l'ai pas vue.

— Des nouvelles de votre père ?

— Toujours pas, non.

— J'ai laissé mon portable à Paris. S'il y a quoi que ce soit, vous me laissez un message à l'hôtel, d'accord ?

— Mais je ne vois pas ce qui pourrait...

— Vous avez de quoi noter ? »

Il lui donne le numéro de l'auberge.

« J'ai bien envie de venir faire un tour au Moulin, d'ici un moment, pour m'assurer que tout va bien. C'est possible ?

— Mais vous pouvez venir... Bien sûr. Fouillez où vous voulez mais je ne vois pas pourquoi vous vous inquiétez comme ça !

— Le commissaire vous l'a dit. La routine ! »

Tu parles !

Thom va faire quelques courses indispensables : habits de rechange, dentifrice, gel douche. Il achète un portable prépayé. Chez le loueur de vélos, il ne trouve pas le modèle de course dont il rêvait et choisit une belle bicyclette rétro toute noire, panier en osier suspendu au guidon. Il sort de Thiberville par la route d'Orbec et, sifflotant, commence à accélérer sur la chaussée toute droite fraîchement goudronnée. Dix minutes après, il est en vue du Moulin qu'il dépasse d'une centaine de mètres avant de mettre pied à terre. Il planque le vélo dans un bosquet, s'enfonce dans la forêt qui borde l'arrière de la maison de l'autre côté du ruisseau et marche jusqu'à l'orée du bois. Face à lui, la grande roue à aubes tourne avec des

couinements alanguis. Aucune restauration n'a été faite sur ce côté de la maison qui a gardé ses fenêtres à petits carreaux et ses colombages ouvragés, rongés et vermoulus d'origine. La moitié supérieure de la roue est protégée par un auvent à petites poutres entrecroisées qui lui donne des airs de moucharabieh. Seules les fenêtres de l'aile de la maison où vit la tante Florence sont neuves et équipées de double vitrage. Thom entend venir le pas d'un cheval. Anne, montée sur Noroît, s'apprête à partir en promenade. Il s'approche d'elle. Le cheval hennit et la jeune femme sursaute.

« Vous nous avez fait peur.

— Désolé, Anne ! J'avais une question. Mardi, au Quai des Orfèvres, vous avez dit qu'Arnaud vous avait parlé de certains de ses amis. Est-ce que le prénom de Rachid vous évoque quelque chose ? »

Le front plissé, elle réfléchit intensément.

« ... Non. Ce nom ne me dit rien.

— Savez-vous si votre frère a laissé des lettres ou des photos dans sa chambre ?

— J'y suis montée, tout à l'heure. Il n'y a plus que quelques vêtements d'été. Il avait emporté tout le reste à Paris.

— Vous n'avez pas vu d'inconnus dans les parages ces jours-ci ?

— Non... Mais qu'est-ce qui se passe, Thom ?

— Rien. Ne vous inquiétez pas. Comment vous sentez-vous ?

— Ça change d'un moment à l'autre... J'y vais. Hue, Noroît ! »

Anne Lemarchand emprunte le pont qui enjambe le ruisseau et s'enfonce au petit trot dans les bois. Le détective traverse la passerelle, longe le flanc de la maison et s'arrête à l'angle qui donne sur la cour. Les lieux sont déserts. Toutes les stalles sont ouvertes et les chevaux batifolent, plus loin, dans un vaste enclos derrière les écuries. Il regarde l'espace devant lui et son regard s'arrête sur le bâtiment perpendiculaire aux écuries.

Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ?

Il traverse la cour, s'arrête devant deux grandes portes peintes en vert bouteille. Il tend la main pour ouvrir un des battants mais s'immobilise soudain avec l'évidente sensation qu'on l'observe. Son regard balaie les alentours puis la façade, les toits. Sous les combles, posté derrière la vitre d'une des mansardes, un homme coiffé d'une casquette à carreaux suit des yeux l'avancée du détective et se planque quand le regard de Thom arrive sur lui.

Tiens, tiens !...

Thom entrebâille une des lourdes portes en bois. Il passe la tête par l'ouverture et s'introduit dans les lieux noyés de pénombre. Il y a de la place pour deux voitures mais seule une Polo noire occupe les lieux et, à côté du véhicule, Thom remarque sur le sol en terre des traces de pneus très larges. Il allume la torche du portable pour les examiner.

Une Mercedes.

Il fait le tour des lieux, regarde un peu partout, s'assied sur une grosse malle à outils, range le téléphone et allume une cigarette.

Si, au moins, j'avais une idée de ce que je cherche !...

Il laisse errer son regard sur les établis, les étagères et tout le bric-à-brac qu'on trouve généralement dans ce genre d'endroit. Derrière la Polo, quatre pneus neufs sont empilés dans un coin. Thom sent venir en approche des souvenirs désagréables ; il règne ici la même ambiance que celle du garage où son frère est mort sous ses yeux. Même pénombre, même tas de pneus, même odeur de graisse rance...

Le détective s'ébroue et se lève pour chasser les envahissantes images. Il se dirige vers un meuble sur lequel sont étalés des outils dans un désordre total et il ouvre un à un les lourds tiroirs en bois remplis d'autres outils poussiéreux. Dans le dernier casier, au ras du sol, un objet attire son attention. Un objet neuf et brillant qui dénote dans cet environnement sombre et poussiéreux. Il tend la main pour le saisir.

Les empreintes, Ducon !

Il enfle ses gants et saisit le mobile avec toutes les précautions d'usage. L'appareil fonctionne mais les batteries sont presque vides. Thom pianote sur le clavier. Quand les derniers appels effectués s'affichent, il se raidit.

Le dernier numéro composé est celui de son bureau.

CHAPITRE VIII

Allongé dans sa chambre d'hôtel, Thom fait tourner entre ses doigts le portable enfermé dans un sac à congélation dont il a acheté deux paquets en faisant les courses. Il repense au coup de fil reçu par Marthe.

Le portable de Rachid ?... Il serait venu au Moulin ? Je suis largué, là !

D'une brusque détente, le détective se redresse et saisit le prépayé posé sur la table de nuit.

« C'est moi.

— Vas-tu bien, mon neveu ? Où es-tu ? J'allais rentrer chez moi.

— En Normandie.

— Qu'est-ce que tu fais en Normandie ?

— Je t'expliquerai. Pas de nouvelles du gamin ?

— Non, mon chéri.

— Dans les appels que tu as reçus ces derniers jours, aucun ne t'a paru étrange... inhabituel ? »

Marthe prend le temps de la réflexion.

« Non. Je suis sûre que non. J'ai rappelé tous les gens qui ont laissé des messages. Il y avait deux ou trois non-messages de personnes qui ont raccroché au dernier moment, comme toujours. Tu as l'air tendu, mon neveu !

— J'ai oublié mon portable chez moi. J'ai acheté un prépayé. Note le numéro si tu as besoin de me joindre. Et, s'il te plaît, appelle tout de suite le bureau de Durrieu au 36 et donne-leur le numéro. C'est urgent. Tu notes ? »

Thom lui communique les dix chiffres.

« OK. Je les appelle tout de suite. Fais attention à toi, mon chéri !

— Je fais gaffe. Je te rappelle. Bisous.

— Thom ?

— Oui ? »

Un petit rire ironique résonne sur la ligne.

« Surtout, ne t'inquiète pas pour Nounouche. Je m'en suis occupée !

— Merde ! Nounouche ! Tu es un ange, ma tante.

— Je sais. C'est bien ça le problème... »

Quelques minutes après, la sonnerie du prépayé retentit.

« Salut !

— Salut, René.

— Du neuf ?

— En pagaille. »

Thom lui raconte sa découverte.

« Qu'est-ce que c'est que ce binz ?

— Je nage. René, il faut mettre la main sur Rachid. S'il a appelé Marthe depuis le Moulin, ce matin, il ne doit pas être loin.

— Tu parles ! Il a largement eu le temps de reprendre un train pour Paris... Ou pour Dieu sait où ! »

Thom ignore la réponse. Il connaît son commissaire sur le bout des doigts et, dès qu'il a décroché, a bien senti qu'il détenait de nouvelles infos. Visiblement, le vieux pirate a décidé de faire durer le plaisir.

Une diversion s'impose.

« Au Moulin, un mec me file le train.

— Inévitable ! Avec ton charme naturel... ou une crise de parano. Tu penches pour quoi ?

— L'hôpital qui se fout de la charité !

— Je suis parano, moi ?

— Laisse tomber, René. Tu ne crois pas qu'il faudrait faire un tour chez Arnaud à Paris ? Y a peut-être quelque chose à trouver, non ? »

Bref silence au bout du fil.

« On va s'en occuper. Toi, tu restes où tu es et tu continues à surveiller le Moulin. Demain matin, première heure, tu portes le portable que tu as trouvé au commissariat de Thiberville pour qu'ils me le fassent passer fissa. Sinon, des nouvelles du papa L. ?

— Aucune pour le moment.

— À part le prétendu espion qui te mate, t'as croisé de nouvelles têtes ?

— Non. Et, d'ailleurs, c'est étonnant. La baraque, les écuries, les

voitures... Il faut du monde pour s'occuper de tout ça. Et à part la petite bonne Marina, je n'ai vu ni personnel de maison, ni garçon d'écurie, ni jardinier...

— Demande à Anne.

— J'irai refaire un tour demain matin. Il faut que je sache qui est ce mec qui m'observait.

— Ça te plaît la vie à la campagne ?

— J'envisage même de m'installer dans le coin.

— Bon débarras ! »

Tu vas la lâcher ton info, oui ?

« Et... la visite à Mantes, comment c'était ? On n'a pas eu le temps d'en parler.

— Instructif. Le foyer d'accueil est une boîte privée subventionnée par la ville et la région, sous contrat avec l'État, qui accueille essentiellement des orphelins des pays de l'Est, du Maghreb et de pays en guerre. J'ai vu le directeur, le docteur Rousseau. Une espèce de con, prétentieux et poseur qui m'a pris de haut.

— Oh, l'erreur !

— Le gosse qui a disparu était *dixit* un cas difficile. Pour lui, le gamin a fugué. Rousseau n'en démord pas. J'ai convaincu le proc' d'ouvrir une enquête et ça devrait être réglé d'ici ce soir. On n'est pas dans les délais pour la procédure mais je ne lui ai pas donné de détails... »

Bravo pour les leçons de déontologie, maître Durrieu !

« Comme ça, on aura les mains libres. Bon, faut que j'abrège. »

Quelle bonne idée, René !

« À force d'insister, ce con de Rousseau a fini par me laisser voir le dossier du même. Malgré ses protestations, j'ai pris une photo de la première page et demain, je la fais diffuser sur tout le territoire. Disparition inquiétante, ça fera peut-être bouger. Rapide topo sur les lieux, ça vaut le détour. Il est sur un vaste terrain pas très loin de la gare de Mantes. Au fond du terrain, à l'opposé de la route, il y a une jolie maison couverte de lierre avec un jardin impeccable, genre cottage anglais. C'est la maison du directeur. Il vit seul. Les gamins étudient et sont logés dans une espèce de grosse boîte à chaussures en béton sur deux étages, style *bunker* des années 1960-1970, tu vois ?

— Et il t'a laissé visiter ?

— Il m'a demandé, très énervé, si j'avais une commission

rogatoire ! Il est immédiatement devenu tout rouge, conscient de la gaffe.

— Pour quelqu'un qui n'a rien à se reprocher...

— Je l'ai rassuré. Juste une visite de courtoisie, que je lui ai dit. »

Thom émet un bref éclat de rire.

« Je lui ai quand même expliqué que, s'il préférerait, je pouvais obtenir un papelard officiel d'un claquement de doigts et, à bout d'arguments, il m'a dit de faire ce que je voulais mais qu'il avait trop de travail pour m'accompagner. Je te la fais courte... »

Pitié !

« Murs délabrés, les peintures remontent à la construction des lieux... La salle de classe est meublée de bureaux individuels comme ceux que j'avais à l'école, tu imagines ? Le roi de la récup ce Rousseau ! Les sanitaires sont à peu près propres. Dans la salle des douches, j'ai croisé une femme de ménage qui passait la serpillière. J'ai inspecté les lieux. La tuyauterie est à moitié rouillée. J'ai testé deux ou trois robinets des douches, il en coulait des filets d'eau jaunâtre. Tu vois le tableau ?

— Et tout ça doit joyeusement transpirer l'amiante.

— T'inquiète ! Je vais faire un rapport aux services concernés et il va les avoir collés aux fesses avant qu'il ait le temps de dire *ouf* ! Pour finir, j'ai demandé à voir les chambres. Même ambiance joyeuse que dans le reste des lieux. Dans chacune, juste une armoire en fer, un lit, un petit bureau. Au moment de partir, j'ai revu la petite dame avec son seau et sa serpillière. Je lui ai demandé si elle connaissait les gamins, ce à quoi elle m'a répondu que non. Généralement, quand elle prend son service, les gosses sont déjà en classe et ils y sont encore quand elle a fini. Là, elle était venue plus tôt parce que le directeur lui avait demandé de faire une des chambres "à fond". "Celle du gamin qui a fugué", m'a-t-elle dit. J'ai demandé à voir la chambre. L'armoire était vide, les draps du lit retirés.

— Déjà ? Ça veut dire qu'ils sont sûrs que le fugueur ne reviendra pas ou je me fais un film ?

— Ouais, Thom ! J'ai aussi trouvé cette précipitation un peu bizarre... Mais la liste d'attente pour avoir une place dans ce bahut doit être longue, alors, quand un lit se libère il doit être attribué dare-dare.

— Tu crois que c'est le cas, René ? »

Un silence.

« Pas vraiment, non. »

Un soufflement éléphantique résonne sur la ligne.

« La journée a été longue !

— Et ?

— Et j'en ai marre. Je crois qu'il est temps que je pense à la retraite. »

Thom ricane.

« C'est ça, oui ! Ça fait des années que tu nous le promets ! Alors, tu vas gentiment rentrer chez toi t'occuper de ta petite femme. Moi, j'ai dégotté un autre petit resto gastronomique à côté de l'hôtel. J'ai l'impression que ça vaut le détour... »

Le détective entend Durrieu toussoter et sent un sérieux agacement monter, un peu comme la rencontre du nez et de la moutarde.

« OK, René ! Ça va bien comme ça ! Qu'est-ce que tu me caches ? »

Une toux embarrassée dans l'appareil.

« Le gamin qui aurait fugué se prénomme Rachid. »

Les doigts de Thom se crispent sur le portable. Durrieu maintient la pression.

« Rachid Houria. Drôle de coïncidence, non ? Le tien aussi, il est orphelin, non ?

— Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ?

— Parce que tu pars au quart de tour ! Tu t'emballes souvent pour que dalle.

— Tu imagines ce que ça peut signifier ? Si c'est *mon* Rachid !

— Ne commence pas à grimper aux rideaux ! Je connais mon métier, jeune homme. Une dernière chose. Le labo a relevé une empreinte sur la basket d'Arnaud Lemarchand. Outre les siennes. Et les tiennes... évidemment ! Il y en avait peut-être d'autres mais il paraît qu'un idiot a manipulé l'indice sans prendre assez de précautions... L'empreinte relevée est inconnue de notre fichier. Rachid Houria, ça ne te dit rien ?

— Il faut que j'essaie de me souvenir. Il n'y a pas qu'un âne qui s'appelle Martin !

— C'est pour moi que tu dis ça ? Demain matin, tu portes le portable à nos collègues.

— J'avais noté, patron ! Échange de bon procédé, tu leur dis de me refiler une copie de la photo de Rachid. »

Grognement sur la ligne.

« Holà ! J'avais pas vu l'heure. Hélène va me trucider. Te rappelle demain. »

CHAPITRE IX

Thom n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Quand 'Choura est morte, Rachid avait une dizaine d'années... Il doit en avoir 16 ou 17. Si c'est le même gamin, ce serait bien le diable si je ne le reconnais pas.

Thom était ressorti les mains vides du poste de police. Il avait fait envoyer le mobile de Rachid au Quai des Orfèvres mais Durrieu n'avait pas fait transférer la photo du gamin comme il l'avait promis.

Le vent se lève. Thomas, en pétard, enfourche son vélo et prend la direction du Moulin.

Le trajet est périlleux. Il fait plus doux mais le ciel s'est couvert et un vent à décorner les bœufs s'est levé. L'Atlantique envoie sur les terres des armées de nuages dans tous les tons, du blanc sale au gris le plus sombre, que la dépression fait galoper à toute vitesse d'un horizon à l'autre. Thom pédale comme un enragé. Les bourrasques lui arrivent sur le côté et, à plusieurs reprises, il doit batailler pour ne pas finir dans le fossé. Quand il freine dans la cour du Moulin, il aurait eu besoin d'un bon coup de peigne. Sur la terrasse, dans un angle abrité par un auvent, Anne, vêtue d'un peignoir chaud, prend son petit-déjeuner sur une table de jardin à l'abri du vent.

« Thom ! lui crie-t-elle. Un café ? »

Tout en grignotant un croissant, la sœur d'Arnaud évoque quelques souvenirs d'enfance. Elle semble plus calme.

« Anne, ne répétez pas au commissaire Durrieu ce que je vais vous dire, sinon je vais me faire massacrer ! »

La jeune femme le regarde, intriguée avec un rien d'inquiétude, soudain.

« Je ne suis pas flic. Enfin, je ne le suis plus. J'ai travaillé sous les ordres du commissaire Durrieu, il y a quelques années. Mais c'est de

l'histoire ancienne... C'est le hasard qui fait que je suis ici aujourd'hui.
Je vous raconte ?

— Je vous écoute. »

Hormis l'emprunt de son carnet d'adresses, Thom confie à la jeune femme tous les événements qui se sont déroulés les quatre derniers jours. La sœur d'Arnaud fixe obstinément le fond de la tasse qu'elle tient à la main. Le front barré d'une ride profonde, elle réfléchit. Son regard s'éclaire soudain.

« Quelque chose me revient ! Arnaud m'avait parlé d'un cybercafé, près de chez lui, où il allait souvent. Il y avait rencontré un jeune Beur qui faisait des recherches sur la Kabylie... Ils sont devenus amis. Mais Arnaud ne m'avait pas dit son prénom ou je l'ai oublié. Un cybercafé, près de la gare de l'Est.

— Ne vous inquiétez pas, on trouvera. »

Un corbeau posé sur le faîte du toit pousse un croassement qui résonne fort entre les parois du moulin. Quand il prend son envol, l'écho du claquement de ses ailes est presque assourdissant entre les murs de la cour. Anne suit des yeux la trajectoire du volatile.

« Merci de m'avoir dit la vérité, Thom. Encore un peu de café, monsieur... le détective ? »

Thom sourit.

« Volontiers. Donc pas un mot au commissaire Durrieu, ni à votre famille ni à qui que ce soit, sur ce que je viens de vous dire ! Ça pourrait être gravissime pour l'enquête.

— J'avais compris. »

Elle a un petit rire.

« Moi aussi je regarde des séries policières à la télé. Ne vous inquiétez pas !

— Votre tante est là, aujourd'hui ?

— J'ai entendu la Mercedes partir très tôt ce matin.

— Me permettez-vous de refaire un petit tour du propriétaire ?

— Pas de problème... Soyez patient avec Sacha, si vous le croisez.

— Sacha ?

— C'est le jeune sourd-muet qui travaille ici. L'homme à tout faire. Il est parfois un peu... abrupt avec les gens qu'il ne connaît pas.

— Et il sort d'où celui-là ?

— C'est ma tante qui l'a engagé. Sûrement un jeune d'une des associations dont elle s'occupe. »

Elle tourne la tête vers les écuries.

« Quand on parle du loup... »

Un homme très grand, sculptural, tenant un cheval par la bride, émerge des écuries. Il se tourne vers Anne et Thom et les salue en soulevant brièvement sa casquette à carreaux au-dessus de sa tête chauve. Il leur tourne le dos et s'éloigne vers le garage. Même à cette distance, sa carrure est impressionnante.

L'homme qui m'épiait.

« Il était là, hier ? »

— C'est possible. Il n'est pas là à plein temps et je ne tiens pas le planning du personnel ou des fournisseurs !

— Qui gère ça ?

— Tante Florence.

— À ce sujet, je ne comprends pas comment vous faites tourner une propriété pareille avec si peu d'employés. »

Anne Lemarchand laisse son regard errer, au loin, sur la cime des arbres qui se tordent sous les bourrasques.

« Quand maman est morte, le vide s'est fait autour de nous. Aurélien Fournier, le vieux jardinier, a demandé à partir en retraite et sa femme, Marcelle, a été remerciée par ma tante. Marcelle avait été la nourrice de maman. Vous vous rendez compte ? Elle la secondait pour le ménage, les courses, la cuisine... Mais elle allait sur ses 80 ans et ma tante a trouvé, à juste titre, qu'il était temps qu'elle prenne sa retraite. Sinon, ce sont Sacha ou moi qui soignons les chevaux. Tante Florence commande les courses par Internet et une entreprise privée vient deux fois par semaine pour faire le ménage et une autre tous les mois pour s'occuper du jardin. »

La sœur d'Arnaud soupire.

« Je crois que la pauvre Marcelle en est morte de chagrin. Elle adorait maman.

— Comment s'appelait votre mère ?

— Marie. Marie-Madeleine.

— De quoi est-elle morte ?

— Le cœur. Elle avait des malaises. Légers mais fréquents. De plus en plus fréquents... Le docteur a diagnostiqué un dysfonctionnement des valves cardiaques. L'opération s'avérait périlleuse et, tant que ce serait possible, papa a décidé qu'elle serait soignée ici. Les derniers temps, elle ne se levait plus et parlait de moins en moins. Elle

déclinait doucement. Un soir, elle s'est endormie et elle ne s'est pas réveillée. Voilà. Tante Florence s'en est occupée jusqu'au bout. Elle avait même enrôlé un de ses amis médecins pour l'aider. Elle a été formidable ! »

Le portable de Thom émet un avis de message.

« Excusez-moi. »

Durrieu lui a envoyé la photo de Rachid accompagnée d'un message probablement dicté au planton de service.

« *Désolé. Pas pu faire plus vite ! À +.* »

Le détective jette un œil sur l'écran et tend le portable à la jeune femme.

« Ce garçon ? »

Anne fixe la photo un moment.

« Désolée, Thom. Jamais vu. »

Le détective allume une cigarette, se cale contre le dossier de sa chaise, lève la tête vers le ciel et expire longuement la bouffée qu'il vient d'inhaler.

« Moi, je le connais. »

Sacha, après avoir ramené les chevaux dans leur box, se dirige vers une moto rouge haut de gamme posée contre un arbre au coin des écuries. L'homme de peine range sa casquette dans le porte-bagages et la troque contre un casque intégral noir à la visière opaque. Après avoir fait rugir le moteur, il s'élance sur l'allée de gravier puis prend la route d'Orbec.

« Bon, dit Thom en souriant, plus de risque de me faire mordre ! Je vais faire un tour. Vous permettez ? »

Luttant contre le vent, Thom tourne le dos au Moulin, parcourt une centaine de mètres jusqu'à un vieux puits condamné au bord d'un champ. Il se retourne vers la maison. Les bourrasques, cette fois, arrivent de l'arrière et lui rabattent les cheveux sur le visage. Il les coince comme il peut dans son col qu'il relève en frissonnant. De là, il découvre une vue panoramique de la propriété. Il imagine Anne et Arnaud, enfants, jouant sur les pelouses, apprenant à monter à cheval.

Cet endroit a dû être un petit paradis pour les gamins.

Un bruit de moteur le tire de sa rêverie ; un taxi débouche de l'allée et s'arrête dans la cour. Un homme en descend et règle la

course au chauffeur, avec des gestes hésitants et désordonnés. Au vu de la silhouette, qui évoque de manière frappante celle de ses enfants, Thom comprend que François Lemarchand est rentré chez lui.

Plus tôt que prévu.

Sa fille se lève, vacille un peu, puis se rue dans les bras de son père. Quand le taxi quitte la cour, laissant un gros sac à dos sur le gravier, Anne étreint toujours son père auquel elle a dû annoncer la tragique nouvelle car elle doit l'aider à gagner la table du petit-déjeuner sur laquelle il s'effondre, la tête dans les mains.

Ce n'est pas ma place...

Thom s'éloigne. Il fait un grand détour par les champs et se retrouve, comme la veille, derrière la maison. La roue à aubes, bousculée par les rafales, tourne irrégulièrement et gémit. Il franchit une nouvelle fois le petit pont et longe l'arrière des bâtiments. En signe de deuil, tous les volets ont été fermés. Il marche longtemps, au hasard de ses pas, essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées quand il trébuche. Une épaisse plaque de métal ajourée affleure. Un soupirail. Il s'accroupit, glisse les doigts sous la plaque et la soulève. Un boyau de pierre descend sous terre en pente douce. Il hésite quelques secondes.

Tu ne devrais pas faire ça, mon pote !

Il s'assure que personne ne traîne dans le coin. Il scrute les combles du Moulin mais personne aujourd'hui ne semble l'épier. Entre deux bourrasques, il croit entendre un bruit sourd résonner pas loin, il jette un regard circulaire autour de lui.

René a raison. Je suis parano !

Il ouvre en grand le soupirail, se glisse dans la gaine, rabat la plaque sur lui et ressent instantanément une bouffée de chaleur enflammer ses joues, une contraction lui nouer l'estomac.

Pas le moment de claustrophober !

Il s'efforce à respirer calmement puis s'enfonce plus avant dans le boyau souterrain. À la lueur de son briquet, il finit par trouver un interrupteur. La lumière blafarde des plafonniers découvre un véritable capharnaüm : des vieux meubles pourris par l'humidité ; des malles de voyage ; des vêtements sur des portants couverts de moisissures ; des jouets cassés... Les souvenirs de générations de Lemarchand entassés là, dans un chaos d'apocalypse. L'odeur âcre de poussière assèche ses muqueuses mais, en arrière-plan, une autre

odeur plane, dont il n'arrive pas à identifier la nature et l'origine. Désagréable. Piquante. Plus loin, il tombe en arrêt devant une petite porte basse, dissimulée dans un renforcement du mur, fermée par un cadenas. Il regrette aussitôt de ne pas avoir son passe-partout magique mais trouve, dans le tohu-bohu, un bout de fil de fer qu'il enfonce dans la serrure.

Du grand n'importe quoi ! Tant pis !

Le cadenas s'ouvre sans résistance. Thom pénètre dans une petite pièce au plafond très bas, éclairée par une lampe halogène réglée au minimum qui dispense une lumière sépulcrale. Des plaques d'isolant tapissent les murs, des convecteurs maintiennent une chaleur relative et un plancher de bois recouvre le sol. Aucun autre meuble qu'un grand bureau sur lequel est posé un ordinateur. Thom l'allume mais un code en verrouille évidemment l'accès. L'exploration des grands tiroirs du bureau est rapide. Ils sont vides. Il sort de la pièce.

Face à lui, de l'autre côté du couloir, une autre porte en bois. Elle est entrebâillée. Il pousse le battant et ses doigts tâtonnent le long du chambranle à la recherche d'un commutateur. Une rampe de néon s'allume après quelques hoquets. Thom découvre une pièce de bonnes dimensions, carrelée du sol au plafond, encombrée de cornues, d'alambics, de réchauds, de centrifugeuses groupés sur une grande table desserte en alu. Il flotte dans la pièce confinée une forte odeur de désinfectant. Celle qu'il avait perçue sans arriver à l'identifier. Dans un coin, posés l'un sur l'autre, deux petits frigos débranchés aux portes ouvertes. Sur le sol, autour d'une bouche d'évacuation, des petites flaques d'eau stagnent. Cet endroit a servi il y a peu et on y a méticuleusement fait un ménage de printemps. Récemment.

Le labo de recherches de Maillefeux...

Le détective éteint la lumière du labo et repasse dans la première pièce.

Son bureau, sûrement.

Ses yeux scrutent les lieux à la recherche d'indices quand son regard tombe sur une enveloppe en papier kraft demi-format, posée à terre, coincée sous un pied du bureau, oubliée là ou perdue. Un numéro est écrit dessus au feutre rouge. Thom la ramasse et l'ouvre. Deux polaroids d'une petite fille noire d'une dizaine d'années, vêtue d'une jolie robe à carreaux verts et rouges. Elle sourit de toutes ses dents à l'objectif malgré l'incisive qui manque sur le devant, rendant

son air encore plus radieux. Le numéro inscrit sur l'enveloppe a été reporté au dos de la photo. Il range le tout dans la poche de son blouson et juge plus sage de ne pas s'attarder davantage.

Le grand air lui fait du bien, il respire mieux. Il contourne la maison. La cour est vide, les Lemarchand père et fille ont dû rentrer se réchauffer. Il glisse l'enveloppe dans le panier en osier de son vélo et pédale jusqu'à Thiberville, en luttant vaillamment contre les pièges que la tempête lui balance dans les jambes.

Il faut que je raconte ça à Durrieu...

Il se jette sur son lit et saisit son portable. Durrieu est à son bureau. Thom lui raconte sa matinée ; les aveux faits à Anne et l'exploration des sous-sols. Un moment, Thom n'entend que la respiration sifflante du commissaire. Soudain, la grosse voix explose sur la ligne.

« Tu te fous de moi, Thom ?

— Tu m'as demandé de tout te raconter alors je raconte ! Tu m'as dit de surveiller les lieux. C'étaient tes consignes... Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

— Qu'est-ce que tu as fait, triple buse ? Tu as juste violé une propriété privée ! Je t'ai demandé de surveiller les parages, espèce d'andouille ! Pas de prendre des initiatives qui risquent de nous foutre dans les emmerdes !

— Je sais, René, je sais mais personne ne m'a vu !

— Encore heureux ! Je t'ai prévenu, Thom, si tu continues comme ça, tu peux rentrer à Paris. Je me démerderai tout seul.

— Mais t'as rien dit quand je suis entré dans le garage hier !

— Sauf que, si tu ne m'as pas raconté de bobards, tu avais demandé la permission à Anne et, de plus, les portes étaient ouvertes. Les caves, c'est une effraction. »

Le détective reste silencieux. Le vieux forban a raison, comme toujours.

« Désolé, c'était une impulsion. Faire avancer les choses... je ne sais pas, je...

— C'était surtout du grand n'importe quoi ! »

Nouveau long silence sur la ligne.

« Bon, j'ai pas encore bouffé, j'te laisse. Au fait, je vais revenir plus tôt que prévu. J'ai provisoirement refilé le dossier de Mantes à

Landier... J'peux pas être partout ! Et puis j'ai obtenu de garder la voiture. J'ai rencardé avec la commissaire de Lisieux. On est sur ses terres. On se retrouve à ton hôtel en début d'après-midi vers 15 heures. »

Le commissaire raccroche. Le détective reste le portable collé à l'oreille puis pose son téléphone à son tour.

Merde ! Je ne lui ai pas dit que François Lemarchand était rentré.

Il pose la main sur le combiné pour rappeler le Quai des Orfèvres mais se ravise.

Attendons que le vieil ours soit calmé...

Un gargouillis sonore de son estomac l'avertit qu'il est temps, pour lui aussi, de passer à table. Avant de retirer ses gants, il cache l'enveloppe sous un oreiller, récupère les photocopies du carnet d'adresses d'Anne et descend dans la salle de restaurant.

La patronne, d'un geste qui ne souffre aucune contestation, lui désigne une table dressée un peu à l'écart des autres devant une fenêtre qui s'ouvre sur la cour intérieure de l'hôtel. La serveuse entre dans la salle, menu en main, et se dirige vers Thom. Elle est toute ronde, âgée, la peau du visage plissée, un duvet blanchâtre orne le dessus de ses lèvres. Chaque pas semble lui demander un effort anormal. Elle a un regard gris extrêmement doux, bienveillant, s'efforçant à afficher le sourire exigé. Elle essaie dignement de dissimuler sa boiterie, conséquence probable d'années et d'années de service. Dans un élan attendri, Thom lui sourit.

« Bonjour. Je suis pensionnaire. Chambre 9. Comment vous appelez-vous ? »

La serveuse rougit.

« Rose. Pour vous servir. Si vous pouviez passer votre commande. Il est tard et la cuisine va fermer. On n'a pas eu grand monde, ce midi. Désolée ! »

Thom s'exécute et étend les jambes sous la table. Son regard balaie le décor de la pièce. La grande cheminée flanquée de deux fauteuils en similicuir craquelé ; l'inévitable collection d'assiettes rustiques sur le vaisselier fraîchement ciré ; les ustensiles de cuisine en cuivre au mur ; les fausses grosses poutres vernies censées soutenir le plafond ; la tapisserie à ramages bruns et rouges... Il pense à Ginette et à son bouclard dans la rue Saint-Antoine qui commence à lui manquer.

Dehors, le vent marin mugit, malmenant tout sur son passage. Thom jette un coup d'œil vers la cour intérieure aux hauts murs de pierre sur lesquels un envahissant lierre grimpant s'est agrippé. Les fleurs du lilas, les feuilles des fougères et les branches du pommier plient et se tordent sous les coups de boutoir déchaînés du vent. Le mobilier de la terrasse d'été, tables et chaises repliées, a été remisé dans un angle de la cour. La bâche jetée dessus pour le protéger des intempéries a été mal arrimée et un de ses coins bat avec des claquements secs. Une rafale plus virulente que les autres fait trembler la vitre devant laquelle Thom est assis. Il frissonne et reporte son attention vers la cheminée où le feu crépite, rassurant.

Rose vient poser devant lui une bouchée à la reine de taille respectable dont les effluves déclenchent une réaction instantanée, presque douloureuse, de ses glandes salivaires. Tout en mangeant, il pense à Rachid, aux liens qui l'unissaient à Arnaud, au portable trouvé dans le garage, aux caves du Moulin...

C'est quoi ce boxon ?

Les derniers clients sont partis depuis longtemps quand il quitte la table pour gagner un des deux fauteuils qui lui tendent les bras devant la cheminée. Il sort les photocopies du carnet d'adresses d'Anne Lemarchand et les feuillette. Son regard glisse sur les listes de noms. Il s'arrête sur celui de « Tante Florence », face auquel sont notés les numéros de son fixe au Moulin, à Meudon, et celui de son portable. Thom tombe aussi sur le numéro d'Arnaud à Paris. Il pousse un long soupir. Le temps a commencé à fondre doucement. Un bras replié derrière la tête, il sirote son café double en regardant les flammes reproduire à l'infini leurs impénétrables arabesques.

CHAPITRE X

Dans une immense salle carrelée du sol au plafond, il tient par la main une petite fille noire qui rit à gorge déployée. Thom se demande pourquoi elle rit comme ça alors qu'ils sont dans une morgue. Un violent courant d'air traverse la pièce et le glace jusqu'aux os. Soudain, la petite fille lâche sa main. Elle a disparu. Il lève la tête vers le mur qui lui fait face et la terreur le cloue sur place. La paroi est constituée d'un empilement branlant de tiroirs de morgue entrebâillés. Il s'avance en tremblant et les ouvre un à un. Dans le premier, il y a le corps d'Anne, dans les autres ceux d'Arnaud et de François Lemarchand. Thom cherche les corps de Marthe et de Durrieu parce qu'il a la certitude qu'ils sont là, eux aussi. En tournant la tête, il voit les cadavres de gens qu'il ne connaît pas, sauf celui de la tante Florence, affalés sur des chaises, comme des pantins disloqués, autour d'une table de jardin. Il ouvre un autre tiroir portant une inscription au feutre rouge : « Marie-Madeleine Lemarchand ». Il se met soudain à paniquer. Il faut de toute urgence qu'il referme les caissons sinon les corps vont pourrir, se décomposer ! Il fait face à un des tiroirs. En gros plan. Deux fois plus large que les autres, il est fermé. Une douleur violente lui tord le ventre. En gros plan, sa main blême et tremblante se pose sur la poignée. Il tire dessus de toutes ses forces. Il est lourd. Le compartiment roule lentement sur ses glissières. C'est lui qui était allongé à l'intérieur. Lucas à ses côtés. Ils sont morts.

Thom pousse un bref hurlement et se réveille en sursaut. Il est en nage.

Putain !...

Il vide d'un trait le fond de sa tasse et secoue la tête pour chasser les images du cauchemar. Il range dans la poche intérieure de sa veste les photocopies du calepin qui avaient glissé sur le tapis lorsque

Durrieu pénètre dans la pièce, escorté d'une jeune femme que Thom n'a jamais vue.

« En plein boum, à ce que je vois ! Si t'es réveillé, je peux te présenter quelqu'un ? »

Le « quelqu'un » en question doit approcher la quarantaine. Probablement d'ascendances méditerranéennes, la créature est très brune et a de grands yeux vert clair presque gris. Thom remarque son corps long et athlétique, mais c'est l'expression de son regard qui l'arrête. Attentif, analytique, intelligent. Avec l'air d'une flic sur *son* territoire, bien décidée à reprendre la main, pas impressionnée par des collègues parachutés fût-ce du quai des Orfèvres... Le détective se lève et lui tend la main.

« Thom. Investigations en tous genres. »

Durrieu ricane.

« “En tous genres”, c'est exactement ça ! »

Consciente que le commissaire est en train, lui aussi, de marquer son territoire, la jeune femme se contente de tendre prudemment la main à Thom.

« Commissaire Laura Santini. Brigade de Lisieux.

— Voilà le phénomène dont je vous ai parlé, intervient Durrieu. Ça fait des années qu'il me pourrit la vie mais je n'arrive pas à m'en débarrasser ! Et puis, c'est un bon enquêteur. Normal, je lui ai tout appris.

— René, tu es saoulant ! Enchanté, commissaire.

— Tu nous offres quelque chose ? dit Durrieu en s'effondrant dans le fauteuil que Thom vient de quitter.

— J'ai euh... déjeuné ici. Je crois que je me suis un peu endormi.

— Arrête-moi si je dis une bêtise, mais t'étais pas censé surveiller le Moulin ?

— Le père d'Arnaud est rentré ce matin.

— Ravi de l'apprendre ! Eh bien, on va aller causer un peu avec lui.

— Je vais les prévenir », dit la commissaire Santini en sortant son portable.

Avec énergie, elle se lève, ouvre son calepin et compose le numéro du Moulin. La serveuse, interpellée, lisse du bout d'un doigt le duvet qui couronne ses lèvres et s'avance pour prendre la commande. Santini tire une chaise et s'assied.

Elle sait où elle met les pieds, elle a déjà potassé le dossier...

« Bien ! lance Durrieu en se frottant les mains l'une sur l'autre. On vous fait un résumé de l'affaire. Thom, pour commencer, je voudrais que tu racontes à la commissaire tout ce qui est arrivé depuis lundi matin. »

Laura Santini ne quitte pas Thom du regard et, quand il a terminé, après quelques secondes de réflexion, demande :

« Du nouveau sur l'identité du disparu ?

— C'est le fils de 'Choura, mon ancienne concierge. Je l'ai reconnu sur une photo. Je suis formel. »

Rose pose le plateau sur la petite table et va mettre une bûche dans la cheminée, avant d'aller s'asseoir, perdue dans ses pensées, sur un tabouret derrière le comptoir.

Durrieu a un regard suspicieux vers la serveuse puis enchaîne :

« Le procureur a ordonné l'ouverture d'une enquête sur la disparition de Rachid Houria. Donc, je voudrais qu'on organise lundi matin une fouille du garage... »

Le commissaire pose un regard appuyé sur son ami.

« ... et, maintenant que les choses sont *officielles*, et donc *légal*es, un petit tour de la cave.

— Quelque chose m'échappe ? » demande Santini en regardant tour à tour ses interlocuteurs.

Durrieu ricane une nouvelle fois.

« Notre ami a omis dans son récit un épisode dont, à juste titre, il n'est pas très fier. »

Thom relate alors comment il a trouvé et subtilisé l'enveloppe dans le bureau du sous-sol du Moulin.

« Et elle est où cette enveloppe ? demande Santini.

— ... Planquée dans ma chambre.

— Ce n'était peut-être pas très... opportun, en effet, acquiesce la commissaire.

— J'ai merdé, je sais. Désolé. De vieux réflexes, je suppose !

— Santini, vous pouvez me détacher quelqu'un de chez vous pour lundi matin ?

— Je ne peux rien vous promettre. Sous-effectifs !...

— Je connais. J'ai la même maladie !

— Si je n'ai personne, j'irai.

— OK. Mais je préférerais que vous n'y alliez pas seule. Je vais

vous détacher le commandant Samb pour vous seconder. »

Santini, que les dessous paternalistes de la proposition indisposent, se redresse.

« Mon cher collègue, je peux très bien...

— Moi, j'ai une réunion avec mes chers patrons ! la coupe Durrieu. Le déménagement rue du Bastion pose des problèmes qu'on découvre tous les jours. Impossible d'y échapper.

— Attendez ! À propos d'enveloppe, intervient Thom, j'ai oublié quelque chose !

— Je ne le crois pas ! » souffle le commissaire excédé.

Thom préfère ignorer l'intervention.

« Quand Rachid a appelé Marthe, il a parlé d'une lettre.

— Une lettre reçue ? Envoyée ? demande Santini.

— Joker ! Mais c'est peut-être important. Rachid a visiblement appelé mon agence dans une situation d'urgence. Il a essayé d'aller à l'essentiel puis la communication a été coupée. Marthe n'a pas tout saisi, la liaison était merdique.

— Une lettre... qu'il aurait laissée au Moulin ? intervient Durrieu avec une moue dubitative. En admettant que Marthe ait bien compris ce que le gamin lui a dit !

— Elle est affirmative sur ce point.

— Qui est Marthe ?

— C'est une de mes tantes. Elle me seconde à l'agence.

— L'agence ? » demande encore la commissaire.

Le vieux flic lève brièvement les yeux au ciel.

« Je vous ferai le CV de ce phénomène plus tard.

— Arnaud aurait envoyé une lettre à Rachid pour lui signaler une situation périlleuse ? demande Santini à Thom.

— C'est ce que je crois, oui. Ce qui expliquerait pourquoi, inquiet pour son ami, Rachid est venu au Moulin. Il a peut-être planqué la lettre quelque part pour ne pas que d'autres personnes que nous la trouvent. Ou il l'a perdue. Ou on la lui a prise. »

Durrieu souffle bruyamment.

« Ou il l'a toujours sur lui !

— En tout cas, Rachid voulait m'alerter sur l'existence de ce courrier. Alors, je crois que, dans l'urgence, il l'a dissimulé pour que je le trouve, et c'était aussi l'objet de son appel. »

Durrieu regarde l'heure.

« Il est peut-être temps d'aller découvrir les lieux ? Qu'en pensez-vous, très chère collègue ? »

Le feu crépite et une gerbe de brandons tombe devant la cheminée.

Les trois flics montent dans la voiture de service qui les attend devant l'hôtel, Durrieu à l'avant. Couinement des amortisseurs du véhicule quand il s'effondre sur le siège. Thom indique au chauffeur la direction du Moulin.

« Ce soir, profil bas, explique le commissaire en bouclant avec peine sa ceinture sur son gros ventre. On ne parle pas de la perquiz' lundi. Première approche en douceur. Compris, Thom ? »

Le détective regarde par la vitre la nuit tomber sur la campagne.

« Qu'est-ce que tu comptes faire de l'enveloppe avec la photo de la petite fille noire ? »

Dans le rétroviseur, le commissaire lui décoche un sourire incendiaire.

« Eh bien, tu vas la récupérer dans ta chambre, on va la donner à Santini et à Samb et, lundi, ils la remettront discrètement à sa place et feront semblant de la trouver. Après, seulement, on pourra explorer cette piste. Enfin... Si c'en est une !

— Mais...

— C'est trop tôt. Je l'ai dit mille fois. Dans une enquête, ne jamais foncer ! À trop vouloir anticiper, on risque de négliger des pistes secondaires importantes. »

Nouveau regard torve vers Thom.

« Donc, personne n'est jamais descendu dans la cave et personne ne connaît l'existence de ce laboratoire, ni de l'enveloppe. Inutile de vous dire que ça me gonflerait sévèrement de commencer l'enquête par une plainte pour violation de propriété privée. »

Thom se penche entre les sièges avant.

« Quand est-ce qu'on va visiter l'appart d'Arnaud ?

— Ta bouche, le gamin ! »

Santini sourit.

« Chaque chose en son temps ! »

Anne Lemarchand vient à leur rencontre et les précède jusqu'au salon où sa tante avait reçu les deux enquêteurs. François Lemarchand est effondré dans un fauteuil devant la cheminée. Comme son fils, il

porte les cheveux très court. Ses gestes sont ralentis, son visage défait par le chagrin. Durrieu lui présente son équipe. Une fois tout le monde assis, Anne propose un apéritif.

« Merci, mademoiselle, intervient Santini. Nous sommes en service et...

— Je ne dirais pas non ! la coupe Durrieu. Un petit whisky. Glace. S'il vous plaît.

— Moi aussi », renchérit Thom.

Laura Santini s'incline avec un charmant sourire.

« Alors, j'accepte. Volontiers !

— Et toi, papa ?

— La même chose, ma chérie. Merci. »

Anne sort de la pièce en jetant un regard inquiet vers Thom qui tente de la rassurer d'un battement de paupières. François Lemarchand se redresse péniblement, tousse et prend la parole :

« Je vous suis infiniment reconnaissant du soutien que vous avez apporté à Anne. C'est une épreuve terrible pour elle... Pour nous tous.

— Toutes nos condoléances, monsieur Lemarchand », dit Durrieu.

Le père d'Arnaud ne répond rien et baisse la tête.

« Nous aurions quelques questions. Nous savons que c'est un moment difficile pour vous mais nous devons avancer.

— Bien sûr, je comprends.

— Votre sœur est là ?

— Non, pas ce soir. Elle est chez elle à Meudon. »

Il masse le front du bout des doigts.

« Enfin, je crois. Je ne sais plus... »

Les traits de François Lemarchand se contractent soudain et il s'enfouit le visage dans les mains.

« Arnaud ! »

Anne pénètre dans la pièce, escortée de Marina. La bonne pose un plateau lourdement chargé sur la table basse et ressort aussitôt. La sœur d'Arnaud reste une seconde interdite sur le pas de la porte puis va s'accroupir aux pieds de son père qu'elle prend dans ses bras. Les trois flics, embarrassés, entreprennent de faire le service. Thom saisit un des verres et le tend à François Lemarchand.

« Buvez un peu. Ça vous fera du bien.

— Merci, répond l'homme en essuyant ses larmes d'un revers de main. Et moi, pauvre type, je faisais du ski dans les Pyrénées ! »

Thom lève un sourcil.

On le saura que tu as un alibi !...

« Vous aussi, mademoiselle, buvez un peu », dit Santini en mettant un verre dans les mains de la jeune femme.

François Lemarchand lève le sien et murmure d'une voix cassée par les sanglots, presque inaudible :

« À mon fils. »

Ils boivent en silence. Pendant une minute, on n'entend plus que les crépitements du feu et les bourrasques folles du vent qui assiègent la maison.

« Le nom de Rachid Houria vous dit-il quelque chose ? » demande Durrieu.

Hagard, François Lemarchand relève la tête.

« Pardon ? Rachid Houria ? Je ne vois pas... Non. Qui est-ce ?

— Un ami de votre fils, précise la commissaire Santini. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'il est venu au Moulin, hier dans la matinée.

— Mais je n'étais pas ici, commissaire. Je...

— Nous savons ça. Mais il est peut-être déjà venu. Précédemment. »

Elle ouvre son portable et tend la photo de Rachid.

« Arnaud n'a jamais fait venir ses amis ici. Je ne les connais pas... Je... »

Le regard noyé, François Lemarchand fixe la photo.

« Non, désolé. Je n'ai jamais vu ce garçon.

— Bien. Vous avez donc pris quelques jours de vacances. Où étiez-vous ? »

Durrieu trempe les lèvres dans son whisky, tout en scrutant le père d'Arnaud.

« Dans les Pyrénées, au mont Perdu. Avec des amis. Les Dupresz. Ils sont pharmaciens à Lisieux. Nous sommes passionnés d'escalade et ça faisait des années que nous nous étions promis de prendre quelques jours pour aller à la montagne. Quand ce serait possible. Et puis, Marie est tombée malade. Le temps a passé... Je ne me pardonnerai jamais d'être parti.

— Vous êtes rentrés plus tôt que prévu ?

— Hier, le temps a tourné à la pluie et une brume opaque a englouti les sommets. Impossible de crapahuter. Les pisteurs nous ont

dit que ça allait être comme ça pendant quelques jours. Alors, on a préféré rentrer.

— Qu'est-ce qui vous a finalement décidé à faire le voyage ? » demande Laura.

Lemarchand lui jette un regard vide.

« ... La fatigue, je crois. Je ne me suis jamais vraiment remis du décès de ma femme et j'ai fini par craquer. Anne m'a convaincu de prendre un peu de vacances. J'ai appelé les Dupresz. Comme ils font actuellement des travaux dans leur pharmacie, nous avons fixé le départ au jeudi suivant. C'était... il y a dix jours déjà. J'ai contacté une amie pharmacienne de Rouen pour me remplacer. Elle est à la retraite. Elle a accepté et je suis parti tranquille. »

Il regarde sa fille et répète :

« Tranquille !

— Vous vous entendiez bien avec votre fils ? » hasarde Thom.

Lemarchand ne répond pas tout de suite.

« Nous avons... mis des distances entre nous après la mort de Marie. Je n'ai pas admis qu'il veuille partir à Paris juste après le décès de sa mère. Nous nous sommes disputés à cause de ça. Je trouvais qu'il aurait dû rester quelque temps avec nous. Comme une vraie famille ! Je lui ai reproché de nous laisser tomber. »

Une grimace lui tord la bouche.

« Tout cela semble si dérisoire, maintenant. Mais s'il m'avait écouté, il serait peut-être encore parmi nous. »

La commissaire reprend les rênes.

« Votre sœur est médecin, je crois ?

— Florence a fait de brillantes études de médecine et de chimie. C'était une surdouée promise à un brillant avenir.

— Vous employez l'imparfait, note Santini.

— Durant son internat, Florence a rencontré un garçon dont elle est tombée amoureuse. Cette histoire l'a complètement déboussolée. Elle a cru que ça durerait toujours... Mais, évidemment, la grande histoire d'amour a tourné court. Ils se sont séparés au bout de quelques mois et Florence a fait une terrible dépression dont, plus de vingt ans après, elle n'est pas vraiment remise. Même si elle ne le reconnaîtra jamais ! »

Il écarte les mains en signe d'impuissance.

« Trois mois après cette histoire, son père est mort et, du coup, elle

a carrément disparu pendant quelque temps. Elle a tout laissé tomber. Nous, la fac... Sans doute pour faire son deuil. »

Santini boit une gorgée de son verre. Elle grimace. Elle déteste le whisky.

« Que s'est-il passé avec son fiancé pour qu'ils rompent aussi vite ?

— Florence n'aborde jamais le sujet de sa vie privée. Et puis, quand c'est arrivé, nous ne vivions pas encore ensemble.

— C'est votre demi-sœur, c'est exact ? demande Thom.

— Oui, elle est née du premier mariage de notre mère. C'est son père qui l'a élevée. Nous n'avons pas grandi ensemble mais j'ai toujours été très proche d'elle. Quand elle a réapparu, quelque temps après la mort de son géniteur, Florence n'allait pas vraiment mieux et je l'ai convaincue de venir vivre avec nous. C'était après mon mariage.

— Comment votre femme a-t-elle pris la chose ? » questionne Durrieu.

François Lemarchand baisse les yeux un instant.

« Au début, c'était un peu... acrobatique. On a décidé que Florence s'installerait dans l'aile du Moulin. La propriété est assez grande pour que chacun puisse y trouver son espace.

— Elles s'entendaient bien ? insiste le commissaire.

— Ma sœur menait sa barque de son côté, elle était souvent absente. Quant à Marie, elle ne travaillait pas et restait à la maison, donc leurs contacts étaient très limités. Sauf pour les déjeuners dominicaux. Et puis, le temps a fini par arranger les choses. Quand Marie est tombée malade, ma sœur a insisté pour s'occuper d'elle. Elle a été d'un dévouement formidable. »

Thom pose la question qui le démange depuis un moment.

« Que fait votre sœur, actuellement ?

— Elle s'occupe de plusieurs associations et a aussi repris ses recherches dans le laboratoire qu'on a fait installer dans la cave. »

Durrieu jette un regard en direction de Thom qui ne cille pas.

« Sur quoi portent ses recherches ? demande Santini.

— La dépollution de l'eau et des terrains contaminés en Afrique, je crois.

— Vous croyez ?

— Je ne suis pas très au fait des travaux actuels de ma sœur. Je vous l'ai dit, Florence parle peu d'elle et encore moins de son travail. Je sais qu'elle est très impliquée dans bon nombre d'ONG et de

fondations en faveur des enfants d'Afrique et de certains pays de l'Est. Soins, éducation, adoption... »

La photo dans la cave. Une de ses petites protégées ?...

Durrieu, qui semble avoir lu dans son esprit, lui décroche un sourire en biais.

« Donc, vous connaissez ses activités. »

François Lemarchand ne semble pas avoir entendu et continue sur sa lancée :

« Elle pourrait ne pas travailler ! Son père, en mourant, lui a laissé une véritable fortune. Depuis la mort de Marie, elle m'aide aussi beaucoup, ici, au Moulin. Elle a même financé certaines restaurations.

— Vous aimez beaucoup votre sœur, n'est-ce pas ? demande Santini.

— Oui. Beaucoup.

— Et vous ne pouvez nous en dire un peu plus sur ces associations ? insiste Thom.

— Florence les évoque mais elle n'entre pas dans les détails.

— Et vous ne cherchez pas à en savoir plus ? demande Durrieu.

— Elle vivrait ça comme un manque de respect, comme une mise en doute. »

Face à l'air d'incompréhension de ses interlocuteurs, Lemarchand se frotte le front puis se redresse dans son fauteuil.

« Comment vous expliquer ? Son père était un homme très dur qui la dénigrerait en permanence sur ses choix, ses idées, jusqu'à sa manière de s'habiller. Elle n'a jamais été très sûre d'elle, contrairement à ce qu'elle voudrait faire croire. Je respecte ma sœur, commissaire. Elle ne souhaite pas aborder ces sujets-là, alors, on n'en parle pas. Après toutes ces années de déprime, elle semble aller un peu mieux alors... Je lui fiche la paix ! »

Il a prononcé cette dernière phrase avec un peu trop de fermeté, et une ambiance étrange plane quelques instants entre les murs couverts de livres. Thom efface un sourire.

Et on devrait en faire autant ?

Anne Lemarchand se lève.

« Je vous ressers ? »

Durrieu fait un signe négatif de la main.

« Soyez indulgents avec Florence, ajoute encore François Lemarchand, le regard perdu vers les poutres du plafond. Elle peut

sembler renfermée, secrète, mais il ne faut pas la juger sévèrement. C'est sa carapace. Au fond, je crois qu'elle est très seule et surtout très malheureuse. »

CHAPITRE XI

La voiture de police stoppe devant le perron de l'hôtel. Perdus dans leurs cogitations, les trois flics restent assis dans le véhicule. Ils n'ont pas échangé un mot depuis le départ du Moulin.

« J'aimerais bien savoir de quoi ce mec a peur, lâche Thom dans le silence.

— Il ment, dit Santini, pensive. Mal. Mais il ne sera pas long à faire craquer.

— Oui, acquiesce Durrieu. Il en fait des tartines dans la défense de la sœur sainte et martyre. »

Thom laisse son regard errer sur la place du village à présent déserte.

« Lemarchand dit que sa sœur a tenu à soigner sa femme elle-même. Hier, au Moulin, Anne m'a dit que c'est son père qui avait insisté pour que Florence soigne sa belle-sœur. »

Le Pacha hoche la tête à plusieurs reprises.

« Je parie un déjeuner chez Ginette que si on creuse un peu, on va trouver dans l'histoire de la famille un gros paquet de nœuds, genre enfants naturels, détournements d'héritage et autres joyeusetés du genre.

— Je te suis, acquiesce Thom. Et si Arnaud avait découvert certaines choses qu'on essayait de cacher... Peut-être une raison de son départ du Moulin après la mort de sa mère ? D'autant que... »

D'un mouvement de sa grosse main, Durrieu stoppe son élan.

« Ne recommence pas à t'exciter tout seul ! Attention aux fausses pistes, elles sont glissantes. »

Le chauffeur est reparti pour Paris, Santini pour Lisieux, et à l'accueil de l'hôtel les deux amis apprennent que le dernier train pour

Paris a quitté la gare de Bernay quelques minutes plus tôt. Durrieu lâche une bordée de jurons qui laisse la patronne pantoise.

« Rappelle le chauffeur ! lance Thom. Il ne doit pas être très loin, il peut revenir.

— J'ai pas son portable et, là, la brigade est fermée.

— Et puis, pourquoi tu t'énerves comme ça ? C'est sympa une petite soirée en amoureux ! Je commençais à m'ennuyer tout seul à la campagne. »

Le commissaire a la mine défaite d'un gamin qui vient de casser le vase Ming hérité de grand-mère.

« Déconne pas... Il faut que je prévienne Hélène. Je vais prendre un de ces savons ! On avait invité les voisins à dîner ! »

Thom explose de rire.

« Tu es trop mignon ! »

Durrieu hausse les épaules, sort son portable d'une poche déformée de sa veste.

« Et toi, t'es trop con !

— Je te laisse expliquer tout ça à madame. Je vais nous commander un verre, lance Thom, radieux, en se dirigeant vers le bar. »

Durrieu sort dans la cour de l'hôtel pour passer son appel loin des oreilles curieuses et pendant qu'il se fait engueuler, Thom retient pour lui la dernière chambre libre. Le commissaire rentre tout rouge et de mauvais poil.

« Ne te plains pas, t'auras même pas à dormir avec moi, il restait une chambre. Tu as pris ta brosse à dents ? »

Ils entrent dans la salle à manger où officie la serveuse du midi.

« Bonsoir, Rose ! Encore de service ? »

L'employée fronce les sourcils.

« La fille qui fait le soir a appelé la patronne pour dire qu'elle était souffrante. Tu parles ! C'est surtout le poil qu'elle a dans la main qui lui fait mal ! »

Les deux hommes sourient.

« Elle fait souvent le coup ? demande Thom.

— Depuis quelque temps. Ce ne sont que des on-dit mais il paraîtrait qu'elle s'est beaucoup, beaucoup, rapprochée du patron !... D'où l'humeur de madame. Mais bon... Moi, ce que j'en dis ! »

Après un regard entendu à ses deux clients, Rose s'éloigne vers le comptoir en se massant les reins. La patronne passe la tête dans la salle et aboie :

« J'y vais ! À demain !

— À demain, madame ! »

La porte d'entrée claque.

Durrieu demande à Thom de lui raconter encore une fois son exploration des caves. Le commissaire reste un moment songeur.

« Il m'intrigue ce Sacha, murmure Thom. René, je crois qu'il faudrait se rancarder un peu sur ce keum.

— OK, mon fils, on va s'en occuper ! Et je veux voir Florence Maillefeux rapidement. J'aimerais bien en savoir un peu plus sur ses activités. Et comme ça, tu arrêteras de me gonfler. L'idéal, ça serait que je puisse la voir demain et, pour ce qui est de Sacha, je vais mettre Santini dessus. »

Le commissaire, les sourcils froncés, fait longuement tinter les glaçons dans son verre.

« Un souci, René ?

— Ouais. On est en train de se focaliser sur le Moulin et ça ne me plaît pas du tout. Le gosse est mort depuis quatre jours et, hormis l'existence de Rachid, on ne sait absolument rien sur sa vie à Paris.

— T'es gonflé, quand même ! C'est moi qui t'ai dit qu'on devait creuser de ce côté ! »

Le commissaire, l'air détaché, regarde ailleurs.

« Je te l'ai dit, plus le temps passe, plus les pistes refroidissent. »

Thom ouvre la bouche pour protester mais se rend compte qu'il est tombé dans le piège du vieux briscard. Il renonce et change de sujet.

« Anne m'a dit ce matin qu'Arnaud et Rachid se sont connus dans un cybercafé près de la gare de l'Est. Mais elle ne sait pas où il est exactement. Il faudrait peut-être le trouver et aller y faire un tour. »

Durrieu sort son calepin et note l'information avant de rajouter, un rien sentencieux :

« Tu vois ! Une piste négligée, c'est une faute professionnelle. Donc, on se laisse le week-end pour épuiser les pistes potentielles ici et, dès lundi, on se penche sérieusement sur l'entourage d'Arnaud et de Rachid à Paris. Mon p'tit Thom, tu veux être gentil avec moi ?

— Non.

— Puisque, je ne sais pas comment, tu as *dégotté* son numéro, laisse un message à Florence Maillefeux pour lui dire de me rappeler fissa. »

Thom laisse le message de Durrieu sur le répondeur de la tante Florence puis appelle l'autre numéro du Moulin. C'est Anne qui décroche. Le détective tâte l'atmosphère du Moulin.

« Papa est à bout de nerfs, il est allé s'allonger. Et je suis inquiète. Tante Florence a appelé de Meudon pour dire qu'elle venait dîner avec nous mais elle n'est toujours pas là.

— La circulation en fin de journée aux sorties de Paris ! Elle va arriver. Vous avez vu Sacha dans les parages aujourd'hui ?

— Oui, pourquoi ?

— Simple curiosité.

— Il est venu, comme d'habitude, m'aider pour les chevaux cet après-midi. Il était déjà reparti quand vous êtes passés.

— J'ai laissé un message à votre tante pour la prévenir. Le commissaire Durrieu aimerait la voir le plus vite possible. Si vous pouvez lui rappeler quand elle arrivera. »

Le dîner est resté dans les annales. Les deux amis avaient choisi le menu gastronomique et avaient traîné à table un bon moment. Durrieu avait beaucoup écouté. Thom avait longuement évoqué la mémoire de Lucas, et la culpabilité que le commissaire éprouvait de la mort du jumeau était revenue le hanter, manquant un moment naufrager la soirée. Mais les agapes avaient fini par détendre l'ambiance et Durrieu, en fin de repas, bien parti, s'était lancé dans les portraits de certains de ses collègues, surtout de ceux qu'il avait dans le nez... Il s'était lâché. Sa verve au vitriol et son talent d'imitateur avaient fait mouche. Thom avait beaucoup ri. Pour quelques heures, ils avaient oublié le sang, les crimes et les disparitions.

La salle est à présent déserte. Les deux hommes, un peu rouges, ont regagné les fauteuils devant la cheminée.

« Rose, on peut avoir deux cafés ? Après, on vous laisse aller vous coucher. Promis !

— À votre service, commissaire. »

Thom est perdu dans ses pensées et Durrieu lui tend son portable.

« Tu m'aides ? J'arrive pas à l'ouvrir.

— Faudra quand même t'y mettre un jour, René !

— Tous vos gadgets, là ! Ça me gave. »

Thom lui rend le « gadget » allumé et Durrieu tapote sur le clavier en râlant. Il parvient laborieusement à afficher la photo de Rachid qu'il pose devant lui sur la table basse et la fixe longuement, sourcils froncés. Rose apporte les deux tasses de café quand son regard s'arrête sur le petit écran. Elle a un léger sursaut, ce qui n'échappe pas aux enquêteurs, puis se détourne.

« Pardon, Rose ! lance Thom. Vous connaissez ce gamin ?

— Vous prenez un café avec nous ? » propose le Pacha.

La serveuse tourne la tête vers la réception.

« La patronne ne reviendra pas ce soir. On est tranquilles. »

Rose va se servir un café et rejoint les deux hommes. Elle tire une chaise de la table voisine et s'assied. Elle avance un doigt ridé, aux ongles courts, et tapote la photo.

« Je l'ai vu, oui ! Pas plus tard qu'hier. Si vous avez sa photo avec vous, c'est qu'il a des ennuis. J'aurais dû m'en douter. J'aurais dû...

— Vous nous racontez, Rose ? dit le commissaire en s'efforçant à la patience.

— Quand je suis sortie de chez moi hier en fin de matinée pour venir travailler, ce gosse était assis sur le banc devant l'église, il téléphonait. Après le service, je suis rentrée chez moi. Je fais mon repassage le jeudi, vous voyez ? »

Les deux flics enregistrent l'information d'un air pénétré.

« Eh bien, figurez-vous que le gamin était toujours assis sur le banc. À la même place, comme s'il n'avait pas bougé depuis la fin de la matinée. Alors, je suis allée le voir. Son pantalon et son tee-shirt n'étaient pas très nets. Il était bien pâle pour un garçon qui vient d'Afrique du Nord ou de ces coins-là. Je lui ai demandé s'il avait des problèmes. Il n'a pas répondu et son estomac s'est mis à faire des gargouillis. J'ai compris qu'il n'avait pas mangé depuis un moment, alors je l'ai ramené chez moi et je lui ai fait réchauffer ma daube de dimanche. Tous les dimanches, je fais ma daube ! Il a dévoré comme un glouton et fini le demi-pain qui me restait. Je lui ai demandé ce qui lui arrivait, si je pouvais l'aider. Pas un mot, qu'il m'a lâché ! Et puis, vraiment, il ne sentait pas très bon. La sueur. »

Rose frissonne et Thom repense à la description que lui avait faite

Durrieu de l'état des sanitaires au foyer d'accueil.

Tu m'étonnes !

« Bref ! Quand il a eu fini de manger, je lui ai dit d'aller prendre une douche. J'avais fait une collecte de vêtements et j'avais préparé trois colis pour le Secours populaire. Alors, pendant qu'il se douchait, je lui ai trouvé des vêtements propres. Une fois lavé et changé, on a bu un café sans échanger un mot. Il sortait de temps en temps son portable comme s'il attendait des messages. Soudain, il s'est levé et s'est dirigé vers la porte. Le pauvre gamin s'est retourné vers moi et m'a remerciée. Il avait les larmes aux yeux. Tout à coup, il m'a demandé si je savais comment aller au Moulin des Lemarchand. Je lui ai indiqué par où passer. Au moment où il s'engageait au coin de la route de Bernay, il s'est retourné, m'a fait un geste de la main avec un pauvre petit sourire et a disparu. Voilà toute l'affaire. »

Les deux hommes restent silencieux. Rose finit son café et soupire encore.

« Je m'en veux !

— De quoi, Rose ? demande le détective.

— Je sentais que ça n'allait pas... Qu'il avait des problèmes. Quand il est parti, j'ai eu l'envie d'appeler mon neveu, il est gendarme à Bernay. Mais je ne l'ai pas fait. »

Elle se lève péniblement.

« Je suppose que vous ne pouvez me dire ce qu'il s'est passé ? Où il est ?

— Secret de l'enquête, dit Durrieu. Désolé, Rose. Mais merci. »

Le silence retombe, uniquement troublé par le bruit des tasses et sous-tasses qu'enfourne la serveuse dans la machine à laver. Puis, elle appuie sur le bouton « Marche » et disparaît dans la cuisine, les traits soucieux et fatigués.

« Bonne nuit, messieurs ! »

CHAPITRE XII

Thom n'arrive pas à s'endormir et le repas trop riche n'en est pas l'unique cause. Pour la énième fois, il se lève, va ouvrir la fenêtre de la chambre et allume une cigarette. La place du village est déserte, le ciel s'est dégagé et le vent siffle dans les ruelles étroites. Les lampadaires, l'abribus, les horodateurs et les grandes jardinières qui délimitent le parking, tout a l'air irréel dans la lumière froide de la lune. Elle est pleine et blanche, comme posée sur le toit d'une maison de l'autre côté de la place. Il la fixe longuement. Et puis s'inscrit dans sa rondeur le visage souriant de Lucas. Thom se recouche. Il sait qu'il ne dormira pas. Son sixième sens le titille. Il oublie un élément important. Il est certain que le nom du directeur du foyer lui dit quelque chose mais il est infoutu de dire quoi. En tout cas, c'est récent.

Rousseau...

Puis, des bribes de son cauchemar de l'après-midi refont surface. Il laisse tomber.

J'y verrai plus clair demain.

Thom saisit l'album de *Tintin au Tibet* emprunté dans la bibliothèque de l'hôtel. Il le referme sur la dernière image quand les premières lueurs de l'aube commencent à lécher les murs de la chambre.

Le vent s'est remis à souffler. Quand Thom descend dans la salle de restaurant, Durrieu est vautré dans un fauteuil, le teint grisâtre.

Holà ! Le calva !

Thom, lui, se sent bien malgré son insomnie, si ce n'est cette sensation lancinante que son inconscient l'empêche de se souvenir de quelque chose pourtant à portée de main. Il prend d'assaut le plateau du petit-déjeuner. Le mutisme de Durrieu l'amuse mais quand le

patron est dans ces états-là, il est plus prudent de ne pas trop l'asticoter.

Laissons cuver le vieil ours.

À 8 h 30, Laura Santini pousse la porte de l'*Hôtel du Centre*. Son arrivée a un effet immédiat sur l'humeur de Durrieu dont le visage s'éclaire.

« Bonjour, commissaire. Bonjour, Thom. Bien dormi ? »

Elle tend une grande enveloppe à Durrieu.

« Votre navette que Paris a fait suivre à la brigade.

— Merci, mon p'tit ! »

La serveuse passe près de la table.

« Vous avez de l'aspirine, Rose ?

— Je vous apporte ça, commissaire. »

Durrieu se plonge dans la lecture de son courrier pendant que Laura Santini s'installe et commande un café.

« On se fait un petit point ? propose Thom.

— À toi l'honneur », acquiesce le commissaire en allumant une cigarette, le nez dans ses papiers.

Rose, qui n'ose pas dire au vieux flic qu'il faudrait qu'il aille fumer dehors, soupire et vient poser un tube d'aspirine sur la table. Le commissaire en sort trois cachets et les jette dans son café. Thom et Laura échangent un regard, puis le détective se lance :

« Arnaud Lemarchand et Rachid Houria sont amis. Arnaud se met dans une sale affaire dont on ne sait rien, si ce n'est que ça doit avoir un rapport avec sa famille. L'affaire est suffisamment grave pour que Rachid envisage de demander de l'aide à votre serviteur qui habite dans l'immeuble dont sa mère était concierge. Il appelle l'agence.

— Et tu crois qu'après toutes ces années, il s'est souvenu de toi ? demande Durrieu, sceptique.

— Un détective privé, ça marque l'imagination d'un même, argumente Santini. Sherlock Holmes ou Hercule Poirot... »

Durrieu se met à ricaner.

« Miss Marple ! »

Thom hausse les épaules.

« Et puis, on se connaissait bien ! renchérit-il. On avait parlé souvent ensemble. On s'entendait bien. On faisait même des matchs de foot dans la cour.

— Et comment il te retrouve ? insiste le commissaire.

— Mon numéro perso est sur liste rouge, mais pas celui de l'agence qui porte mon nom. Je crois même que j'avais laissé mon numéro à sa mère. Il l'a retrouvé dans ses affaires.

— Mouais ! dit Durrieu en étouffant un bâillement.

— Donc, Rachid tente de vous joindre mercredi vers 12 heures pour vous alerter, ajoute Santini.

— Yes ! D'après Marthe, il avait l'air affolé... Arnaud est mort mais de toute évidence Rachid ne le sait pas. Sinon il n'aurait pas employé le terme "disparu".

— Je te suis toujours », dit Durrieu en vidant son bol de café que l'aspirine fait mousser.

Thom poursuit :

« Autre problème. Arnaud est resté dans le cénotaphe au Père-Lachaise au moins du samedi midi au lundi à l'aube, enfin... jusqu'à sa mort.

— Il était caché ou retenu dans cette foutue chapelle ? demande Durrieu. Pourquoi et par qui ? Et pourquoi le Père-Lachaise ?

— OK, rétorque Thom, là, c'est la cale sèche. Qu'est-ce qu'on sait d'autre ? Le foyer de Mantes a déclaré la disparition de Rachid mardi, mais il a dû disparaître la veille dans l'après-midi ou en début de soirée.

— Ce boulet de Rousseau affirme ne plus l'avoir revu après le déjeuner du lundi midi, dit Durrieu.

— Donc, enchaîne la commissaire, on a un trou dans son emploi du temps entre le lundi midi et jeudi matin. Un sacré trou !

— Exactement comme pour Arnaud, poursuit Thom. Un sacré trou. Et on perd la trace de Rachid après l'appel à Marthe qu'il a passé depuis le Moulin.

— Vous m'envoyez la photo d'Houria ? » demande la commissaire. D'un air contrarié, le Pacha tend son téléphone à son ami.

« Tu peux faire ça pour moi, Thom ? »

Les sourcils froncés, le détective s'exécute après un regard noir à son ex-patron. L'échange muet entre les deux hommes fait sourire la commissaire qui referme son portable.

« Bien reçue ! Merci.

— Qu'est-ce qu'il est venu faire à Thiberville ?

— N'ayant plus de nouvelles de son ami, il est venu ici dans l'espoir de le retrouver ? hasarde Thom.

— Mais pourquoi faire tout ce trajet ? s'exclame Durrieu. Il lui suffisait de passer un coup de fil à son pote pour avoir de ses nouvelles.

— Arnaud n'avait pas de portable, rappelle Thom.

— Mais il pouvait appeler le fixe chez Arnaud !

— On verra bien s'il y a des messages sur son répondeur à Paris. »

Durrieu raconte à Santini la rencontre entre Rose et Rachid puis se met à grogner.

« Et cette foutue lettre, elle est où ?

— Et puis, le coupe Thom, il est où, ce même ? »

Il se tourne vers Laura Santini.

« Il faudrait lancer un appel à témoin.

— Et pour quoi faire ? l'interrompt sèchement Durrieu.

— Rachid n'a pas de voiture. Donc, soit il a fait du stop depuis Mantes, soit il a pris un train. Dans ce cas, arrivé à la gare de Bernay, il a dû prendre un bus ou faire du stop pour venir jusqu'ici. Ça se tient au niveau timing.

— Il a pu arriver par Lisieux », intervient Santini.

Le commissaire abat le poing sur la table basse.

« Bon. Stop ! On est en train de se noyer là ! lance-t-il en fourrant son courrier en vrac dans la poche de son pardessus. Prenons le temps de réfléchir. Vous voulez un autre café ? Santini, ça ferait plaisir à notre ami Thom qu'on fasse une petite enquête de routine sur le dénommé Sacha, employé au Moulin. Ses antécédents familiaux, professionnels, financiers, etc.

— Mais avec plaisir, cher collègue !

— Revenons-en aux bonnes vieilles méthodes de vieux con. Désolé, mais ce sont les miennes et les plus sûres. »

Goguenard, Thom lance :

« C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes ! »

Durrieu lui jette un regard en biais.

« C'est moi, le vieux pot ? »

Laura Santini dissimule un nouveau sourire derrière sa tasse. Le commissaire inspire profondément et se lance :

« Premièrement, nous n'avons aucun élément pour relier la disparition de Rachid au meurtre d'Arnaud. Donc, pour l'instant, pour moi, ces deux affaires n'ont pas de lien. Si on ne les dissocie pas, on va se mélanger les pinceaux. Le cas Lemarchand, d'abord. À qui profite sa

mort ? Qui, dans la famille, puisque pour le moment c'est la seule piste que nous ayons explorée, avait un mobile pour tuer le gamin ? »

Sans attendre de réponse, il enchaîne :

« Pas sa sœur Anne, à mon avis. *A priori*, il ne semble pas qu'il y ait d'embrouille d'héritage ou autre truc sordide du même genre et, visiblement, ils s'adoraient. Et puis des jumeaux qui se trucident, c'est rare et... »

Il blêmit soudain et se tourne vers Thom.

« Pardon, vieux ! »

Santini jette un regard étonné vers ses deux collègues soudain devenus graves et replonge le nez dans sa tasse. Le commissaire toussoie et reprend :

« Non seulement Anne Lemarchand n'a pas le profil, mais, en plus, je ne vois pas ce que ça lui aurait rapporté. De toute façon, à l'heure où Arnaud a été tué, elle était au Moulin. Vous êtes d'accord avec moi pour dire qu'elle n'est pas sur la liste des suspects ? »

Ses deux adjoints acquiescent en silence.

« Venons-en au papa... »

Le portable de Thom se met à vibrer.

« Vous m'attendez pour continuer, hein ? »

Il regarde sur l'écran l'origine de l'appel, il décroche et branche le haut-parleur.

« Excusez-moi de vous déranger, Thom, c'est Anne.

— Un problème ?

— Tante Florence n'est pas venue hier soir. La Mercedes n'est pas là et c'est fermé chez elle.

— Vous avez essayé à Meudon ?

— Oui, ça ne répond pas et son portable est sur messagerie. D'habitude, même si elle est occupée, elle rappelle toujours.

— OK. On arrive ! » grogne le commissaire.

Thom raccroche. Laura Santini se lève, s'approche de la cheminée et tend les mains vers les flammes.

« *La tante Florence a disparu*, bon titre de polar, non ?

— Ça devient une manie dans la famille, ricane le commissaire.

— Si tu veux, je peux aller vérifier que son cadavre n'est pas allongé sous ma fenêtre, renchérit le détective.

— Ravi de constater que nous travaillons avec un clown ! » ricane le Pacha d'un ton sinistre.

Les trois flics sont tombés d'accord pour passer le reste de la journée sur les terres des Lemarchand. Surveillance rapprochée.

La tante d'Arnaud n'a pas donné de signe de vie. Laura Santini bat la campagne alentour à la recherche d'improbables traces de Rachid Houria et de la lettre qu'il aurait laissée ou perdue. Quand Sacha apparaît en fin de matinée et qu'il voit la voiture au toit décoré d'un gyrophare, il semble un instant désorienté et méfiant. Thom et Durrieu le coincent. La patience n'étant pas la vertu principale du commissaire et aucun des deux enquêteurs ne parlant le langage des signes, l'entrevue est tendue. Et Sacha ne fait pas montre de beaucoup de bonne volonté. Ils finissent quand même par obtenir qu'il les laisse voir ses papiers dont Thom fait un cliché avec son portable. Le commissaire montre la photo de Rachid et la met sous les yeux de l'homme à tout faire qui y jette un bref regard et remue négativement la tête. Puis, Sacha retourne à ses occupations. Une demi-heure plus tard, il enfourche sa moto et disparaît.

Anne convie les policiers à déjeuner. Prostré, François Lemarchand reste muet et grignote. Il est très pâle, ne s'est pas rasé et assurément en encore plus mauvais état qu'à son arrivée. Sa fille évoque longuement le souvenir d'Arnaud et de sa mère et, très vite, le repas devient morose, troué de longs silences. Quand l'un de ses collègues tente de relancer la conversation, Durrieu calme ses ardeurs d'un regard appuyé. Il a décidé de laisser pourrir la situation.

« Macération, observation et réflexion », la technique qu'il se plaît à rappeler *ad nauseam* à ses collaborateurs.

Au dessert, le commissaire informe les Lemarchand que, suite au passage de Rachid Houria au Moulin, les gendarmes des services scientifiques viendraient perquisitionner lundi matin et leur demande de bien vouloir leur laisser un libre accès aux garages, aux écuries et à la totalité de la maison. La menace d'une commission rogatoire est inutile, les Lemarchand père et fille acquiescent à sa demande, la tête basse, sans un mot.

Après le café, les enquêteurs se rendent dans les quelques maisons isolées qui entourent le Moulin pour montrer la photo de Rachid. En vain.

Les trois limiers, dans une impasse certaine, décident de rejoindre

leur point de chute. Le trajet de retour vers l'hôtel s'effectue dans un silence total et ce n'est qu'une fois installés devant la cheminée, devant une tisanière fumante, qu'ils en reviennent à l'affaire.

« Reprenons notre tour d'horizon, se lance Durrieu. Dans la famille Lemarchand, le père. Peu probable qu'il ait tué son fils. Santini, lundi, il faudra appeler la pharmacie Dupresz, contrôler l'alibi du voyage dans les Pyrénées, les dates, les heures. Vérifier les billets de train, réservations d'hôtel, de taxi, etc. »

La jeune femme se renfrogne ouvertement sous les injonctions – nettement des ordres – que Durrieu, du même rang hiérarchique qu'elle, vient de lui donner. Le Pacha feint d'ignorer sa réaction.

« Difficile de croire que Lemarchand ait assez d'estomac pour monter un bobard pareil et encore moins de le mener à bien ?

— Oui, ça paraît énorme, murmure Thom.

— Il s'était fâché avec son fils, rappelle Laura Santini. Mais égorger son héritier dans un cimetière à l'aube parce qu'il a quitté la maison familiale, c'est un mobile un peu léger. D'autant que sa peine est sincère ou c'est un comédien de génie.

— Sauf, poursuit Thom, les yeux fermés, comme on le disait hier soir dans la voiture... sauf si Arnaud a déterré une vieille affaire de famille.

— Gardons ça en tête, dit Durrieu. Tu as soutenu que François Lemarchand avait peur de quelque chose. Tu penses à quoi ?

— Juste une intuition, répond Thom.

— Super, on avance à grands pas !

— Il a peur. Vous ne croyez pas ?

— Mais de quoi et pourquoi ? s'agace Durrieu. D'accord, il est un peu bizarre, mais vu les circonstances ! Tu rentres de vacances et ta fille t'apprend que son frère a été égorgé au Père-Lachaise... Il y a quand même de quoi être perturbé, non ? Et puis, rien ne nous dit que ce qui le préoccupe a un rapport quelconque avec la mort d'Arnaud.

— Ou il en sait plus sur la mort de son fils et sur son assassin qu'il ne veut le dire, suggère la commissaire.

— *Mmmmf* ! acquiesce le Pacha. Je vous accorde que les causes de son départ, l'histoire de sa sœur, ça sent l'approximatif. »

Durrieu s'étire.

« À propos de précision, c'est à quelle heure mon train, le Privé ?

— 18 h 30. Bernay.

— Vaudrait mieux pas que je le loupe, celui-là. »

Thom ricane mais le regard que lui lance Durrieu calme toute tentative de prolonger le persiflage.

« Bien, reprend le commissaire en regardant sa montre, passons à Florence Maillefeux. Outre le fait qu'elle est aussi gaie qu'un congrès de momies...

— Sa vie est compartimentée de telle façon, intervient Santini, qu'on ne peut jamais la localiser. C'est comme une anguille.

— C'est vrai que ça crée un flou autour d'elle, dit Durrieu en levant ses grosses mains en signe d'apaisement, mais... c'est un peu juste ! Une idée, Thom ?

— Je suis d'accord avec Laura. Pratique, le mode "fantôme" ! Elle peut se créer des alibis à volonté. À l'heure où Arnaud a été tué, elle peut nous baratiner ce qu'elle veut. Qu'elle était en voiture, qu'elle dormait au fond de son lit au Moulin ou qu'elle faisait des crêpes à Meudon...

— D'accord ! le coupe le commissaire en haussant le ton. Vous sous-entendez qu'elle s'en serait prise à son neveu.

— C'est plus un "sous-entendu", là !

— D'accord. »

Durrieu marque une longue pause étudiée.

« Pourquoi ? »

Un silence lourd s'installe devant la cheminée.

« Arnaud et elle ne se voyaient jamais ! Donc, quel serait son mobile ? »

Les deux enquêteurs restent cois.

« Pas de conclusion à ce stade de l'enquête. Compris ?

— Mais enfin, René ! s'exclame Thom. C'est toi qui as lancé les spéculations sur la famille. On cogite, c'est tout.

— Oui, mais là, vous cogitez à charge. Et c'est pas bon. »

Laura Santini approuve d'un mouvement de tête.

« Elle est chiante comme la pluie mais ça n'en fait pas une tueuse. Et n'oublions pas que, d'après ce que t'a dit sa nièce, Florence Maillefeux s'est occupée jusqu'au bout, et avec dévouement, de sa belle-sœur malade. »

Le silence retombe.

« OK, dit Thom. Ne nous focalisons pas sur la famille. Essayons ailleurs.

— Une dernière chose, Laura. Comme Thom, depuis sa brillante intervention dans les sous-sols, me bassine avec ça... Votre avis sur le labo de Maillefeux au Moulin ?

— Si on en croit son frère et sa nièce, elle a repris ses recherches.

— La photo de la petite fille noire ?

— Je ne sais pas. Une des gamines dont s'occupent ses associations ? Une orpheline qu'elle cherche à placer ici dans une famille française ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? »

Elle mordille un moment en silence le bout de son stylo.

« Intéressant, ça ! grogne le Pacha. Le réseau humanitaire ! On va fouiller de ce côté. Restons un peu sur les caves...

— Et par quel bout on prend le truc ? dit le détective. Elles ont été vidées. On y a fait le grand ménage. Précis et organisé. Comme si, subitement, on avait voulu effacer toute trace d'activité.

— Florence Maillefeux ne donne plus de nouvelles... »

Santini se penche vers son collègue.

« On alerte nos collègues de l'air et des frontières ?

— Avec quoi ? On n'a rien ! »

Le Pacha reste un moment abîmé dans ses pensées.

« *Basta*. Comme je l'ai dit à Thom, il faut s'intéresser un peu à la vie d'Arnaud et de son pote à Paris. On s'y met lundi. »

Le détective croise les bras, offusqué.

« Leurs fréquentations, leurs occupations... On a déjà que trop négligé ces pistes.

— Entendu, cher collègue. Croisons les doigts. »

Durrieu se lève en soufflant.

« Thom, demain, tu retournes en planque dans les parages du Moulin. Au moindre mouvement suspect, tu appelles Laura sur son portable. Santini, vous pouvez m'amener à Bernay ? »

Durrieu se tourne vers son pote et lui tapote la joue.

« Tu seras bien sage ? Ne va pas faire de souci à Tonton René.

— Dégage, Tonton ! »

Le lendemain à midi, Thom est en planque depuis deux heures dans l'herbe mouillée. Il s'est vaguement dissimulé parmi les fourrés plantés au bord de la route devant le Moulin. Rien n'a bougé sur la propriété et il commence à se geler. Les nuages ont disparu, le ciel est d'un bleu blafard. Il décide de bouger un peu. En se frappant les bras

pour se réchauffer et sautillant par moments d'une jambe sur l'autre, il fait le tour du Moulin, franchit le petit pont et va se poser au pied d'un arbre d'où il peut surveiller tout l'arrière du bâtiment. À plusieurs reprises, la tentation de refaire un tour des caves le prend. Le soupirail est là, à quelques mètres, tentant comme le péché. Pour une fois, il résiste et se contente d'obéir aux ordres. La sœur d'Arnaud le rejoint pour lui proposer de déjeuner mais, estimant avoir suffisamment sacrifié à la cuisine au beurre les jours précédents, il décline son offre. François Lemarchand a refusé de se lever et sa fille a encore appelé le médecin. Puis, la jeune femme montre au détective un champ en jachère sur lequel, du vivant de sa mère, il y avait eu une vigne dont Aurélien Fournier, le vieux jardinier, s'était occupé avec une ferveur quasi mystique. Il en tirait, les années clémentes, quelques bouteilles d'un vin blanc que ceux qui l'avaient goûté qualifiaient poliment de « petit vin de pays ». C'était la fierté de Marie-Madeleine Lemarchand. À sa mort, son mari avait demandé à Aurélien d'arracher tous les ceps de la vigne.

« Pourquoi a-t-il fait ça ? Si cette vigne était si importante pour elle, c'était un peu la faire disparaître une nouvelle fois !

— Mon père est parfois dur à suivre depuis la mort de maman. »

Anne et Thom se remettent à marcher sans plus échanger un mot. Seul mouvement notable, le passage de Sacha. À peine descendu de moto, comme s'il avait un sixième sens, il se tourne vers Thom qu'il fixe un moment, sans expression, immobile, avant d'aller vaquer à ses occupations. Aucune agressivité dans ce regard, pourtant il met l'enquêteur mal à l'aise.

Quand le soleil commence à baisser à l'horizon, Thom va récupérer son beau vélo et prend congé. Florence Maillefeux n'a pas reparu. Sur la route d'Orbec, Thom pédale lentement. Il a pris la décision de rentrer à Paris, dimanche soir ou lundi matin. Une fois les brigades installées au Moulin, sa présence ne ferait qu'encombrer ses ex-collègues et embarrasserait tout le monde.

Il freine, met pied à terre et, une dernière fois, se retourne vers le vieux moulin. La bâtisse et la campagne alentour sont figées. Sereines. Plus un nuage dans le ciel, un chant d'oiseau, un souffle d'air. Tout est calme dans le crépuscule. Trop calme. Comme dans l'œil d'un cyclone.

Des conséquences d'erreurs de jeunesse

CHAPITRE XIII

Assis au bureau de Marthe, Thom raconte à sa tante son séjour en Normandie.

Le matin même, à Thiberville, il s'était levé tôt. À 7 h 30, le détective était encore à moitié endormi devant son petit-déjeuner quand Santini et le commandant Samb avaient déboulé dans la salle à manger pour boire un café avant de rejoindre le Moulin. Thom leur avait remis l'enveloppe contenant la photo de la petite fille trouvée dans la cave, et qui, selon les ordres de Durrieu, allait être reposée à la place qu'elle n'aurait pas dû quitter. Puis, de sa fenêtre, frustré, il avait suivi le départ pour le Moulin de la caravane de véhicules des différentes brigades de police.

Le retour à Paris avait été sinistre. Des fines gouttes d'eau tombaient en longues traînées translucides sur les vitres poussiéreuses du train et l'odeur de l'énorme sandwich que son voisin avait englouti avec force bruits de mastication et de déglutition lui avait tourné le cœur. Il avait en vain cherché à se concentrer sur l'affaire. Tous les fils qu'il tirait de la pelote finissaient sur un nœud. Il s'était recroquevillé sur son siège et avait fini par s'endormir.

Le portable de Thom bourdonne sur son bureau.

« Alors, lâcheur, on joue les filles de l'air ?

— Qu'est-ce que tu voulais que je foute là-bas ? Tenir la chandelle ?

— Fallait pas désertier notre glorieux Quai des Orfèvres, mon pote ! dit le commissaire en ricanant.

— Tu ne vas pas recommencer ? »

Marthe bat en retraite et regagne son bureau.

« Et arrête de faire la tronche !... »

Thom capitule.

« Laisse tomber, René. Ça ira mieux demain.

— Santini et Samb doivent passer au 36 me faire leur rapport sur la perquisition au Moulin. Ça t'intéresse ?

— Et pas qu'un peu ! Je te rappelle. »

Thom va raccrocher quand il se ravise.

« Maillefeux ?

— Elle s'est envolée. Ça ne t'inquiète pas, toi ? Je n'ai personne de dispo mais si, par miracle, j'arrive à dégager quelqu'un, je l'enverrai en planque devant la maison de Meudon. Sinon on va lancer une autre alerte disparition...

— Ou enlèvement !

— À voir... Salut ! »

À peine la conversation coupée, Thom sort de son tiroir les photocopies du carnet d'adresses subtilisé à Anne, mémorise les coordonnées de la maison et vérifie que ses accessoires du parfait petit détective sont bien répartis dans ses poches.

On ne sait jamais.

La voix de Marthe résonne alors qu'il franchit le seuil du bureau.

« Tu vas où, mon neveu ? »

Il a déjà refermé la porte. Après avoir dévalé à la limite du dérapage les petits escaliers en bois, Thom s'élance sur le carrelage impérial du passage Choiseul.

Malgré le ciel toujours plus noir, Thom se sent euphorique et son taux d'adrénaline est remonté en flèche. Il a décidé de passer à l'action et de retrouver la trace de Florence Maillefeux.

Il n'y a personne en planque à Meudon ? Alors, j'y vais !

Le train le dépose sur le quai de la gare de Meudon. Il s'égare dans le dédale des rues désertes. Pas un chat pour le renseigner. Il allume son portable et ouvre l'application qui, avec une voix qui lui porte toujours autant sur les nerfs, lui détaille l'itinéraire.

Il gravit les ruelles pentues qui serpentent entre les maisons bourgeoises dissimulées aux regards indiscrets par de hauts murs, des haies touffues et des portails inviolables. On entend des cris d'enfants qui jouent pas loin.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir baratiner si elle est là ? Pas de

plaque à présenter puisqu'elle m'a déjà vu avec René...

Thom trouve enfin la rue. Elle est bordée d'un côté par l'arrière d'une usine aux murs de briques rouges sans aucune ouverture et de l'autre par d'anciens jardins ouvriers en friche. L'entrée de la maison de Florence Maillefeux est dissimulée entre deux jardins, au fond d'une courte impasse bordée de deux murs aveugles.

Le bout du monde.

Le détective pousse le portail entrouvert.

Pas verrouillé ? Bizarre !

Les sens en alerte, il s'introduit dans la propriété. Il balaie du regard la maison et le jardin puis emprunte le chemin tracé sur le gazon par des dalles d'ardoise. La silhouette de l'habitation à un étage, dans le style architectural des années 1930, tout en cylindres et en arrondis, évoque celle d'un bateau. Les fenêtres, en forme de hublots, sont perchées très haut sur les murs de béton couverts des veinures d'un chèvrefeuille dont l'hiver a brûlé jusqu'à la dernière ramification. La porte coulissante d'un garage occupe une bonne partie de la façade, mais trop visible de la rue, Thom préfère l'ignorer. Il se dirige vers la porte d'entrée, sécurisée par des barreaux de fer, et sonne longuement. Pas de réponse.

Évidemment.

Il jette un nouveau coup d'œil vers le portail et la rue. Aucun promeneur importun. Il fait le tour de la maison. À l'arrière, à l'abri des regards, une baie vitrée donne sur le jardin. Il colle le nez sur la vitre, met les mains en visière et découvre un grand salon au décor minimaliste dans les tons blanc et ivoire et, au sol, une épaisse moquette couleur crème. Une mezzanine, à mi-hauteur de la pièce, supporte une table massive en bois brut flanquée de six chaises en acier. Thom hésite un peu et finit par sortir le passe-partout que ses doigts triturent dans sa poche.

Je sais, René ! Je signe mon arrêt de mort...

Il troque ses gants en cuir contre des gants en latex, sort le sésame et prend d'assaut la serrure. La paroi vitrée glisse sur son rail avec un sifflement sourd. Le détective franchit le seuil et s'arrête sur le paillason, à l'écoute des bruits de la maison. Rien. Il retire ses santiags aux semelles boueuses et les laisse sur le paillason posé devant l'entrée. Un sourire monte à ses lèvres.

Tu déconnes à plein tube, Thom !

Il fredonne *C'est si bon !*.

Il traverse le salon, pousse au hasard une porte à double battant et pénètre dans une cuisine ultramoderne faiblement éclairée par trois petites fenêtres rondes percées au ras du plafond. Hormis un paquet de gros sel et une bouteille d'huile non entamés, les placards sont vides et le frigo débranché. L'inspection des toilettes, d'une chambre, d'un débarras, du reste du rez-de-chaussée ne lui apprend rien d'intéressant si ce n'est que cette maison n'est pas – ou plus – habitée. En deux bonds, le détective grimpe sur la mezzanine. Il s'arrête en haut de l'escalier. Face à lui, un couloir arrondi qui dessert deux chambres et une salle de bains qu'il inspecte minutieusement. Aucune trace récente d'occupation non plus.

C'est clair. Elle ne loge pas ou plus là.

Il pose le pied sur la première marche pour redescendre dans le salon quand il aperçoit, dans un coin de la rochelle, trois cartons entassés contre la balustrade. Dans les deux premiers, il trouve du matériel de bureau. Agrafeuse, trombones, élastiques, classeurs vides et clefs USB. Quand il ouvre le troisième, son cœur change brusquement de rythme.

Il contient une vingtaine d'enveloppes pareilles à celle qu'il a trouvée dans la cave au Moulin, et pareillement, sur chacune d'elles, des numéros écrits au feutre rouge. C'est la même écriture. À l'intérieur, des photographies d'enfants et d'adolescents de différentes origines ethniques.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel... ?

Thom sort son portable et prend en photo chaque enveloppe et son contenu. Alors qu'il referme le carton, il s'immobilise soudain. Au rez-de-chaussée s'élève un bruit de raclement persistant. Il retient sa respiration.

Une minute passe. Puis une deuxième. Il s'approche précautionneusement de la balustrade, se penche par-dessus et voit un gros matou qui se fait les griffes sur le paillason puis ressort du salon en deux bonds.

Rassuré, mais un peu échaudé, Thom regagne le rez-de-chaussée. Il ne trouve pas de porte intérieure donnant accès au garage et, estimant qu'il en a assez vu comme ça, il va se rechausser. Il s'assure qu'il n'a pas laissé trop de traces et verrouille soigneusement la baie vitrée. Il se retourne vers le jardin et tombe en arrêt. Un abri de jardin

préfabriqué se dresse au fond du terrain, en partie dissimulé par une épaisse haie de buis qui bouche aussi la vue aux jardins mitoyens. Son passe-partout a rapidement raison de la petite serrure qui en barricade la porte. À l'intérieur, un imposant congélateur, fermé par une grosse chaîne cadénassée, occupe la moitié de l'espace. Une nouvelle fois, il sort le trousseau magique de sa poche.

Et le ciel lui tombe sur la tête.

Un éclair passe devant ses yeux.

Tout devient noir.

CHAPITRE XIV

La douleur ronronne dans sa nuque et cogne obstinément contre ses tempes.

Thom ouvre les yeux et se met à trembler comme un bourdon. Incapable de bouger et de se souvenir où il est et ce qu'il fout là, il entend, au-dessus de lui, la rumeur intermittente de voitures roulant à grande vitesse sur un bitume détrempe. Malgré les vertiges, il parvient à se mettre à quatre pattes. Désorienté, il inspecte les alentours, tourne sur lui-même alors que son regard flou cherche à faire la mise au point. Il se trouve à l'extrémité d'un parking désert, à l'orée d'un bois. Il lève la tête vers le haut du talus au pied duquel il est assis et voit des glissières de protection. Une autoroute. Il arrive à se mettre debout mais un méchant tournis l'oblige à s'appuyer contre un tronc d'arbre. Il passe la main sur son crâne et l'arrière de son cou. Pas de sang. Juste une migraine à réveiller un mort, un voile persistant devant les yeux. Mais en un seul morceau. Il sort un paquet de mouchoirs en papier, entreprend de nettoyer au mieux la terre qu'il a sur le visage et les mains, tente de rendre à ses vêtements un aspect moins lamentable puis il jette un regard réflexe sur son portable pour regarder l'heure. Il est déchargé. Il parvient à gravir le talus à quatre pattes et à enjamber la glissière de sécurité sur laquelle il s'assied pour récupérer. Il lève la tête vers le panneau lumineux au-dessus de lui.

« A13 / circulation fluide / Chaussée glissante / Ralentissez. »

Thom connaît le coin. Il est sur l'autoroute de Normandie, à peu près au niveau de la forêt de Marly, en direction de Paris. Il tâche de rassembler ses esprits. La maison de Meudon, les photos des gamins, l'abri de jardin et le coup sur la tête, tout lui revient peu à peu. Jugeant la bande d'arrêt d'urgence un peu dangereuse par temps pluvieux, il dégringole le tertre, traverse le parking et se dirige vers les

pompes à essence. Il va sûrement trouver un conducteur compatissant qui le ramènera à Paris. Il hésite à chercher un téléphone pour appeler Durrieu mais renonce rapidement.

Trop mal au crâne pour me faire engueuler !

« Marthe ! C'est moi.

— Ah mon chéri ! Mais où étais-tu ? Tu es parti comme un voleur. Je m'inquiétais.

— J'ai... euh... un petit contretemps. Je te raconterai.

— Tout va bien ? Tu as une drôle de voix.

— Tout va bien. Juste un mal de tête. Juré, craché ! Des appels ?

— Oui. Un assureur qui voudrait que tu enquêtes sur un employé qu'il suspecte de piquer dans la caisse et une nouvelle affaire d'adultère. Sinon, Durrieu a appelé trois fois. Il voulait te parler et ton portable est sur répondeur. Il... s'inquiète aussi. »

Thom goûte l'euphémisme et imagine sans peine l'état dans lequel doit être le patron.

« C'est une vraie mère pour moi !

— Ne plaisante pas, il est d'une humeur massacrante !

— J'imagine, Marthe ! Et ce n'est pas ce que je vais lui raconter qui va arranger les choses. »

La voix de baryton wagnérien du commissaire fait trembler les murs.

« Quoi ? »

Thom lève les yeux au ciel, en une prière muette, et tourne la poignée. Durrieu, renversé dans son fauteuil, est au téléphone.

« Bien, monsieur. C'est la seule solution, c'est évident. Demain matin. Entendu. Bonne soirée, monsieur. »

Il raccroche. Sous ses sourcils épais en accents circonflexes, le commissaire principal a le regard incendiaire des mauvais jours.

« Je peux savoir où t'étais passé ? gronde le commissaire. Et ne me dis pas que t'as encore fait des conneries. »

Malgré son aspect lamentable, grelottant, Thom avait trouvé, devant la station-service, une automobiliste compréhensive qui l'avait ramené jusqu'à la porte de Saint-Cloud où il avait arrêté un taxi. Le chauffeur avait beaucoup hésité à le laisser monter dans son véhicule et Thom avait dû effectuer le trajet avec un journal sous les fesses et

un autre sous ses bottes boueuses. Arrivé chez lui, il s'était accordé le temps d'une douche brûlante et de se changer de pied en cap. Il était ressorti la tête à peu près à l'endroit.

« Sois gentil, René, ne crie pas ! souffle Thom en s'asseyant dans un fauteuil devant le bureau. J'ai Big Ben dans la tête.

— Et on peut savoir où tu es allé la mettre, ta petite tête ? »

Thom baisse les yeux sur ses ongles qui ont gardé les traces de la terre du parking.

« Où je n'aurais pas dû !

— Écoute-moi, Santini et Samb vont débarquer, j'ai du boulot par-dessus la tête et, depuis cet après-midi, j'ai une nouvelle affaire sur le dos. Alors, sois mignon, accouche ! »

Durrieu croise les bras et attend. Thom respire un grand coup et lui raconte ses mésaventures meudonnaises. Quand il a fini son récit, le silence s'installe et il se cale dans son fauteuil en attente de l'engueulade du siècle qui, à son plus grand dépit, il doit le reconnaître, est pour une fois amplement justifiée. Durrieu le fixe sans ciller. Brusquement, le commissaire part d'un énorme éclat de rire, son gros ventre se met à tressauter.

« René ! balbutie Thom, ahuri.

— Non, mais... Il faudrait t'inventer, toi ! »

Le détective parvient à maîtriser son envie de sauter à la gorge du commissaire. Il aurait encore préféré se faire insulter.

« Excuse-moi, c'est nerveux ! » hoquète Durrieu.

J'aurais pu me faire descendre... Et ça le fait marrer !

Décidé à lui river son clou, Thom sort de sa veste en daim le portable avec les clichés des enveloppes pris chez Maillefeux. Il ouvre le dossier et, d'un geste théâtral, il lance le téléphone sur le bureau.

« Au lieu de te marrer, tu ferais mieux de regarder ça ! Tu n'as qu'à faire défiler les photos du bout des doigts. »

Durrieu prend l'appareil qui semble minuscule dans sa grosse main et se dirige vers la fenêtre. Sa démarche lourde s'immobilise brusquement et un nouvel éclat de rire fait trembler les murs. Il fait demi-tour et vient jeter le portable sur les genoux de son ex-commandant. Thom s'en saisit.

« Ben, quoi ? »

Il tapote sur les touches du clavier et tente de faire défiler le diaporama. Tous les clichés ont été effacés.

« Fait chier ! souffle-t-il en s'enfonçant dans son fauteuil, le regard rivé sur le dossier vidé.

— Et c'était quoi ces photos ?

— Le contenu des enveloppes qui étaient dans les cartons sur la mezzanine chez Maillefeux. Pareilles à celle que j'ai trouvée dans la cave du Moulin.

— Et tu crois que c'est quoi, bon sang ?

— J'en sais rien, René.

— Encore une intuition ?

— Laisse-moi finir. Je suis de plus en plus sûr que tout ça a un rapport avec la mort d'Arnaud.

— Tu délirés ! Le coup sur la tête, je suppose. Quand tu auras à me servir quelque chose de plus solide que des intuitions, on en reparlera.

— Tu ne me crois pas ?

— Moi, je ne crois rien ! Cette histoire m'emmerde et je serais aussi utile chez moi avec ma petite femme. Le labo qui traîne, le foyer, la tata envolée... Et les pistes refroidissent ! »

D'un geste lent, il se masse les tempes.

« On se gêne, avec Santini... Trop de monde sur l'affaire ! Au fait, elle m'a laissé un texto mais je n'arrive pas à l'ouvrir. Tu m'aides ? »

Il exhibe ses gros doigts en guise d'explication et d'excuse.

« Je sais, René. Je sais ! »

Le détective s'active sur le clavier.

« Dans la cave du Moulin, ils ont trouvé un sac-poubelle grand format.

— Et ?...

— Avec des traces de sang à l'intérieur. »

Il se fige.

« Du sang ! répète Thom dont la migraine recommence à rendre la perception laborieuse. Il faut rapatrier le dossier médical de Rachid pour savoir si c'est son sang.

— J'ai demandé qu'on récupère ses vêtements et objets personnels à Mantes. On pourra peut-être aussi trouver des trucs sur sa relation avec Arnaud. Leurs amis communs et les lieux qu'ils fréquentaient. Parce que la perquizz' à Paris n'a rien donné. Pas de photos, pas de journal intime, pas de répertoire, pas d'agenda, pas de courriers. Peu de vêtements, peu de produits de toilette... Aucun message sur son répondeur. *Nada de nada*. Alors, soit le même avait un autre point de

chute, soit quelqu'un est passé avant nous faire le ménage.

— Et qui aurait fait ça et pourquoi ?

— Si t'as une idée, je prends ! Bilan des courses. On en est toujours au Moulin et à l'entourage familial.

— Un sac maculé de sang, ça ressemble à une piste, non ?

— De un, rien ne dit que c'est du sang humain. De deux, ça n'implique pas forcément la famille Lemarchand. Il a pu être déposé là par quelqu'un de l'extérieur ! Pas mal de chasseurs dans les alentours du Moulin. Faudrait demander à Anne si son père est chasseur... Nom de Dieu, je ne sais pas quel est le salaud qui nous mène par le bout du nez, mais c'est un fortiche !

— Il y a de l'aspirine ici ?

— Dans un tiroir du bureau de Gibran. »

Thom se lève et une alerte message sonne sur le portable de Durrieu.

« C'est encore Santini ! » dit le commissaire en tendant l'engin à son ami.

Thom tapote sur le clavier.

« Je te le lis. "Désolée pour le rapport mais dois repartir à Lisieux. Réunion avec la proc'. Rentre à Paris ce soir. Vous fais rapport demain matin si êtes dispo. Ai demandé à Samb de rester un peu au Moulin pour surveiller les parages. Si c'est OK pour vous. Ai emporté le sac plastique pour analyses." »

Long grognement de Durrieu.

« Elle est un peu gonflée de donner des ordres à *mon* commandant !

— Mais elle a raison. C'est mieux de ne pas laisser les Lemarchand sans surveillance. »

Nouveau ronchonnement.

« Ouais, mais je lui en toucherai quand même deux mots. Tu lui réponds : "Rendez-vous demain matin. Petit-déj' général chez Ginette à 9 heures. Et après on file à l'IML." »

Thom s'exécute.

« Maintenant, tu laisses un message à Samb. Même rencard pour lui demain matin. »

Le détective soupire.

« À vos ordres... patron ! »

CHAPITRE XV

La pluie a recommencé à tomber quand Thom, le col du blouson relevé, déboule dans le troquet. Durrieu et ses collègues sont déjà installés devant le petit-déjeuner.

« Bonjour, monsieur Thom ! dit Ginette qui beurre des tartines derrière le bar. Comment on va ce matin ? »

Thom lui rend son salut avant de marquer un temps d'arrêt. Comme toutes les semaines, la patronne a refait la couleur de sa permanente et ce coup-là, elle s'est surpassée. Ses cheveux sont d'un roux ténébreux égayé de quelques mèches lie-de-vin. Thom détourne le regard et va rejoindre ses amis.

« T'as vu la tête de Ginette ? chuchote Durrieu en lui serrant la main et désignant la taulière d'un bref mouvement de tête. Tu devrais lui demander conseil pour tes cheveux. »

Instinctivement, Thom se regarde dans le grand miroir qui couvre un mur du café et essaie d'arranger les choses du plat de la main.

« Qu'est-ce qu'ils ont mes cheveux ? Bonjour, Laura. Bonjour, Doudou. Reposés ?

— Votre bosse ? demande le commandant Samb.

— Quelle bosse ? » rétorque Thom en s'asseyant.

Ginette, derrière son bar, lance :

« Cafés ? »

Les quatre enquêteurs approuvent.

« J'ai appelé le Moulin avant de venir, dit Santini. Aucune nouvelle de la tante Florence. Comme vous l'aviez demandé, on a fait une petite enquête de terrain au sujet de Sacha. Il a grandi à l'Assistance à Lisieux et il semble qu'il a toujours traîné dans les parages. Adolescent, il a fait des petits boulots dans des fermes ou chez des particuliers entre Lisieux, Bernay et Thiberville. Casier judiciaire

vierge. »

Puis, la commissaire leur fait un rapport succinct de leur après-midi à Thiberville.

« On devrait avoir le rapport sur le sang dans le sac-poubelle en début d'aprèm.

— Bien, grogne Durrieu en buvant son café. Allez, on bouge ! On va être en retard. »

Malgré la pluie qui tombe à seaux, les enquêteurs décident de rejoindre la morgue à pied par l'avenue Ledru-Rollin. Durrieu et Santini ont pris leur parapluie et Samb aussi. Thom, qui encore une fois a oublié le sien, passe de l'un à l'autre pendant tout le trajet et arrive au quai de la Rapée trempé comme une soupe.

« Tu sais, Thom, je suis pas ton père..., commence Durrieu.

— Manquerait plus que ça !

— ... Mais j'aimerais bien que tu te couvres un peu. Ne compte pas sur moi pour venir te border à l'hôpital.

— Tais-toi et marche ! »

Le professeur Samuel Grinberg, grand maître des lieux, est une gloire dans son domaine. Au mur, derrière son bureau encombré de dossiers et de deux ordinateurs portables, sont suspendus ses nombreux diplômes et distinctions décernés en France et un peu partout dans le monde. Une bonne cinquantaine, grand et mince, visage aux traits élégants, couronné de magnifiques cheveux blancs rejetés en arrière, retenus par un catogan en cuir. Ses yeux noirs toujours en mouvement derrière ses lunettes en demi-lune pétillent d'ironie et malgré ses activités quotidiennes, qui rendraient n'importe qui dépressif, il garde une bonne humeur et une jovialité communicatives. Le genre d'homme qui doit mettre pas mal de cœurs en émoi, voire en miettes. Le légiste pose ses mains aux doigts fins sur la couverture d'un petit dossier à sangles placé sur la table devant lui et tapote la couverture.

« Voilà enfin le dossier Arnaud Lemarchand, commissaire. Beaucoup d'excuses à vous faire !

— C'est moi qui suis désolé d'avoir fait le forcing, prof, commence Durrieu. Mais une semaine pour un rapport d'autopsie, c'est un peu long !

— Je suis parfaitement d'accord avec vous, commissaire. Ce qui s'est passé est tout à fait anormal et Karine n'a aucune excuse. Si les résultats avaient été saisis à temps nous n'aurions pas été obligés de tout refaire. Avec les imprécisions que cela peut entraîner. Cela mérite sanction. Et je m'en expliquerai avec elle dès son retour.

— Elle n'est pas là ? s'étonne Durrieu.

— Elle est en arrêt maladie depuis l'effraction de la morgue. Ça l'a beaucoup... secouée. Elle est partie se reposer chez sa mère adoptive en Bretagne pour quelques jours. Je voulais l'appeler mais son portable est resté sur son bureau et je n'ai ni le nom ni le numéro de sa mère. »

Durrieu fait la moue.

« Et vous avez pu récupérer votre ordi en carafe ? C'est quand même plus pratique et rapide pour échanger les infos. »

Thom efface un sourire.

Le roi de l'informatique... Gonflé !

Les yeux du professeur se sont arrondis de surprise.

« L'ordi ? Mais il n'est pas en panne, l'ordi ! Enfin, pas à ma connaissance. Vous êtes sûr de vous ? Karine m'en aurait parlé ! »

Les deux hommes se regardent quelques secondes en silence. Le légiste reprend la parole, le front barré de plis et les sourcils froncés :

« Quoi que... ! Commissaire, j'aurais deux mots à vous dire avant que vous ne partiez ! »

Grinberg remonte ses lunettes sur son nez en soufflant longuement.

« Donc, les conclusions de l'autopsie du fils Lemarchand. On a fait avec ce qui restait du cadavre... De plus, ces deuxièmes autopsies prennent toujours plus de temps. Vous le savez, plus la date du décès s'éloigne, plus le corps s'abîme et plus nous devons être précautionneux pour éviter les erreurs. Et, pour couronner le tout, j'ai dû refaire certaines analyses dont les conclusions ne me semblaient pas claires. »

Thom se gratte le front.

Le professeur aime bien le son de sa propre voix !

Le légiste défait les sangles du dossier et se saisit des feuilles de synthèse posées sur le dessus.

« Je ferai suivre le fichier à vos adresses mail. Je vais à l'essentiel parce qu'on n'a rien trouvé qui vienne infirmer les causes établies de la mort. Par contre, l'examen toxicologique est intéressant. Il n'est pas

encore enregistré mais je vais demander au secrétariat de le saisir et de vous envoyer le tout. »

Grinberg s'éclaircit la gorge et regarde ses interlocuteurs.

« On a trouvé dans les tissus de ce garçon des traces de ferrocyanure de potassium. »

Les enquêteurs, pas très sûrs d'eux, évitent de se regarder. Seul le Pacha ose mettre les pieds dans le plat.

« Vous pouvez nous rappeler ?... Suis pas sûr, là...

— C'est un cyanure, répond le médecin en le regardant par-dessus ses lunettes. Les dérivés du cyanure sont beaucoup utilisés et dans de nombreux domaines. Il ne va pas être facile d'en retrouver l'origine. »

Il plonge encore le nez dans le dossier.

« La victime a donc dû être en contact, directement ou indirectement, et occasionnellement, avec l'industrie lourde ou la chimie. Mais... de plus en plus fréquemment ces derniers temps.

— Pourquoi l'industrie lourde, professeur ? demande Laura Santini. Pourquoi la chimie ?

— Les ferrocyanures ne se trouvent pas dans la nature, c'est le résultat d'une opération chimique. C'est une substance essentiellement utilisée dans l'industrie mais aussi dans de nombreuses manipulations de laboratoires. Par exemple, si on le mélange à des sels ferriques on obtient un précipité de bleu de Prusse ou encore... Mais tout cela est peut-être un peu trop technique, pardonnez-moi.

— Ouai, confirme Durrieu. Et on les utilise dans d'autres domaines plus... quotidiens ? »

Grinberg réfléchit quelques secondes avant de répondre :

« Si ma mémoire est bonne, on l'a utilisé un moment pour traiter la casse ferrique du vin. Mais c'est un procédé qui, mal élaboré, peut se révéler toxique et qui a été interdit. Il faut minutieusement doser les composants sinon on risque des accidents. Parfois mortels. Dans le cas qui nous occupe, je pense que nous avons un cas de contact accidentel, en tout cas indirect, car je vous l'ai dit, les taux décelés dans son organisme sont minimes, insuffisants en tout cas pour mettre sa vie en danger. À court terme, néanmoins. »

Le commandant Samb, qui a activement pris note, lève un doigt studieux.

« On trouve ces ferrocyanures sous quelle forme ?

— Le ferrocyanure de potassium se présente sous la forme de gros

cristaux à base carrée, jaunes, inodores et au goût légèrement amer. Ils sont difficiles à conserver parce qu'ils sont efflorescents.

— Vous pouvez traduire ? s'excuse Thom.

— C'est-à-dire qu'au contact de l'air, ils perdent une partie de leur eau de cristallisation et ils tombent en poussière.

— Et ça se dissout facilement ? intervient Laura Santini.

— Oui, dans l'eau froide ou un adjuvant alimentaire. Mais pas dans l'alcool. La question qui vous revient à présent est de savoir où et comment il a pu ingérer cette substance et si ça a un rapport quelconque avec sa mort et avec votre affaire.

— Bon..., dit Durrieu, que la nouvelle déstabilise visiblement. C'est un peu du chinois pour moi. Il ne nous reste plus qu'à vous remercier.

— Excusez-moi, intervient Thom, mais j'aurais aimé savoir s'il y avait beaucoup de dossiers dans votre bureau quand il a été incendié ?

— Un point pour toi », grogne le commissaire.

Le légiste regarde brièvement le détective.

« Vous voulez savoir s'il y a des rapports d'autopsie qu'on aurait voulu faire disparaître ? J'y ai pensé et j'ai procédé à une petite vérification. Il se trouve que le week-end et le lundi ont été relativement calmes. Hormis Arnaud Lemarchand, nous avons eu sept pensionnaires. Trois SDF, un mort de froid et deux AVC. Il y avait aussi quatre accidentés de la route et une mort subite de nourrisson. Donc, selon toute vraisemblance, le dossier d'Arnaud Lemarchand me semble le seul susceptible d'inquiéter quelqu'un qui ne voulait pas qu'on en découvre le contenu. Maintenant, à vous de jouer ! »

Le professeur les raccompagne jusqu'à la sortie. Le couloir est baigné de l'odeur commune à tous les établissements de soins et renvoie Thom aux caves du Moulin où régnait la même ambiance olfactive. Eau de javel et désinfectants. Il frissonne. Durrieu, qui marche devant, s'arrête brusquement et se retourne vers le légiste.

« Vous vouliez me parler de Karine, Prof ?

— Oui. J'ai peur d'avoir un problème. Si ce n'est deux. Problèmes qui pourraient bien devenir aussi les vôtres... »

Instinctivement, Thom et Santini se rapprochent. Amadou Samb hésite un instant mais, finalement, rejoint le petit groupe. En homme soucieux de toujours trouver le récit et les mots justes, le professeur prend le temps de la réflexion.

« Depuis des semaines maintenant, Karine prend des libertés... incompréhensibles avec les procédures. Et ça n'était pas dans son mode ordinaire de fonctionnement. En général, sauf directives spéciales de la police, de la gendarmerie ou du parquet, nous traitons les corps qui nous arrivent dans leur ordre d'entrée. Or, un des brancardiers de son équipe du soir m'a relaté que, depuis quelque temps, Karine, quand elle prend son service après moi, se branche sur les dossiers d'admission de la journée, les étudie puis, et je ne comprends pas suivant quel protocole, entame les autopsies au petit bonheur, sans souci de l'ordre d'admission. De ça aussi, je compte bien obtenir des explications dès son retour.

— Et ça met en danger la fiabilité de vos rapports ? demande le détective.

— Non ! Je ne vois pas en quoi ça pourrait nuire à notre crédibilité... J'ai contrôlé certaines de ses autopsies. Tout était correct. Je ne suis pas un maniaque frénétique de l'ordre mais, si on commence à chambouler sans raison l'organisation des admissions qui fonctionne parfaitement, pourquoi ne pas changer aussi d'autres protocoles ?... »

Durrieu grommelle :

« Je comprends, oui !

— Je ne vais pas vous retenir des heures mais je souhaitais attirer votre attention sur un autre fait... qui m'inquiète. Ça concerne la tentative d'incendie. Toutes les portes de l'Institut sont équipées de serrures électroniques inviolables et toutes les fenêtres munies de grilles. Chaque issue est protégée par un système d'alarme relié au commissariat. Or, aucune alerte ne s'est déclenchée la nuit de l'effraction. J'ai vérifié. Donc, le voleur-pyromane n'a pu s'introduire ici qu'en passant par la porte de service. Seulement l'accès en est sécurisé par un digicode dont on change la combinaison tous les mois et qui avait été changé la veille de l'effraction.

— Il a profité d'une complicité dans les lieux ! » le coupe Santini.

Le professeur croise les bras et regarde ses interlocuteurs.

« Seules deux personnes, hormis la police et les pompiers, ont ce code. Karine et moi.

— Karine ? répète le commissaire. C'est impossible, ça fait des années qu'on bosse avec elle... »

Le professeur sourit.

« J'espère ne pas être suspect à vos yeux, commissaire ! J'ai un peu passé l'âge de me lancer dans l'illégalité, vous ne croyez pas ?

— Nos collègues du 12^e en pensent quoi ? demande Thom.

— Je n'ai pas encore déposé la plainte. J'espérais parler à Karine avant. Je la questionnerai dès son retour. Pour l'instant, je fais profil bas, la presse sera informée toujours assez tôt. Et là... »

Durrieu, perplexe, se gratte la nuque.

« OK. Je demande au proc' une cosaisine de l'enquête sur l'incendie de votre bureau. Puisque le corps du petit Lemarchand a séjourné ici... Ça devrait suffire.

— Bien sûr, j'approuve et je soutiens votre démarche, commissaire. Mais je doute qu'on ait des surprises de ce côté-là.

— Bien, bien, professeur ! Nous verrons. »

Le commissaire et ses deux collègues retournent au Quai des Orfèvres. Thom, qui sent monter une mauvaise fièvre et qui ne se sent pas de force à affronter la douce mais collante sollicitude de la bonne Marthe, a pris la direction de chez Ginette.

Une soupe à l'oignon bien chaude... Voilà ce qu'il me faut.

Attablé au fond du troquet de Ginette, Thom demande en urgence deux aspirines. Tout en se brûlant les papilles avec la gratinée, il tente de mettre de l'ordre dans ses idées. Il ne saurait expliquer pourquoi, mais l'attitude incompréhensible de Karine Pasteur, d'ordinaire si ordonnée et efficace, lui semble une piste importante depuis le début de l'enquête... Peut-être la première vraiment intéressante. C'était important parce que... Peine perdue, la migraine a définitivement pris le dessus. Il hésite à rentrer chez lui se mettre au chaud. Finalement, une troisième option s'impose. Aller oublier tout ça au cinéma. Il a vu qu'on rediffusait *Kagemusha* au Forum des Halles.

Dans la salle déserte, il s'installe confortablement au beau milieu du premier rang et se pelotonne dans son siège tendu de rouge cardinal. Avant la fin du générique, il ronfle allègrement.

Marthe finit d'enregistrer des factures sur le livre de comptabilité. Comme il y en a peu, c'est la troisième fois qu'elle les vérifie et refait les additions. Thom pose un baiser sur ses cheveux blancs, qui, comme toujours, sentent bon le shampoing à la pomme.

« Salut !

— Mon grand, dit-elle sans lever le nez, je vais avoir besoin de toi pour finir la compta. Tu me donnes tes derniers tickets de carte bleue ?

— Plus tard... J'ai trop mal au crâne. »

Marthe lève le regard vers son neveu et change de couleur.

« Dis donc, toi ! Tu as vu ta tête ? Assieds-toi. Tu vas prendre deux aspirines tout de suite !

— Merci, mais je viens d'en... »

Il ne finit pas sa phrase. Un violent éternuement lui arrache les côtes. Marthe lui tend instantanément un de ces mouchoirs propres et bien repassés qu'elle garde toujours glissés dans les poignets de ses manches.

« Tu veux que j'aille chercher quelque chose à la pharmacie ?

— Non, j'aimerais rester au calme. »

De son index, il se tapote le front.

« Il faut que je mette juste un peu d'ordre là-dedans.

— Moi, je crois qu'il faut surtout que tu ailles te coucher !

— Non, je dois avancer !

— Tu prends tout ça beaucoup trop à cœur. Durrieu ne dit pas que des bêtises. »

Thom arrive à sourire mais une nouvelle pression intracrânienne fait retomber son masque.

« Marthe, ce même est venu mourir sous ma fenêtre. Il m'a appelé au secours !

— Je sais, mon chéri. Je sais. C'est terrible. Mais...

— Je n'ai rien pu faire, je lui dois bien de retrouver son assassin. Je n'aurais... »

Sentant monter un nouvel éternuement, il s'arrête de parler et se pince les narines. Marthe, en un éclair, va prendre une boîte de mouchoirs en papier dans son tiroir et la lui tend.

« À tes amours, mon neveu ! »

Thom pousse un soupir découragé, prend la boîte de mouchoirs et se dirige dignement vers son bureau.

« Je vais travailler, dit-il en refermant derrière lui la porte de communication. J'aimerais être seul. Tu prends les messages... S'il y en a ! »

Il sort de son tiroir un cahier d'écolier tout neuf. Alors qu'il se penche vers le meuble d'angle où il planque sous clef une bouteille de

whisky, deux coups discrets sont frappés à la porte et la petite voix bienveillante se fait entendre.

« Ton aspirine, mon grand. Fais-moi plaisir ! »

Il referme la porte du petit meuble et se redresse.

« Entre ! »

Marthe vient poser le médicament devant son neveu sur lequel elle jette un regard inquiet.

« Tu es sûr que ça va aller ? »

— Mais oui, je t'assure ! Tu devrais rentrer, j'en ai pour un moment.

— J'ai encore du travail ! Et si le téléphone sonne...

— Ne me fais pas rire, j'ai mal à la tête ! Laisse-moi maintenant, s'il te plaît.

— Je te laisse. Je te laisse. Quand j'aurai fini, je ferai une note sur les deux affaires qu'on t'a proposées hier et aujourd'hui.

— Fais ça, article Thom en essayant à nouveau un sourire réconfortant. Ça nous avancera. »

Quand sa tante a définitivement quitté la pièce, Thom saisit la bouteille de whisky et en verse une bonne dose dans le verre qui contient un reste de médicament.

C'est plus efficace...

Il le vide cul sec. Éternuement.

Eh merde !

Tremblant de fièvre, il sort d'un petit étui posé devant lui le beau stylo encre que Marthe lui a offert pour son anniversaire et entreprend de consigner par écrit sa version des faits.

Quand il repose la plume une heure plus tard, il ruisselle de sueur, parcouru de douloureux frissons aussi brefs qu'incontrôlables. La surface de son bureau est jonchée de Kleenex et des pages déchirées du cahier roulées en boule. Il tente de se relire. Mais il y renonce très vite. Les murs de la pièce commencent à ondoyer.

Là, faut que j'aille me mettre au pieu !...

Marthe est toujours assise à son bureau, très droite. Elle lit quelque chose. Un nouvel éternuement retentissant lui fait lever la tête. Elle se lève d'un bond.

« Bon, ça suffit, maintenant ! Tu as l'air d'un cadavre. Tu rentres

chez toi et tu appelles le docteur. Sinon, c'est direction l'hôpital.

— C'est bon, c'est bon ! parvient à articuler Thom dont les dents commencent à claquer. Je rentre.

— Je t'appelle un taxi. »

Tant bien que mal, Thom met son blouson et va s'affaler sur la chaise près de la porte d'entrée, ses notes serrées sur le ventre.

« La voiture sera là dans cinq minutes, dit Marthe en raccrochant. Tu veux que je te raccompagne ?

— Ça ira.

— Ne bouge pas, je range tout ça et on descend. »

Marthe va éteindre la lumière dans le bureau de son neveu. Elle s'affaire au rangement de son bureau quand elle suspend son geste.

« Dis-moi, mon chéri ! Comment il s'appelle déjà le directeur du foyer pour orphelins à Mantes ? »

Thom, déjà à moitié endormi, sursaute.

« Tu dis ? Le directeur ? Rousseau. Alain Rousseau.

— C'est ça, fait-elle visiblement satisfaite en prenant son manteau. Alain Rousseau.

— Pourquoi, ma tante ? demande Thom en passant le bout de ses doigts sur ses paupières douloureuses.

— Quand j'ai lu ce nom, tout à l'heure, je savais que quelqu'un l'avait prononcé devant moi. Eh bien, c'était toi, mon grand. Je ne suis pas tout à fait gâteuse ! »

Tant bien que mal, Thom se redresse sur sa chaise.

« Où as-tu lu son nom, Marthe ?

— Là, répond-elle en désignant le petit tas de feuilles laissé par Thom sur son bureau. Sur le répertoire que tu m'as fait photocopier l'autre jour. Tu te souviens ? »

CHAPITRE XVI

La douche brûlante l'a un peu remis d'aplomb. Il erre dans l'appartement, Nounouche sur les talons, quand la sonnette de la porte le fait sursauter. Il va ouvrir en massant ses reins courbatus. Il souffle.

« Qu'est-ce que tu veux, René ?

— Ta tante a appelé. Elle avait l'air inquiet. Je suis passé voir si ça allait.

— Monsieur le commissaire est trop bon ! Ça va, ça va... »

Durrieu le dévisage.

« Tu trouves ? dit-il en refermant la porte derrière lui. Marthe a raison. Tu es vert ! Remarque, ça te va bien.

— René ! Pitié, tu veux ?

— Regarde un peu ce que je nous ai acheté à l'épicerie du coin ! »

Le commissaire glisse la main dans la poche intérieure de son manteau et en sort une fiole de rhum blanc et un sac de croissants.

« Je suis venu te sauver la vie, mon vieux ! Va t'asseoir. Je vais te faire un grog dont tu me diras des nouvelles. En deux temps, trois mouvements, tu seras sur pied. C'est toujours le bordel chez toi ! On va pas te changer. »

Thom, vaguement honteux, regarde les cartons qui traînent dans l'appart. Il va se caler dans son fauteuil, pas très sûr que cette nouvelle intrusion dans sa vie privée lui plaise beaucoup. Nounouche, que le coup de sonnette a fait fuir sous le canapé, sort de sa cachette. Elle grimpe sur les genoux de son maître et, après avoir jeté un regard oblique en direction de Durrieu, se roule en boule et se met à ronronner comme une chaudière.

La grosse voix retentit de la cuisine.

« T'as des épices quelque part ?

— Dans le placard. Au-dessus de l'évier. Pour quoi faire ? »

Thom s'est endormi quand le commissaire revient dans le salon. Il pose sur la table basse un plateau chargé de deux bols fumants et de croissants. Le regard de Durrieu tombe une nouvelle fois sur la photo de Lucas. Il se fige, bras ballants, et les souvenirs remontent. Il arrive à faire un pas vers la photo mais il sent l'émotion le submerger. Il va ouvrir la porte glissante du balcon et respire profondément. Son regard se pose une nouvelle fois sur l'endroit où le fils Lemarchand est venu mourir. Il referme la fenêtre, met la main sur l'épaule de son ami et le secoue.

« Allez, on se réveille, feignasse, et on avale ça ! »

Thom sursaute.

« Hein ? Quoi ? »

Durrieu s'assied face à lui et allume une cigarette.

« Bois tant que c'est chaud.

— Écoute, grâce à Marthe, on a une nouvelle info.

— Tu vois qu'elle peut encore servir, la reine mère !

— T'es *relou*, René.

— Bois, camarade ! Tu me raconteras ça après. »

Thom ingurgite une bonne rasade du breuvage et le regrette immédiatement. Un bol de piment pur eût sûrement été moins difficile à avaler que la préparation de Durrieu... Son visage se congestionne, il se met à tousser comme un fou et une vague de gouttes de sueurs perle instantanément à son front. Poussant un miaulement excédé, Nounouche disparaît dans la chambre.

« Tu veux me tuer ou quoi ?

— Ça fait des années que j'y pense, mais je vais attendre encore un peu. »

Les quintes de toux s'espacent. Durrieu se lève, finalement, et se dirige à nouveau vers la baie vitrée. Il reste un moment immobile à contempler les tombes au-delà du mur d'enceinte du cimetière.

Thom, rouge comme un camion de pompiers, émet un grommellement. Le commissaire se frotte les mains.

« Bon, avançons. Le procureur a autorisé l'ouverture d'une enquête sur la disparition de Maillefeux. On va enfin pouvoir bosser officiellement... »

Durrieu tend la main vers l'assiette de croissants et en enfourne d'une seule bouchée la moitié d'un.

« Pour en revenir à notre petite enquête, j'ai branché la brigade financière sur les comptes du foyer de Rousseau, on devrait en savoir plus aujourd'hui.

— À propos de Rousseau, René ! Marthe...

— Un croissant, sale gosse ?

— Non, mais je reprendrai bien un peu de grog.

— T'es fou ou quoi ! C'est fort ce truc. Tu vas être *stone* pour la journée. Déjà que t'es pas jojo... »

Thom a soudain envie d'une cigarette.

Bon signe, ça !...

« Je te prends une clope, dit Thom en saisissant le paquet du commissaire. Bon, chef, je peux te refiler mon scoop ou je le laisse dans ma poche ?

— Je t'écoute ! dit Durrieu en lui tendant son briquet.

— Devine un peu quel nom j'ai trouvé dans le carnet d'adresses d'Anne Lemarchand ? »

Durrieu se renfrogne *illico*.

« Et comment t'as eu le carnet d'adresses d'Anne Lemarchand, toi ?

— Euh... Ben, elle me l'a montré, l'autre jour... À l'hôpital. Tu sais, pour qu'on prévienne sa tante. Je l'ai feuilleté. »

Le commissaire, le regard soupçonneux, ne répond pas.

« Bref, se hâte d'enchaîner Thom. Alors, quel nom ?

— J'ai passé l'âge des devinettes. Mais au moins je sais maintenant comment tu as dégotté le numéro de tata Florence.

— Alors, quel nom ? C'est un médecin... qui dirige un centre pour jeunes.

— Quoi ?

— À Mantes.

— Rousseau !

— Je savais que ça te plairait.

— Tu pouvais pas le dire plus tôt, espèce de triple andouille !

— Attends, René ! J'ai pas pu en placer une...

— Tais-toi deux secondes. Il faut que je réfléchisse. »

Durrieu sort son portable, appuie sur une touche et met le haut-parleur du bout de son petit doigt.

« Mademoiselle Lemarchand ? C'est le commissaire Durrieu.

— Bonjour, commissaire. Vous avez des nouvelles de tante Florence ?

— Désolé, non. Juste une question. Le nom d'Alain Rousseau vous dit quelque chose ? »

Le commissaire ne quitte pas Thom des yeux.

« Oui, bien sûr. C'est le professeur qui a aidé tante Florence à soigner maman.

— C'était son généraliste ?

— Non, c'est un ami de tante Florence. Maintenant, il a pris la direction d'un foyer d'ados en difficulté mais à l'époque, il était cardiologue.

— J'aimerais que vous ne parliez de cette conversation à personne. Je peux compter sur vous ?

— Bien sûr, mais quel est le problème ?

— Écoutez, j'ai un rendez-vous là. Je vous rappelle vite. Merci. »

Durrieu raccroche et reste songeur.

« Les Lemarchand et Rachid Houria ont donc un autre point commun : le docteur Rousseau. »

Le Pacha du Quai des Orfèvres saute d'un bond sur ses deux pieds et frotte vigoureusement ses grosses paluches l'une contre l'autre. Après avoir remonté d'un geste délicat la ceinture de son pantalon sur son gros bidon, il affiche un sourire en coin.

« Là, mon petit Thom, ça va chier. »

CHAPITRE XVII

Quand Thom sort du métro Cité, il se sent encore cotonneux mais la fièvre est tombée. Avant de sortir de chez lui, il a passé trois bons quarts d'heure dans la salle de bains à tenter de se refaire une tête. Rasé et les cheveux propres, il a estimé pouvoir sortir dans les rues sans trop terrifier ses contemporains. Expliquer à Marthe qu'il allait passer l'après-midi dans le bureau de Durrieu et qu'elle devait annuler la filature prévue n'avait pas été chose facile. Mais rien ne l'aurait empêché d'être présent sur l'enquête dans les heures qui allaient suivre. Il savait quand une affaire était mûre.

Il a pensé à prendre son parapluie mais, bien sûr, le ciel s'est dégagé et un soleil presque printanier brille sur l'île de la Cité.

Il fonce dans le tabac du boulevard du Palais puis va s'installer en terrasse à la brasserie voisine.

« Thom ! »

Il sursaute et se retourne. Samb et Santini sont installés à la table derrière lui.

« On mange un bout, dit Santini. Vous avez déjeuné ?

— Pas encore.

— Venez vous asseoir avec nous. »

Thom retourne sa chaise vers leur table.

« Vous allez mieux ? demande Samb.

— Durrieu m'a concocté un grog infernal. »

La commissaire ricane.

« Encore un talent caché ! »

Le serveur s'approche.

« Thom ! dit-il. Plaisir de vous revoir.

— Moi aussi. Merci, Luc !

— Ça fait un bail. Je vous offre un kir ? Trois ? »

Samb, qui ne buvait que rarement, baisse la tête en se maudissant de capituler mais il n'ose pas refuser. Les trois enquêteurs optent chacun pour un double croque-monsieur. L'apéritif servi, le silence s'installe. Santini lève son verre.

« À la vôtre, messieurs ! Et à notre cher Durrieu ! Il m'a appelée. Il est à la bourre et a retardé le briefing d'une demi-heure. »

Ils trinquent. Thom brûle d'envie de leur raconter les derniers rebondissements de l'enquête mais il juge plus raisonnable d'en laisser la primeur au Pacha des Orfèvres.

« Cette enquête est pire que tordue », dit Santini en reposant son verre.

Elle reste rêveuse quelques instants.

« Si on faisait un peu connaissance ? On n'a pas eu trop le temps de se présenter.

— On met ses fiches à jour, commissaire ? » ricane Thom.

Laura Santini affiche un grand sourire.

« J'aime bien savoir avec qui je bosse. Normal, non ? Moi, je suis en poste à Lisieux depuis trois ans. J'ai une fille de 8 ans et je suis divorcée. J'ai confié la petite à mes parents qui vivent à Milan. Entre le boulot et le divorce, c'était trop compliqué de m'en occuper et comme son abruti de père... Passons. »

Elle suit du regard quelques passants, une lueur triste s'allume dans ses yeux.

« C'est dur de ne pas la voir grandir. Mais elle est plus heureuse là-bas. »

Les deux hommes, embarrassés, approuvent en silence. La commissaire se secoue et se redresse sur sa chaise.

« Et vous, chers collègues ? »

Le serveur apporte la commande et tous se mettent à grignoter. Amadou Samb qui a toujours été très discret se met à sourire.

« J'ai bien fait de boire un coup. Ça me rend bavard ! Moi, j'ai 30 ans. Je suis né à Dakar mais mon père avait la nationalité française. C'est normal, ça fait un siècle que mes ancêtres se battent pour la France ! Ma mère est morte en me mettant au monde. J'avais deux rêves quand j'étais gosse. Devenir coureur de fond. J'ai passé des années à m'entraîner sur les plages de Dakar et dans la brousse de Casamance. »

Ses deux collègues jettent un œil rapide sur sa carrure impressionnante et les muscles qui saillent sous la chemise.

« Mon autre rêve, quand je voyais les injustices dans mon pays, c'était de devenir policier. J'en ai beaucoup parlé avec mon pauvre père qui m'a convaincu de partir en France. Finalement, je suis venu ici et j'ai fait l'École de police. Et puis, j'ai été affecté à la brigade du commissaire Durrieu.

— Ça se passe bien ? demande Thom, la bouche pleine. Il n'est pas toujours facile, le roi René !

— Je redoutais un peu mon arrivée à la brigade d'autant que, vu mes résultats à l'école, j'y suis rentré comme commandant, direct, et que je suis passé devant des collègues qui avaient plus d'ancienneté. Et puis, je remplaçais le commandant Dufoin, mort en service et qui était très aimé. Je crois que vous étiez présent au moment du drame ? »

Thom ne dit rien, il hoche la tête et détourne le visage vers la place. Les images de l'enquête arrivent en cascade. L'affaire à laquelle le commandant faisait allusion restait un cauchemar. Dans le milieu huppé des collectionneurs d'orchidées. Une enquête parfumée, donc, mais un vrai cauchemar. Son jumeau, alors, lui avait manqué encore plus que d'habitude.

Samb, qui voit son collègue s'embourber dans de mauvaises routes, s'empresse d'enchaîner :

« Le commissaire m'a de suite eu à la bonne. Et la commandante Gibran aussi. Elle a été géniale avec moi.

— Au fait, c'est pour quand l'accouchement ? demande Thom.

— Début du mois prochain. »

Le commandant finit son kir.

« Je suis arrivé au 36 au moment où les services faisaient leurs cartons pour le nouveau siège. D'entrée, tout le monde m'a appelé Doudou. Certains avec bienveillance. D'autre moins.

— Pourquoi "moins", Amadou ? demande la commissaire.

— Une question de couleur de peau, je suppose.

— Il y a des cons, partout, te bile pas ! dit Thom. Juste des cons. Qu'ils aillent se faire foutre ! »

Laura Santini se tourne vers Thom.

« Au fait, comment ça se fait que la brigade de Durrieu soit restée au quai des Orfèvres ? Tous les autres services ont déménagé au nouveau 36 ! »

Thom a un sourire en coin.

« Le vieux renard a réussi à convaincre la hiérarchie que ce serait bien, comme les quatre arrondissements du centre fusionnent, de garder *intra-muros* une brigade au centre de Paris. Et comme c'est quand même une pointure, notre patron, il a eu gain de cause. Enfin... Pour l'instant. Il faut encore que ça soit validé par le ministère.

— Et ce n'est pas trop compliqué à gérer ? demande la commissaire.

— Si. C'est l'enfer ! soupire Samb. Tous les services techniques et scientifiques sont au nouveau siège et, comme Aïcha est en congé maternité et comme le patron est un peu... limite au niveau informatique, je me retrouve un peu seul ! Je passe mon temps à rédiger des messages, des textos, à scanner des éléments d'enquête, à porter là-bas des échantillons. Comme les effectifs se réduisent comme une flaque d'eau au soleil de Dakar, inutile d'espérer de l'aide.

— Jolie image ! rigole Thom.

— Bref, tout va au ralenti et le commissaire Durrieu n'est pas trop patient !

— J'ai cru comprendre », dit Santini.

Un nouveau silence.

« Et vous avez une petite amie ?... Un petit ami ? »

Samb se fige et baisse la tête sur son assiette.

« Pardon, Amadou, je suis indiscrete ! Pardon. »

Le commandant relève la tête, sourit.

« Pas de souci, commissaire. »

Il lève la tête vers le ciel bleu.

« Mon père, sur son lit de mort, m'a dit deux choses. La première, c'est que, comme tous les immigrés, ici, je devrais bosser deux fois plus que les autres pour être, au mieux, toléré. La seconde, de ne pas trop fréquenter les *toubabs*. »

Laura sourit.

« Et comme je ne fréquente pas la diaspora africaine... »

Le détective pose la main sur le bras de Samb.

« Durrieu m'a dit plusieurs fois que tu étais un très bon flic. Et Gibran est aussi de cet avis.

— Ah ! murmure simplement le commandant en saisissant son verre. Merci. »

Le serveur débarrasse et propose des cafés. Assentiment silencieux

autour de la table.

« Et vous, alors, Thom, pourquoi cette agence de détective ? demande Santini. Il y a tant de bruits qui courent à votre sujet... Jusqu'à Lisieux ! »

Ce n'est qu'une fois les tasses de café sur la table que Thom raconte.

La planque foirée à Issy-les-Moulineaux avec son jumeau, sous les ordres de Durrieu. La mort de Lucas descendu sous ses yeux par le dealer qu'ils étaient venus serrer. La disparition de leurs parents partis en Colombie fêter leur départ en retraite et le jour où ils avaient quitté leur hôtel pour faire une balade en forêt dont ils n'étaient jamais revenus. Le décès accidentel du mari et du fils de la tante Marthe à Sélestat, son arrivée à Paris. Et puis, sa démission de la PJ. Et, après des semaines de léthargie, son besoin de se remettre en mouvement. L'ouverture de l'agence où Marthe était venue le seconder. Ses quelques visites au Quai des Orfèvres pour voir ses anciens collègues et le temps qu'il avait mis, quand il traversait la cour du 36, à pouvoir enfin lever la tête vers la plaque commémorant les flics morts en service où figurait le nom de son frère. Et Durrieu, même s'il n'en parlait jamais, qui n'arrivait pas à se départir de sa part de culpabilité dans l'enchaînement des faits qui avaient conduit à la mort de Lucas.

Pendant quelques instants, plus rien ne bouge autour de la table de bistrot.

« Ouf ! murmure Santini. Je comprends mieux vos rapports avec le commissaire ! Thom, je ne sais comment dire... »

Elle regarde l'heure sur son portable.

« Merde ! C'est l'heure ! Ne le faisons pas attendre. »

« Vous me rappelez. »

Durrieu raccroche. Le commissaire s'attend à un après-midi chargé ; il a fait installer un second poste téléphonique. Thom hésite une seconde à lui rappeler que le double appel existe et que ça peut être bien pratique mais, se rendant aussitôt compte que c'était perdu d'avance, ne dit rien.

« *Mea maxima culpa*, Thom. On recentre l'enquête autour du tandem Maillefeux-Rousseau.

— Je serai bon prince. Mais c'est Marthe qu'il faut remercier. Pas moi. »

Le Pacha-manitou-roi René hausse les épaules.

« On aurait fini par les cibler un jour ou l'autre, de toute façon ! »

Le second téléphone sonne.

« Oui ? Ah, salut. Je t'écoute. »

Il griffonne quelques mots sur son carnet tout en ronchonnant. Il raccroche.

« J'ai envoyé les gars perquisitionner à Meudon. Ils ont fait chou blanc. Dans le quartier autour, personne n'a rien vu, rien entendu. Mais ils ont fait une découverte étonnante dans le garage ! Il y avait une ambulance d'un modèle récent. La brigade passe tout ça au peigne fin. »

Ses collègues digèrent l'info.

« Une ambulance ! intervient Samb. C'est idéal ça pour dissimuler un transport illégal.

— Bien vu, commandant ! » dit Durrieu en décrochant le téléphone.

Cigarette aux lèvres, Thom va à la fenêtre.

« Reste à savoir de quel genre de transport il s'agit... »

Il observe, une fois de plus, ce paysage qu'il connaît par cœur et qu'il aime tant. Le ciel est à nouveau couvert et il imagine les gouttes de pluie qui tombent dans la Seine terreuse répétant à l'infini leur écho sur la surface chahutée par les vents, les courants et le sillage des bateaux. Comme d'habitude, sur la voie express longeant le fleuve, la circulation est saturée, dispersant ses bienfaisants effluves de particules fines. L'image sinistre renvoie l'esprit de Thom à celle du corps d'Arnaud sur la table roulante de la morgue. Lui reviennent aussi les mots du légiste détaillant les résultats de l'autopsie. Quelque chose coince. Quelque chose là, tout près...

À la verticale du bureau assis sur le parapet, deux clochards partagent une bâche sous laquelle ils se sont abrités de l'ondée. Entre eux, ils ont posé un saucisson et un kil de rouge. Le regard de Thom fait un gros plan sur la bouteille et le temps s'arrête.

Du vin ?... Concentre-toi Thom ! Tu y es presque... Du vin ? Pourquoi du vin ?

Sa cigarette lui échappe des lèvres et roule sur le parquet.

La vigne ! Mais oui, bien sûr, la vigne !

Il ramasse le mégot et sort son portable.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? grogne le commissaire.

— Deux secondes, *please*. Marthe ? C'est moi. Question urgente. Quand on allait en vacances chez ton frère dans le Médoc, on avait interdiction de s'approcher des chais et des fûts après les vendanges. »

La voix de sa tante bourdonne dans l'appareil.

« Oui ! Tu te souviens du produit que tonton utilisait ? »

Un silence, puis le bourdonnement reprend.

« ...

— C'est ça ! Génial, Marthe ! Te rappelle. René, c'est quoi déjà le nom d'Aurélien, le vieux jardinier du Moulin ? »

Les autres le fixent, intrigués.

« Quoi ? dit Durrieu qui vient, lui aussi, de raccrocher et prend des notes qu'il sera incapable de relire.

— Le nom du vieux jardinier du Moulin ?

— Une seconde ! » intervient Santini.

Elle consulte son carnet.

« Fournier. Aurélien Fournier. Pourquoi ?

— Il habite où ?

— Euh... À Orbec.

— Vous avez son numéro de téléphone ?

— Tu peux nous mettre au parfum ? râle Durrieu.

— Je veux vérifier quelque chose. Une intuition.

— Misère ! soupire le commissaire.

— Monsieur Aurélien Fournier ?

— Qui est à l'appareil ?

— La PJ. Le Quai des Orfèvres, à Paris. »

Durrieu regarde son ami d'un air mauvais. Thom juge plus prudent de brancher le haut-parleur.

« Je travaille pour le commissaire Durrieu en charge de l'enquête sur la mort d'Arnaud Lemarchand.

— Vous allez coincer l'ordure qui a fait ça !

— Nous faisons de notre mieux, monsieur Fournier. »

Expiration dubitative au bout du fil.

« Peut-être pouvez-vous nous aider ?

— Anne et Arnaud, c'étaient nos petits anges ! Même si la petite ne m'a plus appelé depuis longtemps. C'est la sorcière qui a dû le lui interdire !

— La sorcière ?

— C'est sa faute si Marcelle est morte. Ma pauvre Marcelle qui

avait nourri madame au sein. Chassée comme une malpropre ! Alors, j'ai préféré partir moi aussi et monsieur n'a rien fait pour me retenir ! Il est sous la coupe de sa sœur. Quarante ans. Quarante ans qu'on est restés au service des Lemarchand ! Je vous l'dis, cette femme n'a apporté que le malheur au Moulin, monsieur le commissaire. »

Thom jette un regard paniqué en direction de Durrieu.

« Je ne suis pas commissaire, monsieur Fournier ! J'ai juste quelques questions à vous poser au sujet de la vigne et...

— Ma vigne ? Ah, elle était belle ma vigne ! J'en ai sué, je peux vous dire... C'est pas que c'était un grand vin. Juste un petit blanc, agréable à boire, un peu frais mais madame en était si fière. Parfois, elle m'appelait et on allait voir les raisins et... »

Sa voix se brise.

« Désolé de remuer tous ces souvenirs.

— Mais non, ça me fait du bien. Maintenant, j'ai plus personne avec qui parler de tout ça, commissaire.

— Justement, enchaîne Thom en jetant un regard désespéré à Durrieu. Le vin, vous le traitiez comment ?

— Quoi ? Le traitement ?... Ah, oui ! Aucun engrais, hein ! Rien que du naturel ! Sauf pour enlever le dépôt, bien obligé ! On se servait d'un dérivé de cyanure. Mais, attention, à l'époque, c'était légal !

— Du ferrocyanure de potassium ?

— Vous vous y connaissez en vin dans la police ? »

Durrieu lève les yeux au ciel.

« Je le commandais à monsieur à la pharmacie.

— À François Lemarchand ?

— Oui. Enfin, au début. Quand la sorcière a décidé de faire installer son laboratoire dans la cave – reprendre des recherches, qu'elle disait ! –, bref, c'est elle qui me le préparait. Par la suite, on a dû arrêter de l'utiliser. Les services de l'hygiène ont fait circuler un arrêté comme quoi c'était dangereux pour la santé. Ne bougez pas une seconde, je reviens. »

Les enquêteurs entendent le choc du combiné posé sur une surface en bois. Aurélien Fournier tousse encore, va se moucher puis ses pas traînants se rapprochent. Sa voix usée s'élève à nouveau dans l'amplificateur.

« Je ne sais pas ce qu'elle fabriquait dans son labo, mais, en tout cas, ça l'a pas amusée bien longtemps. Quelques mois après, elle l'a

fermé et ne s'en est plus occupée. Quelle honte ! Avec tous les sous que ça a dû coûter, ce machin-là ! Elle a quasi disparu. Elle voyageait, disait monsieur. Toujours entre deux trains ou deux avions ! Bref, elle prenait du bon temps. Mais attendez, c'est pas fini ! »

Durrieu lève un regard rigolard vers Thom et chuchote :

« T'es pas sorti de l'auberge. »

Le jardinier poursuit, imperturbable :

« Il y a un-deux ans à peu près, nouveau coup de lune : elle a réintégré le Moulin. Elle avait décidé de rouvrir son labo de malheur et de recommencer ses recherches. Mais interdiction absolue de descendre dans la cave ! Elle barricadait tout. Elle disait qu'il y avait des produits toxiques !

— Personne n'est jamais descendu ?

— Si, une fois ! Le jour où j'ai annoncé à monsieur que je les quittais. Je m'en souviens très bien. Avec Arnaud, on a attendu que la Florence s'en aille avec sa grosse bagnole et, pendant que je faisais le guet, le petit est descendu par le soupirail qui est derrière la maison. Ça a duré un moment. Quand il est remonté, doux Jésus, on aurait dit qu'il avait vu le diable ! Il a détalé comme un lapin et il n'a jamais voulu me dire ce qu'il avait vu. Pauvre petit homme ! C'est si injuste. »

À nouveau, l'émotion submerge le vieil homme.

« Je vous remercie de votre aide, monsieur Fournier. Je ne vous dérange pas plus longtemps. Nous vous rappellerons si nous avons besoin d'autres renseignements. »

Le vieil homme renifle bruyamment.

« À votre disposition, monsieur le commissaire. »

« C'est quoi l'idée ? » demande Santini.

Amadou Samb tourne une page de son carnet de notes.

« Dimanche, Anne m'a montré le terrain près du Moulin sur lequel poussait la vigne en question... »

Thom fait quelques pas en réfléchissant.

« Après la mort de sa femme, François Lemarchand a subitement fait arracher la vigne. Cette précipitation m'intrigue. »

Durrieu le fixe, largué.

« Et ? »

Le Privé reste silencieux quelques secondes.

« Santini, vous avez obtenu le rapport des premières recherches au

Moulin ?

— Pas encore. Gaultier travaille dessus. De toute façon, on ne trouvera rien.

— Joker ! »

La sonnerie du portable de Santini se met à bourdonner.

« Gaultier ! On parlait de vous. Le rapport sur le Moulin ? »

D'autorité, Thom appuie sur la touche du haut-parleur et la voix au fort accent béarnais s'élève dans la pièce enfumée.

« ... rien dans les appartements des Lemarchand. Et chez Maillefeux, même chanson qu'à Meudon, dans les caves et chez Arnaud. Tout a été vidé. Pas d'ordi. Aucune photo, aucun dossier. Juste quelques courriers persos et factures sans intérêt et son carnet de santé. J'ai tout rapatrié ici, au cas où. Par contre, on a trouvé, sous l'escalier, une armoire cadenassée remplie de produits chimiques.

— Quels produits ? demande Thom qui s'approche de l'appareil.

— On m'a remis la liste. Mais je ne suis pas spécialiste...

— Vous pouvez nous l'envoyer ?

— Je la scanne. Immédiatement.

— Autre chose, Gaultier ? interroge Durrieu tout en jetant un regard interrogateur sur Thom.

— Non, commissaire, pas pour l'instant. Comme la commissaire me l'a demandé, j'ai enquêté sur Sacha. Au niveau bancaire, sa rencontre avec Florence Maillefeux a plutôt été juteuse. Le studio de Bernay est à son nom et il l'a payé cash. Il touche 2 000 euros net par mois et la somme est directement virée du compte personnel de Florence Maillefeux. Il a également déposé, de loin en loin, de petites sommes de 1 000 à 2 000 euros en liquide.

— L'exécuteur des basses œuvres ? dit le commandant Samb à voix chuchotée.

— L'homme à tout faire ! acquiesce Durrieu. Tout. Reste à savoir quoi... »

Santini se penche vers l'appareil.

« Envoyez-moi le résultat de l'analyse des traces de sang sur le sac en plastique. Dès que vous l'avez !

— Bien, commissaire. »

Santini raccroche. Durrieu croise les bras sur sa grosse poitrine et fixe Thom.

« On peut savoir où tu veux en venir ?

— Deux minutes, commissaire ! »

Une sonnerie aigrette résonne dans le bureau voisin. Le commandant Samb se précipite vers l'ordi et imprime la liste des substances trouvées sous l'escalier chez Maillefeux.

Il revient s'asseoir en tendant le papier à Thom.

« René, tu peux appeler Grinberg à la morgue ?

— Tu veux pas aussi que je te fasse couler un bain ? »

Thom hausse les épaules, saisit son portable.

« Professeur Grinberg ? Bonjour, c'est Thom, je suis au Quai des Orfèvres avec le commissaire.

— Alors ?

— Ça commence à frémir. Je vous appelle à propos du ferrocyanure de potassium. J'ai deux ou trois questions.

— Je vous écoute.

— Vous nous avez dit qu'on l'obtenait par opération chimique ?

— Oui.

— C'est quoi, au juste, l'opération chimique ? »

Le légiste rigole.

« Vous comptez vous recycler, Thom ?

— Ça pourrait être important.

— C'est assez simple à obtenir, continue Grinberg. Vous faites bouillir du bleu de Prusse...

— Du bleu de Prusse, murmure Thom qui parcourt le scan de Lisieux. OK.

— ... dans un soluté de potasse...

— Hydroxyde de potassium, c'est ça ?

— Exactement.

— OK, acquiesce Thom, le regard toujours rivé sur la liste. Et après ?

— Après, on fait bouillir le mélange jusqu'à ce qu'il perde sa coloration. Puis, on concentre la liqueur qui cristallise.

— Bien. Je vous remercie, professeur.

— Avec plaisir.

— Des nouvelles de Karine ? lance Durrieu en direction du portable.

— Aucune et ça commence sérieusement à m'inquiéter.

— On se rappelle. »

Durrieu se cale dans son fauteuil, croise les mains sur sa nuque,

laissant apparaître des traces de sueur sur sa chemise.

« Thom ! On va pas y passer l'après-midi.

— Dans les substances retrouvées chez Maillefeux, il y a, entre autres choses, du bleu de Prusse et de l'hydroxyde de potassium. Et vous savez ce qu'on peut faire avec tout ça ?

— Du cassoulet ?

— Tu es drôle, René, quand tu veux ! On fait du ferrocyanure de potassium.

— J'imagine qu'on doit trouver ça dans les réserves d'un tas de labos. Et puis, on doit faire plein d'autres préparations avec ces machins-là.

— Laisse-moi finir !

— T'es têtue, quand même... Le vieux Fournier nous a dit lui-même que c'est elle qui le fournissait pour le traitement des vignes donc c'est normal que...

— Fournier nous a expliqué, et Grinberg aussi, que ça fait un bail que ce traitement n'est plus autorisé dans la vinification. Et, souviens-toi. C'est un produit qui ne se conserve pas longtemps. Donc, si elle a ces substances chez elle...

— ...

— C'est qu'elle en a refait. Et récemment.

— Et alors ?

— Alors, qu'est-ce qu'on a trouvé dans le corps d'Arnaud ?

— Du ferrocyanure de potassium, approuve Doudou.

— Bingo, mon cher !

— Bien joué, Thom ! » dit Santini.

Durrieu garde le silence quelques secondes, une moue dubitative aux lèvres. Les quatre enquêteurs se perdent dans leurs pensées.

« Mais, Thom, grogne le commissaire, encore une fois, pourquoi s'en prendre à son neveu ?

— Je continue à penser qu'il avait découvert quelque chose de pas catholique dans les activités ou la vie de sa tante.

— Mouais !... Seulement, elle s'est volatilisée. Et je le sens pas... »

Un message d'alerte sonne sur l'ordinateur de Santini.

Durrieu bougonne :

« Si on nous interrompt toutes les deux minutes, on va pas s'en sortir !

— Les résultats de l'analyse du sac trouvé au Moulin, cher collègue. »

Elle ouvre la pièce jointe attachée au courriel et la parcourt. Elle reste un instant les yeux dans le vague.

« Ne faites pas durer le plaisir ! râle le Pacha.

— Le sang qui est dans le sac-poubelle est bien humain et du même groupe que celui de Rachid Houria. Ils continuent les analyses. »

On frappe à la porte du bureau. Le commissaire aboie :

« Ouais ? »

Le planton entre, pose un dossier sur le bureau.

« Les P-V des CA du foyer de jeunes à Mantes. »

Le Pacha jette à Thom un regard ironique.

« Moi aussi, j'ai des intuitions ! »

Il ouvre le dossier et feuillette les pages.

« Voyons le dernier CA... »

Ses trois collaborateurs se penchent davantage vers le bureau, tentant de lire par-dessus ses épaules, mais Durrieu referme le dossier, d'un geste lent, le sourire aux lèvres.

« Vous ne devinerez jamais qui est à la direction générale du foyer de Mantes ? »

Durrieu se cale dans son fauteuil, un sourire carnassier sur les lèvres.

« Florence Maillefeux. »

Un gros silence. Soudain, Durrieu écrase sa cigarette à peine entamée et se lève, ramassant ses notes.

« J'en ai plus qu'il ne m'en faut. Je file voir le patron pour lui expliquer tout ça. Vous, vous restez là ! Je reviens. »

Durrieu décroche sa veste du portemanteau et sort en claquant la porte.

Concentré sur les révélations de l'après-midi, Thom en a presque oublié sa crève mais elle commence à refaire surface. Ses deux collègues relisent leurs notes et rédigent des textos. Il jette deux cachets d'aspirine dans un verre et se dirige une nouvelle fois vers son poste d'observation favori. Il suit l'avancée d'une péniche dont il ne

voit que l'impériale découverte, bondée de touristes emmitouflés jusqu'au cou, qui remonte vers la tour Eiffel. Le bateau est peint en noir. Un cercueil flottant.

Des vacances, c'est ça qu'il me faudrait. Des grandes vacances...

Thom va s'installer dans le fauteuil de Durrieu, avale le médicament en grimaçant et ferme les yeux.

Un cercueil flottant ! C'est ça... oui !

Il est à peu près sûr de ne pas se tromper. Il compose le numéro du Moulin et met l'amplificateur. Samb et Santini dressent l'oreille.

« Allô, Anne ? C'est Thom. Je peux vous parler ? Vous êtes seule ?

— Que se passe-t-il ? Des nouvelles de tante Florence ?

— Rien, pour l'instant. Désolé.

— Je ne peux pas vous passer papa, il est toujours couché. Le médecin a augmenté le dosage des calmants.

— Je suis désolé. Dites-moi, j'aurais une ou deux questions à vous poser au sujet de votre mère.

— Maman ?... Je vous écoute.

— Ça concerne son décès. C'est peut-être important. Je voulais savoir où elle a été inhumée. À Thiberville ? À Bernay ?

— Non, elle est à Meudon.

— Pourquoi à Meudon ?

— Dans la tombe de la famille paternelle de ma tante.

— Pourquoi là-bas ?

— J'ai cru comprendre qu'il n'y avait plus de place dans notre caveau ici à Thiberville, alors ils l'ont mise dans celui des Maillefeux. Mais il était plein comme un œuf !

— C'était une idée de votre tante ? Votre père était d'accord ?

— Je ne sais pas. Papa était effondré. C'est le docteur Rousseau qui s'est occupé des démarches.

— Je vois. Une dernière chose... Quand Arnaud venait en week-end, lui arrivait-il de prendre des repas avec vous ?

— Généralement, depuis la mort de maman, on dînait chez ma tante tous les dimanches. C'est pas très marrant, mais papa y tenait... La famille unie, c'est son truc !

— Et Arnaud assistait à ces repas ?

— J'ai bataillé ferme mais je l'ai convaincu de venir au moins de temps en temps.

— Bien, bien, bien.

— Enfin, Thom, qu'est-ce qu'il se passe ? J'espère qu'on va retrouver ma tante. Papa replonge dans la dépression. Le docteur envisage de le placer en maison de repos. C'est un cauchemar ! Pour tout arranger, Sacha n'est pas venu travailler. Ni hier, ni aujourd'hui.

— Sans prévenir ?

— C'est la première fois. Je suis fatiguée, Thom...

— J'imagine, Anne. On vous rappelle dès qu'il y a du neuf. Courage ! »

Le détective raccroche. Sous le regard étonné de la commissaire et du commandant, Thom reste silencieux.

« Vous en êtes où, là ? demande la commissaire. Vous pouvez lâcher les infos ? »

Il murmure, immobile, les yeux toujours rivés sur le portable :

« J'ai bien peur que les heures qui arrivent ne soient pires que tout ce que cette pauvre Anne peut imaginer ! »

Il lève la tête, soupire.

« J'ai grand besoin de prendre l'air. Je vous expliquerai. »

Il arrache une feuille du bloc-notes posé sur le bureau et y griffonne quelques mots.

Santini hausse les épaules.

Un truc à faire. Si t'es un homme, je t'attends vers 18 h 30 chez Ginette.

J'ai le choix des armes.

Ce sera du Glenmorrangie.

(Tu vas en avoir besoin).

Thom.

Il plie le papier et le coince sous le portable de Durrieu.

« À plus, les amis ! »

Ni Laura ni Amadou ne lèvent la tête. À nouveau concentrés sur leurs notes et leurs rapports, ils se contentent d'émettre une sorte de grognement que Thom interprète comme une forme de salut. Il décide, en neveu idéal, de faire un crochet par le bureau pour faire une bise à sa vieille Marthe pour lui montrer combien il va mieux.

CHAPITRE XVIII

Le commissaire, essoufflé, déboule en trombe dans le troquet et fond sur son ami. Thom fait signe à Ginette d'apporter l'apéro.

« C'est quoi ce message crypté, le Privé ?

— Tu as parlé au big boss ?

— C'est plié.

— Dommage. Il va falloir que tu y retournes.

— Un peu de pitié pour un vieil homme épuisé ! répond Durrieu, jetant sa veste sur le dossier de sa chaise. Qu'est-ce qui se passe encore ? »

Il s'assied lourdement.

« Plein le... dos ! »

Ginette pose devant eux les deux verres de malt et une assiette débordant de cacahuètes. Les deux hommes trinquent. Durrieu lance les hostilités :

« Un mandat d'arrêt est lancé à l'encontre de Florence-Amélie-Rose Maillefeux. Mais ne rêvons pas... comme on l'a pas revue depuis jeudi dernier, elle a dû prendre pas mal d'avance.

— Et François Lemarchand ?

— Je le convoque au 36.

— J'espère qu'il sera en état de se lever.

— Il a intérêt sinon je vais le chercher par la peau des fesses. Après, je m'occuperai de Rousseau. Pour l'instant, j'ai obtenu du juge qu'il soit assigné à résidence.

— Anne aussi va devoir témoigner, je suppose ?

— À ton avis ? » dit Durrieu en ouvrant un nouveau paquet de cigarettes.

Ne pouvant fumer, il sort une clope et commence à la triturer entre ses doigts.

« Alors, c'est quoi la dernière idée tordue qui a germé dans ta petite tête ? »

Ginette, derrière son bar, essuie les verres avec énergie et fait son possible pour cacher à ses clients préférés qu'elle ne perd pas un mot de leur échange.

« J'ai repensé à ce qu'Anne m'a dit sur la maladie de sa mère. Au printemps dernier, Marie Lemarchand se sent mal et Florence Maillefeux convainc son mollusque de frère de lui confier la malade en se faisant seconder par Rousseau, "éminent cardiologue". Celui-ci diagnostique de graves ennuis cardiaques.

— Et alors ?

— Alors ?... Ça ne t'étonne pas, toi, que Maillefeux fasse venir un cardiologue réputé *avant* de connaître la nature exacte de la maladie de sa belle-sœur ? Que ce ne soit pas la nature de la maladie qui ait dicté le choix du spécialiste mais le contraire ?

— Je suis un peu paumé, là !

— Je te parie ma chemise que la mère d'Arnaud n'avait pas plus d'ennuis cardiaques que toi et moi. Quoique toi...

— Lâche-moi deux minutes ! Tu vas me porter la poisse !

— Je te parie aussi que personne n'a jamais vu son dossier médical qui, de toute façon, a dû être détruit depuis belle lurette.

— Mais...

— Mme Lemarchand s'affaiblit peu à peu, elle "décline" comme nous a dit Anne. Elle s'éteint tout doucement en septembre. Qui est à la manœuvre pour les formalités de l'enterrement ? Alain Rousseau. Pour des raisons obscures, elle est enterrée non pas dans le caveau familial du cimetière de Thiberville proche du Moulin, mais dans le caveau de famille à Meudon, dans celui des Maillefeux.

— Tu crois que...

— Mais c'est évident, René ! Florence Maillefeux est ingénieure chimiste et on a retrouvé chez elle de quoi faire du ferrocyanure de potassium, substance qu'on a également retrouvée dans le corps d'Arnaud...

— Tu radotes ! »

Thom fait une brève pause et fixe son ami d'un œil brillant.

« Moi, je te parie ma chemise que Florence Maillefeux a fait disparaître sa belle-sœur avec la complicité d'Alain Rousseau.

— Et comment ?

— Empoisonnée à petit feu. Comme son fils.

— OK, gros malin ! »

Durrieu lève la main.

« Et... Pourquoi ?

— L'héritage ? Prendre encore plus d'emprise sur son demi-frère pour avoir les mains libres ? Devenir la seule patronne du Moulin ? À toi de chercher un peu. Je ne vais pas te mâcher tout le boulot ! Là, maintenant, c'est d'un psy dont on a besoin pour comprendre. Je pense qu'Arnaud a découvert ses agissements et Florence Maillefeux a décidé d'éliminer aussi ce neveu trop curieux en renouvelant "l'opération cyanure" qui avait si bien réussi avec Marie. Tu me suis ou je te la refais ?

— Mais c'est quand même énorme tout ce trafic au Moulin !

— Réfléchis, boss ! Lemarchand est toute la journée dans sa pharmacie à Bernay, Anne est à la fac, Arnaud a déserté la maison et la belle-sœur, la seule qui aurait pu être alertée de ces allées et venues, était *ad patres*... Elle était peinarde. »

La concentration fait saillir trois gros plis parallèles sur le front de Durrieu. Il émet un grognement caverneux que Thom interprète comme un signe d'acquiescement qui l'invite à poursuivre.

« Tout à l'heure, au téléphone, Anne m'a dit que les week-ends où Arnaud venait au Moulin, il dînait chez la tante Florence avec le reste de la famille. Je suis sûr que cette dingue s'est arrangée pour mettre dans ce qu'elle servait à Arnaud de toutes petites quantités de ferrocyanure. Pas dans la boisson ou la nourriture que tout le monde partageait, mais peut-être dans la tasse de thé ou le café du même.

— Risqué, non ?

— Elle est maligne, ordonnée et de sang-froid. Et elle avait tout son temps. Quand Arnaud serait vraiment tombé malade, elle aurait alors convaincu François de laisser Rousseau le soigner, lequel lui aurait inventé des problèmes cardiaques hérités de sa mère et prescrit une hospitalisation à domicile. Rebelote ! »

Thom boit une gorgée de malt, reprend son souffle.

« Je suis convaincu que François Lemarchand a très vite compris ce que Maillefeux faisait mais il est tellement sous son emprise qu'il a été incapable de réagir.

— Un peu gros le coup de la maladie inventée, non ?

— Plus c'est gros, plus ça marche ! »

Durrieu ricane.

« Comme moi, en somme !

— Anne m'a dit que son frère ne se sentait pas très en forme dernièrement. La prochaine fois, demandons-lui si Arnaud ne s'était pas plaint d'avoir de temps en temps comme un goût d'amertume dans la bouche. Je suis à peu près sûr de la réponse. Et pose-lui la même question concernant sa mère, tu verras. »

Le Privé allume une cigarette en fixant son vieil ami.

« C'est pour ça qu'il a quitté le Moulin et qu'il est allé s'installer dans le studio à Paris. Pour se mettre à l'abri de la tante. »

Une ambulance passe dans la rue Saint-Antoine. Le bruit de la sirène s'éteint peu à peu.

« En tout cas, ajoute Thom, si tu as une meilleure explication à la présence du cyanure dans le corps d'Arnaud, moi je n'en ai pas !

— Seulement, il y a un hic dans ta théorie, Sherlock, le même a fini éborgné ! »

Le commissaire, à son tour, ingurgite le reste de son verre.

« Désolé de casser ton bel enthousiasme mais pourquoi ça se termine en bal tragique au Père-Lachaise ? »

Thom croise les mains sur le sommet de son crâne et fixe le plafond. Un temps.

« Je ne sais pas. »

Durrieu prend une poignée de cacahuètes qu'il enfourne d'un coup dans sa bouche. Ginette s'approche, une bouteille à la main, et remplit les verres.

« C'est ma tournée, messieurs !

— Vous êtes une mère pour nous », dit Durrieu en prenant la main de la patronne sur laquelle il dépose un baiser.

Ginette rougit et repart vers son comptoir en rajustant d'un geste gracieux une mèche de son improbable permanente. Le commissaire continue de mâcher avec entrain quand il se change subitement en statue de sel. Il fixe son ami et son maxillaire se relâche sensiblement, laissant entrapercevoir le spectacle peu ragoûtant des cacahuètes en cours de mastication. Thom se fend d'un sourire angélique.

« Oui, commissaire ?

— Tu viens juste de me dire qu'il faut exhumer Marie-Madeleine Lemarchand.

— J'ai fait ça, moi ? »

René Durrieu se tasse sur sa chaise. Thom, s'accoudant à la table, se penche vers lui.

« Je finis l'histoire. Arnaud fait part à son ami Rachid du micmac du Moulin et des menaces qui pèsent sur lui. Puis un jour, il disparaît. Son pote, inquiet, cherche à me prévenir et commence à le chercher. Il s'enfuit du foyer et va jusqu'à Thiberville. C'est confirmé par Rose. On retrouve son portable chez les Lemarchand et puis plus rien. Et il y a son sang retrouvé dans le sac-poubelle à quelques mètres du labo de la tante Florence. Questions. Pourquoi et comment est-il venu au Moulin ? Une fois dans les lieux, que s'est-il passé ? Est-il descendu, comme je l'ai fait, dans les caves et a-t-il été surpris ?

— Ça m'emmerde, grogne Durrieu, mais elle tient foutrement la route ton histoire. »

Un ange passe, puis il ajoute :

« Je vais demander à Santini d'appeler les Lemarchand. Il faut les prévenir pour l'exhumation. Bon Dieu, je déteste ça ! »

Il vide son verre cul sec et s'ébroue.

« OK, dit-il en se levant. Faut que je chope le boss avant qu'il ne parte.

— Moi, j'ai eu ma dose pour aujourd'hui. Je rentre chez moi. »

Il se lève à son tour, saisit son blouson.

« Content de votre élève, commissaire ?

— En progrès très nets. Mais peut mieux faire ! »

CHAPITRE XIX

Allongé sur le canapé, la chatte endormie sur sa poitrine, Thom se laisse porter par le bourdonnement lointain de la ville. Une nouvelle fois, il retourne l'affaire dans tous les sens tout en fixant la photo de Lucas.

« T'en penses quoi ? »

Il ferme les yeux.

« T'as raison, il y a un caillou dans mon joli rouage. Le Père-Lachaise. »

Il gratouille le cou de Nounouche qui s'étire longuement en bâillant.

Les dossiers avec les photos des gosses... Les protégés de Florence. Là aussi, ça coince. Depuis le début, ça coince. Mais pourquoi ?... Et si je nous commandais une pizza ?

« Qu'est-ce que t'en dis, Nounouche ? »

Mais il ne bouge pas. Il aime plus que tout ces rares moments de calme où le temps ralentit au point de s'arrêter.

Je suis nase...

Il savoure voluptueusement la léthargie qui l'engourdit quand le téléphone sonne. Il cherche son portable. Il regarde l'heure. 1 heure du matin.

« Allô ? »

— Thom, c'est Anne !

— Qu'est-ce qui se passe ? »

La jeune femme hoquète. Thom se lève d'un bond et se met à faire les cent pas. Nounouche, effrayée, jette plusieurs regards vers son maître et file sous le lit.

« Calmez-vous, Anne ! Calmez-vous et expliquez-moi ! »

— Je revenais de Bernay. J'ai dîné avec une copine puis on s'est

baladées... Et... Et... Je suis rentrée et j'ai garé la voiture dans le garage... Et il était là... Quelle horreur ! »

Sa voix se brise et grimpe dans l'aigu.

« J'en peux plus ! Il faut que ça s'arrête...

— Je ne comprends pas, Anne ! Qui était là ? Votre père ?

— Non. Je l'ai vu en ouvrant la porte du garage... Dans la lumière des phares... Je l'ai vu.

— Mais qui, Anne ? De qui parlez-vous ?

— Sacha... Dans le garage... Il s'est pendu. »

Thom essaie d'intégrer ce qu'il vient d'entendre, s'ébouriffe les cheveux. Son esprit se remet en route.

« Surtout, ne touchez à rien.

— Pas de risque ! souffle la jeune femme dans un hoquet.

— Votre père est là ?

— Il est sous calmants. Il dort.

— OK. Je vous envoie quelqu'un. Que vous ne restiez pas seule.

— Mais qui... ?

— J'ai une idée. Je prévient Durrieu et Santini. On sera là à la première heure. »

Il fouille dans les appels passés depuis son portable et compose un numéro.

« Monsieur Fournier ? C'est Thom du Quai des Orfèvres. Désolé de vous déranger si tard !

— Qu'est-ce qui se passe ? Je suis couché mais impossible de fermer l'œil...

— On a un gros problème au Moulin. »

Silence au bout de la ligne. Thom lui raconte l'appel d'Anne.

« C'est vous qui êtes le plus près du Moulin. Aurélien, on ne peut pas la laisser seule, le temps qu'on arrive.

— Évidemment, je me mets en route. J'espère que la 4L va démarrer ! Pauvre gamine ! Cette maison est maudite. Je vous l'ai dit. La sorcière n'a apporté que le malheur.

— Je vous laisse, monsieur Fournier. À tout à l'heure. Et vous me rappelez sur ce numéro au moindre problème. »

Thom compose le numéro de Durrieu.

« Quoi, Thom ? Tu as vu l'heure ? Merde ! »

Il entend la main râpeuse du commissaire se poser sur le combiné.

« Rendors-toi, ma chérie. Rendors-toi. »

Puis, la voix de Durrieu baisse de deux tons.

« J'espère que tu as une bonne raison... »

Le détective raconte.

« Oh, putain ! rugit le commissaire. Moi, je dois prendre le premier TGV pour Bruxelles. Réunion à Interpol sur des nouvelles menaces terroristes. Ordre du patron, je dois représenter le ministère. Tu parles ! Je la paie cher mon indépendance au 36...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai pas voulu déménager au Bastion. Ça a un prix !

— T'es vraiment parano, René !

— Non. Je sais comment la maison Poulaga fonctionne. »

Un soupir de dinosaure fait vibrer la ligne.

« Bon. J'appelle Santini. Salut ! »

Thom se relève et va se faire un café. Nounouche, inquiète et de mauvais poil, est montée sur une des étagères du salon, et a entamé une de ses nombreuses toilettes quotidiennes en regardant son maître aller et venir. Finalement, Thom s'assied sur le canapé face à la photo de Lucas.

Là, j'aurais vraiment besoin de toi. Tu fais chier !

La rumeur de la ville s'est calmée et il finit par s'assoupir. Deux heures plus tard, le portable vibre. Thom sursaute et, après quelques hésitations, trouve la touche pour répondre. Durrieu a la voix pâteuse.

« C'est la merde, Thom !

— Joli euphémisme. T'es pas en route pour Bruxelles ?

— Le taxi m'attend. J'ai essayé de joindre Santini. Elle est coincée sur une prise d'otages dans une discothèque près d'Évreux. Toute son équipe est mobilisée. Impossible de savoir quand elle va pouvoir se dégager. Elle a saisi les services de l'IJ. Ils vont se mettre en route.

— Vu que son père est HS, j'ai envoyé le vieux jardinier Fournier s'occuper d'Anne cette nuit mais elle va avoir besoin de quelqu'un auprès d'elle. J'y vais ! »

Le commissaire ronchonne :

« Bon, OK ! Mais il faut un OPJ de chez nous sur place... Je te détache Samb. »

Organisation internationale de police criminelle.

CHAPITRE XX

Thom et le commandant Samb descendent de la voiture de service. Devant le Moulin, les techniciens de l'IJ et de la PTS plient bagage. Samb se dirige vers le procédurier pour avoir un premier rapport. Thom pénètre dans le manoir. Dans la cuisine, le vieux Fournier ronfle comme un sonneur affalé sur la table et, dans le petit salon, Anne dort sur un des grands fauteuils. Le feu s'éteint dans la cheminée. Frissonnant, le détective remet une bûche dans l'âtre, retourne dans la cuisine et fait un Thermos de café. Il met des tasses sur un plateau qu'il pose sur la table du jardin et invite tous les fonctionnaires à venir se réchauffer avant de reprendre la route. Autour de la table, chacun donne des indications supplémentaires au procédurier qui, imité par Samb, note tous les nouveaux détails. Aurélien Fournier apparaît sur le seuil de la maison, le cheveu en bataille, en se grattant les fesses.

« Je peux avoir un café, moi aussi ? »

Il s'approche de Thom.

« Je peux aller nourrir mes bêtes, commissaire ? »

Le détective renonce encore une nouvelle fois à lui redire qu'il n'est pas commissaire.

« Bien sûr, Aurélien, allez-y ! Anne dort et nous allons nous en occuper. »

Le vieux jardinier hoche la tête.

« Pauvre gosse ! Dites-lui que je l'appelle dès que j'ai terminé. »

Fournier vide sa tasse à grand bruit, le remercie et se dirige vers sa vieille 4L qui, après plusieurs hoquets, finit par démarrer et remonte l'allée, laissant dans son sillage une fumée noire peu ragoûtante.

Les techniciens finissent de retirer masque et protège-chaussures, chargent les deux véhicules. Coffres et portières claquent.

Le procédurier se tourne vers les adjoints du Pacha.

« J'envoie le rapport cet après-midi aux commissaires Santini et Durrieu. Salut ! »

Il esquisse le geste d'ouvrir la portière de la voiture de tête et s'immobilise un instant.

« Le suicide fait peu de doute. »

Les voitures empruntent à leur tour le chemin de gravier. Les deux enquêteurs les regardent s'éloigner en silence.

« Amadou ? Anne dort dans le petit salon à droite de l'entrée. Vous pourrez être là quand elle va se réveiller ?

— Bien sûr. Vous faites quoi, vous ?

— J'ai refait un tour des lieux au cas...

— Pas de blague, Thom ? Le chef va me tomber dessus !

— C'est le métier qui rentre, Doudou ! »

Ils échangent un sourire complice.

Thom se dirige vers l'arrière du Moulin.

Il s'est arrêté devant la porte d'entrée de l'aile occupée par la tante Florence qui est sous scellés.

N'y pense même pas !

Il fait demi-tour et gagne le soupirail du parc. Il descend dans le tunnel menant aux caves aménagées, dépasse les locaux bricolés pour Maillefeux et, allumant la torche de son portable, avance encore dans les couloirs, bas de plafond, aux murs couverts de mousse. Un croisement. Il emprunte le boyau qui va vers l'aile de la maison. Au bout, une porte en bois vermoulu restée entrebâillée. Il met ses gants en latex, pousse le vantail et débouche dans une cave pavée de tomettes rouges, de toute évidence déjà inspectée par la PTS, et où s'alignent des bouteilles dont il ne prend même pas le temps de regarder les étiquettes.

Chacune doit valoir un mois du salaire de Doudou !

De l'autre côté de la cave, il pousse une autre porte, se retrouve au pied d'un escalier aux marches couvertes de carreaux en céramique aux chaudes couleurs méditerranéennes. Il le gravit. Comme l'ont déjà fait ses collègues, il arpente les appartements de Maillefeux. Pièce par pièce. Rien. Il s'arrête dans un salon dont les fenêtres ouvrent sur la forêt. Devant l'une d'elles, un magnifique fauteuil Voltaire lui tend les

bras. Il ne résiste pas, s'assied, regarde un moment le sommet des arbres se balancer lentement et finit par s'endormir.

Une demi-heure plus tard, la sonnerie de son portable le fait sursauter.

« Il est où, Samb, Bon Dieu ? Son tél est sur messagerie. »

Le ton de Durrieu est cassant. Thom bafouille :

« Il l'a peut-être laissé dans la voiture.

— Vous êtes où ?

— On est toujours au Moulin. La Scientifique vient de partir.

— Alors ?

— Ils penchent pour un suicide. De toute façon, ils t'envoient le rapport au Quai cet après-midi.

— Ouais. En espérant que ça ira plus vite que celui de l'IML !

— C'est sympa Bruxelles ?

— Un gros bordel, cette menace terroriste ! Et ça va pas en se calmant... Te laisse, la réunion reprend. »

Il raccroche. Thom s'ébroue, se lève, s'étire.

Allez, assez perdu de temps !

Il redescend dans les sous-sols. Quand il pénètre à nouveau dans la cave à vins, son regard s'arrête sur les quatre étagères fixées chacune sur une paroi. L'une d'elles n'est pas parfaitement alignée. Il l'inspecte, en retire chaque bouteille, regarde derrière, les remet en place l'une après l'autre.

Je me fais des films... Basta !

Il s'apprête à sortir quand il s'immobilise. Le pied de l'étagère est nettement décalé par rapport à celui des autres. Dessous, il y a une sorte de plaque de bois dont un bord dépasse un peu de la base. Son premier mouvement est de tenter de déplacer le rayonnage pour en voir plus. Mais, comme dans un dessin animé, le visage rouge de Durrieu, coiffé d'un bonnet de diable, apparaît, perché sur son épaule, et l'en dissuade. Il pointe du doigt le morceau de bois.

Toi, tu ne perds rien pour attendre.

À regret, il ressort à l'air libre et gagne la cour devant la maison. Anne et Amadou sont assis à la table de jardin devant un bol de café. Leur front un peu trop près l'un de l'autre, ils échangent des propos chuchotés en souriant.

Manquait plus que ça !

Thom tousse. Les deux attablés se redressent.

« Thom ! s'exclame le commandant. Alors ?

— Rien de spécial. Comment allez-vous, Anne ? »

La jeune femme un peu pâle lui sourit.

« Mieux, merci !

— Je vois ça. Dis donc, Amadou ! Je viens de me faire allumer par Durrieu. Il n'arrive pas à te joindre sur ton portable. »

Fébrile, le commandant tâte les poches de son pantalon.

« Merde ! Je l'ai laissé dans la voiture. Je vais le rappeler.

— Inutile ! Il est en réunion.

— Je vais quand même récupérer le portable au cas où il rappellerait !

— C'est plus prudent. »

Thom suit des yeux le commandant qui se dirige vers la voiture. Samb, qu'il avait toujours connu calme, réservé et plutôt mutique, semble s'être épanoui. Son corps ne montre plus les signes de tension habituels, toujours sur le qui-vive. Il sifflote. Anne, à qui le regard du détective n'a pas échappé, se lève.

« Je vais m'occuper des chevaux.

— Je peux refaire du café, Anne ?

— Bien sûr, Thom. Vous êtes chez vous. »

Anne s'éloigne vers les box dans lesquels les chevaux commencent à s'impatisser. Amadou Samb revient, glissant son portable dans la poche arrière de son jean.

« Attendez, Anne ! Je vais vous aider !

— Tu t'y connais en chevaux, toi ? demande Thom.

— J'ai monté pendant des années quand je faisais mes études.

— Alors, dans ce cas-là ! » ironise le détective disparaissant dans la cuisine.

Le réceptacle de la cafetière électrique finit de se remplir. Thom, le front plissé, regarde les gouttes s'écouler une à une. Ce bout de planche aperçu dans la cave l'intrigue.

Une trappe. Dix contre un.

Il se sert une tasse, y met deux sucres et, songeur, commence à les faire fondre avec une petite cuillère argentée quand il entend une voiture descendre l'allée. Il sort sur le pas de la porte et voit la commissaire Santini sortir péniblement de sa voiture. Elle est livide,

son pas d'ordinaire vif et agile est lourd et traînant. Elle jette son ordinateur portable sur la table et s'effondre sur la première chaise qu'elle voit.

« Je vous sers un café ? lui lance Thom.

— En perfusion, c'est possible ? »

De la cuisine, Thom la regarde lire ses messages et passer des appels. Il ouvre la fenêtre.

« Vous voulez manger quelque chose ? demande le limier qui commence à avoir faim. Pas de croissant mais du pain beurré, confiture ?

— Vous me sauvez la vie, Thom ! »

Pendant qu'il prépare le petit-déjeuner, il entend par la fenêtre ouverte le cliquetis des touches de l'ordinateur de Santini qui rédige quelque chose à toute vitesse. Il charge le plateau et la rejoint. Pendant qu'il lui sert un plein bol de café, elle se jette sur le pain grillé, le beurre et la confiture et se confectionne une tranche monstrueuse qu'elle engloutit en deux bouchées, à la Durrieu. Elle ferme les yeux de plaisir avant de vider d'un trait la moitié de son café, se renverse contre le dossier de sa chaise, lève la tête vers le ciel. Elle commence à reprendre des couleurs. Elle s'étire et émet un petit rire ironique.

« Vous êtes le nouveau châtelain du Moulin, Thom ? Où sont nos amis ? »

Thom indique d'un signe de tête les écuries et le manège où Anne et le commandant Samb nettoient les box et étalent du foin frais. Pour l'heure, ils caressent le museau d'un des chevaux en se parlant. Leur intimité crève les yeux. Laura Santini jette à Thom un regard inquiet.

« Vous voyez la même chose que moi, là ? »

Souriant, le détective acquiesce sans un mot. La commissaire soupire.

« Si Durrieu l'apprend !

— On n'est pas obligés de lui dire.

— Thom, ça déconne, là ! Elle est témoin dans l'affaire !...

— Je sais, Laura. De toute façon, le chef l'apprendra alors, laissons-leur un peu de temps.

— Et le père d'Anne ?

— Sous calmants. Il dort toute la journée. Son médecin envisage de l'envoyer en maison de repos. »

Un silence s'installe. Les deux enquêteurs regardent évoluer le jeune couple qui guide les chevaux vers l'enclos.

« Joli couple, vous ne trouvez pas ?

— Si... »

Les deux enquêteurs plongent dans un silence peuplé de pensées et de nostalgies secrètes. Ils se regardent et s'ébrouent, revenant aux réalités du moment.

« Alors ? Cette prise d'otages ?

— Pardon ?... Ah, oui ! On a passé la nuit à négocier. Comme les deux preneurs d'otages n'avaient pas la moindre revendication, la situation s'enlisait, alors, à l'aube, le GIGN¹ a donné l'assaut et neutralisé ces deux débilés. Genre skinheads. Armés. Camés et bourrés jusqu'aux dents. Fichés dans des mouvances d'extrême droite. Heureusement, pas de morts, pas de blessés. Depuis leur arrestation, ils refusent d'ouvrir la bouche. Mais maintenant, ce n'est plus mon problème. Et ici ? Qu'est-ce que disent les services techniques ?

— Pour eux, le suicide fait peu de doute.

— Mouais, murmure Santini. Sous la menace d'une arme, on peut pousser n'importe qui à faire n'importe quoi !

— Le procédurier vous envoie son rapport dans la journée. À vous et à Durrieu.

— Croisons les doigts ! »

Anne et Amadou les rejoignent. Les chevaux s'ébattent, plus bas dans l'enclos, heureux de se dégourdir enfin les pattes.

« Un café, les enfants ? demande Thom.

— Je vous sers », dit Anne avec un sourire un peu trop radieux dont elle prend conscience et qu'elle modère instantanément.

Thom se racle la gorge.

« Amadou ! On rentre au 36. »

Samb se tourne vers Anne.

« Vous allez vous en sortir toute seule avec les chevaux ?

— Pas de souci. Sinon, j'appelle Aurélien.

— Vous faites quoi, Laura ? demande Thom en se levant.

— Débriefing à ma brigade et, après, je vais faire mon rapport à la procureure à Lisieux. »

Elle saisit son sac et se lève. Thom interrompt son geste.

« Commissaire, je voudrais vous montrer quelque chose. C'est peut-

être rien comme ça peut être important...

— Une de vos intuitions, détective ? dit la jeune femme en riant.

— C'est ça ! Mais c'est mieux que je ne touche à rien, non ? »

Le rire de Santini redouble.

« Le respect des procédures en prime !... Vous êtes en progrès, Thom !

— Viens avec nous, Doudou. »

Thom entraîne ses collègues dans le parc vers le sas d'accès aux caves.

« On va où, là, Thom ?

— Dans la cave à vins de Mlle Maillefeux.

— Vous êtes descendu dans les caves ? Thom ! L'aile de la maison est sous scellés !

— Ils sont intacts, ne vous inquiétez pas ! »

Il lui adresse un clin d'œil.

« J'ai un chemin secret. J'ai besoin que vous me couvriez sur ce coup-là. »

La commissaire Santini lui jette un regard en biais et les trois enquêteurs descendent dans les entrailles du Moulin.

Quand ils en ressortent un quart d'heure après, les trois enquêteurs sont interdits. Ils ont fait pivoter l'étagère aux bouteilles bien alignées pour dégager la planche de bois. Thom ne s'était pas trompé. C'était une trappe. Elle ouvrait sur le haut d'une échelle de meunier descendant vers une seconde cave. Avec la torche de leur portable, ils avaient balayé l'espace. Le sol du lieu semblait avoir été remué récemment.

La commissaire, pensive, semble hésiter quant au choix des priorités. Thom toussote.

« Ne nous emballons pas, dirait le patron. C'est peut-être rien. Une cave vide.

— Je ne sais pas, murmure Santini. Mais vos intuitions sont généralement assez justes, Thom. Hélas ! Moi, cette baraque me fiche les jetons depuis le début. Cette cave cachée... Je la sens pas... Commandant Samb, laissez un message pour en informer Durrieu.

— Il n'arrivera pas à ouvrir la messagerie, rappelle Thom.

— Ah, oui ! se moque Santini. Ses gros doigts... Mais quelqu'un lui donnera bien un coup de main.

— Comme d’hab. C’est pas prévu dans les cours de l’École de police, mais travailler avec Durrieu, c’est être flic et assistant geek...

— Oui, souffle le commandant Samb. Une sorte de puériculture informatique. »

Les trois flics gloussent.

« Attendons qu’il rappelle, intervient Thom. Vous ne lui dites pas que c’est moi qui ai trouvé la trappe. D’accord ? Il va m’atomiser.

— Je n’en avais pas l’intention ! » dit Santini.

Elle sort son portable.

« J’appelle la PTS. Il faut qu’ils reviennent.

— Ils vont adorer ! » rigole Samb.

Ils regagnent la cour du Moulin au moment où Anne sort de la maison avec deux gros saladiers dans les bras.

« Vous allez grignoter quelque chose avant de partir ? » dit Anne.

Samb se précipite vers la cuisine.

« Je mets la table.

— C’est gentil, Anne ! dit Laura. Vite fait, alors. Faut que je file. »

Le déjeuner est silencieux. Anne jette des regards furtifs sur Amadou qui, à l’instar de ses deux collègues, fixe son assiette, songeur.

« Tout va bien ? demande la jeune femme. Il se passe quelque chose ? »

Santini se racle la gorge.

« Anne, il y a une seconde cave sous le cellier. Elle sert à quoi ? »

La jeune femme fronce les sourcils.

« Une seconde cave ? Oui... Je ne sais pas. Avec les travaux pour installer les labos de tante Florence, ils ont tout chamboulé là-dessous. Ça fait une éternité que je n’y suis pas descendue. »

Personne ne fait de commentaire et Anne remplit les verres de rosé. Une voiture électrique pénètre par le portail et descend l’allée. Les attablés lèvent la tête.

« C’est le docteur Langelet. Le docteur de papa. »

Anne se lève et va l’accueillir. Les présentations sont faites, des poignées de mains échangées au-dessus de la table. Langelet lève la tête vers le ciel.

« Nous devrions avoir un bel après-m... »

Il s’immobilise soudain, ses yeux s’écarrissent.

« Nom de Dieu !... »

Tous tournent le regard dans la direction que fixe le médecin. Anne pousse un cri et Santini pose la main sur son avant-bras. Thom la prend dans ses bras.

« Si vous criez, il va avoir peur. Il pourrait tomber. »

Sur le toit pentu du manoir, un vasistas est ouvert et François Lemarchand, comme un somnambule, avance sur le faîtage jusqu'au bord du vide. Sa voix éraillée se met à hurler en direction de la forêt :

« Marie ! Arnaud ! »

Puis une deuxième fois. Une troisième. Il fait à chaque fois un pas de plus vers le vide.

« Merde ! Merde ! Merde ! grince la commissaire. Samb, docteur, avec moi ! Anne, comment on accède là-haut ?

— L'escalier de l'entrée. Au dernier étage. Une trappe donne dans le grenier. Il n'y a pas d'autre accès.

— Commissaire, je suis désolé ! dit Langelet. Je souffre de vertige, je ne ferais que vous gêner...

— OK. Amadou avec moi ! »

Les deux flics disparaissent en courant dans la maison.

« Marie ! Arnaud ! Pardonnez-moi ! »

La voix de Lemarchand résonne dans les sous-bois. Tenant Anne d'un bras, Thom sort son portable. La messagerie de Durrieu se déclenche.

« René ! On a un problème au Moulin. Chaud bouillant ! Rappelons-nous. »

Le docteur a fait asseoir Anne à la table de jardin et s'est installé près d'elle. La jeune femme, blême, n'arrive pas à calmer les tremblements qui la secouent. Thom a dégotté une bouteille de gnole dans la cuisine et en remplit un verre.

« Buvez ça, Anne ! »

Elle s'exécute et, à nouveau, tous lèvent la tête. Comme une funambule en haut du chapiteau d'un cirque, Laura Santini avance sur le faîtage d'un pas de chat après avoir fait signe à Samb de rester en arrière.

« Marie ! Arnaud ! J'arrive ! »

D'un bond soudain, la commissaire ceinture Lemarchand. Ils manquent de perdre l'équilibre. Dans la cour, les trois attablés se lèvent et poussent un cri. Amadou s'est jeté sur le couple qu'il enserre. Santini parle à l'oreille de François. Longuement. Puis le groupe

amorce une lente marche arrière, mètre par mètre. Anne fond en larmes. Thom s'accroupit près d'elle.

« C'est fini, Anne ! C'est fini. »

Le groupe en équilibre instable a rejoint le vasistas. Samb descend le premier, tend la main à Lemarchand qui la saisit et ils disparaissent dans le grenier. Santini ferme la marche. Le docteur Langelet se lève et sort son portable.

« Ma petite Anne, je suis désolé. J'ai retardé ça autant que je pouvais mais, là, ce n'est plus possible. Je n'ai plus le choix, vous comprenez ? »

Il s'éloigne de quelques pas en composant un numéro.

« Institut Le Doyen ? C'est Langelet. Passez-moi le directeur. »

Pour se détendre, Thom fait quelques pas sur le gazon et entend le docteur appeler les pompiers. Les deux flics, soutenant Lemarchand, sortent de la maison et vont l'installer à la table de jardin. Anne s'agenouille à ses pieds et lui enserre la taille. Son père fond en larmes.

« Tout est de ma faute, ma chérie. »

Il se met à hurler.

« Ma faute ! C'est moi qui les ai tués !

— Papa ! Calme-toi ! Ne dis pas de bêtises. »

Langelet a ouvert sa trousse sur la table. Il fait une piqûre au père et donne un calmant à la fille. Santini et Samb reprennent leur souffle. D'un geste simultanée, ils boivent une gorgée de gnole dans le verre posé devant eux. La commissaire appuie sur une touche de son mobile.

« Madame la procureure ? Santini. Je suis désolée mais il va falloir retarder notre rendez-vous.

— ...

— Non, pas la prise d'otages de cette nuit. Ça concerne l'affaire du Moulin de Thiberville. Il y a du nouveau. Je vous explique en deux mots... »

La commissaire s'éloigne. François Lemarchand commence à somnoler. Anne a posé un avant-bras sur la table et enfoui le visage dans le creux de son coude. Le commandant Samb, embarrassé, a posé une main sur son épaule. Thom tourne en rond autour de la table, essayant d'imaginer ce qu'il y avait de mieux à faire. Ce que Durrieu aurait fait. Ce que Lucas aurait fait. Il prend soudain conscience qu'une fois tout le monde parti, Anne va se retrouver seule et il

appelle au secours le vieux jardinier qui se met en route pour le Moulin. Quand il rejoint le groupe à la table de jardin, une voiture de pompiers franchit le portail et descend l'allée de gravier. Langelet dirige Lemarchand vers le véhicule. Anne se lève soudain.

« Je vais chercher mon sac ! »

Le docteur se retourne.

« Désolé, Anne ! Votre père a besoin de calme et de soins.

— Mais...

— Je vous appelle dès que vous pourrez le voir. De toute façon, là, il va dormir longtemps. »

Les pompiers, informés de la situation par le docteur, ont refermé les portes arrière du camion. Langelet monte dans sa voiture et suit le véhicule rouge et blanc qui sort lentement du domaine.

« Quelqu'un veut du café ? » demande Amadou.

Personne ne réagit. On n'entend que le bruissement des arbres et, de temps en temps, quelques piailllements d'oiseaux, le hennissement d'un cheval. Le portable de Thom résonne et fait sursauter les attablés perdus dans leurs pensées.

« Notre saint patron, les amis ! »

Il s'éloigne vers les écuries.

« Qu'est-ce qui se passe, Bon Dieu ? Tu me la fais courte, Thom. Je me suis absenté en pleine allocution du secrétaire général. Mes chers collègues n'ont pas apprécié. »

Le détective lui raconte les derniers événements.

« Putain ! »

Le silence s'est fait sur la ligne. Le commissaire intègre les dernières infos.

« Et moi, au vu du nombre de points qui restent à l'ordre du jour, je suis bon pour dormir ici. Ils adorent couper les cheveux en quatre. Et il faut que j'appelle Hélène pour la prévenir. Tu pourrais pas l'appeler pour moi, mon ami ?

— T'inquiète. Je m'en occupe. »

Nouveau silence. Thom l'entend réfléchir. La grosse voix résonne sur la ligne.

« Je ne veux pas que la petite Lemarchand reste seule.

— J'ai appelé le vieux Fournier, il va venir faire le baby-sitter.

— Fournier ? C'est qui ? »

Long soupir de Thom.

« Ah, oui ! Le vieux jardinier qui te donne du “commissaire” à tout bout de champ ! Tu n’as rien de mieux que ce vieux bouffon ?

— Pas très envie de blaguer, là, chef !

— Et s’il arrive quelque chose... Comme garde du corps, on peut rêver mieux ! Hors de question qu’Anne reste seule au Moulin cette nuit avec ce vieux croûton.

— Moi, René, je dois absolument rentrer à Paris. J’ai une filoché demain matin à la première heure pour une grosse compagnie d’assurances. Impossible de faire l’impasse, il y va de la survie de l’agence. »

Grognement sur la ligne.

« Santini est encore là ?

— Oui, je...

— Passe-la-moi. »

Thom fait signe à la commissaire de le rejoindre en activant d’un geste furtif le haut-parleur et lui tend l’appareil.

« Santini, vous aviez des projets pour ce soir ? demande le Pacha.

— Oui. Dormir.

— Vous rêvez ?

— J’aimerais bien ! Mais j’ai appelé ma proc’. Au vu des derniers événements, je crois que je vais rester là cette nuit. J’ai une sale intuition.

— Ah, vous aussi ! On est tous d’accord, ça me rassure ! À part toutes ces bonnes nouvelles, il y a du neuf ? »

En deux mots, elle raconte sa découverte de la trappe dans la cave.

« J’ai appelé la PTS. Mais ils ont deux scènes de crime cet après-midi. Personne de dispo avant demain matin.

— Je vois. Vous gardez le commandant Samb avec vous. Pour vous relayer. Et vous surveillez qu’il ne s’approche pas trop près de la petite Anne ! J’ai remarqué qu’ils se regardaient beaucoup tous les deux...

— Vous croyez ? »

Laura sourit.

« J’adore jouer les duègnes ! Mais...

— Je rentre à Paris demain matin, la coupe Durrieu. J’aimerais qu’on fasse un point au 36.

— Si j’arrive à tenir debout, je serai là.

— Je retourne à cette foutue réunion. On en parle demain mais

vous m'avertissez par texto au moindre problème. »

Le ton du commissaire se fait solennel.

« Je vous confie les clefs de l'enquête jusqu'à mon retour. Je peux compter sur vous ?

— Comme d'habitude, me semble-t-il, cher collègue ! » rétorque Santini, que le ton paternaliste de Durrieu commence à agacer.

Le commissaire a déjà raccroché. Le panache de fumée de la 4L franchit la grille du Moulin. Aurélien Fournier s'extirpe du véhicule en soufflant, le rouge aux joues.

Le Pacha a raison ! Tu parles d'un garde du corps !

Thom va à sa rencontre et en deux mots lui explique la situation. Sans un mot, le vieux jardinier se précipite vers Anne et la prend dans ses bras.

« Rien ne vous aura été épargné, ma pauvre petite ! »

Il s'affaisse sur un siège, lorgne la bouteille de gnole et tend le bras.

« Je peux ? »

Sans attendre de réponse, il remplit le petit verre posé devant lui et le vide d'un trait. Il émet un soupir de satisfaction puis soudain se renfrogne.

« Vous faites surveiller le Moulin, commissaire ? »

Les trois flics écarquillent les yeux.

« Pourquoi vous dites ça ? souffle Thom.

— En arrivant, là, j'ai vu une grosse voiture noire qui roulait au ralenti le long de la grille. Avec la haie de thuyas, normal que vous l'ayez pas vue ! Et le moteur était presque silencieux... juste un petit *vroum* ! »

Les enquêteurs le regardent, s'exhortant à la patience.

« *Vroum* ! J'ai cru que c'étaient vos équipes qui surveillaient le coin. »

Samb ouvre son carnet.

« Vous avez noté la marque de la voiture ? Le numéro de la plaque ? »

Fournier se gratte la tête.

« Ben non, j'étais un peu loin. Mes yeux... Et puis, moi, les voitures modernes, c'est pas trop mon truc ! Mais ils étaient trois à l'intérieur. »

Il garde le silence une minute.

« Quand je suis arrivé à leur hauteur, ils ont brusquement accéléré

et ils ont disparu en un clin d'œil. Cette caisse, elle en a sous le capot !

— Et c'est pas quelqu'un du coin ? demande Thom.

— Jamais vu cette bagnole par ici. »

Les flics échangent des regards inquiets. Samb se lève et fait quelques pas vers la grille.

« Putain, on nous espionne ? »

Thom le rejoint, scrute la route puis les bois, au-delà.

« Des renforts ! » lance Santini en se levant.

Elle saisit à nouveau son portable et s'éloigne.

« Madame la procureure... »

Le téléphone de Thom vibre.

« Oui, Marthe... »

— Je voulais juste te rappeler la filature demain matin. La compagnie d'assurances a rappelé. Elle compte sur nous. Elle préférerait régler ça en interne avant d'appeler les flics.

— Ne t'inquiète pas. Je suis en route pour la gare de Bernay. Je prends le prochain train. Bibises. »

Anne se lève.

« Je vous accompagne à la gare. »

Le vieux jardinier intervient en posant la main sur l'épaule de la jeune femme et la fait asseoir.

« Pas question. Vous, vous restez là et vous vous reposez !

— Il a raison, ajoute Thom. Pas question de conduire.

— Ne vous inquiétez pas, Anne, dit le vieil Aurélien en remontant son pantalon d'un geste typiquement durriesque. Je vais l'accompagner, moi, le commissaire ! »

La perspective de monter dans ce qui sert de voiture au vieux jardinier le réjouit moyennement mais il faut bien qu'il le prenne, ce foutu train.

Quand la vieille 4L fumante sort de la propriété, Thom, accroché des deux mains à la poignée de la portière, tout en maudissant les compagnies d'assurances et ceux qui trafiquent les comptes, se retourne et jette un œil vers le Moulin. Au travers des volutes du tuyau d'échappement, il discerne Anne et Samb qui se dirigent vers les écuries. Santini, revenue à la table, se tient la tête entre les mains puis tend la main vers la bouteille de gnole et s'en sert un verre.

1.

Groupe d'intervention de la Gendarmerie nationale.

CHAPITRE XXI

Le commissaire a pris le premier TGV. Il a une barbe de deux jours et la tête de quelqu'un qui n'a pas fermé l'œil de la nuit. Il finit sa troisième tasse de café et jette un regard courroucé sur Thom qui s'est assoupi dans le fauteuil. Durrieu tourne en rond dans le bureau. Il marmonne :

« Mais qu'est-ce qu'ils foutent, Bon Dieu ? »

Pour la énième fois, il regarde la pendule murale et saisit son portable. Il appuie sur la touche du numéro préenregistré de Santini.

Répondeur.

Puis, fait de même sur celui du commandant Samb.

« Eh merde ! »

Il s'assied et son poing s'abat sur son bureau. Le bruit réveille Thom.

« Qu'est-ce qui se passe, René ?

— Bienvenue sur terre ! grogne le commissaire. C'est gentil de t'intéresser à ce qui se passe.

— Holà, René ! Entre mes nuits blanches et la filature ce matin...

— Tu vas me faire pleurer ! Santini et Samb devraient être rentrés. Ils sont tous les deux sur répondeur. La PTS doit être au Moulin à explorer la cave. Et moi, j'aimerais bien avoir des nouvelles et rentrer chez moi. »

Thom reste silencieux, clignant des paupières vers la fenêtre. Le soleil s'élève au-dessus de l'île Saint-Louis. Son cerveau s'est remis en ordre de marche. Il prend son portable posé devant lui, appuie sur une touche et enclenche le haut-parleur.

« Anne, c'est Thom. Je suis au Quai des Orfèvres avec le commissaire. Santini et Samb sont toujours au Moulin ?

— Je ne sais pas. Je suis à la fac. Mais quand je suis partie, la

voiture de la commissaire n'était plus là et vos équipes techniques arrivaient. Ils semblaient étonnés que vos collègues ne soient pas présents. »

Durrieu tambourine de ses gros doigts la surface de son bureau. Une nouvelle fois, il appuie du bout de son petit auriculaire, tour à tour, sur les touches correspondant aux numéros des deux enquêteurs.

« Mais merde, ils sont passés où ?... »

Thom fronce les sourcils et une sale sensation commence à lui nouer le ventre.

« T'inquiète, on va finir par avoir des nouvelles.

— J'appelle la PTS. »

Il tend son portable à Thom qui, renonçant à râler une nouvelle fois, fait défiler les numéros enregistrés sur le répertoire et enfonce une touche.

« Mets le haut-parleur ! »

Thom rend l'appareil à son propriétaire.

« Commissaire Durrieu. Quai des Orfèvres. J'appelle pour l'enquête au Moulin de Thiberville. Vos équipes sont rentrées ?

— Oui. Il y a un moment ! Ils sont déjà partis sur une autre scène de crime.

— Le prérapport ?

— Holà, commissaire ! Le secrétariat est dessus. On essaie de vous l'envoyer dans la journée. On fait au mieux.

— Vous avez vu la commissaire Santini ? Et mon commandant ?

— Non, on n'a vu personne à part la fille de la maison. Et, sauf votre respect, je dois vous avouer que mes collègues et moi avons trouvé un peu léger que personne de la hiérarchie ne soit présent. »

Durrieu raccroche.

« Merde et merde ! »

Les deux hommes restent muets et le silence devient lourd dans le bureau qui semble avoir subitement rétréci. Seuls le tic-tac de l'aiguille de l'horloge murale et les coups de klaxons sur le boulevard résonnent entre les murs. Durrieu allume une cigarette.

« J'espère qu'ils n'ont pas eu d'accident !

— Appelle la gendarmerie. S'ils ont eu un problème, on sera fixés. Mais on aurait déjà été prévenus.

— Je veux en être sûr. »

Durrieu se rue dans le bureau voisin en grommelant.

« Gibran a un répertoire des services de la gendarmerie. »

Il se met à jurer comme un charretier.

« Je le trouve pas, Thom ! »

Le détective le rejoint et pousse son ex-patron.

« Laisse-moi faire ! »

En quelques secondes, le détective trouve les coordonnées, compose un numéro et lui tend le téléphone.

« Commissaire Durrieu. Quai des Orfèvres. Il y a eu des incidents ou accidents sur le trajet entre Bernay et Paris aujourd'hui ?

— Ne quittez pas !... Non. RAS ce matin.

— Sur l'autoroute, non plus ?

— Un instant... Non plus, non. Je peux... »

Le commissaire raccroche au nez de son interlocutrice et va s'écrouler dans son fauteuil. Il ouvre un dossier, consulte quelques notes, le referme aussitôt.

« Qu'est-ce qu'on fait, Thom ? On dirait que tu t'en fous !

— Je réfléchis.

— Alors, on est sauvés ! »

Thom se tourne soudain vers Durrieu.

« La triangulation des portables, ça en est où ? »

Durrieu reste un moment interdit.

« Merde ! La triangulation... Qu'est-ce que je peux être con, quand je m'y mets !

— Juste un peu débordé !

— Faut que je me repose moi ! Je commence à faire des conneries. »

Sans attendre les ordres, Thom saisit le portable de Durrieu et appelle le service. Il rend le mobile au Pacha.

« Allô ! Commissaire Durrieu au 36. Vous me localisez les portables de la commissaire Santini de Lisieux et du commandant Samb de ma brigade. Urgence absolue ! Collègues potentiellement en difficulté. J'attends votre rapport. »

Le commissaire se lève d'un bond.

« Bon, on va se boire un café aux *Trois Palais*. Si je reste ici, je vais devenir dingue. »

Portables serrés dans la main, ils s'installent en terrasse sous l'auvent secoué par les rafales de vent annonciatrices d'une nouvelle averse et passent commande. Les pieds de Durrieu s'agitent

nerveusement sous sa chaise. Thom regarde le bal incessant des pigeons sur les toits de la Conciergerie. Il se remet à bruiner. À leur droite, des passants observent plantes et graines exposées sur les devantures du marché aux fleurs et à leur gauche, des touristes prennent des photos du tribunal et de la flèche de la Sainte-Chapelle. De leur table, à l'angle du boulevard du Palais et de la place Louis-Lépine, ils ont vue sur la perspective qui remonte jusqu'à la place du Châtelet. Le long du tribunal, une file d'hommes, certains abrités par des sweats à capuche, quelques rares sous un parapluie, mais la plupart sans protection sous l'averse, s'étire devant l'entrée du bureau des visas de la préfecture.

« Pauvres gars ! » souffle Durrieu.

Thom se redresse sur son siège.

« Il y a un truc qui m'échappe. Tu peux m'expliquer ? Comment en Europe, au XXI^e siècle, on peut traiter des gens comme ça ? Même les chiens, on les met à l'abri quand il flotte.

— On est d'accord, Thom. »

Pourtant, tout semble normal sur l'île de la Cité. Paris suit son rythme quotidien entre indifférence et violences ponctuelles, toujours sûre d'elle ; quelques migrants, le regard vide, ont l'oreille collée à leur portable, peut-être pour donner des nouvelles à la famille ou en demander.

Le mobile de Thom se met à bourdonner.

« Haut-parleur ! ordonne le patron.

— Commissaire Thom ? C'est Aurélien Fournier. »

Regard incendiaire de Durrieu.

« Monsieur Fournier, je ne suis pas comm... Bon, laissez tomber ! Il y a un problème ?

— Mais c'est moi qui vous pose la question ! C'était quoi le bazar au Moulin ce matin ?

— Ne vous inquiétez pas. Ce sont les services scientifiques qui font des vérifications.

— Ça, j'avais compris. Je les ai vus arriver. Mais c'est avant qu'il y ait eu du remue-ménage. Je m'inquiétais pour Anne. Après mon café, j'ai décidé d'aller voir au Moulin si tout allait bien. En arrivant, j'ai croisé une ambulance qui sortait de la propriété. »

Les deux flics se figent.

« Alors, bien sûr, j'ai pensé à Anne. Je l'ai appelée. Elle était déjà

dans le train en route pour la fac. Alors, ça m'a rassuré. J'ai attendu pour voir et deux minutes après, j'ai vu sortir du domaine une dépanneuse.

— Une... dépanneuse ? bafouille Thom, fronçant les sourcils.

— Votre collègue de Lisieux a dû avoir un problème avec sa voiture. Sa tire était sur la dépanneuse. »

Durrieu et Thom évitent de se regarder.

« Au cas où j'aurais pu être utile, je suis allé voir vos équipes, celles déguisées en cosmonautes qui commençaient à plier bagage pour savoir où était la commissaire. Ils m'ont dit qu'elle n'était pas là. Ils n'avaient pas l'air content, les gars ! »

Le commissaire se penche vers le micro du portable.

« Et ils ne se sont pas inquiétés de la présence de l'ambulance et de la dépanneuse ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi !...

— René, intervient Thom, ils n'étaient pas là pour ça.

— Je rêve ! Et vous avez vu mon commandant ?

— M. Amadou ? Non. Non plus. Alors, puisque j'étais là, je me suis occupé des chevaux. C'est quoi ce cirque, commissaire ? »

Thom bredouille encore.

« On ne sait pas... Gardez votre portable à portée de main. On vous rappelle au besoin. »

Durrieu arrache l'appareil des mains du détective.

« Monsieur Fournier ! Vous n'avez pas relevé le numéro de l'ambulance et de la dépanneuse ? Il devait y avoir des inscriptions, des noms, des numéros sur les véhicules !

— Non, commissaire ! gronde le vieux jardinier. Je n'y ai pas pensé. Et puis, je veux bien filer un coup de main mais je ne vais pas faire votre boulot à votre place ! »

Il coupe la communication.

Les deux amis sont retournés au bureau. Le silence pèse des tonnes. Les deux enquêteurs, désorientés, se laissent à regret envahir par un mauvais silence, quand le téléphone sonne sur le bureau de Gibran. Malgré son embonpoint, avec une agilité toujours surprenante, Durrieu se lève d'un bond et va décrocher.

« Oui ! Alors ? »

Thom le rejoint et branche l'amplificateur.

« ... Désolé, commissaire. Les derniers appels enregistrés, ils les ont passés de Thiberville, une localité dans l'Eure, hier. À vous et à un certain Thom, un détective privé. J'ai le numéro si vous voulez le contacter. »

Le Privé lève les yeux au ciel en souriant.

« C'était hier soir. Depuis, plus rien.

— La géolocalisation ? s'impatiente Durrieu.

— Négatif, commissaire. Désolé ! »

Après avoir raccroché, il s'élance vers son bureau.

« *Basta !* Il nous faut des renforts ! On ne peut pas continuer comme ça ! Cette affaire s'enlise et elle commence vraiment à puer.

— Des renforts ? rigole Thom. Je ne veux pas doucher ton bel optimisme, mais, entre le déménagement, la baisse des budgets et les réductions d'effectifs... »

Le Pacha affiche un air de conspirateur.

« Pour commencer, je vais nous dégotter deux petits stagiaires à l'École de police. Fais-moi confiance. J'y ai mes entrées. Après tout, c'est comme ça que Doudou a rejoint la brigade. Et puis, un stage au Quai des Orfèvres sous mes ordres...

— La modestie n'est pas le moindre de tes charmes, patron !

— Mais Thom ! Je plaisantais.

— Mais oui ! Bien sûr... »

Après avoir appelé le big boss pour l'informer de la situation, le commissaire a appelé l'École de police. Il discute un moment avec le directeur puis raccroche et va ouvrir la fenêtre grillagée de son bureau donnant sur la cour désertée du 36.

« C'est bon, ils vont me dégager deux élèves de dernière année.

— Bien joué !

— En espérant que ce ne sont pas deux brêles ! Ils seront là lundi. Viens, on va prendre l'air sur le quai.

— Encore ?

— Encore. »

Portable en main, ils vont s'asseoir sur le parapet, tournant le dos à la Seine. Leur regard parcourt le monument historique désormais vide où la PJ avait été installée presque deux siècles plus tôt. Le commissaire fixe les fenêtres du quatrième étage où il avait officié avec les jumeaux.

« Cette affaire n'est pas celle qu'on pensait... On l'a abordée de travers. Rien ne colle. Rien n'est logique. Il faut que je me réveille. On se refait un café ?

— Encore ?

— Encore. »

Le serveur pose les tasses.

« Merci, Luc ! » dit Thom.

Embarrassé, il essuie son plateau.

« Désolé... Des nouvelles de Doudou ? »

Interloqué, Durrieu lève la tête vers lui.

« Pas pour le moment. Dis donc, les nouvelles vont vite ! On se croirait au village d'Astérix ! »

Luc ne répond pas et s'éloigne.

« C'est dingue, ça ! Tout Paris est déjà au courant ou quoi ? »

Thom, concentré sur sa tasse, fait tourner sa cuillère jusqu'à dissoudre la mousse qui flotte à la surface. Le commissaire avale d'un trait son arabica, l'air sombre, le front barré de plis profonds.

« René, je crois que...

— Deux secondes ! »

Le commissaire sort son portable et appelle une nouvelle fois en vain les numéros préenregistrés de ses collaborateurs.

« Te bile pas, patron ! Ils ne se sont pas dissous dans la cinquième dimension, ils vont finir par appeler. Je crois qu'on devrait prendre le temps de faire le point tant qu'on est tranquilles.

— Tranquilles !... *Mmmpf* !

— Je prends ça pour un oui ? »

Durrieu hausse les épaules, le regard rivé sur son téléphone.

« J'ai pris quelques notes l'autre soir. Je me contenterai d'un "*Mmmpf*" si tu es d'accord. »

Durrieu hausse à nouveau les épaules et le détective sort quelques feuillets de la poche de son blouson. Il en déplie un sur la table.

« Arnaud Lemarchand. Mort égorgé au Père-Lachaise après avoir été lentement empoisonné par sa tante Florence Maillefeux. Laquelle a, préalablement, tué sa belle-sœur, mère d'Arnaud, avec la complicité de Rousseau, directeur du centre d'accueil pour ados.

— Jusque-là, je te suis.

— Rachid Houria, ami d'Arnaud qui l'a averti des menaces que sa

tante faisait peser sur sa vie. Le gamin inquiet se met à rechercher son ami mais il disparaît. Il est allé à la maison familiale de son ami. On y a trouvé son portable et des traces de son sang dans un... »

Le commissaire lève la main.

« Minute ! Rien ne dit que c'est une agression. C'est une vieille baraque pleine de remises, de caves, il a pu s'écorcher sur un vieux bout de fer...

— Possible. Mais il y avait quand même beaucoup de sang.

— *Mmmpf !*... Pour l'instant, pas de corps, pas de meurtre.

— OK. Maintenant, les questions. »

Thom sort une autre feuille de la petite pile de papiers froissés.

« C'est quoi les photos de gosses trouvées chez la tante Maillefeux à Meudon ? Quel rapport avec la mort de la maman Lemarchand, s'il y en a un ? Avec celle d'Arnaud ? Avec la disparition de Rachid ? Et puis, énorme coïncidence, tu es sur la piste de disparitions de gamins et le premier cas sur lequel tu enquêtes t'amène directement à Alain Rousseau, le complice de Maillefeux. La boucle est faite. On a donc un lien entre Arnaud, Rachid, le centre de Mantes, Rousseau, Florence Maillefeux et, donc, le Moulin...

— *Mmmpf !*

— Tout à fait d'accord avec toi. Donc, tout nous ramène tout le temps à la tante Florence disparue... »

Durrieu émet alors quelque chose entre le long soupir et le barrissement.

« Moi, il y a beaucoup d'autres choses qui m'ennuient. Le *modus operandi* pour éliminer Arnaud... C'est très chiadé. Bricoler le poison, le lui faire ingurgiter et, pour couronner le tout, incendier la morgue ! *Idem* pour sa mère, tout ce cérémonial compliqué avec Rousseau, impliquant donc un tiers extérieur, ce qui est toujours risqué. Et puis, autour du Moulin, ce matin. Une ambulance...

— Ouais. Il y avait une ambulance dans le garage à Meudon !

— Je ne te le fais pas dire ! Donc, une ambulance, une dépanneuse, auxquelles il faut rajouter, suite au témoignage du jardinier, au moins une voiture avec trois passagers en surveillance devant le Moulin. Tu vois où je veux en venir ?

— Oui, j'y ai pensé. Ça fait beaucoup de monde pour deux meurtres et une disparition. »

Le Pacha se lève et remonte son pantalon.

« Bingo, Thom ! Si tu veux m'en croire, mon pote, mobiliser tant de monde pour deux petits meurtres de rien du tout...

— René ! Quand même !

— Si on rajoute à cette mélasse les mystérieuses activités de la tante Florence, les photos de gamins qui apparaissent et disparaissent, les labos souterrains subitement nettoyés, ton agression chez Maillefeux, l'IML qui manque de prendre feu, cette cave mystérieuse à la terre fraîche au Moulin... Réfléchissons un peu.

— Tous ces éléments sont reliés. Et ils impliquent beaucoup plus de monde qu'on ne le pensait.

— Et maintenant, Santini et Samb qui jouent les filles de l'air...

— Stop, René ! La cour est pleine ! »

Durrieu marche de long en large sur la terrasse en ruminant on ne sait quoi.

« Mais alors, dit Thom, soudain pensif, on bosse sur quoi là, exactement, René ? »

Durrieu arrête sa déambulation, soupire.

« Aucune idée. »

Un portable sonne, faisant sursauter le commissaire. D'un geste de la tête, il fait signe à Thom de répondre et se désigne l'oreille pour lui indiquer de brancher l'amplificateur.

« Commissaire Durrieu ?

— Euh... Il est occupé. Je peux prendre un message ?

— OK. C'est Tournier de la BAC à l'appareil. Le commissariat de Meudon a reçu un appel d'une voisine de la maison qui vous intéresse.

— Et comment vous savez qu'elle nous intéresse ? »

Le fonctionnaire poursuit, imperturbable :

« Cette voisine est passée devant la maison en partant faire ses courses. Elle a vu une ambulance garée devant. »

Le commissaire, d'une voix blanche, murmure :

« L'ambulance... »

Le collègue de la BAC poursuit sur sa lancée :

« Comme elle était intriguée, au retour de ses courses, elle s'est approchée de la maison. L'ambulance était partie. Et, ça va vous plaire... Les scellés du portail et de la porte d'entrée ont été brisés.

— Putain ! grince Durrieu en balançant sa tasse sur la table. Une ambulance ! Meudon ! Pourquoi j'ai négligé cette piste ?

— C'est quoi l'idée ?... Tu penses que Samb et Santini seraient à Meudon ?

— L'ambulance, Thom ! L'ambulance. »

Mais Thom poursuit sa réflexion :

« Santini et Samb auraient trouvé des éléments nouveaux et ils auraient déserté Thiberville pour Meudon, alors qu'il y avait une perquiz' essentielle au Moulin ? Ça n'a pas de sens. Je les vois mal changer de base sans te prévenir !

— Ils n'ont peut-être pas eu le choix », dit le commissaire sur un ton sinistre.

Thom se lève à son tour.

« Je te vois venir. Les espions qui surveillaient le Moulin ? Nos amis seraient tombés dans un guet-apens, ce matin...

— Pendant que la PTS bossait sur les lieux. Ça a dû se jouer à un cheveu... Ils se sont juste croisés. »

Dans un crissement aigu de freinage, la voiture de service et celles de la BAC pilent devant la maison de la tante Florence et les fonctionnaires, en essaim d'abeilles furieuses, investissent la place.

« René, viens avec moi ! Je vais te montrer les cartons.

— Quels cartons ?

— Ceux qui contiennent les photos qui ont été effacées de mon portable. Les gosses ! Faut qu'on les embarque. »

Ils grimpent sur la mezzanine. Les cartons ont disparu. Le commissaire arrête un des flics.

« Vous avez enlevé quelque chose ici ?

— On n'a encore rien enlevé nulle part, commissaire.

— C'était couru », soupire Thom.

Les agents de la BAC fouillent le terrain et la maison, pièce par pièce. Une voix s'élève en provenance du jardin.

« Commissaire ! Vite ! Par ici ! »

Les deux amis dévalent l'escalier et se ruent dans la cabane dressée dans le jardin où Thom avait pris un coup magistral sur le crâne. Santini et Samb sont allongés au sol, inertes, bâillonnés par du sparadrap, attachés dos à dos. Le grand congélateur a disparu. Dans un coin de la pièce, le portable des deux agents et les cartes SIM qui ont été retirées de leur réceptacle gisent sur le carrelage.

« Eh merde ! » crie Durrieu en se précipitant vers les corps

allongés.

Le commissaire retire le bâillon de Santini pendant que Thom s'occupe de Doudou.

« Vous affolez pas, Durrieu ! articule la commissaire d'une voix pâteuse. Pas de bobo. Ça va, commandant ?

— Ça va, commissaire.

— Bien, grogne Durrieu. Mais vous allez quand même passer aux urgences pour qu'on soit sûrs que tout va bien.

— C'est inutile ! dit Santini. Par contre, si vous pouviez nous détacher ! »

Le commandant tourne la tête vers le patron.

« Oui. S'il vous plaît, chef ! Ce sont surtout les crampes qui sont pénibles. »

Durrieu et Thom enfilent des gants et entreprennent de défaire les nœuds qui maintiennent les collègues. Le commissaire se tourne soudain vers les fonctionnaires, interdits, sur le seuil de la porte et se met à hurler :

« Il vous faut un formulaire en trois exemplaires pour appeler les ambulances ? Grouillez-vous ! Merde ! »

1.

Brigade anti-criminalité.

CHAPITRE XXII

La surface du bureau du commissaire ressemble à une table de pique-nique d'une aire d'autoroute après le passage de touristes négligents. Papiers gras, sac à sandwichs, cannettes de bière ou de soda, emballages de gâteaux ou de parts de pizza, serviettes en papier froissées. Le silence est à peine troublé par les échos de mastication et d'absorption de liquide, le cliquetis des claviers des portables ou des tablettes. Les deux rescapés avaient fait le détour par les urgences de l'Hôtel-Dieu et en étaient ressortis bons pour le service. Dans le bureau voisin, la cafetière électrique souffle de la vapeur comme une vieille locomotive à deux doigts de l'implosion.

« Tout le monde a fini ? demande Durrieu en s'essuyant la bouche. On s'y met ? »

En quelques instants, le dépotoir accumulé sur le bureau a atterri dans les papiers à papier de la brigade. Amadou Samb va chercher un rouleau d'essuie-tout, un spray nettoyant, et efface au mieux les traces des agapes. Le Pacha, affalé dans son fauteuil, concentré sur le maniement du cure-dents qu'il agite dans sa bouche, suit des yeux les opérations de nettoyage, visiblement satisfait de l'efficacité de son collaborateur. Thom pose cafetière, tasses, sucre et cuillères en plastique sur le bureau et tous s'asseyent, installant à portée de main, qui son téléphone, qui son ordi. Le commissaire se redresse.

« On coupe tous ces engins de malheur le temps que Santini nous raconte ce qu'il s'est passé au Moulin. Après, on rebranche. OK ? La règle, désormais, c'est que tout le monde active son haut-parleur en cas d'appel, à moins que ce ne soit un truc perso. On gagnera du temps. »

Tous obtempèrent. À regret avec la subite impression d'être en orbite dans un vaisseau spatial coupé de toute communication avec la

Terre.

« Commissaire Santini ? dit le chef en croisant les bras sur son ventre qui fait des plis.

— Hélas, commissaire, ça va être court ! On n'a rien vu venir... Donc, la nuit a été calme, le commandant Samb et moi nous sommes relayés toutes les trois heures pour faire des rondes. Quand le jour s'est levé, on a pris un café avec Anne Lemarchand. Puis, elle s'est préparée et est partie pour la fac. On est retournés dans la cuisine refaire du café. On était installés autour de la table quand ça nous est tombé dessus. Littéralement. Je me suis retrouvée coiffée d'une sorte de cagoule et j'ai eu beau essayer de me débattre, on m'a ligoté les poignets.

— Pas mieux ! confirme Amadou Samb.

— Et vous n'avez pas vu vos agresseurs ? demande Thom. Rien entendu ?

— Désolé, non ! soupire le commandant.

— Combien étaient-ils ? »

Santini ferme les yeux et se concentre sur ses sensations.

« Trois, je dirais. »

Le commandant acquiesce.

« Trois hommes.

— Vous ne pouvez donc pas en faire une description, même grossière ? »

Les deux fonctionnaires remuent la tête négativement. Santini regarde par la fenêtre.

« Ils devaient déjà être planqués dans les environs, prêts à nous coincer. Au Moulin, on les aurait repérés. »

Samb s'étire.

« Mais ils étaient nerveux. Rien d'un plan élaboré, planifié...

— Donc, ils agissaient dans l'urgence, dit Thom.

— Ensuite ? grogne Durrieu, prenant des notes acharnées de son écriture hiéroglyphique.

— Après ? souffle Doudou. Je me souviens d'une pression sur le nez. Interminable. Comme du chloroforme. Mais à effet plus rapide. »

Le commandant Samb acquiesce.

« Voilà ! dit la commissaire. Et on s'est réveillés bâillonnés et ligotés dans la cabane à Meudon. »

Chacun s'abîme dans ses pensées.

« Il fallait qu'ils vous éloignent du Moulin, dit lentement Durrieu. Comme ils devaient éloigner le trop curieux Thom de la maison de Meudon. »

Thom intervient :

« La deuxième cave sous le cellier. »

Regard méfiant du patron.

« C'est là que se trouvait ce qu'ils voulaient récupérer.

— Oui, dit Santini. Quelque chose qui devait disparaître.

— OK, dit le boss en grattant son crâne dégarni. On attend les rapports des collègues. »

Il grogne encore.

« Hyper gonflée, la Maillefeux, quand même ! Ou complètement idiote. Vous faire emmener jusqu'à Meudon, c'est signer des aveux. »

Thom se lève.

« Ou elle s'est trouvée acculée et c'est un geste désespéré ou ce n'est pas elle qui a donné l'ordre.

— Pardon ?

— Les agresseurs, ils viennent d'où ? De qui reçoivent-ils leurs ordres ? Maillefeux a disparu depuis quelques jours. Rousseau ? Non plus. Pas l'envergure. Alors, les kidnappeurs obéissent à qui ? Et qui les paient ? Pas le genre de types qui bossent pour la gloire. »

Samb suçote le bout de son crayon.

« En tout cas, tata Florence et les donneurs d'ordres semblent avoir les mêmes intérêts. »

Un long silence. Le tic-tac de la pendule murale devient assourdissant. Durrieu se gratte le crâne.

« On rallume tous les engins. »

Tous s'exécutent avec empressement, comme soulagés de se reconnecter à la planète. Durrieu, en rebranchant son portable du bout d'un ongle, les regarde, amusé.

« D'après le témoignage du vieux Fournier, vous avez fait le trajet Thiberville-Meudon dans une ambulance du genre de celle garée dans le garage de Maillefeux.

— Ou c'est le même véhicule », harsarde Thom.

Regard noir du chef qui reprend ses prérogatives.

« Moi, je parie une tournée aux *Trois Palais* qu'on retrouvera sous peu le véhicule carbonisé ou au fond d'un lac dans un coin perdu. Et, à propos de bagnole, désolé de vous le dire, ma chère collègue, mais

ils ont aussi évacué votre voiture perso à l'aide d'une dépanneuse. Quant à vous dire où elle s'est rendue à cette heure... »

Le commandant Samb croise les bras.

« Balèzes, les mecs ! Aucune patrouille de police sur le trajet ne se serait inquiétée de voir passer une ambulance et une dépanneuse.

— Ouais, c'est bien vu ! approuve Thom. Une organisation quasi parfaite. Quoique... »

Durrieu lève la tête.

« Oui, Thom ? »

Un bip annonçant l'arrivée d'un courriel résonne dans le bureau voisin. Samb se précipite. Au bout de quelques secondes, sa voix s'élève :

« Le rapport liminaire de la PTS. Je vous le transfère, commissaire. »

Le même bip se reproduit et le commissaire regarde son écran, les yeux ronds.

« Quelqu'un peut m'aider ? Je sais pas trop comment on ouvre ces machins-là. »

Samb sourit, fait le tour du bureau et lance l'impression du document. Une seule page qu'il tend à Durrieu.

« Vous nous faites la lecture, commissaire ?

— À vous l'honneur, ma chère collègue ! »

PTS. Brigade de Lisieux.

À l'attention de la commissaire Santini, brigade PJ Lisieux. Copie au commissaire Durrieu, brigade PJ Quai des Orfèvres.

Selon vos ordres, nous nous sommes rendus, ce matin, au lieu-dit le Moulin. Commune de Thiberville (Eure). Inspection de la cave indiquée sur votre réquisition. À noter dans le P-V final : les analyses effectuées l'ont été en absence de tout autre fonctionnaire que ceux de nos services et donc en l'absence d'ordre quant à la direction des recherches.

Premières constatations.

La cave est un espace voûté de 22 m². Nous avons noté que le sol a été retourné. La terre est plus ou moins sèche selon les endroits. Elle a donc été remuée à plusieurs reprises. Nous avons

entrepris le creusement du sol. Nous avons trouvé cinq cadavres à moins d'un mètre de profondeur. A priori des deux sexes mais probablement des adolescents ou jeunes adultes. Deux d'entre eux à l'état de squelette. Les dépouilles ont été acheminées sur l'IML de Rouen.

Rapport complémentaire à suivre au plus vite.

Avec mes respects.

Commandant Letourneur.

Durrieu s'est tassé dans son fauteuil. Il est pâlot.

« Nom de Dieu de nom de Dieu !... »

Ses collègues ne sont pas plus frais et essaient de reprendre leurs esprits. Thom réagit le premier et allume une cigarette d'un geste hésitant.

« Une organisation *presque* parfaite, je vous disais. En éloignant nos amis, ils pensaient avoir le champ libre pour finir leur sale boulot. Mais ils se sont cassé le nez sur la PTS et l'IJ. Je suppose qu'il devait y avoir une voiture planquée en surveillance dans les parages qui, en voyant approcher les camions de nos services, a prévenu les mecs en attente au Moulin. Ils ont eu le temps d'enlever nos amis, mais pas de faire le ménage de la cave. Ils sont loin, maintenant. »

Durrieu se gratte le sommet du crâne.

« OK. Doudou, tu veux être gentil de faire suivre ce prérapport à Grinberg. Je vais l'appeler. Je veux son avis.

— Bien, patron. »

Santini se cabre et se redresse sur son siège.

« Commissaire Durrieu, nos collègues de Rouen ont toutes les compétences nécessaires, vous savez ! »

Le commissaire lève une main apaisante.

« Je sais, Laura. C'est pas le problème ! Mais le temps qu'ils fassent les autopsies et qu'on reçoive leur rapport... Il faut qu'on avance. J'ai juste besoin d'un avis. Inutile de vous préciser que, dans la hiérarchie, ça commence à s'agiter. »

Il brandit le rapport de la PTS devant lui.

« Et quand ils vont apprendre ça !... »

Il lève la tête vers Thom.

« Donc, tu penses aussi qu'ils devraient évacuer les cadavres de la cave ? »

Le détective tend les jambes, croise les mains sur la nuque et ferme les yeux. Le commandant Samb est allé s'accouder à la fenêtre et sirote son café. Le grand chef pousse une sorte de barrissement.

« Ouais ! Si quelqu'un a une idée sur quoi que ce soit, je prends ! Commandant Samb ! Vous êtes avec nous ou on vous ennuie ? »

Le commandant se redresse.

« Pardon, chef. Je réfléchissais à votre question.

— Cinq cadavres à évacuer ! soupire la commissaire. On a de l'aspirine, ici ? »

Le commandant se dirige vers le bureau adjacent.

« Je vous amène ça, commissaire. Je crois que j'en ai besoin aussi. Deux cachets, ça va ?

— Une organisation *presque* parfaite, insiste Thom.

— Saloperie de chloroforme, râle la commissaire en se massant la nuque.

— Quel type de véhicule assez grand pourrait arpenter routes et autoroutes sans que la gendarmerie y prête attention ? »

Samb pose sur le bureau deux gobelets où les cachets effervescents fondent avec leur doux pétilllement. Il retourne avec le sien à la fenêtre. Durrieu avale une gorgée de café.

« Un hélico ? Un petit biplace ? Il doit bien y avoir des aérodromes pas loin mais...

— Je confirme, dit Santini. Mais ?

— Mais il faut des autorisations de décollage, un plan de vol... Trop compliqué ! Non, c'est pas ça. Et puis, ça aurait alerté tous les environs. »

Le détective ouvre les yeux.

« On fait fausse route, René ! Je ne sais pas encore le "comment" du transport mais je crois que je connais la destination prévue pour les corps de la cave.

— On t'écoute.

— C'est une hypothèse un peu dingue et qui ne va pas te plaire...

— *Mmmpf !*

— Mais tant pis ! Première question. Pourquoi Florence Maillefeux a-t-elle fait enterrer la mère des enfants à Meudon et pas au cimetière de Thiberville ?

— Je ne vois pas bien le rapport avec notre problème du jour ! grogne la commissaire.

— Laisse-moi finir !

— Mais on le sait pourquoi ! râle le Pacha. Anne nous l'a dit, le caveau de Thiberville était plein. Où tu veux en venir ? »

Thom se redresse et sort son portable dont il enclenche le haut-parleur.

« Monsieur Fournier ?

— Mmmm...

— Je vous réveille ?

— Je faisais une petite sieste... Je peux vous aider ?

— Juste une question. Anne Lemarchand nous a dit que sa mère avait été enterrée à Meudon parce que le caveau à Thiberville était plein. »

Un silence sur la ligne.

« Qui lui a dit ça ?

— Sa tante Florence ou son père, je suppose.

— Mais c'est n'importe quoi ! Il y a huit places dans le caveau de Thiberville et il n'y a que les cercueils du père et de la mère de M. Lemarchand. Et d'après ce que j'ai vu à l'enterrement de madame, c'est plutôt celui de Meudon qui est plein. Ils ont même dû mettre son cercueil à même le sol.

— OK, monsieur Fournier.

— Même nous, on n'a pas compris pourquoi ils expédiaient la pauvre Marie si loin du Moulin. De sa famille. On lui a posé la question mais cette espèce de salope nous a dit de nous occuper de nos affaires. C'est quoi le rapport avec Arnaud ?

— Aucun, monsieur Fournier. Une enquête, ça part parfois dans tous les sens. On cherche, vous comprenez ? On vous rappelle.

— Je pars au Moulin pour m'occuper des chevaux et attendre le retour d'Anne. Vous allez nous envoyer des renforts, comme la nuit dernière ? »

Thom jette un œil vers Durrieu, qui secoue la tête négativement.

« On est sûrs qu'il n'y a plus de danger maintenant.

— Je vais quand même dormir au Moulin ce soir. Je ne veux pas laisser Anne toute seule.

— C'est une bonne idée. Merci, monsieur Fournier. »

Le commissaire réfléchit un moment en fixant son ami.

« Tu penses que Maillefeux et ses petits copains prévoyaient de mettre les corps de la cave dans le caveau des Lemarchand à

Thiberville, ni vu ni connu ? Ça ne tient pas ! Tu sais le bazar que c'est d'ouvrir et de refermer une tombe ! »

Santini a ouvert son iPhone et tapote sur le clavier.

« Vous cherchez quoi, Santini ? »

La commissaire ignore l'intervention et continue sa recherche.

« Regardez ! »

Elle agrandit l'image, tend son portable à Durrieu.

« Le cimetière est très en dehors du village. Au petit jour, organisés comme ils le sont... C'est jouable !

— Je n'y crois pas ! Et pourquoi ils ne l'auraient pas fait tout de suite ? Pourquoi les enterrer *d'abord* dans la cave ?

— Parce que les cadavres ne sont pas arrivés tous en même temps. Et parce qu'ils se croyaient peinards. Il n'y avait pas le feu. Seulement, Arnaud met le nez dans leurs combines et, ça, ils ne l'avaient pas anticipé. Maillefeux se volatilise et, nous, on commence à tourner autour du Moulin... Alors, la joyeuse bande reçoit l'ordre d'effacer toutes les traces. Et éventuellement, comme l'a évoqué la commissaire, de nous jeter tata en pâture.

— Un ordre de qui ? demande Thom. La clef de l'affaire est là.

— Juste une question, quand même, dit Santini. D'où viennent les corps ? Qu'est-ce qu'ils font là ? Qui sont-ils ? »

Les enquêteurs réfléchissent mais leur esprit tourne à vide.

Le commandant Samb pose un gobelet devant le chef et s'écrie soudain :

« Ça y est ! Convoyeurs de fonds ! »

Durrieu, qui a sursauté, le regarde, furibard.

« Quoi "convoyeurs de fonds" ? Ça va pas de crier comme ça !

— Pardon, patron ! Ça m'a échappé. On cherchait quel type de véhicule passerait inaperçu aux yeux des collègues. Je n'ai trouvé que ça.

— Pas mal, approuve Santini.

— Ouai », confirme Thom.

Nouveau barrissement du commissaire qui finit d'engloutir l'aspirine.

« Attends que les cachets fondent, René !

— Commandant, appelez-moi Grinberg à l'IML. N'oubliez pas le haut-parleur ! »

Le patron se gratte encore la tête et tambourine le bord de son

bureau du bout des doigts.

« Prof ? C'est Durrieu. Je vous dérange ?

— Je viens juste de lire le prérapport que vous m'avez envoyé. C'est une histoire de dingue, votre affaire ! Mais je connais le légiste de Rouen, vous pouvez lui faire confiance. C'est un ami et c'est une pointure. Je ne vois pas ce que je peux faire pour vous.

— J'ai deux ou trois questions, si vous avez deux minutes. J'essaie de faire une ébauche de chronologie !

— Dites-moi.

— Il faut combien de temps pour qu'un cadavre devienne squelette ? »

Le professeur pousse un long soupir.

« Vous m'avez posé la question mille fois, cher ami ! Impossible de vous répondre, je vous l'ai déjà dit. Ça dépend de tellement de paramètres ! Tout entre en jeu, l'humidité du lieu, la chaleur...

— Je peux vous dire, intervient Santini en direction du portable, que deux gros tuyaux d'eau chaude, provenant de la chaudière à l'étage au-dessus, passent au ras du sol de part et d'autre de la cave.

— Ça a pu influencer, effectivement. Ça dépend aussi si le corps est resté longtemps à l'air libre avant d'être enterré. Si la terre est sèche et chaude ou humide... Ce sont des spéculations inutiles, je n'ai pas assez d'éléments. Il faudrait que je voie les lieux et les corps. Et je n'ai pas, éthiquement, l'habitude d'interférer dans le boulot de mes collègues.

— Mais c'est un ami à vous ? insiste Durrieu. Vous ne pourriez pas le contacter ? En douceur, bien sûr. Avec des gants. Pour voir comment ça avance. Je sais qu'eux aussi sont débordés mais s'il pouvait accélérer un peu. Vous voyez ? »

Grinberg éclate de rire.

« Vous êtes incroyable, commissaire ! D'accord, je vais essayer de l'appeler au plus tôt.

— Génial, prof ! Merci beaucoup. On se rappelle lundi ?

— Je ne vous promets rien !

— On verra bien. Encore merci. »

Le portable de la commissaire bourdonne encore. Elle tend la main en bâillant.

« Commissaire Santini ?

— Oui.

— C'est Rinaldi de la BAC. On a localisé votre voiture. À deux pas de la maison où vous avez été retrouvée à Meudon.

— Super !

— Pas de problème. La PTS a fait les prélèvements de routine mais vous pouvez la récupérer.

— Merci, Rinaldi. »

Elle coupe la communication et bâille encore.

« Commissaire, si vous n'avez plus besoin de moi, j'aimerais bien aller me reposer. Deux nuits sans dormir, c'est un peu beaucoup pour moi.

— Vous voulez que j'envoie quelqu'un récupérer votre voiture ? Vous rentrez à Lisieux ?

— Non, là, j'ai ma dose. Je prends un taxi et je vais dormir chez ma sœur à Vanves. La voiture, je m'en occuperai demain.

— Si vous êtes mal garée, ne comptez pas sur moi pour faire sauter les prunes !

— Trop aimable, mon cher Durrieu ! »

La commissaire Santini ramasse son sac et son portable et se dirige vers la sortie en se massant le cou.

« Bon courage, messieurs ! »

Thom étouffe un bâillement.

« Un autre élément, les amis. Jusqu'à présent, la joyeuse bande ne s'en prenait qu'à des civils. Là, c'est agression, enlèvement et séquestration de deux fonctionnaires de police dans l'exercice de leurs fonctions. »

Le gros poing de Durrieu s'abat une nouvelle fois sur son bureau.

« Ils veulent la guerre. Eh bien, ils vont l'avoir ! »

Samb se gratte le menton, dubitatif.

« Ils se sentent très forts pour s'attaquer à nous. Ou ils sont plus puissants que nous le croyons. »

La commissaire, qui s'était immobilisée à l'intervention de Thom, pose la main sur la poignée de la porte.

« S'en prendre à nous, c'est peut-être aussi un aveu de faiblesse. Un grain de sable s'est glissé dans leur belle organisation et ils commencent à faire des erreurs. C'est peut-être bon signe, non ? »

Durrieu acquiesce avec un grognement.

« Reposez-vous bien, Santini.

— Je vais prendre l'air moi aussi, dit le détective en s'étirant.

— OK. Thom, tu repasses en fin de journée. Je te ferai un point. »

Il se retourne brusquement vers le commandant Samb.

« Ça va aller, Doudou ? Tu tiens le coup ? »

Sans attendre la réponse de son adjoint, le commissaire enchaîne :

« Super ! Parce que j'ai encore besoin de toi. On fait un rapport complet sur les dernières vingt-quatre heures. On envoie tout ça au proc'. J'aimerais avoir son avis. Et, après, tu rentres chez toi. »

Thom a un sourire compatissant pour le pauvre Amadou. La scène lui rappelle le temps où il travaillait avec Lucas sous les ordres du tyran qui règne entre ces murs vénérables. Il regarde les cernes qui se creusent davantage sous les yeux du commandant qu'il entend murmurer :

« Bien sûr, chef. À vos ordres. »

CHAPITRE XXIII

Quand Thom franchit la porte de la brigade en fin d'après-midi, Amadou Samb est toujours là. Il pianote à toute allure sur le clavier de son ordinateur.

« Toujours debout, commandant ?

— J'évite de penser à ma douche et à mon lit... Sinon, ça va. »

Thom pénètre dans le bureau du Pacha qui est en train de relire un épais document. Il grogne, râle, biffe, annote.

« Tu t'énerves sur quoi, René ?

— C'est le P-V de la réunion à Bruxelles. Je te raconterai. Mais qu'est-ce que tu fiches là, toi ?

— Mais René, c'est toi qui m'as dit...

— Ah, oui ? Excuse-moi. Mais toutes ces paperasses, ça me... ! »

Rien de neuf sous le soleil !

« Je finirai plus tard. »

De son geste familier quand il n'a pas envie de s'occuper d'un dossier, il entasse les feuillets et les écarte d'un geste de l'avant-bras vers un coin de sa table de travail. Le commissaire s'étire longuement, tourne la tête vers la porte.

« Amadou ! »

Un bruit de chaise raclée sur le plancher et le commandant vient s'installer à côté de Thom, carnet de notes en main.

« Bon, messieurs, je crois que nous avons bien mérité notre week-end, non ? Qu'est-ce que vous avez prévu, Amadou ?

— Dormir. Dormir. Dormir.

— Et toi, Thom ?

— Demain, j'emmène Marthe à Deauville.

— C'est chic ! Vous descendez au Normandy, j'espère ? »

Thom hausse les épaules.

« On va juste déjeuner chez une de ses cousines. »

Le commissaire regarde, abattu, l'état de son bureau. Thom le fixe.

« Pardon, René ! Je peux savoir pourquoi tu m'as demandé de repasser ?

— J'ai fait ça, moi ?... Des fois qu'il y aurait eu du neuf, je suppose ! »

Le détective lève les yeux au plafond.

« Mais bon, ce n'est pas le cas. Tu peux rentrer. Moi, je vais ranger un peu ce bordel et je vais retrouver ma petite Hélène. Thom, tu peux m'ouvrir la page des courriels ? »

Le détective le regarde, navré.

« Ben quoi ? Si j'en reçois un...

— René, il va vraiment falloir t'y mettre !

— Foutez-moi la paix avec vos gadgets ! Allez, disparaissent ! »

Thom et Samb se lèvent, impatients de quitter les lieux en vitesse avant que le boss ne change d'avis quand le téléphone sonne.

« Eh merde ! File, Amadou !

— À lundi, patron !

— File ! Thom, tu restes avec moi.

— Vos désirs sont des ordres, chef ! »

Durrieu décroche et aboie.

« Oui ?

— C'est Grinberg. Toujours au bureau ?

— Pas le choix.

— Vous avez deux minutes ? »

Le commissaire se radoucit.

« Je vous écoute, prof.

— Je ne vous dérange pas. Sûr ?

— Euh, non ! J'allais... Il faut que je... Passons. Thom est là. Il vous entend. Dites-nous !

— C'est urgent.

— Ah ! Faites-moi rire. Une nouvelle effraction à l'IML ? Au point où on en est... »

Le trait d'humour ne semble pas amuser le légiste.

« Non, il s'agit de Karine.

— Toujours pas de nouvelles ?

— J'ai à nouveau vérifié son dossier et j'ai enfin mis la main sur le numéro de sa mère adoptive. Je l'ai appelée. Elle était plutôt étonnée

de mon appel parce que non seulement Karine n'était pas avec elle, mais il n'a même jamais été question qu'elle vienne la voir.

— Une fugue ?

— Je connais bien Karine, elle a été mon élève à la fac. C'est une pathologiste surdouée, elle a *le* truc en plus pour ce boulot, mais elle est instable. Très instable. J'espère qu'elle n'est pas allée se fourrer dans une sale histoire.

— Vous pensez à quelque chose en particulier ?

— Elle a des problèmes d'alcool. Et de drogue.

— C'est emmerdant pour son boulot, ça !

— Jusque-là, son travail n'en a jamais pas pâti. Je ne sais pas à quel stade de dépendance elle en est... Seulement, l'alcool et la drogue, ça coûte cher et son salaire n'est quand même pas énorme. Il va falloir que je lui parle sérieusement. »

Durrieu fronce les sourcils.

« Si elle s'est trouvée à court d'argent, tout est possible. Elle a beaucoup changé, ces derniers temps... J'ai peur qu'elle n'ait fait de bêtises. J'ai appelé une de ses amies qui a fait un stage chez nous et j'en ai appris de belles. En quelques mois, elle a acheté une voiture et un trente mètres carrés en plein cœur du Marais. Karine lui a dit qu'elle avait touché un héritage.

— Ah oui, ça pue ! Laissez-moi réfléchir. »

Thom élève la voix en direction du téléphone.

« Moyennant un gros pourliche, Karine a pu être mêlée à l'effraction de vos bureaux. »

Nouveau long silence du légiste.

« Et à la disparition du rapport d'autopsie d'Arnaud Lemarchand...

— Je vois, souffle le commissaire. On vous rappelle.

— Bonne soirée, commissaire. Bonne soirée, Thom. »

Elle va être sympa, la soirée !

Pensif, Durrieu revient dans son bureau. Il appuie sur une touche de son poste téléphonique.

« Monsieur, c'est Durrieu. Il faudrait que je vous parle en urgence.

— L'affaire Houria/Lemarchand ? Du nouveau ?

— J'en ai peur. Vous savez si le proc' est encore là ?

— Il est en face de moi. J'active le haut-parleur. Nous vous écoutons.

— Voilà. Ça a à voir avec le Moulin de Thiberville et ma réunion à Bruxelles. »

Thom, aux aguets, plisse le front en se redressant sur son séant tandis que le big boss ajoute :

« J’attendais que vous m’en parliez. »

Le commissaire tend un bras vers sa veste d’un geste las et se tourne vers le téléphone.

« Le temps d’arriver, chef ! »

Durrieu ressent une crampe d’estomac en prenant conscience du silence presque total qui règne dans les locaux désormais déserts du 36. Les images du passé défilent. Un passé dont il n’arrive pas à se départir. Le ballet incessant des véhicules, le hurlement de sirènes, les fonctionnaires courant en tous sens. Il se lève et, le dos de plus en plus voûté, fait le tour de sa brigade entre les murs de laquelle plane le bourdonnement entêtant de la circulation, plus loin sur les quais. Soudain, il secoue plusieurs fois ses grosses épaules comme pour chasser les sales idées qui l’ont assailli et fond sur son paquet de cigarettes. Thom s’est installé dans un fauteuil en silence sans quitter le commissaire des yeux. Il le connaît assez pour savoir qu’une idée vient de germer et qu’il va la mettre à exécution sur-le-champ. Le commissaire sort son portable. D’un pouce, il fait dérouler sur l’écran de ses contacts et du bout d’un petit doigt hésitant appuie sur le nom recherché.

« Doudou ?

— Oui, patron.

— C’est quoi ce brouhaha derrière toi ? »

Durrieu entend bien le soupir impatient que le commandant essaie d’atténuer au mieux. Thom sourit.

« Je suis au supermarché. Mon frigo est vide, chef !

— Excuse-moi. Je te la fais courte. Ça concerne Karine, l’assistante du légiste.

— On l’a retrouvée ?

— Non. Elle aussi, elle semble avoir été télétransportée sur une autre planète. Mais ça pourrait avoir un rapport avec l’affaire qui nous occupe. Je viens de voir avec le proc’. Demain matin, j’aurais un mandat.

— Mais...

— Je sais, c'est dimanche mais il faut qu'on aille faire un tour chez Karine Pasteur. Disparition inquiétante. On se retrouve à 10 heures au bureau, elle n'habite pas loin.

— Je...

— OK. Ça marche ! Super. Et si tu veux, tu pourras prendre ton lundi matin pour rattraper. »

Tu parles !

« Je...

— Je te laisse, Doudou ! Ma femme va m'attendre. À demain. Et merci. »

Durrieu raccroche et tourne un regard étonné vers le détective.

« Qu'est-ce que tu fiches encore là toi ? T'as pas une maison ? »

Le nouvel appartement de Karine Pasteur n'est pas loin du Quai des Orfèvres. Les deux flics, craignant la circulation, ont décidé de s'y rendre à pied et ils ont eu le nez creux. La pluie tombe dru et, comme tous les dimanches à cette heure-là, les commerces du Marais sont pris d'assaut. Les voitures avancent pare-chocs contre pare-chocs et les coups de klaxons portent le niveau sonore au-delà du supportable.

« Écoute-moi ces cons ! » râle Durrieu alors que les deux limiers tournent dans la rue des Blancs-Manteaux.

Ils poussent le battant d'une lourde porte cochère qui se referme lentement derrière eux. Le *clac* métallique de la gâche qui reprend sa place résonne entre les hauts murs et ils traversent une cour pavée soigneusement entretenue dont le silence, après le tapage de la rue, les surprend. Malgré le temps et la pollution qui en ont ravagé les moulures et rongé les corniches, la façade du XVII^e, qui s'élève sur deux étages, percée de hautes fenêtres, est restée somptueuse.

« Luxe, calme et volupté ! dit Samb.

— Tu me l'enlèves de la bouche. »

Ils gravissent le large escalier aux marches ébréchées. Durrieu, rouge et essoufflé, sonne à trois reprises à l'unique porte du dernier étage, sous les toits.

Le commissaire palpe ses poches.

« Merde ! J'ai laissé le mandat au bureau ! »

Le commandant pose longuement l'oreille contre le lourd panneau de bois ouvragé.

« Pas grave, patron ! dit Samb. À mon avis, l'oiseau n'est pas au

nid. »

Il sort son passe-partout.

« Doudou ! Tu déconnes !

— On a le choix, chef ? »

Soupir poussif du Pacha.

« Non. Vas-y ! »

De sa main gantée, le commandant cuisine longuement la serrure de sécurité. Finalement, un claquement sec résonne sur le palier et la porte s'ouvre. Ils pénètrent dans une petite entrée sombre. L'atmosphère de l'appartement est suffocante.

« Elle aurait pu vider sa poubelle avant de se faire la malle ! » s'indigne Durrieu en enfilant une paire de gants en latex.

Plus ils avancent dans les profondeurs de l'appartement, plus l'odeur devient insupportable.

« J'ai peur qu'on ait tiré le gros lot, dit Samb en se pinçant le nez.

— Elle surtout. Eh merde ! »

Ils ouvrent les portes l'une après l'autre. Quand ils poussent celle de la salle de bains, ils se figent.

Karine Pasteur est dans son bain. Le sang qui a coulé de sa gorge, ouverte d'une oreille à l'autre, a rougi l'eau et sa tête, renversée en arrière, repose sur le rebord de la baignoire. Les pupilles exorbitées de la jeune femme fixent le plafond avec un mélange d'étonnement et de terreur.

« Nom de Dieu ! articule Durrieu, qui blanchit à vue d'œil. Faut que j'aille prendre l'air...

— J'en suis, chef ! »

Les deux enquêteurs se ruent dans le couloir et ouvrent la première fenêtre qu'ils trouvent. Ils restent agrippés à la rambarde plusieurs minutes, le temps que leur estomac se remette en place.

« Elle est là depuis plusieurs jours, dit Samb. En tout cas, ce n'est pas un suicide.

— Très drôle.

— Décidément, c'est la série. Arnaud Lemarchand aussi a été égorgé. »

Durrieu acquiesce en grommelant. Ils s'équipent des gants, masques et protège-chaussures entassés dans leurs poches et entreprennent un tour du propriétaire. Pendant que Durrieu survole les relevés de compte et autres papiers personnels trouvés dans un

petit secrétaire de la chambre de la victime, Samb explore armoires et tiroirs.

« RAS, dit le commandant en rejoignant son chef.

— Moi non plus, soupire Durrieu en reposant les papiers qu'il tient à la main. J'appelle l'IJ et la PTS. »

Au moment de sortir de l'appartement, Samb, dans l'entrée, s'arrête devant un meuble bas qu'il n'a pas remarqué en arrivant. Il appuie sur un interrupteur et le plafonnier aux verres colorés s'allume, dispensant dans la petite entrée sombre une belle lumière ocre. Il ouvre les deux battants de la petite armoire posée au sol. Elle contient une dizaine de boîtes à chaussures soigneusement alignées et empilées et qu'il entreprend d'ouvrir l'une après l'autre.

« Fétichiste ? persifle Durrieu en retirant ses gants.

— Mais, patron, je...

— Je plaisante, Amadou ! Je plaisante.

— Ah ! »

Dans la dernière boîte, plus grande que les autres, Samb trouve, retenues par de gros élastiques, des liasses de billets de 200 et 500 euros et deux paquets remplis de poudre blanche.

Durrieu émet un long sifflement.

« Bien joué !

— Tragique ! » dit Amadou Samb qui frissonne en refermant le meuble.

CHAPITRE XXIV

Thom savoure la douceur du temps. Le ciel s'est enfin dégagé et il fait bon. À Deauville aussi il a fait beau et Marthe a décidé de rester chez sa cousine. Elle rentre demain. Thom, qui a besoin de calme pour penser à l'enquête, les a quittées après le café et a pris le premier train pour Paris.

Autant que je sois dans les parages, s'il y a du nouveau.

Il est vautre sur le transat de sa petite terrasse. Héritage des parents et qu'il partageait avec Lucas, il s'adonne à sa passion du naturisme. Il garde les yeux fermés, goûtant la caresse du soleil. Il savoure la sensation de sa peau dont le derme se hérisse à chaque passage d'un courant d'air frais. Nounouche, paresseuse, s'est roulée en boule entre ses pieds et semble aussi apprécier les premiers signes du printemps précoce. Quand le portable de Thom sonne, sur la table basse du salon, il se lève en râlant et va décrocher.

« Oui, René ? Fais-moi rire. Maillefeux a réapparu !

— Non, c'est pas ça.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu as une drôle de voix. Karine ?

— Te raconterai.

— Alors, qu'est-ce qu'il se passe, Bon Dieu ?

— C'est Hélène. Elle fait ses valises. »

Thom se laisse tomber sur le canapé, les yeux ronds.

« Comment ça, elle fait ses valises ?

— Elle a besoin d'air, m'a-t-elle dit.

— Elle te quitte ? Mais...

— Non ! Non ! Tu n'y es pas !

— Alors, c'est quoi le problème ?

— Ben, ce midi, j'ai organisé un barbecue avec les voisins. Hélène adore les barbecues. Après que tout le monde est parti, elle a

commencé à charger la machine à laver et elle m'a annoncé qu'elle partait pour trois semaines voir notre fille et sa famille à Auckland. »

Thom se détend et sourit.

« C'est quoi le problème ? Elle a bien le droit d'aller voir sa fille ! Aujourd'hui, la Nouvelle-Zélande, c'est plus le bout du monde, et trois semaines, ce n'est pas la fin des temps. Tu m'as fait peur !

— C'est ma faute de toute façon.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je l'ai négligée. Ce métier me bouffe. Ça m'a toujours bouffé. Je n'ai même pas vu grandir notre fille et... elle m'a dit et redit qu'elle était fatiguée d'être toujours seule et je n'ai pas su...

— Ne commence pas à pleurer sur ton sort, René ! Hélène a épousé un commissaire de la PJ, elle savait à quoi s'attendre.

— Je sais. Elle a toujours eu beaucoup de patience. Mais ce qui me met en rogne, c'est qu'elle a tout organisé dans mon dos. Elle m'a dit que ça faisait quelques jours qu'elle préparait son projet et qu'elle a trouvé un billet sur Internet.

— Elle au moins, ricane Thom, elle fait des efforts en informatique !

— Franchement, elle aurait pu m'en parler, non ? »

Après un silence, Thom éclate de rire.

« En fait, tu paniques parce que t'es infoutu de brancher la machine à laver et que tu ne t'es jamais approché d'un fer à repasser à moins de deux mètres !

— Hélène a pensé à tout. La petite dame qui fait des ménages dans le coin viendra pour s'occuper de tout ça deux fois par semaine. Et arrête de te foutre de moi.

— Eh bien, c'est génial ! Tu auras des chemises propres et repassées le temps de ta traversée du désert. »

Thom entend le commissaire se verser un verre. Il l'imagine, le portable coincé entre le cou et l'épaule, essayant de ne pas tout renverser, puis s'affalant lourdement sur son canapé dont les coussins émettent un *psihhhh* sonore en recevant la grosse masse.

« Ce dont je me suis rendu compte, c'est que ça va être la première fois depuis vingt-cinq ans que je vais me réveiller tout seul dans la maison. Sans la personne que j'aime le plus au monde. Mais ça, tu ne peux pas comprendre. »

Un silence glacial s'installe sur la ligne et Thom entend son ami se

redresser.

« Oh, pardon ! Excuse-moi, Thom. Je ne voulais pas... Je...

— Bon. On arrête avec ça, OK ?

— Je suis vraiment désolé.

— Ça va, je te dis ! »

Durrieu se racle la gorge.

« Tu pourrais venir tôt demain au 36 ?

— Oui. Je n'ai pas d'affaire. Mais pourquoi ?

— Pour faire un point avec toi sur les derniers événements.

— Et Karine Pasteur ? Tu me racontes ?

— Justement, on verra ça demain. Gros problème. Il faut qu'on mette le turbo. Avec toi, j'y verrai plus clair.

— Flatteur ! Tu peux m'en dire un peu plus ?

— Non, Hélène m'attend dans le jardin.

— OK.

— 8 heures, c'est pas trop tôt ?

— J'y serai, patron. À demain. »

Durrieu gare sa guimbarde sur un stationnement interdit devant le portail du 36 au moment où Thom arrive. Il lui adresse un bref salut de la main et l'invite à le suivre. Le commissaire compose le code et la grille s'entrouvre avec un long couinement qui résonne dans la cour de l'institution comme dans une cave voûtée. Ils se dirigent vers la brigade. Le planton n'est pas encore arrivé. Le dos arrondi, Durrieu compose le second code qui ouvre la porte de sa brigade et va s'affaler dans le fauteuil de son bureau.

Thom se racle la gorge.

« Un café ? »

Le commissaire regarde au loin.

« OK. Bouge surtout pas ! Je m'en occupe. »

L'odeur du café envahit le bureau. Thom apporte deux tasses qu'il pose devant son ami qui entreprend de lui raconter la découverte macabre chez Karine. Le détective, abasourdi, garde sa tasse à la main sans toucher au breuvage. Soudain, le commissaire bondit sur ses pieds.

« Viens avec moi !

— On va où ?

— Viens. Un truc que j'avais envie de faire depuis longtemps. »

C'est quoi le plan ?

Thom le suit sans un mot. Ils sortent des bureaux mais Durrieu ne se dirige pas vers la sortie. Il tourne dans le couloir vers l'escalier mythique du Quai des Orfèvres et commence, laborieusement, à gravir les marches.

Durrieu est rouge et essoufflé quand ils arrivent au quatrième étage. Les deux hommes pénètrent dans leur ancienne brigade. Les pièces, transies de silence, sont totalement vides. Sur la moquette subsistent les empreintes des pieds des bureaux et des armoires, sur les murs des carrés et rectangles plus clairs où étaient épinglées cartes, photos, notes de service. La peinture a été noircie par le temps et la fumée de cigarettes. Durrieu pousse un soupir, se dirige vers une fenêtre de son antique repaire et l'ouvre. Il allume une cigarette, imité par Thom. Un silence tendu s'est installé. Ils fixent les remous de la Seine, les péniches, les bateaux-mouches, les flâneurs sur le quai. Spectacle de la surface du fleuve dont, au rez-de-chaussée, ils sont désormais privés.

« Pourquoi t'as voulu monter ici, René ?

— J'avais le bourdon.

— À cause de la Nouvelle-Zélande ? De Karine ?

— Un peu de tout ça, je suppose. »

Thom jette des regards vers le Pacha qui ne semble pas décidé à bouger de là. La pause s'éternise quand le commissaire écrase soudain sa cigarette sur le rebord de la fenêtre.

« Bon, on redescend, on a du taf !

— Bien, chef ! »

Durrieu s'arrête sur le palier, s'accoude à la rambarde et regarde la perspective de la cage d'escalier plongeant sur quatre étages.

« Je ne pourrai jamais oublier ce que j'ai vécu ici. Quand on avait épinglé un criminel qui nous avait donné du fil à retordre. Je les vois encore monter l'escalier, encadrés par les collègues qui les emmenaient chez la patronne de l'époque. Les plus flippants, c'étaient les tueurs en série. J'étais là à la montée des marches des Thierry Paulin, Guy Georges, Émile Louis et consorts. Et c'était pas le festival de Cannes, crois-moi ! Toutes les équipes étaient sur le seuil de leur bureau, dans un silence de mort. C'était étouffant. Vraiment étouffant. Juste, en fond sonore, les vociférations des journalistes et les cris des

badauds sur les quais.

— Oui, soupire Thom, qui essaie de mettre des images sur le récit de René. J'imagine l'ambiance ! »

Il frissonne.

« Tension, agressivité rentrée... Wouah ! »

Durrieu prend le temps d'allumer une autre cigarette et reste un moment silencieux en regardant le vide.

« Thom, c'est le moment de te dire un truc. Après, on n'en reparlera plus. »

Le détective sait ce que son ancien supérieur a en tête. Ses doigts se crispent sur la rambarde.

« C'est de ma faute si Lucas est mort et...

— Tu as juste fait un faux mouvement, René. Un sale concours de circonstances. »

René Durrieu lève sa grosse main.

« Laisse-moi finir. C'est irréparable et c'est comme ça. Je sais aussi les ravages que ça a faits dans ta vie. Je voulais te demander pardon. »

Le commissaire détourne la tête vers le mur, ses épaules se soulèvent par à-coups.

« René, on ne va pas se mettre à chialer ! Lucas et moi, quand on a décidé d'être flics, on connaissait les risques, sinon on aurait fait un autre boulot, tu ne crois pas ? On n'a pas eu de bol. C'est tragique mais c'est comme ça.

— Je voulais te le dire », grommelle Durrieu en mettant le pied sur la première marche.

Après une seconde d'hésitation, Thom pose la main sur l'épaule de son ami qui, surpris, tourne vers lui ses gros yeux embués.

« Tu sais, le petit bouquet que tu fais déposer tous les mois sur la tombe de Lucas, pour moi, c'est plus important que tous les mots de consolation. »

Le commissaire ouvre la bouche mais aucun son n'en sort sinon une sorte de hoquet qui reste coincé dans sa gorge. En silence, il reprend sa descente vers le plancher des vaches.

Le planton est arrivé et a entamé sur-le-champ ses allées et venues devant la porte. Le commandant Samb, qui, bien sûr, n'a pas pris son lundi, discute avec une jeune femme et un jeune homme assis sur la banquette cabossée réservée aux visiteurs. Durrieu se fige.

« C'est qui ça ?

— Les stagiaires que tu as demandés, je suppose.

— Merde ! Je les avais oubliés. »

Il s'approche d'un bond, les deux élèves se mettent au garde-à-vous comme ils ont appris à l'école.

« Repos, les enfants, dit le commissaire en poussant la porte de la brigade. Entrez ! »

Il les fait asseoir face à lui et se cale dans son fauteuil directorial. Le silence se fait et le commissaire les scrute l'un après l'autre, longuement.

« Vos noms ?

— Moi, c'est Pascal Lerois, commissaire. Lerois avec un "s". »

Thom le fixe. Le garçon n'est pas très grand, rouquin, un peu rondouillard. Il a oublié ou n'a pas eu le temps de mettre de l'ordre dans sa tignasse un peu trop longue, mais son regard attentif est toujours en mouvement. À l'affût.

Vif, sympathique et dévoué.

« C'est un grand honneur, commissaire, de... »

Durrieu lève la main pour stopper le compliment qu'il sent prêt à dégoûliner.

« C'est gentil, Lerois ! »

Il se tourne vers la jeune femme.

« Et vous ?

— Zhang Liying, commissaire. »

La jeune Asiatique est très belle, ses longs cheveux noir de jais strictement disciplinés par une queue-de-cheval. Un regard fixe qui observe, pèse, analyse tout ce qu'elle voit et entend. Des oreilles qui savent écouter. Des yeux qui savent regarder.

Intelligente, fiable et solide.

Le commissaire, visiblement rassuré, pose devant lui ses mains aux doigts croisés.

« Bien ! Alors, je vous rappelle que votre stage est prévu pour huit semaines. Je préfère vous avertir que le boulot ne va pas être exaltant tous les jours. On vous l'a expliqué à l'école et je vous le confirme. Le quotidien d'un flic, c'est pas comme dans les films. C'est beaucoup d'attentes, de paperasses. Et, *a priori*, à moins d'événements imprévus, vous ne ferez pas de terrain. D'accord ?

— À vos ordres, commissaire ! » disent les deux jeunes stagiaires

d'une même voix.

Durrieu sourit.

« Et forcez pas trop sur le protocole ! C'est plutôt familial, ici. Je suis un vieil ours pas facile, mais je ne mords pas ! Enfin... Le moins possible. »

Les deux jeunes gens se mettent à glousser.

« En mon absence, votre référent est le commandant Samb. Mais vous avez déjà fait connaissance. »

Les nouvelles recrues tournent un regard interrogateur vers Thom. Le commissaire se gratte brièvement le front.

« Alors lui, c'est Thom... Un ex... Un intervenant extérieur. »

Durrieu reste encore silencieux, son regard observant une nouvelle fois, tour à tour, les deux jeunes policiers.

« Lerois, vous répondez au téléphone, vous gérez les fadettes et les messages. Liying, les mails et vous ferez le lien avec moi quand le commandant sera absent. Des questions ?

— Non, commissaire ! répondent en chœur les deux jeunes gens.

— Samb, vous installez au mieux nos amis à côté. Faites de la place. Ça va manquer de confort mais je ne peux pas pousser les murs. Je dois vous dire qu'en ce moment, nous sommes sur des affaires difficiles et, j'insiste, délicates. Le commandant va vous raconter ce que vous avez à savoir. Au travail, les enfants ! Je compte sur vous. »

Son bras balaie l'espace désignant la direction du bureau voisin.

« Bienvenue à la Crim, les enfants ! »

Samb et les deux jeunes gens sortent de la pièce.

« Thom, sois gentil, envoie un texto à Santini et à Grinberg. Je les invite à déjeuner chez Ginette.

— Pour Karine ?

— Ouai ! »

Chez Ginette, comme toujours ce jour-là et à cette heure-là, l'atmosphère est joyeuse. Les clients se racontent leur week-end. Tournées d'apéro. Rires. La patronne, concentrée sur le service, navigue, avec son impeccable efficacité, entre le bar, la petite cuisine et la salle. Au fond du troquet, un peu à l'écart du tumulte, autour de la table attitrée de Durrieu, l'ambiance est différente. Le commissaire vient de faire le récit à ses interlocuteurs de ce que Samb et lui avaient découvert dans l'appartement de Karine Pasteur. Ginette s'était

approchée, tout sourire, les menus à la main mais son sourire s'était vite effacé à la vue de la tête de ses hôtes et face au silence lourd qui règne autour de la table.

« Un apéritif ? hasarde-t-elle, intimidée.

— Une bouteille de beaujolais, s'il vous plaît, Ginette. »

La taulière pose les menus sur la table et s'éloigne sans demander son reste.

Thom lève la tête vers Grinberg.

« Ça va aller, prof ?

— Comment ça pourrait aller ?

— Vous n'êtes pas responsable.

— Bien sûr que j'ai ma part de responsabilité ! s'exclame le professeur. J'ai vu qu'elle n'allait pas bien. J'aurais dû trouver le temps de lui parler et... »

Ginette débouche la bouteille et la pose sur la table. Durrieu remplit les verres. Ils boivent une gorgée. Le regard du professeur s'assombrit davantage.

« Si on m'avait dit qu'un jour je devrais autopsier le corps de Karine !

— Vous ne pouvez pas vous faire remplacer ? demande Thom.

— Pas assez de personnel. Les autres légistes sont encore trop frais pour que je les laisse opérer seuls sur ce cas-là. Et puis, je dois le faire. Buons à Karine. »

Ils portent un toast silencieux. Durrieu se redresse sur sa chaise.

« Du nouveau, Santini ?

— Une nouvelle affaire... quoique... il y a eu une autre disparition, il y a une dizaine de jours. Un adolescent qui vit à Pont-Audemer dans l'Eure, en nourrice chez ses grands-parents.

— Encore l'Eure ! » souligne Thom.

Durrieu tourne la tête vers lui et le fixe, sourcils froncés.

« C'est un gamin fugueur, enchaîne la commissaire. Il disparaissait parfois des jours entiers, ce n'est que ce matin qu'ils ont commencé à s'inquiéter.

— Son nom ? demande Durrieu.

— Ludovic... euh... Bergman. Pardon, mais il faut que je commande à manger, sinon je vais tomber. »

Ginette, de son petit pas décidé, s'approche et prend la commande.

« Quel âge ? se renseigne Thom.

— 18 ans dans deux mois. Après le déjeuner, je fonce à Pont-Audemer voir les grands-parents. Les parents habitent à Paris dans le 18^e arrondissement.

— Vous avez leurs coordonnées ? »

Santini tapote sur le clavier de son portable.

« Tu notes tout ça, mon petit Thom ?

— Revenons-en au Moulin ! » rajoute la jeune femme.

Elle s'interrompt pour passer sa commande et se servir un nouveau fond de beaujolais.

« Excusez-moi, mais je cours depuis 6 heures du matin. »

Elle boit une gorgée. Durrieu frappe distraitemment le plat de son couteau contre la paume de sa main.

« Je n'arrive pas à digérer qu'on soit passés à côté de cette cave ! »

Elle jette un coup d'œil à Thom qui regarde ailleurs.

« Quand je suis descendue dans la cave à vins de Maillefeux, la première fois, mon inconscient avait noté un truc bizarre mais j'étais totalement incapable de me souvenir de ce que c'était. Et ça a fini par revenir. Dans cette cave impeccable, cette étagère pas alignée comme les autres, ça ne collait pas. Tout le reste de la pièce était organisé à la perfection, coupé au cordeau par des artisans consciencieux. »

Le commissaire se renfrogne.

« Je vieillis !

— Moi non plus, j'avais rien vu ! renchérit Thom, l'air détaché.

— Ne vous frappez pas, messieurs, mes gars non plus n'ont rien vu.

— On a perdu un temps précieux ! râle le commissaire.

— J'ai eu le chef de la PTS ce matin. Il confirme leurs premières constatations. Donc, les corps étaient alignés côte à côte et tête-bêche sur toute la surface du local. Ce ne sont pas des adultes. Et ils ont été enterrés à des dates différentes. Les légistes ont pris le relais. »

Les convives s'aperçoivent alors que Ginette se tient près de la table, pétrifiée, les assiettes commandées posées sur un grand plateau. Elle a surpris les dernières bribes de la conversation et fixe la commissaire Santini de ses yeux ronds.

« Oui, Ginette ? gronde Durrieu. On peut faire quelque chose pour vous ?

— Euh, non... Voilà vos plats du jour. Vous avez des drôles de conversations à table, vous ! »

Elle tourne vivement les talons et s'éloigne non sans avoir jeté,

par-dessus son épaule, un nouveau regard inquiet vers la collègue du commissaire.

« J'espère qu'on ne va pas avoir d'autres surprises du même genre dans les parages du Moulin, dit le commissaire en frissonnant.

— On a fouillé un peu partout, mais on n'a rien trouvé de plus. En ce moment, la PTS sonde le terrain et les environs avec le matériel *ad hoc*. »

Durrieu tape du poing sur la table.

« Maintenant, c'est officiel. Maillefeux est mouillée ! Et son demi-frère ?... À voir !

— Lui ? s'exclame Thom. Qu'il ait fermé les yeux, possible. Mais qu'il ait mis les mains dans le cambouis ?... Il a pas les...

— Admettons ! le coupe Santini qui n'avait jamais aimé les relents poisseux de culture machiste qui régnaient dans sa corporation. Alors soit elle a commandité ces crimes... Mais il va falloir trouver un mobile solide ! Soit, moyennant finance, elle a autorisé que le Moulin serve de dépôt.

— Un dépôt-vente ? » murmure Thom.

Un silence gêné accueille la blague.

« Toujours aucune trace d'elle ? intervient le légiste.

— Non, répond Samb.

— Sa carte bleue ? » insiste Santini.

Durrieu balance la tête négativement.

« Elle ne s'en est plus servie depuis qu'elle a disparu. Pas folle ! Je suppose qu'elle doit se trimballer avec du cash plein les poches. *Idem* pour son portable. Elle s'en est sûrement débarrassée pour un prépayé.

— Qu'est-ce que ça a donné avec Rousseau ? demande la commissaire.

— Je savais qu'il était coriace mais pas à ce point-là ! Les gars l'ont cuisiné pendant deux heures. Trois flics en mode vol de rapaces tournaient autour de son bureau, mais il maintient sa version. Il n'en démord pas. Rachid a fugué. »

Santini, qui a déjà fini son plat, lève un couteau sentencieux.

« On peut lever le pied sur le Moulin. Le vieux jardinier nous a dit avoir encore vu une voiture traîner dans le coin. Comme ils nous observaient, ils ont compris qu'on a trouvé la cave et donc ne vont plus s'attarder dans les parages. J'ai quand même conseillé à Anne d'aller se poser quelque temps dans le studio de son frère à Paris.

— Bonne initiative, Santini ! approuve Durrieu.

— Vous êtes trop aimable, répond la commissaire avec un sourire en biais.

— Ça me fait vraiment suer, mais il va falloir que je fasse un aller-retour au Moulin pour voir ça. Ginette ! L'addition ! Tu fais quoi, Thom ?

— Je dois rédiger le rapport de ma dernière filoché.

— On se retrouve au bureau vers 18 heures. »

Le détective sourit.

Au bureau !

Thom s'émerveille toujours de la capacité de Durrieu à se souvenir ou à oublier qu'ils ne bossaient plus ensemble. Quand ça l'arrangeait.

Tous se lèvent et le légiste ouvre la marche vers la sortie, le dos voûté.

« Ça va aller, prof ? demande Durrieu en posant la main sur son épaule.

— Karine m'attend.

— Courage ! Thom, sois mignon. Appelle le bureau. Dis à Samb de contacter les Bergman pour les prévenir qu'on va passer. »

Interloqué, Thom regarde son ex-patron.

« Mais bien sûr ! À vos ordres, chef ! »

Où on a tort de croire qu'il
y a des limites à l'horreur

CHAPITRE XXV

Dans un silence concentré, Liying pianote à toute allure sur le clavier de son ordinateur et Lerois épluche les fadettes du portable de Rachid Houria. Durrieu traverse la pièce à grandes enjambées et fonce dans son bureau, escorté du commandant Samb. Le commissaire s'appuie au dossier de son fauteuil en soufflant.

« Les parents de Ludovic Bergman confirment que c'est un gamin fugueur, plutôt secret, mais que, d'habitude, il s'arrange toujours pour leur laisser un message pour les rassurer. Ils ne connaissent pas ses copains. Ça va faire deux ans qu'ils l'ont confié aux parents de Mme Bergman. Et visiblement, c'est pour eux un soulagement. De toute façon, il va être majeur... Mais on n'a rien appris de plus. Lerois ! J'attends un appel de Santini. Peut-être a-t-elle eu du nouveau chez les grands-parents. »

Durrieu essaie de défroisser la photo du gamin que les parents lui ont remise et qu'il a enfournée dans sa poche.

« Tenez, Liying. Le petit Bergman. Vous me préparez un avis de disparition inquiétante. »

Vautré sur son bureau, sourcils froncés, le Pacha lit une note posée devant lui quand Thom et Santini pénètrent dans la pièce.

« Asseyez-vous ! »

Le commissaire lève la voix.

« Lerois ! Vous m'appellez la brigade financière. Vous demandez Chantal Loustal. »

Il décroche son poste dont la sonnerie commence à montrer d'inquiétants signes de fatigue et sa voix prend soudain un ton suave inhabituel.

« Ma petite Chantal ? On a bien reçu les comptes de Maillefeux.

C'est super ! On va étudier ça immédiatement. Écoute, ma grande, j'ai besoin que tu me sortes un autre dossier. Priorité absolue. Tu notes ? Je voudrais récupérer les comptes persos du docteur Alain Rousseau qui dirige le foyer où Houria a été placé... C'est le directeur, oui. Il habite là, oui.

— ...

— Je sais que vous les avez déjà épluchés et j'ai lu votre rapport, mais j'aimerais y jeter un coup d'œil. À tête reposée. Et puis, il y a de nouveaux éléments.

— ...

— C'est la même enquête ! Je ne vais pas encore déranger le proc' pour ça. Oui, ça urge ! Et même plus que ça. Merci, ma belle ! Et tant que tu y es, il me faudrait les comptes du foyer de Mantes.

— ...

— Oui, ça sera tout ! »

Il raccroche sous le regard ironique de Thom et de la commissaire.

« On devient bien familier avec ses collègues, chef !

— Une stratégie pour gagner du temps, mon fils. »

Samb secoue la tête sur ses notes en étouffant un sourire.

« Des nouvelles du papa Lemarchand ? demande Thom.

— J'ai eu l'institut Le Doyen. Il se remet plutôt vite et bien. Le docteur pense que le fait d'être éloigné du Moulin a été bénéfique. Il va sortir demain, mais il veut aller s'installer à Meudon, chez sa chère sœur. »

Le commissaire décroche son téléphone, appuie sur une touche puis sur celle du haut-parleur.

« Delberg ? C'est Durrieu. Vous avez fini à Meudon ?

— On a exploré le terrain et le voisinage. C'est clean.

— On peut lever les scellés ?

— Affirmatif. »

Ils raccrochent.

« Lerois ! Vous rappelez l'institut Le Doyen. Il peut confirmer à Lemarchand que la maison à Meudon sera accessible demain et qu'il peut s'y installer.

— Très bien, commissaire. »

Durrieu se frotte les mains.

« Je pensais attendre un peu mais puisque papa Lemarchand a repris du poil de la bête, je le veux ici, demain à 14 heures. Vous avez

entendu, Liying ?

— Oui, commissaire.

— Vous faites porter la convocation par motard à l'institut.

— Bien, chef !

— Santini, des nouvelles d'Anne ?

— J'ai dû batailler pour la convaincre. Elle a finalement accepté de s'installer dans le studio d'Arnaud à Paris. Je lui ai dit que le vieux Fournier irait au Moulin deux fois par jour pour s'occuper des chevaux, elle a cédé.

— Comment va-t-elle ? » demande la commissaire.

Thom a un petit sourire.

« Comme quelqu'un qui, en quelques jours, apprend que son frère a été égorgé, découvre un pendu, apprend qu'on va exhumer le corps de sa mère et que son père, après un détour par la case asile, va être convoqué au Quai des Orfèvres... »

Durrieu pousse un soupir.

« Pauvre môme ! »

Un silence plane. Durrieu, soudain, couche son torse lourd sur le bureau en tendant les mains vers trois dossiers posés au bord, à la limite de la chute. Il en balance un à Samb et un autre à Santini. Les deux enquêteurs ont juste le temps de les saisir au vol.

« Les comptes de Maillefeux. Liying !

— Oui, commissaire !

— Venez ici, s'il vous plaît. »

Dès que la stagiaire a franchi le bureau du big boss, il lui tend le dernier dossier.

« Vous me faites un rapport sur les comptes de notre suspecte.

— Maintenant ?

— Maintenant.

— Entendu, commissaire ! »

Elle retourne à son poste le dossier sous le bras et Durrieu se lève.

« Vous me faites le compte-rendu quand je reviens. Je file au Bastion voir le boss. »

Le commissaire frappe dans ses mains comme un maître d'école.

« Les enfants ! »

Samb lève la tête, celle de Liying apparaît derrière le chambranle de la porte et Santini jette au commissaire un regard noir qui feint d'ignorer.

« Concernant les comptes, vous vous focalisez sur les mouvements inhabituels, bizarres ; sinon vous synthétisez. OK ? »

Le commissaire quitte les lieux en faisant claquer la porte. Les trois enquêteurs se penchent sur les dossiers et commencent à éplucher les comptes de la mystérieuse tante Florence dans un silence redevenu monacal.

À 10 heures, Durrieu réintègre son antre. Il s'effondre dans son fauteuil.

« J'en ai marre qu'il me mette la pression ! Liying ! Venez avec nous. Alors, les amis ? Je vous écoute. Vous me la faites hyper condensée. Liying, c'est à vous.

— À la mort de son père, Florence Maillefeux a reçu, en héritage, la maison de Meudon et 1 200 000 euros. Elle a pris en charge des travaux de réfection au Moulin. Au fil des mois, il y a eu une avalanche de règlements des travaux de Thiberville à des artisans menuisiers, maçons, peintres... Pratiquement tous basés dans le département. À l'époque, elle s'est lancée dans la spéculation boursière. Ses nombreux placements se sont avérés catastrophiques.

— Donc, cette feignasse avait alors quasiment asséché son pécule. »

Zhang Liying approuve.

« Affirmatif, chef ! Le seul élément inexplicable à cette période. Elle a fait un gros chèque à la faculté de médecine.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'étonne le commissaire. Vous me notez ça, commandant ?

— Sa situation financière était donc préoccupante », rajoute Liying en guise de conclusion.

Santini prend la parole :

« Elle était au bord du gouffre, vous voulez dire ! Mais il y a deux ans, revirement de situation. Elle commence à recevoir, irrégulièrement, sur un autre compte, des virements bancaires allant de 5 000 à 10 000 euros.

— C'est quand elle a rouvert son labo et repris ses travaux, souligne Thom.

— Exact », confirme Durrieu.

La commissaire poursuit :

« Huit mois après, elle rachète la majorité des parts du foyer de

Mantes. »

Thom ricane.

« Je me goure ou c'est pile l'époque où Alain Rousseau en prend la direction ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? » demande Durrieu, intrigué.

Le détective mime le geste de se coller un sparadrap sur la bouche.

« Pas de commentaire. Faut que je vérifie quelques trucs avant... »

Le Pacha hausse ses lourdes épaules et fait signe à Santini de poursuivre.

« Depuis, elle reçoit, toujours irrégulièrement, des virements allant de 10 000 à 30 000 euros. »

Le commissaire tourne la tête vers le commandant.

« Amadou ?

— Tous ses virements proviennent d'une même banque. La Universal Global Bank basée en Georvanie.

— La Georvanie. C'est où, déjà ?

— Regardez ! »

Le commandant tend, tout à tour, à ses collègues l'écran de sa tablette sur lequel il a affiché une carte de l'Europe de l'Est avec un point rouge en surimpression.

« Un micro-État. Un paradis fiscal. C'est la Suisse ou Panama si vous voulez. Mais en microscopique.

— Ça craint, souffle Thom.

— Ça pue, oui ! renchérit Durrieu. Merci, Liying ! Bon résumé. Vous pouvez retourner à votre poste.

— Merci, commissaire. »

Quand la stagiaire a refermé la porte derrière elle, les trois enquêteurs se mettent à réfléchir tout haut, se coupant la parole.

« Ça a un rapport avec les photos des mômes.

— Lequel ?

— Un réseau pédophile ?

— Vous rigolez ?

— Un trafic d'adoption ?

— Plus crédible. Elle dirige un foyer d'accueil pour orphelins dont le directeur est à sa botte.

— Mouais...

— La drogue, on l'a déjà écartée.

— Elle fabriquait peut-être des substances chimiques dans son labo.

— Une organisation terroriste ?

— Il faut des infrastructures lourdes pour ça. Elle n'est fichée nulle part.

— Quoi qu'elle ait trafiqué, l'ambulance servait au transport des marchandises. »

D'un coup, Thom cesse de parler, il n'écoute pas la suite des spéculations de ses collègues et un grand vide se fait dans sa tête. Les images du cauchemar qu'il a fait dans le salon de l'hôtel à Thiberville resurgissent avec une netteté qui le surprend. Les éléments du puzzle s'imbriquent à une vitesse angoissante. Mais s'il ne se trompe pas, il lui faut des preuves et il va les trouver.

La sonnerie du téléphone claironne dans le bureau voisin puis sur le poste de Durrieu.

« Oui, Lerois ?

— Le professeur Grinberg pour vous, commissaire.

— Je prends. Durrieu.

— Bonjour, commissaire.

— Oui, prof ? Alors ?

— Je vous appelle pour deux choses.

— Karine ?

— Elle a été égorgée. Ça, ça ne nécessitait pas une autopsie. Et, comme je m'y attendais, dans ses cheveux et ses tissus, on a trouvé des traces de drogue. Une grosse consommation et depuis un moment déjà.

— Vous tenez le coup, Grinberg ? »

Un silence.

« L'état civil a délivré le permis d'inhumer.

— OK. Vous scannez le rapport d'autopsie à Lerois au standard et vous me notez dessus les coordonnées de sa mère adoptive. On va la prévenir et savoir ce qu'elle compte faire du corps.

— Ma secrétaire est en train de vous l'envoyer. »

Le légiste se racle la gorge.

« Je vous appelle aussi pour l'exhumation au cimetière de Meudon.

— Merde de merde ! J'avais oublié... C'est aujourd'hui ! À midi, c'est ça ?

— Oui. Je suis en train de remplir les formulaires administratifs et

j'ai besoin de savoir qui, de la PJ, sera avec moi puisque la demande émane de vos services.

— La poisse ! grince Durrieu. Je dois déjeuner avec le grand patron et celui d'Interpol. Je ne sais pas ce qu'ils me veulent mais impossible d'y échapper. L'invitation du boss était plus un ordre qu'une invitation. Et le commandant Samb est convoqué pour son évaluation annuelle.

— Je peux y aller, moi, hasarde Thom.

— Où ça ?

— À l'exhumation.

— Et à quel titre ?

— Ah non, s'il te plaît, tu ne vas pas remettre ça ! Le professeur n'a qu'à mettre ton nom sur les papelards et je te représenterai avantageusement. Personne ne nous connaît là-bas !

— Imagine qu'il y ait un problème, je suis bon pour retourner à la circulation !

— Que veux-tu qu'il arrive ? Et puis les cimetières, c'est mon rayon !

— Allô, prof ? Bon, c'est n'importe quoi mais je vais vous envoyer Thom. Vous n'avez qu'à mettre mon nom sur le formulaire.

— C'est risqué, Durrieu. En cas de procès, si les avocats viennent à l'apprendre, ils peuvent faire annuler toute la procédure.

— *Basta*, tranche Durrieu. De toute façon, je n'ai pas le choix. »

Une brève pause.

« Et puis, je m'en fous. Moi je fais mon boulot et le Code d'instruction, ils peuvent se le carrer... »

— Commissaire, s'il vous plaît ! le coupe Santini l'œil mauvais.

— Désolé, commissaire !

— Thom n'a qu'à me rejoindre à la Rapée, on ira avec ma voiture.

— Entendu, professeur, dit Thom en direction du téléphone.

— Vous aurez les résultats de l'autopsie dès que possible, je fais passer ça en priorité. »

Durrieu raccroche. Il farfouille en soufflant dans le dossier Lemarchand posé à ses pieds. Il en extrait un papier, se redresse, tout rouge, et le tend à son ami.

« L'autorisation d'exhumation signée par le proc'. Pfff... On dirait que ça t'amuse ces horreurs.

— J'y vais pour Anne et pour Arnaud. Le papa est hors-jeu et

personne de la famille ne sera là. On doit bien ça aux mômes. »

Durrieu l'escorte jusqu'au bureau voisin.

« Lerois, l'IML vous a envoyé le rapport d'autopsie de Karine ?

— Je l'ai. Je suis en train de le lire.

— OK. Vous me trouvez les coordonnées de la gendarmerie la plus proche de l'adresse de sa mère adoptive. Qu'ils aillent la prévenir. Et qu'ils lui demandent ce qu'on fait du corps ! »

Malgré la pluie, la circulation est fluide sur le périph. La Twingo du légiste, ballottée par les rafales de vent, ouvre la route au fourgon de la morgue. Thom est un peu pâlot.

« C'est votre première exhumation, Thom ? lui demande Grinberg qui l'observe à la dérobée.

— Ça se voit tant que ça ?

— Oui, répondit le docteur dans un demi-sourire. Je suis généralement plutôt à l'aise avec ce boulot, mais ça, c'est ce qu'il y a de pire. Elle est enterrée depuis plus d'un an, c'est ça ?

— C'est ça.

— Bien, bien, bien. »

La voiture stoppe devant le portail du cimetière de Meudon gardé par une voiture de police qui en barre l'accès. Le vent s'est encore renforcé et siffle entre les tombes. Le légiste parvint, non sans mal, à ouvrir son parapluie et les deux hommes, pliant sous les rafales, s'avancent vers l'entrée. Un gendarme descend du véhicule bicolore et, tenant son képi, s'enquiert de leur identité. Au moment où ils pénètrent dans la nécropole, le véhicule de police recule pour laisser la place à celui de la morgue qui effectue un rapide demi-tour et présente le coffre au plus près de la grille. Les employés du cimetière et des pompes funèbres, emmitouflés dans des vêtements de pluie, n'attendent plus que les ordres pour officier. Tendue par des piquets au-dessus du caveau des Maillefeux, une grande bâche en plastique se tord sous les bourrasques dans des claquements assourdissants et amplifie, comme une peau de tambour, l'impact tonitruant des gouttes de pluie. Après une brève poignée de main, Thom, sans un mot, tend au commissaire local l'autorisation d'exhumation. Sans la lire, le flic, pressé d'en finir, fait un signe de tête aux employés municipaux qui saisissent leurs pelles et commencent à dégager la terre à l'avant de la

tombe. Un quart d'heure plus tard, la porte d'accès au caveau est dégagée. Armés de marteaux et de burins, ils font sauter le joint qui ferme hermétiquement le sépulcre puis dégagent le panneau de ciment.

Aucun mot n'a été échangé depuis le début de l'opération. Sous le parapluie, vainement serré contre le légiste pour éviter les gouttes, Thom, l'esprit vide, fixe une des plaques posées sur le tombeau. Comme face à une énigme, il lit et relit les lettres dorées gravées dans le marbre gris :

« À notre mère et épouse chérie
Marie-Madeleine LEMARCHAND »

Le légiste tire le détective par la manche et l'entraîne vers l'ouverture du tombeau. Faute de place, les croque-morts restent à l'extérieur. Prévus pour accueillir six cercueils, la cuve de ciment est pleine et le cercueil de Marie Lemarchand est posé à même le sol. Les parois de la tombe ont laissé filtrer les eaux de pluie et la bière repose dans cinq centimètres d'eau. Le docteur Grinberg soupire.

Ils sortent à leur tour pour laisser officier les croque-morts qui, à l'aide de cordages savamment noués, soulèvent le cercueil et, malgré la boue collée à leurs bottes qui rend la remontée périlleuse, le hissent à la surface. Les hommes s'arrêtent une minute pour reprendre leur souffle puis acheminent leur fardeau vers le fourgon. Derrière eux, les fossoyeurs calfeutrent l'ouverture de la tombe avec des bâches et des planches dans l'attente du retour éventuel des restes de la mère d'Anne et Arnaud.

Quand le cercueil est barricadé dans le véhicule, les deux hommes remontent dans la Twingo. Sans demander la permission, Thom allume une cigarette et tire longuement dessus.

« Je commence à en avoir ma claque des cimetières ! »

Thom hésite puis se tourne vers son chauffeur.

« Ça vous ennuerait de me rapprocher un peu de chez moi ? Je crois qu'une douche chaude s'impose.

— Bien sûr, je peux faire un détour. Vous habitez dans quel coin ?

— Au Père-Lachaise. »

Grinberg éclate de rire.

« Vous avez pas de bol, vous ! »

Il tourne la clef de contact et enclenche la première.

Tout en savourant le coq au vin qui a fait la gloire de Ginette dans le quartier – et même au-delà –, Thom fait à Durrieu le récit de l'exhumation.

Le commissaire rigole.

« En tout cas, ça ne t'a pas coupé l'appétit !

— J'ai une faim de loup. »

Les deux hommes trempent avec gourmandise un bout de pain dans la sauce et prennent le temps de le savourer. Thom repousse son assiette et Ginette vient poser le plateau de fromages sur la table.

« J'ai bien réfléchi à l'histoire de l'IML. Il était essentiel pour Maillefeux que les résultats de l'autopsie du neveu disparaissent. Elle a dû entrer en contact avec Karine, lui filer du fric ou de la coke, ou les deux, pour qu'elle leur communique la combinaison du digicode. Dans la nuit de mercredi à jeudi dernier, un ou une complice de la tante s'est introduit dans la morgue et a foutu le feu au bureau où se trouvait le dossier d'Arnaud. Je ne vois pas Maillefeux mettre comme ça les mains dans le cambouis.

— Sacha ?

— Possible. Mais maintenant, on sait qu'elle a d'autres complices ! Et des pros.

— Quel merdier ! »

Durrieu engloutit un sérieux morceau de camembert puis ajoute, la bouche pleine :

« En ce qui concerne Rousseau, la brigade financière n'a rien noté de spécial sur ses comptes. Ses revenus n'ont pas notablement augmenté depuis sa nomination à la tête du foyer. Il touche son salaire normalement tous les mois. Pas de lézard de ce côté-là.

— Avec tout le fric que brasse Maillefeux, il n'est pas très gourmand, non ?

— Possible qu'elle le tient d'une manière ou d'une autre. Je vais demander à Santini de fouiller dans le passé de Rousseau. »

Thom prend le temps d'une gorgée de vin.

« Je penche pour un chantage.

— Te penche pas trop, vieux, tu vas tomber ! Tu fais quoi, cet après-midi, monsieur le détective ?

— Une filature.

- Tu vas encore aller sniffer des draps pas très propres.
- Faut bien gagner sa vie, mon pauvre monsieur ! Et toi ?
- Interrogatoire du père Lemarchand. Et dans la foulée, briefing sur l'affaire avec l'équipe puis réunion mystérieuse avec Interpol en vidéo... viséo...
- Visioconférence, peut-être ?
- Ça doit être ça. »

Au Quai des Orfèvres, Durrieu lit à ses collègues le texto que vient de lui envoyer l'IML :

« “Autopsie de Marie-Madeleine Lemarchand terminée. Empoisonnement par ingestions de ferrocyanure de potassium répétées. Même *modus operandi* que dans le cas de son fils. Grinberg.”

— Eh ben, voilà ! Ça, c'est réglé. »

CHAPITRE XXVI

Assis dans le couloir près du bureau de Durrieu, Anne Lemarchand et son père attendent le commissaire. Ils se lèvent à l'approche des deux enquêteurs.

« Ma fille a tenu à m'accompagner.

— Veuillez entrer là, monsieur Lemarchand, dit Durrieu en désignant une porte juste en face de celle de son bureau. J'arrive. »

Les Lemarchand s'apprêtent à obtempérer quand le commissaire les arrête.

« Je suis désolé, mademoiselle.

— Mais...

— Vous ne pouvez pas entrer, Anne, dit Thom gentiment.

— Alors, je vais attendre ici, répond la jeune femme.

— Vous devriez aller faire un tour et revenir plus tard.

— Je préfère attendre. »

Lemarchand pénètre dans la salle d'interrogatoire et Durrieu dans son bureau ; la sœur d'Arnaud retourne s'asseoir sur le banc, ferme les yeux et appuie sa nuque contre le mur à la peinture écaillée. Thom pousse une porte située juste après celle que le père d'Arnaud vient de franchir, du même côté du couloir, et pénètre dans une petite pièce sombre où Laura Santini attend déjà le nez sur son écran, micros de la salle d'interrogatoire ouverts. Face à elle, une glace sans tain donne sur la pièce où Lemarchand attend son tourmenteur. Il s'est assis sur une chaise contre un mur et fixe ses mains posées sur ses genoux. Il n'a pas bougé d'un poil quand Durrieu le rejoint une dizaine de minutes plus tard. Le commissaire prend une chaise et s'installe derrière le bureau.

« Monsieur Lemarchand, je comprends qu'après les épreuves que vous venez de traverser tout ça est pénible. Je sais aussi que vous êtes

fatigué, donc, plus vous serez précis dans vos réponses, plus les choses iront vite. C'est dans notre intérêt à tous. Je compte sur vous. »

François Lemarchand lève un regard étonné vers son interlocuteur. Le ton du commissaire est clairement menaçant.

« Mais... Bien sûr, commissaire !

— Monsieur Lemarchand, lors de notre première rencontre au Moulin, vous nous avez raconté beaucoup de choses. L'ennui, c'est que ni moi ni mes collaborateurs n'avons été convaincus par vos déclarations. »

Après un temps savamment calculé, il le regarde droit dans les yeux et lui dit lentement :

« Monsieur Lemarchand, j'en ai assez de vos bobards. »

Durrieu tend vers l'infortuné un index accusateur.

« Je ne crois pas que la fatigue seule ait provoqué votre départ pour les Pyrénées, ni que le mauvais temps ait été la raison de votre retour précipité. Je crois que vous étiez inquiet, très inquiet. Pour votre fils. Vous aviez trop longtemps fait l'autruche. »

La voix du commissaire monte en volume.

« Contrairement à ce que vous nous avez déclaré, je ne crois pas une seconde que vous ignoriez la nature des activités de votre demi-sœur. »

Durrieu se lève et vient placer sa chaise face à celle du père d'Arnaud. Il s'assied.

« Et surtout, je ne crois pas non plus une seconde que Florence soit l'être fragile et blessé que vous nous avez dépeint ! »

Il laisse ses paroles résonner dans la petite pièce tout en fixant Lemarchand dans les yeux. Finalement, il se lève et allume une cigarette.

« La fumée me dérange, commissaire !

— M'en fous ! »

L'émotion qui l'étouffait et la violence des propos du commissaire balayaient le peu de résistance qui retenait encore le père Lemarchand. Il fond en larmes.

Thom se dit que Durrieu y va un peu fort, mais, indéniablement, c'est un maître de l'interrogatoire. Un vautour qui vole haut en fixant sa proie au sol avant de fondre sur elle. Le commissaire laisse son interlocuteur hoqueter un peu puis il prend un rouleau d'essuie-tout

qui traîne sur une tablette et le lui jette sur les genoux.

« Je vous écoute. »

François Lemarchand s'essuie les yeux et se mouche longuement.

« Ma sœur a toujours été quelqu'un de difficile, mais c'est ma sœur, vous comprenez ?

— Pas bien, non.

— Après la mort de son père, j'ai tenté de me rapprocher d'elle. J'ai tout de suite vu qu'elle avait changé. Elle a essayé de s'accrocher, au début... Mais au fil des années, elle est devenue coupante, intransigeante. Et ça n'a fait qu'empirer depuis. Il y a en elle une envie de tout détruire. Elle la première.

— Vous en savez beaucoup plus sur cet épisode de sa vie que vous ne l'avez dit.

— Elle a rencontré un garçon en fac de médecine. Ça été un coup de foudre immédiat et ils se sont fiancés. Florence était folle de lui. Folle et aveugle. Et ce gars a fait des bêtises. Il a détourné des fonds dans la caisse de l'association des étudiants et, pour que ça n'aille pas trop loin, Florence a remboursé les sommes volées. »

Le commissaire tourne les yeux vers la glace sans tain.

« Le chèque à la fac de médecine ! » s'exclame Thom.

De l'autre côté de la paroi, Lemarchand continue son récit :

« Bien sûr, le couple n'y a pas résisté. Florence n'a plus jamais été la même après. Mais, bizarrement, ils n'ont pas coupé les ponts.

— Vous avez connu ce garçon ?

— Il s'appelle Alain Rousseau, dit Lemarchand dans un souffle. C'est lui qui a soigné Marie-Madeleine. »

Le commissaire reste un instant silencieux puis dit très doucement, en écrasant sa cigarette :

« Vous appelez ça *soigner*, vous ? Vous savez que vous avez fait un faux témoignage, monsieur Lemarchand ? »

L'homme, affalé sur sa chaise, acquiesce d'un mouvement de tête et dit très bas :

« Je suis désolé.

— Pourquoi agissez-vous ainsi ? »

Durrieu fait un tour rapide de la petite pièce en remettant en place un pan de sa chemise qui s'est encore échappé de son pantalon.

« Pourquoi avoir installé votre sœur chez vous au début de votre mariage ? Ça a dû être difficile pour votre femme ? Vous n'avez pas

craint de mettre votre couple en danger ?

— Je n'ai pas eu le choix.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas le dire !

— Vous avez tort de vous obstiner, monsieur Lemarchand. Tout pourrait se passer simplement et rapidement... Je vous rappelle que votre fille est en train de s'angoisser dans le couloir et que pour elle, au moins, vous pourriez faire un effort. Vous ne trouvez pas que vos enfants ont assez souffert comme ça ?

— C'est dégueulasse ! C'est de la culpabilisation !

— Parce que c'est *moi* le dégueulasse dans l'histoire ! »

Le commissaire a un rire dédaigneux.

« Vous ne manquez pas d'air !

— C'est pour protéger ma famille que je n'ai rien dit.

— Vous rigolez ? »

Le père d'Arnaud ne répond pas et se tasse encore un peu plus sur sa chaise.

« Je veux la vérité maintenant. C'est quoi ces recherches que mène votre demi-sœur dans la cave du Moulin ?

— Les premières années qui ont suivi la séparation, on a très peu vu Florence. Elle avait beaucoup d'argent et elle ne tenait pas en place. Il lui arrivait de se lever le matin, de boucler ses valises et de prendre le premier avion pour n'importe où. Elle réapparaissait comme une fleur quelques jours ou quelques semaines après... Et puis, les voyages ont commencé à s'espacer.

— Vous ne répondez pas à ma question. »

François Lemarchand fixant un point loin devant lui. Absent. Durrieu se rend compte qu'il n'a sans doute jamais parlé de tout ça à âme qui vive, alors, il le laisse errer.

« Elle semblait s'assagir et disait vouloir reprendre ses recherches. Nous avons donc fait installer un laboratoire et un bureau dans la cave du Moulin et elle s'est remise au travail. Au début, pour la soutenir, je lui ai proposé de l'aider dans ses recherches. Elle tentait de mettre au point des bioprocédés pour décontaminer les eaux et les sols pollués. C'est à cette période qu'elle s'est constitué un réseau dans les milieux associatifs et qu'elle a accepté la présidence de plusieurs structures qui s'occupent d'enfants malades et d'orphelins. »

François Lemarchand prend un nouveau mouchoir en papier, se

mouche.

« Mais son enthousiasme est très vite retombé. De mois en mois, je l'ai vue replonger dans la dépression et ce que je craignais a fini par arriver et du jour au lendemain, elle a tout laissé tomber. Encore une fois. Elle traversait de longues périodes de léthargie durant lesquelles elle restait enfermée chez elle à Meudon, ça pouvait durer des semaines entières, et puis, elle faisait un nouveau séjour au bout du monde, revenait, repartait. Ça a duré plusieurs mois. Finalement, je ne sais pas ce qui l'a convaincue, mais elle est revenue au Moulin. Elle a décidé de retaper l'aile qu'elle occupe. Elle a dû refaire les plans au moins dix fois ! Seulement, le coût des réparations ajouté aux années de voyages, de séjours dans des hôtels de luxe et à des placements hasardeux l'ont mise dans une situation financière difficile... Au point qu'elle a dû chercher du travail. Elle m'a dit qu'un institut suisse de recherches biologiques s'intéressait à ses travaux. Elle a rouvert son labo et s'est mise à bosser nuit et jour. J'étais heureux. J'ai pensé que cette fois, elle allait s'en sortir. Et de fait, quelques mois après, elle rachetait le foyer pour jeunes en difficulté de Mantes. »

Durrieu, face à lui, les bras croisés, le regarde fixement.

« C'est ça. Et dirigé par le bon docteur Rousseau. Vous le saviez, donc ! Deuxième faux témoignage, Lemarchand. »

Le père d'Arnaud passe outre et commence à se balancer d'avant en arrière sur sa chaise.

« Florence avait changé. Beaucoup changé. Elle avait toujours été secrète mais là, ce n'était plus la même... Elle nous a interdit l'entrée du labo et de ses appartements pendant ses absences et Sacha, qu'elle avait trouvé je ne sais où, veillait à ce que personne n'enfreigne ses ordres. Toujours poliment mais fermement. Elle n'a jamais voulu me dire sur quoi elle travaillait mais j'ai vite compris que c'était louche. Toutes ces allées et venues de véhicules le soir, la nuit, et sa situation financière qui s'améliorait de mois en mois... miraculeusement... Mais je vous jure sur la tête de Marie et de mes enfants que j'ignorais ce qu'il se faisait.

— Ne jurez pas, Lemarchand. Vous allez encore vous parjurer. Pourquoi n'avez-vous pas réagi ? Si vous suspectiez votre sœur de commettre des activités illicites, votre silence vous rendait complice de ses délits éventuels.

— Je vous l'ai dit. Elle ne m'a pas laissé le choix.

— Admettons. Venons-en à votre femme. »

François Lemarchand blêmit encore davantage.

« Je suppose que vous aviez un médecin de famille.

— ... Oui, bien sûr.

— Pourquoi alors est-ce Alain Rousseau qui l'a soignée ?

— Notre médecin avait pris sa retraite et Rousseau est un grand spécialiste.

— Vous êtes resté très en retrait pendant la maladie de votre femme.

— J'ai essayé de passer du temps avec les enfants et puis Florence s'occupait de tout. »

Durrieu s'approche de la glace sans tain et se regarde dedans. Il fait mine de resserrer son nœud de cravate et adresse un discret clin d'œil à ses collègues. Le vautour va s'abattre en piqué.

Le commissaire retourne s'asseoir face à Lemarchand.

« Écoutez-moi bien. Je n'ai pas à vous juger. Mais vous êtes dans un sale pétrin. Parce que ne pas dénoncer un individu dont vous êtes convaincu des activités illégales, c'est une chose, mais laisser ce même individu assassiner votre femme sans intervenir, c'en est une autre !

— Taisez-vous ! hurle Lemarchand en se bouchant les oreilles.

— Je me tairai quand vous vous déciderez à parler, dit Durrieu encore plus fort. Pourquoi votre sœur vous faisait-elle chanter ? »

Une larme glisse sur la joue de François Lemarchand puis, la gorge nouée, il commence à parler :

« C'est pour mes enfants que je me suis tu... Pour Anne et Arnaud. Mes petits anges.

— Épargnez-moi les violons, Lemarchand ! »

L'homme s'essuie les yeux d'un revers de manche et sa voix devient sourde, caverneuse.

« Vous avez raison sur toute la ligne. J'ai toujours craint ou su, je ne sais plus, que Florence était *borderline*. Seulement, elle me tenait. »

Il baisse la tête.

« Moi aussi, plus jeune, j'ai fait des conneries. C'était à la fin de mes études de pharmacie. Un samedi soir, j'ai été invité dans un château près de Rouen, avec des copains de la fac, à une soirée privée. Très privée. Si vous voyez ce que je veux dire ?...

— Non.

— En arrivant, j'ai remarqué qu'il y avait là des filles et des

garçons un peu jeunes pour être conviés à ce genre de... réception. Mais l'alcool et les pétards aidant, comme les autres, je me suis laissé aller. Bref, il est arrivé ce qui devait arriver. Ce sont les gendarmes qui nous ont réveillés à l'aube. Ils ont coffré tout le monde. Plusieurs des jeunes invités du maître de maison étaient mineurs et prostitués et quelqu'un avait averti la police. S'il n'y avait pas eu des notables et des enfants de notables parmi les invités, le scandale aurait été énorme. C'est grâce à Florence, dont le père était un ami du juge d'instruction, que je n'ai pas été inquiété. Mais elle me l'a fait payer. Elle ne m'a plus lâché depuis.

— Vous êtes à gerber, Lemarchand ! Autant l'un que l'autre.

— Je sais... Traitez-moi de tous les noms, mais c'est pour ma femme et mes enfants que je n'ai rien dit. Chaque fois que je m'opposais à elle, Florence menaçait de tout révéler à la famille, aux journaux... Elle avait même des photos de la soirée. Je ne sais pas comment ! Et elle l'aurait fait, vous comprenez ça ? Elle l'aurait fait !

— Alors c'en était fini de la pharmacie, de votre belle position de notable respecté... Je vois ! »

Les traits de Durrieu se durcissent et sa voix devient précise, métallique.

« Vous dites que vous avez voulu protéger votre famille, Lemarchand ? Vous êtes vraiment inconscient ou vous vous foutez de moi ? Mais regardez la vérité en face, mon vieux ! C'est votre silence qui a tué votre femme. C'est votre silence qui a tué votre fils. Et je ne veux même pas imaginer les dégâts qu'il va causer dans la vie de votre fille. Et tout ça parce que vous n'avez pensé qu'à sauver votre peau, votre chère réputation et votre position sociale. Je n'aimerais pas être à votre place ! »

Durrieu se lève et se dirige vers la porte. Avant de l'ouvrir, il se retourne une dernière fois.

« Jusque-là vous risquiez une inculpation pour non-assistance à personne en danger mais, avec ce que je sais maintenant, vous risquez la complicité de meurtre. Passive, avec un peu de chance. Vous allez avoir besoin d'un excellent avocat ! Suite à vos déclarations, je vais voir le juge d'instruction pour savoir ce qu'on va faire de vous.

— C'est dégueulasse. Vous me...

— Oui. Et moi je vous emmerde. »

Le commissaire sort dans le couloir, se ravise et pénètre à nouveau

dans la salle d'interrogatoire, sort son portable de sa poche et fixe l'écran.

« Il est 14 h 35. Monsieur François Lemarchand, vous êtes en garde à vue. »

Si la porte n'avait pas eu des montants capitonnés, René Durrieu l'aurait probablement violemment claquée. Il croise le commandant Samb dans le couloir.

« Doudou, s'il te plaît, tu me gères ce connard. Tu me le mets au trou. Tu en fais ce que tu veux mais je ne veux plus le voir. Sinon, je vais faire un malheur. »

Santini apparaît dans le couloir suivie de Thom. Elle enfle les anses de son sac à dos.

« Commissaire Durrieu, je rentre à Lisieux. Je suis à la bourre sur tout ! Vous m'appellez s'il y a du neuf ?

— Bien sûr, ma chère collègue. Bonne route ! »

« Allô, prof ?

— Oui, commissaire.

— J'aimerais bien qu'on refasse une perquiz' dans vos bureaux. Ça vous pose un problème ?

— Nullement. Mais la PTS est déjà passée et... ça concerne Karine ?

— Vu la tournure que prend l'enquête, je voudrais être sûr qu'ils n'ont rien oublié.

— Du nouveau, commissaire ?

— C'est pas ce qui manque ! Je vous raconterai.

— Je suis à votre disposition. C'est calme aujourd'hui. À moins d'un client de dernière minute, je vais essayer de rattraper la paperasse en retard. Je serai dans mon bureau.

— Je vous envoie le commandant Samb. Merci, prof. »

Affalé dans son fauteuil, Durrieu, le visage fermé, fixe le verre de whisky qu'il vient de se servir.

« Tu l'as joliment défoncé ! rigole Thom en pénétrant dans le bureau.

— Il m'a foutu en rogne ce con.

— T'as raison. Et pas l'ombre d'une circonstance atténuante à l'horizon. »

Le regard sombre du commissaire s'attarde un moment sur le sommet des arbres qui se balancent au-dessus de la cour du quai des Orfèvres.

« Tu veux la vérité, mon Thom ? Je commence à me faire vieux.

— Change de disque !

— Ça fait trop longtemps que je remue la merde.

— Et tu crois que je fais quoi avec mon agence ? »

Le cliquetis des claviers de Samb et des deux stagiaires résonne dans la pièce à côté.

« Amadou !

— Oui, commissaire ?

— Tu files à l'IML. Tu refais un tour des bureaux administratifs. »

La tête du commandant apparaît dans l'encadrement de la porte.

« Et je cherche quoi, patron ? »

Durrieu se gratte le menton, boit une gorgée de son verre.

« Aucune idée. »

Un instant interdit, Samb jette un regard interrogateur vers Thom, qui hausse les épaules en signe d'ignorance. Le commandant porte brièvement le bout des doigts à la tempe.

« À vos ordres, commissaire ! »

CHAPITRE XXVII

Thom vient s'asseoir face au Pacha.

« Au fait, tu devais me raconter ta virée à Bruxelles ! Qu'est-ce qu'ils te voulaient ? Te nommer roi des super-big boss ?

— C'était le *fest-noz* annuel. Comme je m'y attendais, ma présence était complètement inutile mais je n'ai quand même pas perdu mon temps. C'est toujours dans les coulisses qu'on apprend le plus de choses. Pour te la faire courte, on risque de se prendre une nouvelle vague d'attentats dans la tronche. Tous les signaux sont au cramoisi.

— Et c'est tout ?

— C'est déjà pas mal, non ? Depuis quelque temps, il y a beaucoup d'armes de modèle soviétique qui circulent sur le territoire européen. Ils cherchent par quels réseaux elles ont pu entrer.

— Je dois être obsédé mais j'ai cru un moment que ça avait à voir avec notre enquête. »

Durrieu fait tourner son briquet entre ses doigts en remuant négativement la tête.

« La réunion tout à l'heure concernait davantage ce qui nous occupe ! Donc on a fait ça en vidéo... viseo... Merde !

— Visioconférence.

— C'est ça. Entre parenthèses, c'est quand même épatant de voir et de parler en direct à des mecs qui sont à des kilomètres !

— Tu as gardé ton âme d'enfant émerveillé, c'est mignon.

— Tu fermes ta grande bouche, oui ? Donc il y avait Europol, Interpol, le big boss, un chargé de mission du ministère et mézigue. Pour résumer, depuis quelques semaines leur ont été signalées un certain nombre de disparitions dans divers pays européens. Ça, on le savait déjà. Mais les personnes disparues sont toutes des ados ou de jeunes adultes et leur nombre ne cesse d'augmenter. Chaque fois qu'il

y a eu disparition, ils ont repéré, dans les parages, toujours les mêmes mecs, certains fichés comme membres de cartels et/ou qui traficotent avec des groupes mafieux basés à l'est. »

Un vide se fait dans l'esprit de Thom. L'image de Sacha s'impose immédiatement.

L'Est...

« Et ils seraient aussi impliqués dans les disparitions en France ?

— Tu penses à Rachid ? Au petit Bergman ? Pour l'instant, et jusqu'à preuve du contraire, ce sont des fugues. Mais si ce n'est pas le cas, on peut tout envisager, non ?

— Et pourquoi la mafia enlèverait ces mômes ? Proxénétisme ? Esclavage ?

— Je leur fais confiance. Pour les trucs tordus, ils ne manquent pas d'imagination.

— J'ai du mal à suivre. Rachid aurait été enlevé par la mafia russe à Mantes ?... À un moment ou à un autre, il leur aurait échappé puisque le lendemain on est à peu près sûrs qu'il est venu à Thiberville. Il se serait fait rechoper au Moulin ? Laissant là son portable et un sac plastique avec des traces de son sang...

— Et après, il disparaît. »

Thom se tasse sur lui-même et affiche une moue dubitative.

« D'accord Thom, c'est boiteux... Mais cette histoire d'enlèvements mafieux, Interpol a l'air d'y tenir. Et c'est sûrement pas sans raison. Tant qu'on ne pourra pas prouver que Rachid et les autres disparus ont bel et bien été enlevés, que ce soit par la mafia ou par des Martiens, on est coincés. Cela dit, en ce qui concerne le foyer pour orphelins, il y a une autre hypothèse. Si Rachid a été kidnappé à Mantes, la première fois...

— Rousseau est de mère.

— Banco ! Mais n'allons pas trop vite ! On l'a encore cuisiné. Il soutient *mordicus* que le même a fugué. Et puis, je suis sûr qu'il n'a pas le profil, ni le courage, pour se mouiller dans ce genre de combine. C'est un faible. »

Le cerveau de Thom tourne à cent à l'heure. Le patron se lève en se massant les reins.

« Je dois bosser en tandem sur l'affaire avec le mec d'Interpol qui était à la vido... viséo... Bon, on s'en fout. Finalement, il est plutôt cool. Il se la joue un peu genre FBI, comme dans les séries, tu vois ?

Tu as remarqué qu'ils se ressemblent tous à Interpol, tous habillés pareil ! »

Durrieu laisse planer un silence, un air gourmand et matois éclaire subitement son visage.

Thom se redresse sur sa chaise.

« Il faut que je te supplie, René ?

— Depuis quelques mois, ils ont dans le collimateur une société suisse, la Transp-Euro Organisation. Cette boîte a créé un fichier qui centralise les besoins des grands hôpitaux et centres de transplantation européens auxquels elle signale les organes disponibles. Ils ont mis en place une infrastructure d'ambulances et d'hélicoptères qui achemine gratuitement les organes dans des temps défiant toute concurrence. Ça, c'est pour la façade. Mais la vraie raison de leur succès, c'est qu'ils ont corrompu bon nombre des administrateurs ou directeurs des établissements de santé, soit en leur refilant de jolies valises de liquide, soit, quand ils se montrent récalcitrants, par la menace ou le chantage... Tu vois un peu le sac de nœuds. Tous les papiers administratifs que l'organisation fournit aux autorités sanitaires sont faux. Interpol les a expertisés et a aussi mis le nez dans les comptes de la boîte. Je te le donne en mille, Émile. Elle est financée par une série de sociétés-écrans aux mains de la mafia russe. »

Thom allume une cigarette.

« Et c'est quoi le rapport avec notre affaire ? Les enlèvements ? Je suis un peu largué, là.

— Tu vas comprendre. Les sociétés-écrans en questions ont toutes le même banquier...

— Et ?...

— Devine un peu... »

Le Pacha se cale dans son fauteuil, croise les bras et fixe son ami.

« Alors ?

— T'es lourd, René ! On a autre chose à foutre !

— Un petit effort, camarade !

— Allez, dégaîne !

— La Universal Global Bank basée en Georvanie...

— ... qui effectue les virements sur le compte de notre chère amie Florence Maillefeux ! »

Adossé à la fenêtre, Thom écoute le commandant Samb, debout

face à Durrieu, faire son rapport sur ses recherches à la morgue en lisant ses notes griffonnées de son écriture ordonnée et précise sur un impeccable carnet noir.

« J'ai donc fait le tour des bureaux. RAS. Dans un premier temps, je n'ai rien trouvé non plus de particulier dans celui de Karine Pasteur. Uniquement des revues professionnelles et des rapports d'autopsies. J'ai fait une liste.

— Barrée, mais prudente, la petite..., dit Thom.

— Pas tant que ça ! Ne sachant pas trop où chercher, je me suis intéressé au casier où elle rangeait ses vêtements civils. Et j'ai trouvé. Il y avait un double fond qui dissimulait...

— De la coke », le coupe Durrieu.

Une grimace de déception fripe le visage de Samb qui avait préparé son effet.

« On savait qu'elle se droguait, enchaîne le commissaire. C'est normal mais faire une consigne sur son lieu de travail, c'est quand même gonflé. Autre chose, commandant ?

— Non... Ah si ! Le jeune assistant qui secondait la victime a fait l'inventaire annuel du matériel. Des choses ont disparu. »

Durrieu et Thom dressent l'oreille.

« Et le personnel ne comprend pas pourquoi. »

Durrieu fronce les sourcils.

« Tu peux préciser, commandant ?

— Il manque des glacières. Vous savez, ça ressemble aux petites boîtes qu'on apporte en pique-nique pour garder les choses au frais et...

— Je crois que je vois ce qu'est une glacière, je te remercie.

— Euh, oui... bien sûr, patron ! À la morgue, ils s'en servent pour transporter des prélèvements quand ils ont besoin de l'avis de labos extérieurs. »

Thom se masse le front.

« Karine se serait servie des glacières pour transporter sa came ?

— Possible, Thom. Autre chose ?

— C'est tout, commissaire.

— Merci, Amadou, tu peux y aller. Prends ta soirée.

— Merci, Patron. »

Bon prince, le patron !

Sur le seuil, Samb se cogne au planton qui porte à bout de bras

trois sacs en plastique transparent.

« Commissaire, les gars du dépôt ont porté ça. Ils m'ont dit que ça vous concernait. Ce sont les affaires du disparu Rachid Houria qui sont arrivées de Mantes. Je les mets où ?

— Le labo ne les a pas encore analysées ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent, Bon Dieu ?

— Le siège doit venir les récupérer.

— Et quand ? Et puis, pourquoi n'ont-elles pas été déposées directement là-bas ?

— Je l'ignore, commissaire.

— C'est pas la consigne de la gare du Nord, mon bureau ! Merde !... Bon, posez ça sur le canapé, je verrai plus tard. »

Thom regarde rêveusement les affaires de Rachid soigneusement emballées. Le portable du commissaire sonne.

« Durrieu. Ah, bonsoir. Du nouveau ? Quelle heure est-il ? »

Le commissaire pousse un soupir de découragement.

« Vous pouvez pas passer demain au Quai des Orfèvres ? Parce que moi, j'en ai plein les bottes de courir et... »

Le Pacha se gratte la tête et balance le premier gros mensonge qui s'est présenté à lui :

« J'ai un interrogatoire, là. On se rappelle demain matin. C'est ça. »

Il raccroche.

« Ils commencent à me gonfler les caïds d'Interpol... Mon binôme vient d'atterrir à Roissy et il voulait qu'on se réunisse sur-le-champ. S'il croit que je vais ouvrir mes dossiers pour ses beaux yeux... Il rêve le mec ou quoi ? On va s'en jeter un, Thom ?

— Je rentre. Tous ces macchabées en quelques jours, ça commence à me taper sur le système.

— Au point où il en est !

— Et j'ai promis à Marthe de passer la soirée avec elle.

— Alors, je m'incline. »

Il rigole.

« La famille, c'est sacré ! »

CHAPITRE XXVIII

Quand Thom ouvre l'œil, ses tempes bourdonnent comme un vieux frelon asthmatique.

Ma tête !

Nounouche, assise au bout du lit, le regarde fixement d'un air qui frise la réprobation.

« OK, Nounouche ! Je me suis pas réveillé, c'est pas la fin du monde... »

La boule de poils lâche un long miaulement, saute sur la moquette et file dans la cuisine.

« Ça va. J'arrive ! »

Contrairement à ce qu'il s'était promis la veille, après le dîner chez Marthe, il avait fait la bringue jusqu'à 5 heures du matin chez un pote photographe de guerre de retour d'Afghanistan et qui avait improvisé un pot pour fêter ça. Des imprévus comme celui-là, ni Thom ni Lucas n'avaient jamais su les contourner.

Quand le téléphone sonne, Thom est en train de se rincer sous la douche. Il enfle un peignoir et va décrocher tout en tentant vainement d'essuyer, avec un coin d'une serviette, ses doigts couverts de savon et le shampoing qui lui brûle les yeux. Ce qui ne fait qu'empirer les choses.

« C'est Marthe, mon grand. Bien dormi ? Je te dérange ?

— Pas du tout.

— Merci pour le dîner ! C'était bien de regarder les photos du passé. Il faut bien que tu te changes les idées, de temps en temps. »

Un temps.

« Du nouveau sur ton enquête ?

— On patauge.

— Sois prudent, mon chéri ! Promis, hein ? Depuis le début, cette histoire ne me plaît pas.

— Promis !

— Tu es sûr que je ne te dérange pas ?

— Je te le dirais.

— Bien. Je suis embêtée avec les deux dernières affaires qu'on t'a proposées. J'ai déjà annulé une fois les rendez-vous et je ne sais plus quoi faire. Qu'est-ce que je leur dis à ces gens ? »

Thom regarde la flaque d'eau mêlée de mousse agrandir son auréole sur le tapis autour de ses pieds.

« Dis-leur que je suis souffrant.

— Excuse-moi d'insister mais j'ai reçu le relevé bancaire et il faut ab-so-lu-ment faire rentrer des sous.

— Je sais, ma tante, je sais.

— Désolée d'insister.

— Tant que le cas Lemarchand ne sera pas bouclé... Tu me connais.

— Oh oui, je te connais ! Fais attention à toi, promis ? Tu as une petite voix ce matin.

— Oui... J'ai... travaillé tard. »

Quand Thom se pointe au Quai des Orfèvres sur les coups de midi, le planton l'avertit que le commissaire et le commandant sont partis en urgence place Beauvau, suite à une alerte terroriste place Saint-Michel, et qu'il doit les attendre dans son bureau.

Affalé dans le fauteuil du commissaire, Thom, qui a sorti la bouteille de whisky que le Pacha planque dans son armoire et en a versé une rasade dans son café, vide sa tasse à petites gorgées en suivant des yeux la fumée de sa cigarette qui monte vers le plafond jauni quand la commissaire Laura Santini pénètre dans la brigade.

« Bonjour, Thom. »

Elle jette un œil sur la bouteille de malt.

« À la vôtre ! Où est Durrieu ? Il m'a dit qu'il y avait un briefing...

— Oui il m'a aussi averti mais il a dû partir en urgence au ministère avec Doudou.

— Où sont les stagiaires ?

— À l'École de police. Une fois par mois, ils doivent y passer une demi-journée.

— Alors, on attend ?

— Alors, on attend. Je ne sais pas combien d'heures de ma vie j'aurai passé à l'attendre, cet homme-là ! Vous avez déjeuné ?

— J'ai mangé un sandwich sur la route. Pas faim, là.

— Moi non plus. Je vous fais un café ?

— Volontiers. »

Santini envoie des textos et Thom, tout aussi silencieux, les yeux fermés, revoit en boucle les images de l'exhumation de la mère d'Anne et Arnaud. Puis le silence se met à bourdonner. Le regard de Thom se fixe à nouveau, face à lui, sur le canapé et les sacs où sont enfermées les affaires de Rachid.

Personne n'a cherché là !...

Santini suit son regard. Ils ne se concertent pas mais savent tous deux que la même idée vient de germer dans leur esprit. De grands Post-it ont été collés sur les sacs et Thom reconnaît l'écriture impatiente du commissaire :

« À ANALYSER DE TOUTE URGENCE ! J'ATTENDS RAPPORT CE SOIR SANS FAUTE. »

« Vous pensez à ce que je pense, Thom ?

— ...

— Le labo ne les a pas encore analysées. On jette un œil vite fait ? Puisqu'on est bloqués, autant avancer.

— Une telle entorse aux protocoles m'étonne de vous, commissaire !

— Mais vous ignorez encore beaucoup de choses de moi, détective. »

Thom va ouvrir l'armoire où Samb range les fournitures. Il en sort deux paires de gants, deux masques respiratoires, deux bonnets et les enquêteurs s'en équipent en silence. La commissaire a un sourire embarrassé.

« C'est pas une bonne idée.

— René va nous crucifier, pas de doute ! Vous, vous avez autorité à y jeter un œil. Mais moi...

— Je ne suis pas sur mon territoire, Thom ! »

Le détective, qui sait ce qu'il cherche, ouvre le plus grand des sacs qui contient les quelques vêtements et affaires de toilette du garçon. Il retourne les poches, palpe les doublures, déroule chaussettes et

caleçons, inspecte les chaussures, soulève les semelles intérieures. En vain. La trousse de toilette ne contient rien de particulier. Il épluche les papiers et documents qu'il trouve au fond du sac. Des courriers de l'Assistance publique, un carnet de Caisse d'épargne, le contrat d'abonnement de son portable, sa carte d'identité, sa carte Vitale...

Alors qu'elle examine les indices aux côtés de Thom, Santini se met à pouffer.

« J'ai l'impression d'être une gamine qui désobéit à son papa !

— Et moi, un migrant sans papiers. Puisqu'on parle de papiers, curieux qu'il ait quitté le foyer en laissant tout ça derrière lui ?

— Il a dû partir en urgence.

— Le diable aux fesses, oui ! »

Laura saisit le deuxième sachet et en extirpe plusieurs revues d'informatique rapidement feuilletées et des clefs USB. Elle range le tout.

« Faudrait lire les clefs. Sinon... rien ! »

Le dernier sac transparent protège un petit sac à dos plein à craquer. Thom fait de la place sur le canapé et la commissaire l'aide à en vider le contenu ; un vieil appareil Instamatic non chargé, des dizaines de photos et quelques courriers personnels tombent sur les coussins. Thom retire l'élastique qui retient un petit paquet de lettres et de cartes postales. De vieux courriers expédiés de Tunisie, des cartes postales de copains partis en vacances...

Les quelques moments qu'il avait passés avec le fils de sa concierge lui reviennent en mémoire. Le blues l'envahit quand il tombe sur des photos de Rachid et de sa mère devant la porte de la loge. Elles devaient remonter à six ou sept ans. 'Choura, déjà amaigrie par la leucémie qui la bouffait, jette sur son fils un regard fier et tendre. Il s'immobilise.

« Ça va, Thom ? s'inquiète Santini.

— Oui, commissaire. Quelques vieux souvenirs.

— Je sais que vous connaissez ce gamin. On arrête là, si vous voulez !

— Finissons tant qu'on est peignards. »

Santini met alors la main sur un petit paquet de clichés, tous pris le même jour. Sur l'un d'eux on voit Arnaud et Rachid, accompagnés de quelques copains, à la fête foraine des Tuileries. Thom s'arrête sur une photo où les deux amis sont réunis. Arnaud a passé son bras

autour du cou de Rachid qui tient une gigantesque barbe à papa qu'il brandit vers l'appareil. Leurs yeux rigolent et leur sourire fait saillir haut leurs pommettes.

Trop sensible, mon vieux. Il a raison René !

Il s'immobilise brusquement. Santini le regarde, attentive.

Ces photos... Nom de Dieu ! Quelqu'un d'autre les a vues. Mais bien sûr ! Je crois que je sais ce qui s'est passé avec Rachid.

« Vous êtes sûr que ça va ?

— Je crois qu'on tient le bon bout !

— Tant mieux pour vous. Parce que, moi, je nage, là. »

Thom se renverse sur le dossier du canapé et crispe les poings.

« Ça colle. Sauf le Père-Lachaise. Toujours le Père-Lachaise ! »

La commissaire soupire. Thom se saisit du sac à dos, en palpe les poches extérieures et les coutures puis jette un coup d'œil dedans. Le fond du sac est tapissé d'un morceau de carton épais, maintenu par quatre œilletons en métal qui en assurent la rigidité. Thom passe son autre main sur le fond, côté extérieur. Une alarme résonne dans sa tête. Il parvient à glisser les doigts sous le carton. Ils entrent en contact avec une épaisseur suspecte.

Ou je me goure ou... Et puis merde !

Thom se lève brusquement, va fouiller dans les tiroirs du bureau du chef et y trouve un cutter.

« Qu'est-ce que vous foutez Thom ? Là, ça va trop loin ! Jeter un œil, c'est déjà limite, mais abîmer ce qui peut être une pièce à conviction...

— Tant pis, je prends tout sur moi.

— Thom ! Non. »

Il se rassied sur le canapé et entreprend de couper le carton, qui, après plusieurs passages de la lame, se fend en deux.

La lettre !

Thom tient entre ses doigts une épaisse enveloppe de format américain ouverte adressée au foyer à l'attention de Rachid. Thom se demande comment le gamin avait bien pu réussir à la planquer là quand ils entendent des pas approcher dans le couloir. Santini sursaute.

« Merde ! »

Ils fourrent les affaires de Rachid, à la hâte, dans leurs sacs de protection respectifs. Ils se débarrassent en un éclair de leur

équipement d'enquêteur. Thom glisse la lettre dans sa santiag droite.

« Mais qu'est-ce que vous faites, Thom ? chuchote Santini en lui jetant un regard furieux. Là, je ne vous couvrirai pas ! »

Deux coups discrets sont frappés à la porte qui s'entrouvre. Lerois et Liying passent la tête et s'arrêtent, interdits, à la vue des deux enquêteurs. Leur regard descend jusqu'aux pieds de Thom entre lesquels sont posés un cutter et une bouteille de whisky.

« Tout va bien ? demande la stagiaire.

— Oui, merci... On... attend le commissaire. »

Le téléphone sonne et Lerois disparaît. Sa voix résonne :

« Oui, commissaire.

— ...

— Où on était ? Ben, avec Liying on était à l'École de police. Comme tous les mois.

— ...

— Thom et la commissaire Santini sont là.

— ...

— Bien, je les préviens. »

Il pénètre dans le bureau pendant que la jeune stagiaire, le masque impassible, ramasse le cutter et la bouteille et les remet à leur place respective.

« Le commissaire ne repassera pas au bureau. Thom, il vous attend chez Ginette. Il a rendez-vous avec le professeur Grinberg et voudrait vous voir aussi. »

Thom se gratte la gorge pour affermir sa voix.

« Bon, ben, j'y vais !

— Moi aussi, dit Santini l'air furieux, en se levant. Dites au commissaire que, *bien sûr*, nous restons à sa disposition.

— Ce sera fait, commissaire ! » dit Liying en regagnant son bureau.

Deux minutes après, Thom file en sifflotant sur les trottoirs de l'île de la Cité. En sortant de la brigade, la commissaire était partie de son côté sans lui dire un mot.

J'y suis allé un peu fort ! Ce coup-là, elle est fâchée !

Alors qu'il décroche le cadenas de son vélo, son portable émet un bip. Il regarde l'écran sur lequel s'est affiché le nom du contact.

« Laura Santini »

Aïe !

Il ouvre le message.

« Vous vous démerdez comme vous voulez, mais vous allez remettre l'indice où il était. Sinon, j'en informerai Durrieu. Je ne vous couvre pas sur ce coup-là. Je suis furieuse. Désolée. Je rentre à Lisieux. »

Thom se fraie un passage entre les groupes de consommateurs qui, comme tous les soirs, sirotent un apéro chez Ginette avant de rentrer. Il salue la patronne qui s'affaire à la plonge et rejoint Durrieu et le légiste déjà attablés.

« Bonjour, Thom.

— Bonjour, professeur.

— La sieste était bonne, vaillant hussard ? lance Durrieu.

— Bonjour René. Je vais bien, je te remercie, répond sèchement Thom en accrochant son blouson au portemanteau. Je suis passé à l'agence. On m'a proposé deux nouvelles enquêtes et...

— T'es passé au bureau, ben voyons ! Marthe vient de m'appeler pour en parler. Ça fait deux jours qu'elle t'a pas vu et elle s'inquiète.

— C'est bon, René ! Et ta journée au ministère, c'était sympa ?

— Ça te regarde ? »

Grinberg, amusé, goûte la passe d'armes en connaisseur.

« Si Ginette ne baisse pas le volume de la radio, grince Durrieu, je vais faire un carton. J'ai mis le prof au courant des derniers événements. Bon, assieds-toi. Karine ?

— Vous devez avoir raison, commissaire, dit Grinberg. Florence Maillefeux a dû la corrompre pour avoir accès au bureau et l'incendier.

— On peut affirmer que c'est Maillefeux qui était à la manœuvre, René ?

— En tout cas, elle a perdu les pédales. Je ne vois pas cette femme, qui semble gérer parfaitement ses petites affaires, prendre des risques inutiles. Or, cet incendie en était un. D'autant qu'on avait toujours le corps du gosse. »

Thom triture le paquet de cigarettes au fond de sa poche.

« Maillefeux projetait aussi de subtiliser le corps d'Arnaud ?

— Un peu compliqué, non ? hasarde le légiste. L'accès aux frigos est sécurisé et il fallait évacuer un cadavre !

— L'ambulance fantôme, rétorque Thom. Garée à Meudon. »

Le Pacha se tortille sur son siège.

« Pourquoi mettre le feu ? Il suffisait à Karine de baratiner ce qu'elle voulait sur ce fichu rapport d'autopsie, personne ne serait venu y mettre son nez !

— Non, commissaire, rétorque le professeur. La fantaisie pouvait me prendre de vérifier ses analyses. Et puis, un contrôle administratif est toujours possible. Quel gâchis ! »

Ginette pose les verres devant les trois hommes et fait demi-tour en fredonnant, un quart de ton trop bas, la chanson de Dalida qui passe sur la chaîne hi-fi.

« Ginette ! grogne Durrieu qui essaie de se contenir. Vous voulez bien baisser la musique ? Je ne m'entends plus penser !

— Mais bien sûr, commissaire, répond l'hôtesse sans se retourner. Tout de suite ! »

Elle s'immobilise soudain et se tourne, interdite, vers son client préféré.

« Vous n'aimez pas Dalida ?

— Si... Je l'adore ! Mais c'est pas trop le moment, là ! »

Le légiste reprend la parole :

« Il y a aussi les glaciers disparues. Je ne comprends pas. Depuis un an, nous avons rarement eu besoin de recourir aux services d'un labo extérieur comme on le faisait auparavant pour des compléments d'analyses. On dispose maintenant des équipements nécessaires pour les effectuer et on ne sollicite des intervenants extérieurs qu'en cas de doute. »

Durrieu gratte son gros nez.

« Karine s'en servait sans doute pour transporter discrètement la came ?

— Peut-être, oui..., dit le légiste. Ou pour la stocker. Ces conteneurs sont entreposés dans une pièce au sous-sol et on n'y descend plus que rarement.

— Mouais... », murmure Thom qui entrevoit une autre possibilité.

C'était une hypothèse ahurissante mais pas plus que le reste de l'affaire telle qu'il la reconstituait. Faute d'éléments tangibles, il juge plus prudent de garder pour lui une théorie qui lui aurait attiré les sarcasmes de Durrieu.

« Un toast ? » propose le professeur Grinberg.

Les trois hommes lèvent leur verre.

« La perquisition de l'appartement de Karine ? demande le légiste.

Du nouveau ?

— Tout ce qu'elle a confirmé, c'est qu'on a affaire à de vrais pros du nettoyage. Ils n'ont laissé aucune trace. Nulle part. Dans la salle de bains, comme dans sa chambre et la cuisine, pièces que Karine avait fait refaire quand elle a emménagé, aucune autre empreinte que les siennes et celles de la femme de ménage. Et dans le reste de l'appart, qui n'a pas été retapé, c'est indémêlable. Un mille-feuille d'empreintes. Impossible d'analyser à qui elles peuvent appartenir et depuis quand elles sont là. Dans le doute, on a fait des relevés un peu au hasard, ils sont en cours d'analyse et on les a envoyés à Interpol. Et on n'est pas près de retrouver l'arme du crime. »

Ils engloutissent quelques cacahuètes, perdus dans leurs pensées, quand le portable de Durrieu bipe. Le commissaire tend le mobile à Thom qui ouvre le message et le rend à l'analphabète du clavier.

« Interpol, chef ! » dit Thom.

Le commissaire lit le message. Ça dure une éternité. Grinberg et Thom échangent un regard résigné. Le visage du Pacha s'est éclairé et il ouvre la bouche pour dire quelque chose mais la referme aussitôt car Ginette s'approche de la table voisine, un plateau lourdement chargé entre les mains. Quand elle s'est éloignée, Durrieu reprend avec un petit sourire :

« Ce matin, la gendarmerie maritime a arraisonné un yacht qu'ils surveillent depuis quelques semaines. Ce yacht a fait, ces derniers mois, de nombreux allers-retours entre Honfleur et Riga en Lettonie où il est basé. Pavillon panaméen, bien sûr. Officiellement, il amène en croisière des hommes d'affaires et des touristes friqués.

— Et en réalité ? demande Thom la bouche pleine.

— Interpol interroge l'équipage. Mais ce que la Maritime a découvert, c'est que le propriétaire du yacht n'est autre que... Allez, messieurs, un petit effort !

— Une société-écran ? suggère Grinberg.

— Bien vu, prof !

— Ça n'était pas très difficile, commissaire. Et je suppose qu'elle est basée quelque part dans un pays de l'Est.

— Plus précisément, c'est une des sociétés qui financent la Transp-Euro Organisation. Tu sais Thom, je t'en ai parlé l'autre jour, c'est...

— Je sais, René, je sais.

— Une brigade cynophile est montée à bord. Les chiens ont reniflé

de la poudre... Les marins ont dû décharger en vitesse car ils ont oublié un carton qui contenait des armes de poing. Russes. On cherchait comment, depuis quelque temps, des armes pénétraient dans l'espace Schengen... Voilà une réponse. »

Durrieu vient de lui fournir les confirmations qu'il attendait. Le commissaire interrompt sa mastication et regarde fixement son ami.

« Toi, mon pote, tu as une idée derrière la tête et tu la joues perso !

— Tu rêves, René !

— Tu n'as jamais su cacher quoi que ce soit à papa Durrieu. »

Le commissaire se fend d'un large sourire satisfait.

« D'autant plus que je pense qu'on a eu la même. »

Le docteur Grinberg fronce les sourcils.

« La mafia russe !..., murmure-t-il. Russe...

— Pardon, prof ? dit Durrieu.

— Ça n'a sûrement aucun rapport, mais il y a quelques semaines, quand je venais prendre mon service à l'IML, j'ai croisé plusieurs fois un jeune Russe qui attendait Karine à la sortie de la morgue. Un des garçons qui lui tournaient autour, depuis quelque temps... J'ai cru que c'était son petit ami. J'ai échangé quelques mots avec lui mais ma pratique de la langue est un peu rouillée. Il m'a dit en anglais qu'il était étudiant en médecine. Il m'a aussi dit son nom mais je n'ai retenu que son prénom. Volodia. Je me souviens bien de lui parce qu'il a un tatouage remarquable, un dragon qui dépasse du col de sa chemise et qui monte jusqu'à sa tempe droite et est surmonté d'un as de pique. »

Le commissaire sort son petit calepin et note l'info.

« Un étudiant en médecine. Vo-lo-dia. Un dragon tatoué. Ça m'intéresse ! »

Il interrompt sa rédaction et reste songeur un moment en fixant le plafond.

« Autre chose. Thom, t'es fort en géographie ?

— Incollable.

— Si je te dis : Paris, Meudon, Thiberville, Honfleur. Ça t'évoque quelque chose ?

— C'est quoi le jeu ?

— Réfléchis !

— ... Très grossièrement, ça pourrait ressembler à une ligne droite.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Et quel est le trajet le plus rapide pour aller d'un point à l'autre ?

— La ligne droite.

— *Yep !* Le meilleur moyen de gagner du temps et de minimiser la possibilité de croiser des patrouilles de police un peu trop curieuses. »

Le Pacha s'étire puis se lève brusquement.

« Bon, les amis, je rentre chez moi. »

Il soupire.

« Il faut encore que j'aille chercher mes chemises chez la femme de ménage avant qu'elle ne passe à table ! »

Thom se lève en souriant.

« Qu'est-ce qui t'amuse, idiot ? J'allais oublier. Doudou et moi, on ne sera pas au bureau demain matin. On a droit à un énième séminaire au Bastion. J'ai pas bien compris sur quoi. Chiffres, optimisation et résultats... Bref, la galère ! Et après, ces beaux messieurs vont râler parce que les dossiers n'avancent pas assez vite ! On se joint sur le portable de mon commandant en cas d'urgence.

— Il arrivera à décrocher, lui ? » ironise Thom.

Le portable de Samuel Grinberg émet une sonnerie.

« Un texto de l'IML de Rouen. »

Le légiste ouvre le message et le parcourt rapidement.

« Vous allez être contents, messieurs. Ils ont fini l'autopsie des cadavres de la cave du Moulin. »

Il s'éclaircit la voix.

« “Cher Samuel, on vient de finir les autopsies et je te donne la primeur de mes conclusions. On a affaire à 5 ados ou jeunes adultes des deux sexes. Pas la vingtaine. Enterrés nus à des dates différentes. Traces d'arsenic dans les tissus. Intoxications aiguës...” »

Durrieu toussote.

« Ça veut dire, prof ?

— On leur a administré le poison à forte dose. Assez pour les tuer du premier coup. »

Thom, rêveur, fixe le portable du légiste. Une question lui brûle les lèvres mais il décide d'attendre la suite du rapport pour intervenir.

« Je continue. »

Il remonte ses lunettes sur son nez.

« “Élément notable : tous les individus souffraient de pathologies.” »

Thom et Durrieu se crispent.

« “3 étaient porteurs du VIH. Les 2 plus jeunes étaient porteurs du

Covid-19. L'un d'eux cumulait Covid et Ebola. Euthanasie collective ? Assassinats purs et simples ? Ai fait suivre le rapport à la commissaire Santini. Tu peux en informer le Quai des Orfèvres ? Ne sais trop que penser. Rappelons-nous. Amitiés." »

Durrieu tourne la tête vers le détective qui saisit son verre.

« Tu penses à la même chose que moi, Thom ?

— Je crois. Les branches malades ?...

— On les coupe. »

CHAPITRE XXIX

Bringuebalé par les mouvements du métro, Thom grignote un éclair au café. Il se sent paumé. Il n'avait pas pu rester chez lui à tourner en rond en ruminant des hypothèses. Retourner au bureau ? Marthe aurait posé des questions et il avait besoin de silence. Et puis, la lettre d'Arnaud est restée dans sa santiag. Une démangeaison persistante.

Il est temps que je la lise !

Il décide finalement d'aller squatter le bureau de Durrieu réquisitionné au siège sans possibilité de s'échapper.

Lerois et Liying lèvent la tête quand le détective pousse la porte de la brigade et lui jettent un regard étonné. Thom prend un air innocent.

« Le commissaire est arrivé ?

— Il est absent ce matin, dit Liying. Il est en séminaire au nouveau 36.

— Il aurait pu me prévenir ! ment-il. Il m'avait demandé de venir. Je vais l'attendre.

— Ça risque d'être long ! rajoute Lerois.

— S'il repasse au bureau, ajoute Liying.

— Tant pis. J'ai rien d'autre à faire ce matin. Et s'il appelle, passez-le-moi.

— OK. »

Liying, une lueur amusée dans les yeux, le regarde disparaître dans le bureau.

« La cafetière a rendu l'âme, monsieur Thom ! crie Lerois. Plus que du café soluble. Désolé ! »

À l'abri dans le repaire de son ami, Thom fait chauffer de l'eau dans la bouilloire et prépare un café instantané. La tasse à la main, il

va poser ses fesses sur la banquette au milieu des affaires de Rachid et regarde autour de lui.

L'atmosphère du bureau a toujours le même effet sur lui, comme la madeleine de Marcel, avec la douleur-douceur du ressouvenir.

Ces meubles sont plus vieux que moi !

Thom pense au nombre de commissaires, d'assassins, d'enquêteurs qui sont passés entre ces murs. Aux histoires sanglantes et tordues que ces parois jaunies ont entendues... Il se remémore aussi les années, pas si lointaines, où, avec Lucas, quatre étages plus haut, il faisait une équipe souvent jalousée. Les mieux notés du 36 ! Ça leur avait valu quelques rancunes tenaces... Il s'ébroue et, d'un trait, vide sa tasse. Le breuvage fade et brûlant lui arrache une grimace. Il regrette le goût qu'avait laissé l'éclair au café dans sa bouche. Le détective glisse les doigts dans sa santiag droite et en retire l'enveloppe. Il se cale contre le dossier et observe longuement l'écriture d'Arnaud. Les lettres sont petites et égales, le geste décidé. Hormis le tic-tac de la pendule au-dessus du bureau du boss, le silence est total. Les bruits de la circulation, en bas, sur les quais, lui parviennent, étouffés. Il fait bon. Il sort la lettre de son enveloppe.

Vendredi 17 heures

Mon Rachid,

C'est peut-être la dernière fois que je t'écris. Je ne voulais pas te saouler avec mes problèmes mais là, c'est la galère et tu es mon seul ami.

Si quelque chose m'arrive, je veux que tu donnes cette lettre aux flics ou à ce détective dont tu m'as parlé et qui vit dans l'immeuble où ta mère bossait. Je l'ai localisé sur l'ordi du cybercafé au cas où...

Accroche-toi, c'est du lourd !

En deux mots, j'accuse ma tante Florence d'avoir empoisonné ma mère avec la complicité du docteur Alain Rousseau qui était censé la soigner. Toutes ses salades sur la prétendue maladie de cœur de maman, je suis sûr que c'était du bidon. Un jour, au Moulin, j'ai vu ma tante verser dans la tisane qu'elle portait tous les soirs à maman une poudre blanche qui était dans un petit papier plié. Elle m'a dit que c'était une

préparation spéciale prescrite par Rousseau. Seulement, il y a trois mois environ, on a déjeuné chez elle et à la fin du repas, elle est allée me faire un café. Je suis le seul à en boire dans la famille. Je me suis levé de table pour débarrasser et, dans la cuisine, je l'ai vue verser dans ma tasse la même poudre blanche que celle qu'elle avait mise dans la tisane de ma mère. Elle a vidé la tasse dans l'évier et m'a dit qu'elle savait que j'étais entré dans son labo et que si je parlais de ça à quelqu'un, elle s'en prendrait à Anne. Je me suis tiré vite fait !

Depuis quelque temps, je te l'ai dit, je me sens crevé et j'ai parfois un goût amer dans la bouche. J'ai vu un toubib mais il n'a rien trouvé et les examens semblent normaux. J'aurais mieux fait d'appeler les flics et de rester peinard dans mon coin, mais maintenant, je ne peux plus reculer.

Peu après la mort de maman, ma tante et son chien de garde n'étaient pas au Moulin, j'ai demandé à Aurélien de monter la garde et je suis descendu dans la cave. Dans la première pièce, il y avait une sorte de bureau. Dans une autre pièce, un labo avec deux petits frigos posés dans un angle. Le premier contenait trois glacières que j'ai ouvertes. Dedans, deux reins et un foie humains. (Je les ai pris en photo avec mon portable et j'ai vérifié sur le Net !)

Oui, tu as bien lu... À partir de là, je l'ai plus lâchée, la tante Florence ! Mais fallait que je fasse gaffe à elle et à Sacha. J'ai commencé à les filer en douce. Un samedi, j'ai emprunté la moto de Jean-Baptiste et je suis allé devant la maison de la tante à Meudon. Je me suis planqué derrière une camionnette. La tante et Sacha sont arrivés dans la Mercedes. Un quart d'heure après, la porte du garage s'est ouverte et j'en ai vu sortir ma tante assise à l'avant d'une ambulance conduite par Sacha.

Je suis allé récupérer la moto et je les ai filés. Il y avait une circulation dingue, ils ne m'ont pas vu. Mais je ne pensais pas qu'on irait si loin : on a fini au port de Honfleur à presque minuit. L'ambulance s'est arrêtée sur le port. Il pleuvait tellement qu'on ne voyait pas à trois mètres. Pas un chat dans les rues. Sacha est descendu de l'ambulance, il a sifflé deux fois en direction d'un super bateau et trois marins sont descendus à terre. Ma tante a sorti trois glacières qu'elle a remises aux

marins. Un des marins lui a filé une enveloppe et on a fait la route dans l'autre sens. J'ai roulé tous phares éteints pour pas qu'ils me repèrent. Retour à Meudon à 3 plombs du mat'. Une grosse voiture noire immatriculée « Corps diplomatique » était garée devant la maison. Un grand mec attendait au volant. Il a fait une manœuvre pour que l'arrière de la caisse soit face au portail. Ma tante et Sacha sont sortis de la maison avec deux gros sacs-poubelles en main qu'ils ont déposés dans le coffre de la Mercedes. Ça avait l'air foutrement lourd. Ma tante est retournée dans la maison et en est ressortie avec deux petites glacières dans chaque main. Elle les a remises au chauffeur qui lui a donné une enveloppe et le mec est parti.

Le dernier épisode, c'était vendredi dernier.

Jean-Baptiste m'avait encore prêté sa moto. En fin d'après-midi, j'étais allé boire un pot dans le Marais et je remontais vers chez moi. Place de la Répu', je m'étais arrêté à un feu et devine qui attendait à côté de moi ? La même ambulance (j'avais enregistré le numéro de la plaque) conduite par un jeune type qui faisait partie de l'équipage du yacht au mouillage à Honfleur, slave, blond, yeux clairs. Il a regardé dans ma direction, mais comme j'avais un casque intégral, il n'a pas fait gaffe. Quand le feu est passé au vert, je l'ai suivi. Avec la circulation, c'était duraille. On a remonté l'avenue de la République jusqu'au Père-Lachaise et on a pris une petite rue en impasse sur la gauche. La Mercedes de la tante Florence était là, garée sur le trottoir devant une vieille porte vermoulue qui s'ouvrait dans le mur du cimetière. Le mec blond a regardé sa montre plusieurs fois et au bout d'un moment, un type en uniforme a ouvert la porte (un gardien du cimetière, je suppose. Il était en uniforme. Très costaud, grand avec des cheveux blancs presque rasés, genre sale gueule !) Le blond a déverrouillé le coffre et, après avoir regardé plusieurs fois de tous les côtés, il en a sorti un grand sac bleu, genre sac-poubelle, et a disparu dans le cimetière. Puis il est revenu. Même manège avec un deuxième sac. Mais il n'est pas ressorti. Je suis allé jusqu'à la porte pour jeter un coup œil. Les deux mecs étaient planqués entre deux tombes un peu plus loin et le convoyeur donnait au garde une enveloppe pleine de biffetons et le type les comptait.

J'en ai profité pour taper l'incruste dans le cimetière. Le chauffeur est parti et le garde est venu barricader. Il est passé à moins d'un mètre de moi... Il a ramassé les deux sacs, un sous chaque bras et il s'est mis en route. Je l'ai suivi de loin. On a dû marcher un bon quart d'heure puis on est arrivés dans un coin abandonné du cimetière, dans une sorte de cuvette. Le gardien s'est dirigé vers un gros bosquet d'arbres mais, tout d'un coup, il s'est retourné. J'ai paniqué : je me suis tiré par l'entrée principale et je suis allé récupérer la bécane.

Voilà l'histoire. Donc, demain matin, je retourne au Père-Lachaise. Il faut que je sache. J'ai les foies. Si je ne revenais pas, donne l'alerte. Je ne sais pas trop pourquoi mais j'ai un sale pressentiment.

Si ça finit mal, va voir ma sœur et occupe-toi d'elle, elle aura besoin de soutien et papa risque de pas être à la hauteur... Comme toujours.

Quoi qu'il arrive, je suis heureux de t'avoir rencontré et je suis fier d'être ton ami. Je t'embrasse fort. Et merci.

Arnaud.

Thom reste pétrifié un long moment puis relit la lettre. Il la replie, la range dans l'enveloppe qu'il tourne et retourne du bout des doigts.

Cet idiot d'Arnaud a mis son adresse au dos. Pas malin, ça !

Il la pose sur ses genoux et fixe le ciel par la fenêtre du bureau. Dix contre un que Rousseau, en voyant l'adresse de l'expéditeur, a intercepté la lettre et l'a lue avant de la donner à Rachid... Puis a prévenu qui de droit.

Le temps s'est arrêté. La torpeur envahit le détective et il finit par rejoindre cette bonne vieille Morphée.

Quand la sonnerie du téléphone retentit dans le bureau voisin. Thom fait un bond. Son cœur cogne sourdement dans sa poitrine et il cherche frénétiquement ce qu'il fait là. Il tend machinalement la main vers son portable. Midi. Il s'étire et passe dans le petit cabinet de toilette pour s'asperger la figure d'eau froide. Il revient ramasser l'enveloppe qui a glissé au pied du canapé quand il entend des pas approcher dans le couloir.

Eh merde !...

Il cache précipitamment son trésor dans la poche de son blouson. Lerois vient poser les dernières fadettes et quelques notes sur le bureau de Durrieu.

« Des nouvelles du commissaire ? demande Thom d'un air ingénu.

— Non et j'ai peur que ça ne dure encore un bout de temps. On peut vous laisser ? Zhang et moi, on va manger un sandwich. Le planton prendra les appels.

— Bien sûr. Bon app, les jeunes ! »

Thom lui adresse un large sourire et retourne s'asseoir sagement sur le canapé. Il saisit son portable et envoie un texto à Santini.

« OK. J'ai un peu forcé la dose. Excusez-moi. J'ai lu la lettre. Mes doutes justifiés et je crois que je tiens la clef de l'affaire. Je scanne la lettre d'Arnaud. Et je la range où je l'ai prise. Promis ! Vous pensez quoi des résultats de l'autopsie des cadavres du Moulin ? »

Son regard se pose sur les papiers que Lerois vient de poser sur le bureau du Pacha. Il les feuillette rapidement et se fige soudain sur un courriel de la préfecture de police. En haut, à droite, un numéro de plaque minéralogique figure en caractères gras soulignés.

Destinataire : Commissaire René Durrieu, Police judiciaire-36, quai des Orfèvres.

La Mercedes 600 grise recherchée était garée en stationnement interdit. Elle a été verbalisée huit fois au cours des cinq jours précédents.

Le véhicule a été enlevé ce matin à 11 h 10 devant le 15 de l'impasse Tenon, Paris 20^e arrondissement et, selon vos instructions, convoyé aux services techniques.

Carte grise au nom de Maillefeux, Florence-Amélie-Rose née le 30 mars 1949 à Meudon (Hauts-de-Seine). Domiciliée au 16, rue des Petits-Jardins, Meudon (Hauts-de-Seine).

Avec mes respects.

Commandant Larosière

Arnaud a mentionné la Mercedes garée dans une impasse dans sa lettre à Rachid.

L'impasse Tenon.

Il connaît cette rue et cherche, en vain, à se souvenir de sa localisation. Il remet le message de la préfecture où il l'a pris. Il tape sur l'ordi de Durrieu le nom de l'impasse Tenon et lance la recherche.

Un plan s'affiche sur l'écran.

L'impasse Tenon, qui longe les vieux murs de la grande nécropole du Père-Lachaise, est située à deux pas de chez lui.

Dante avait tort : l'enfer a plus
de neuf cercles

CHAPITRE XXX

La pluie a redoublé, déversant un rideau rugissant dans les rues. Le taxi dépose Thom à l'entrée de l'impasse. Le détective attend que la voiture s'éloigne puis il s'enfonce dans la voie déserte peu éclairée. Le numéro 15, devant lequel la voiture de Florence Maillefeux est restée garée plusieurs jours, est une vieille usine. Juste en face, sur le trottoir opposé, Thom remarque, dans un renfoncement, la porte étroite au bois vermoulu mentionnée par Arnaud et dont les deux battants mal joints sont maintenus par une chaîne rouillée et un cadenas neuf. Il traverse la chaussée et jette un coup œil par l'entrebâillement. Le secteur du cimetière qu'il découvre est désert.

Il va fermer. Faut que j'entre.

Abrité sous son parapluie, il attend un peu et s'assure que la rue est déserte avant de sortir son sésame. Il regarde encore autour de lui. De rares voitures sont garées du côté de l'usine et, un peu plus loin, sur le même trottoir, s'élèvent de vieux immeubles dont les rares fenêtres ne sont pas éclairées.

C'est les vacances et avec ce temps de chien, personne ne mettra le nez dehors...

Il enfonce son sésame dans la vieille serrure, le cadenas cède du premier coup. Thom pousse à deux mains le battant qui s'ouvre avec un couinement désagréable. Il récupère son parapluie, pénètre dans le cimetière et repousse derrière lui les volets de bois. Il replace la chaîne du mieux qu'il peut pour glisser ses doigts dans la fente vers la rue et raccrocher le cadenas aux maillons.

Rentrer par effraction dans un lieu public après la fermeture sans habilitation... On l'avait pas encore faite celle-là, Lucas !

La nuit à présent est totale. Thom s'abrite sous un petit monument qui imite grossièrement la forme d'un dolmen et patiente encore un

peu au cas où la garde d'un gardien l'amènerait dans les parages. Appuyé contre la pierre froide, Thom fait le vide. Il sait que la solution de l'affaire est là, dans ce gigantesque cimetière où Arnaud est venu mourir. Il est sûr de l'avoir résolue. Il doit trouver les preuves.

Les gros projecteurs qui illuminent le dôme nébyzantin du columbarium s'éteignent, le détective sort de son blouson la grosse lampe torche qu'il a piquée dans la réserve en quittant le quai des Orfèvres et s'élance, une nouvelle fois, entre les tombes, dans l'axe de son appartement. Tant qu'il reste dans les allées bien entretenues des sections récentes, tout va bien, mais quand il s'aventure dans les profondeurs de l'ancien cimetière, les choses se gâtent vite. Le parapluie dans une main et la torche dans l'autre, il trébuche sur le rebord d'une pierre tombale se rétablissant *in extremis* mais, au pas suivant, sa semelle glisse sur une plaque de boue et il finit les quatre fers en l'air.

Pour une fois que je pense à le prendre ce putain de parapluie !... Et je vais encore choper la crève.

La traversée se termine en figure de haute voltige. Le bout de sa botte gauche se coince sous une racine dissimulée dans l'herbe et le détective effectue sur les fesses la descente dans la cuvette au centre de laquelle se trouve la chapelle. La dégringolade finit au beau milieu d'une flaque de gadoue. Thom, un instant étourdi, reste assis sur ses fesses et, après avoir copieusement maudit la pluie, le cimetière et tous ses occupants, entreprend de se relever. Il pense soudain à la tête de Durrieu s'il le voyait dans cette situation et se met à rire nerveusement.

Du faisceau de sa torche, il balaie les alentours. Le rayon lumineux s'arrête enfin sur le bosquet touffu. Pour franchir la muraille de végétation, il abandonne le parapluie et met ses gants. Quand il débouche devant le vieux mausolée, son pull de laine est trempé. Grelottant, il pousse la porte rouillée et pénètre dans le sanctuaire.

Thom pose la torche sur l'autel et se frotte les bras jusqu'à ce que cessent frissons et claquements de dents. Puis il s'assied au sol et allume une cigarette.

Que faisait la voiture de Maillefeux depuis cinq jours le long du

cimetière ? Était-elle venue ici ? Arnaud aussi est venu ici et il y a trouvé la mort. Il doit y avoir quelque part quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir... Et que moi, je ne vois pas !

Il se lève, ouvre le tabernacle, en tapote le fond et les parois. Rien d'anormal. Il prend un peu de recul et regarde attentivement le morceau de marbre rose qui forme le plateau de l'autel.

Peut-être.

Il s'arc-boute contre la plaque de roche polie, pousse pour la faire glisser sur son socle. Il s'acharne pendant plusieurs minutes et parvient à déplacer le marbre de quelques centimètres. Essoufflé, il braque le faisceau de la lampe à l'intérieur de la cuve. Elle est vide.

Non, c'est pas ça !

Son attention se fixe ensuite sur la petite croix de bois qui surmonte le tabernacle. Il la décroche, l'examine sous toutes les coutures mais ne trouve rien de suspect.

Mais qu'est-ce qu'elle a de spécial cette foutue chapelle ?...

Il ressort sous la pluie battante et fait le tour du petit monument en inspectant les murs, braque le faisceau vers le toit mais les deux simples plaques de tôles rouillées qui le forment ne peuvent rien dissimuler. Thom retourne à l'intérieur. L'humidité lui glace les pieds et il sent monter une nouvelle crise de frissons.

Faut que je me réchauffe !

Il commence à souffler sur ses doigts en sautant d'un pied sur l'autre puis à pieds joints. Chaque fois qu'il retombe sur le dallage, l'impact résonne sourdement et fait trembler les parois délabrées. Mais l'écho de son dernier saut sonne différemment quand il retombe au sol. Ça sonne creux. Thom se fige instantanément. Sous ses pieds, il découvre une trappe rectangulaire dont les bords sont presque invisibles, noyés par les motifs du carrelage figurant un entrelacs confus de feuillages stylisés aux couleurs fanées par le temps.

Merde ! Ce n'est pas qu'un mausolée... C'est une sépulture !

Un nouveau frisson lui secoue l'échine mais, cette fois, ce n'était pas le froid qui en est la cause. Il n'a jamais été trouillard mais descendre dans une crypte, à la nuit tombée, dans un cimetière désert...

Et si j'allais gentiment prévenir René et que je revenais avec les renforts ?... Lucas, qu'est-ce que je fais ?

Son regard se perd un instant dans la contemplation de la trappe.

Tu as raison. Trop tard pour reculer.

Il cherche, en vain, un objet assez fin qu'il pourrait introduire dans la fente pour faire levier puis tente de passer les doigts dans les interstices. Peine perdue. Du plat de la main, il ausculte le pavement et sent qu'un des carreaux le long du mur, plus récent que les autres et à portée de main, dépasse légèrement de la surface. Il appuie dessus. Le cliquetis d'un ressort retentit dans la chapelle et la trappe s'entrebâille. Il sort un feutre de sa poche et marque le carreau d'une grosse croix noire.

Des fois que...

La trappe dissimule un petit espace au fond duquel se trouve un anneau assez large pour passer les doigts d'une main. Thom repousse en arrière les cheveux dégoulinants qui lui tombent sur les yeux, empoigne l'anneau et soulève le panneau retenu sur un côté par deux gonds rouillés. Il se redresse en nage, une douleur dans les reins, et s'éponge le front d'un revers de manche.

Il fait brusquement un violent bond en arrière. La puanteur qui vient de jaillir de l'ouverture est telle qu'il croit un instant tourner de l'œil. Il se rue à l'extérieur. Il met quelques minutes à surmonter sa nausée et à reprendre ses esprits. Il reste appuyé au mur, sous la pluie, les yeux fermés.

L'enquête sur l'affaire Lemarchand est close. Il sait parfaitement ce qu'il va trouver dans la crypte, là, six pieds sous terre. Il se met à trembler. Il vient de refaire le chemin qu'a suivi Arnaud quelques jours plus tôt. Comme le gamin, il a trouvé l'entrée de la crypte, comme lui, il a battu en retraite face à la peste... Thom prend son courage à deux mains.

Pour Arnaud.

Première urgence, l'odeur. Il sort un paquet de mouchoirs en papier de la poche de son blouson. Il en extirpe plusieurs, les déplie, les superpose puis se dirige vers les buissons dégoulinants de pluie sur lesquels il plaque les carrés de papier qui se gorgent instantanément d'eau. Le détective retourne dans la chapelle et, surmontant ses nausées, enlève son pull et son tee-shirt. Ses dents recommencent à claquer. Il plaque les mouchoirs en papier sur son nez et sa bouche et les maintient en place avec son tee-shirt mouillé dont il noue les manches derrière la tête ; il fait des vœux pour que son masque de fortune tienne le coup et s'efforce à respirer calmement,

régulièrement. Il renonce à enfiler son pull détrempé mais remet son blouson. Trois petites lampes de camping sont alignées sur la première marche de l'escalier en pierre qui s'ouvre à ses pieds. Thom en saisit deux, les allume avec son briquet et emprunte prudemment l'escalier abrupt qui descend dans la crypte.

Il pose les lampes dans deux petites niches creusées dans les parois, sur sa droite et sa gauche. Le silence vrille ses tympans martelés par les battements sourds de son cœur. Peu à peu, son regard s'habitue à la clarté diffuse ; la cave voûtée qu'il découvre aurait pu être une tombe comme toutes les autres si ce n'étaient les dizaines de sacs-poubelles bleus, dont la forme ne laisse aucun doute quant à leur contenu, posés sur les cercueils des douzes nones noircis par le temps.

Thom avance dans l'allée médiane et trébuche sur un obstacle. Il baisse les yeux et voit, posé au sol contre un cercueil, un grand sac-poubelle. La gorge serrée, il s'accroupit et approche la main de la forme enveloppée. Ses doigts tremblent et son cœur bat douloureusement. Il vient sans doute de découvrir d'où provenaient les morceaux de plastique bleus coincés dans les replis des vêtements d'Arnaud.

Il défait le nœud du lien qui ferme le sac.

Le visage de Rachid Houria est déjà en partie recouvert d'un duvet gris de moisissure et son regard mort fixe un point sur le mur derrière Thom. Le détective se redresse d'un bond, submergé par la panique. La douleur sourde qui lui serre les poumons remonte à sa gorge. Il ferme les yeux et pousse un hurlement qui rebondit en longs échos d'une paroi à l'autre contre les murs de pierre. Quand il se tait, hors d'haleine, il doit s'adosser à un cercueil, attendre que le vertige se dissipe et s'astreindre à retrouver une respiration normale. Il reste pétrifié de longues minutes, assailli par les images de Rachid jouant avec lui au football dans la petite cour de l'immeuble.

OK !... Lucas ! Faut pas que je perde la boule...

Il respire un grand coup, se penche à nouveau sur le corps et entreprend de le dégager de son linceul de plastique. Le garçon est nu. Thom ferme un instant les yeux et s'efforce de chasser de son esprit l'image des larves qui doivent déjà grouiller dans le ventre gonflé. Un large ruban adhésif part de chaque clavicule et rejoint le sternum verdâtre, puis descend jusqu'au pubis. On a ouvert le corps de Rachid puis on l'a grossièrement refermé. Thom a sous les yeux les preuves de

ce qu'il redoutait depuis plusieurs jours. Comme douée de vie propre, sa main s'avance vers la tête du même et caresse ses cheveux noirs. Un ultime adieu. Thom referme le sac.

Faut finir le boulot, mon vieux. Au point où t'en es...

Il avance vers le fond de la crypte et se dirige au hasard vers un autre antique cercueil sur lequel sont posés des sacs-poubelles plus petits. En serrant les dents, il en ouvre un. Il contient le corps d'une petite fille noire. Celle dont il avait trouvé l'enveloppe dans la cave du Moulin ? Elle n'a plus d'yeux et de minuscules insectes volants s'activent sur ses paupières. Le détective sent grouiller quelque chose au fond du sac, il le lâche et se détourne.

L'émotion rompt les digues. Thom s'adosse au mur de pierre et se laisse glisser au sol. Il fond en larmes, à gros sanglots, la poitrine secouée de hoquets. Quand l'orage est passé, il s'essuie les yeux, se relève et reprend son inspection en reniflant. Contre la paroi du fond, une dizaine de glacières de tailles différentes. Il en saisit une et l'ouvre, découvrant de petites masses indéfinissables mais à la texture provenant nettement de tissus humains. Le produit de conservation dans lequel elles baignaient s'est évaporé depuis longtemps. Un nouvel effluve pestilentiel lui saute à la gorge et, d'un geste brusque, il referme le couvercle.

Quand il se retourne, il ouvre grand la bouche mais aucun son n'en sort. Devant lui, une silhouette se découpe à contre-jour. L'homme, les deux bras croisés sur la poitrine, porte une casquette et un habit de vigile.

« Alors, connard, on s'balade ? »

Avant qu'il ait pu réagir, un poing de fer s'enfonce dans son estomac. Le souffle coupé, il porte les mains à son ventre et tombe à genoux. L'homme le redresse et lui retire sa ceinture. Thom veut se dégager mais il reçoit une gifle magistrale qui envoie sa tête rebondir contre la muraille. Sous le choc, le nœud de son masque de fortune se desserre. Thom se sent soulevé par les aisselles et retourné contre le mur. L'homme lui ligote les poignets avec le ceinturon. L'odeur de putréfaction a envahi son nez et sa gorge, le faisant violemment tousser.

« C'est ça, crache-moi dessus, pendant que tu y es ! »

Le garde resserre son étreinte.

« Je peux savoir ce que tu fous là ? »

Quand les murs ont cessé de tanguer, Thom observe son agresseur. C'est un homme d'une cinquantaine d'années bâti comme un athlète et dont les rares cheveux blancs sont taillés presque à ras. Arnaud avait raison dans sa lettre, il a une sale tronche et son regard gris métallique n'annonce rien de bon. Un pansement lui barre la tempe droite. Il prend le temps d'allumer un minuscule cigare sans quitter son prisonnier des yeux.

« Je t'ai posé une question. Tu veux une autre baffe ?

— Je m'appelle Thom. Je suis photographe. Je fais des reportages sur les cimetières, la nuit...

— Je vois, monsieur est un fouineur. C'est con ce qui t'arrive, il est grand ce cimetière et il a fallu que tu mettes les pieds là où il fallait pas.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ici ? »

L'homme ricane.

« T'as le nez bouché ou quoi ? De toute façon, ça te regarde pas. T'as fait une grosse connerie, mec !

— Ah oui ?

— J'aime pas spécialement annoncer les mauvaises nouvelles, mais ton reportage, mon pote, tu le finiras pas. Un p'tit cigare pour fêter ça ?

— Non, j'ai des clopes dans la poche de mon blouson.

— Pas d'entourloupe, hein ?

— Juré. »

Le vigile sort le paquet, met une cigarette dans la bouche de Thom et l'allume avec son briquet.

« Quelqu'un sait que tu es là ?

— Oui. Mes potes... Mes collègues ! »

Thom se mord les lèvres.

« Et ma tante, aussi ! Elle doit commencer à s'inquiéter. »

Ma pauvre Marthe, si tu me voyais !

L'homme ricane encore.

« Ta tante ! Ben voyons ! Tu mens mal, mec. Pas de bol. »

L'homme tire longuement sur son cigarillo puis recrache la fumée dans le nez de son prisonnier.

« Ça te fait quoi de savoir que tu vas mourir ? » demande-t-il avec comme une lueur égrillarde dans le regard.

Complètement taré.

« Vous vous appelez comment ?

— Pradel, Robert. Pour te servir.

— Vous faites quoi ici ?

— T'es vraiment un petit curieux, toi ! Bah, je peux bien te faire ce p'tit plaisir. Je suis gardien. Le chef de la nuit ! J'aime la nuit.

— Vous travaillez seul ?

— Tu sais, dans le coin, c'est plutôt calme. Pas de querelles de voisinage. »

L'homme n'essaie même pas de faire de l'humour. Il dit tout ça d'un ton monocorde et sinistre. Thom s'aperçoit soudain que la puanteur lui devient presque supportable.

Gagner du temps.

« Ça vous gêne pas l'odeur ?

— On s'en fait un monde mais c'est pas pire qu'autre chose. Demande aux éboueurs ou aux égoutiers. On s'habitue à tout, tu sais. »

Thom ferme les yeux. Son geôlier s'appuie à un cercueil.

« J'ai commencé ma carrière près d'Armentières, comme fossoyeur d'un petit bled. Ça marchait pas bien à l'école et je savais pas trop quoi faire. La mairie cherchait quelqu'un pour le cimetière du temps où il y avait encore des gardiens dans les cimetières de campagne... Je m'suis dit... Ce boulot-là ou un autre ! Et ça fait vingt-cinq ans que je suis dans le métier. Tu vois, j'ai une longue pratique. »

Le gardien déboutonne le bouton de son col.

« Et puis, j'ai eu envie de voir du pays. Alors je suis monté à Paris. J'ai eu du bol de trouver du boulot dans la même branche. Ensuite, j'ai pris du galon. Voilà ! Qu'est-ce que tu veux, j'peux plus m'en passer ! »

Pradel inspire longuement l'air pestilentiel comme s'il était dans un champ de lavande.

« C'est comme une drogue. Je sais pas pourquoi je te raconte tout ça. »

Toi, t'es juste bon à enfermer !

Thom décide de passer à la vitesse supérieure.

Foutu pour foutu...

« Et ça fait longtemps que ça dure ? demande le détective en désignant les sacs d'un mouvement de menton.

— Deux ans... à peu près.

— Qui vous les apporte ici ? »

Pradel finit par répondre après un silence d'hésitation :

« J'ai plusieurs clients. Des Russes, des Allemands, des Anglais... Mais celle que je préfère, c'est une bonne femme incroyable ! Maille... Maillefer qu'elle s'appelle, je crois. Tu parles d'un nom ! Je ne l'ai vue qu'une fois parce qu'en général, c'est un de ses assistants qui livre les colis. Mais ça fait quelques jours qu'il n'est pas venu. Comme il est muet, pour la conversation, c'était limité. C'est un autre mec qui a pris le relais. Pas muet, lui, mais pas bavard ! »

Il reste rêveur un moment.

« J'en ai vu des costauds dans ma vie, mais Maillefer, c'est quelqu'un ! Elle a l'air de rien, comme ça, à première vue, petite, gringalette ! Mais elle est dure comme un roc. Une vraie dingue. Et puis, je sais pas ce qu'elle leur fait, mais ils arrivent toujours en morceaux. »

Il adresse un beau sourire à Thom tout en allumant un autre cigarillo. Il dégage de sa grosse ceinture une petite fiole.

« Le verre du condamné, camarade ?

— Non, ça va. Merci. Et ça vous gêne pas de faire ça ?

— Maillefer, elle paie bien. Très, très bien même. Alors je ferme les yeux... Et je me bouche le nez ! »

Content de sa répartie, le gardien éclate cette fois d'un rire tonitruant et bref. Thom essaie de grimacer un sourire mais y renonce.

« Mais elle a dû avoir des soucis, continue Pradel, l'air soudain attristé. Il y a quelques jours, elle a appelé en pleine nuit pour me dire qu'on allait moins se voir pendant quelque temps. Elle m'a fait livrer cinq colis d'un coup plus des glacières et une grosse valise !

— Une valise ?

— Oui, celle-là, dit le gardien en désignant l'objet coincé entre la tête d'un cercueil et le mur du fond.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Ben, j'en sais rien, moi !

— Vous allez pas me faire croire que vous n'avez pas regardé ? »

Le regard du gardien vire soudain au noir. Thom tourne la tête de côté, dans l'éventualité d'une nouvelle claque. Après une seconde d'hésitation, le cerbère reprend son ton rieur.

« T'as raison, petit con, j'ai regardé ! Il y a des dossiers avec des photos de gosses, des clefs USB, des papiers. Mais j'ai pas fait de visite

de détail. Ce soir-là, l'assistant m'a filé une grosse enveloppe et m'a confirmé qu'ils ne reviendraient pas de sitôt. Ça va me manquer ! Financièrement parlant, je veux dire... À Armentières, je fais construire une baraque pour ma retraite, faut rembourser les crédits. »

Une nouvelle nausée saisit Thom. Il serre les dents.

« Bon, c'est pas que j'm'ennuie ! dit le vigile en regardant sa montre. Désolé de t'abandonner, gueule d'amour, j'ai la dalle. Comme je suis pas chien, je te laisse la lumière. Tant qu'il y aura du gaz dans les lampes... »

Pradel s'agenouille devant Thom et lui murmure à l'oreille :

« T'as l'air intelligent, toi. T'as compris ce qui va se passer maintenant ? Dans quelques mois, quand tout ce petit monde, toi y compris, sera plus qu'un petit tas d'os, je disperserai vos squelettes au p'tit bonheur dans les tombeaux abandonnés. Et personne ne saura jamais ce qui s'est passé. Ni ce que vous êtes devenus ! Pas con, Pradel, hein ? »

Il se relève et lui tapote la joue.

« Salut. »

Il se dirige d'un pas lourd vers l'escalier puis s'arrête. Il se retourne vers Thom.

« Une dernière chose, quand même. Pradel aime pas trop qu'on le prenne pour un con. J'ai jamais vu un photographe faire un reportage sans appareil. Ciao ! »

Le corps massif disparaît en haut des marches puis la trappe se referme lentement. La dalle de pierre se clôt sur le silence de la mort. Thom cède à la panique.

Ça va pas finir comme ça !

Il se tord les poignets dans tous les sens pour desserrer le nœud qui les entrave. Après quelques minutes d'effort, ses poignets sont brûlés par le frottement du cuir du ceinturon mais il réussit à se libérer. Il se rue vers l'escalier, grimpe la volée de marches et pousse de toutes ses forces sur la trappe. Il s'acharne longtemps, puis finit par renoncer. Il s'assied, abattu et en nage.

Cette fois, c'est la bonne... J'avais imaginé pas mal de fins à l'histoire, mais, enterré vivant... Ça !

Une goutte de transpiration glisse de son front à l'arête de son nez, ricoche sur son menton puis le long de son cou, provoquant une démangeaison désagréable.

Il aurait au moins pu m'achever, ce salop !

Il appuie la tête contre la paroi, ferme les yeux et se met à penser très fort à son frère. Un sourire triste plisse ses lèvres.

Lucas... C'est bien. Tu n'es pas loin.

CHAPITRE XXXI

Un cliquetis résonne au-dessus de sa tête. Médusé, Thom voit la trappe se soulever.

Merde, il va pas remettre ça, ce pervers !

Il bat en retraite et récupère son ceinturon. Il le saisit par le bout opposé à la boucle et le fait tourner au-dessus de sa tête. L'arme improvisée prend rapidement de la vitesse et se met à siffler.

« Descends, Pradel, je t'attends ! »

Mais personne ne paraît en haut des marches. Les échos d'une voix tonitruante éclatent contre les murs du caveau.

« Putain de bordel de merde ! Ah, ça schlingue ! »

Cette voix.

Thom lâche le ceinturon qui, avec un bruit mat, va percuter un des cercueils. Cette voix, il l'aurait reconnue entre des millions. Il se rue vers l'escalier en hurlant :

« René ! René, je suis là ! »

Quand il passe la tête hors de la trappe, il ne voit personne. Thom sort de la chapelle poursuivi par l'odeur qui semble désormais faire partie de lui. Dehors, sous leurs parapluies, Durrieu, Santini et une dizaine de flics ont reculé et tentent de reprendre leurs esprits. Quelques-uns soulagent leur estomac dans les buissons. Pradel, menotté au fût d'un arbre sous la surveillance de Samb, regarde Thom, un rictus aux lèvres.

« T'es un sacré veinard, toi ! »

La pluie tombe toujours. Un déluge fou. Le commissaire, tout en s'épongeant le front avec son mouchoir, se tourne vers son ami.

« Tu tournes un remake de *Dracula* ou quoi ? »

Le détective s'avance. Instinctivement, le commissaire et Santini reculent. Thom se met à rire.

« Vous n'êtes pas contents de me voir ? Je pue un peu, peut-être ? »

Thom retire son blouson, lui fait effectuer quelques moulinets au-dessus de sa tête puis le jette au loin. Il se frotte le torse sous la pluie en faisant de petits sauts sur place. Son fou rire devient hystérique.

« Je me lave, les amis, je me lave ! »

Une détonation éclate.

« À couvert ! » hurle le commissaire.

Les flics se planquent dans les fourrés et Durrieu se jette sur Thom qu'il fait reculer dans la chapelle.

Des ordres brefs résonnent. Une langue slave. Les déflagrations deviennent incessantes... Hagard, Thom jette un œil vers l'extérieur. Santini, arme au poing, genou à terre, tire en direction des branchages compacts et Samb, dans une roulade, va se planquer au pied d'une haie tout en dégainant. Un cri retentit.

« Merde ! »

Pradel, ficelé à son arbre, a pris une balle et un filet de sang glisse le long de la manche de son uniforme.

Durrieu, blême, s'est tourné vers Thom.

« Ça va, garçon ? »

— Hein ? » balbutie le détective, pétrifié.

La fusillade redouble. Les deux hommes rentrent le cou dans les épaules. Une agente change de place mais se fait faucher par un tir et tombe à genoux. Samb rampe jusqu'à elle, la saisit par le col et la traîne à l'abri sous un buisson puis il se retourne et dégaine vers la source de la décharge.

Une balle perdue pénètre par une fenêtre sans vitrail derrière Durrieu et Thom accroupis. Le commissaire prend Thom dans ses bras et se penche sur lui, l'enveloppant de sa grosse masse. La balle heurte un premier mur puis un second avec à chaque impact un bruit sec et sifflant et, finalement après les avoir frôlés, va finir sa course dans la ferraille du tabernacle.

« Putain ! » souffle longuement le Pacha, le front perlant de sueur.

Il saisit le menton de Thom et tourne le visage vers lui.

« Ça va ?... Bien joué la croix au feutre sur le carreau ! Malin !... »

Dehors, ça défouraille en tous sens. Les flics se découvrent de plus en plus, indiquant qu'ils semblent prendre le dessus sur les assaillants.

Un autre cri retentit. Une voix hurle un ordre en russe.

Les coups de feu cessent brusquement. On entend un bruit de cavalcade. Les policiers sortent de leur planque et s'élancent en direction des fuyards.

Thom lève les yeux vers Durrieu.

« René, je... »

Mais il n'en dit pas plus.

Un sang glacé monte à ses tempes et peu à peu, la chapelle, les arbres, et même le gros commissaire, tout disparaît dans une nuit épaisse.

Quand il ouvre les yeux, Thom voit, penchée au-dessus de lui, la grosse bouille de Durrieu, pour une fois pâlotte.

« Comment ça va, mon petit ? »

Le ton inquiet de son ami le surprend et il pose la main sur la grosse paluche poilue du commissaire.

« Ça va, René ! Te bile pas ! Juste cotonneux. Et un peu mal aux poignets. Sinon, ça va !

— T'es sûr ?

— Je t'assure ! Un fond de migraine, c'est tout. »

Le commissaire pousse un soupir de soulagement et se renverse sur sa chaise.

« Tu nous as foutu une de ces trouilles, crétin ! On a vraiment cru que t'avais perdu la boule.

— Je vais bien.

— D'autres ont fini à Sainte-Anne pour moins que ça !

— Faut croire que je suis plus solide qu'on ne le dit. »

Il regarde autour de lui. Il est dans une chambre d'hôpital. Il constate avec délice qu'on l'a lavé mais réalise aussi qu'aucun savon, aucun parfum ne fera jamais disparaître l'odeur de mort qui s'est inscrite dans sa mémoire.

« On est où ?

— À l'Hôtel-Dieu. On t'a fait des analyses, des radios... Pas de gros bobo. Juste quelques bosses, quelques contusions.

— Alors, je vais rentrer.

— Tu veux pas dormir ici, peinard ? Ça serait plus prudent.

— Je préfère rentrer. Je signe toutes les décharges qu'on voudra.

— OK. Te raccompagne. »

La voiture de service dépose Thom devant chez lui. Malgré la pluie, Durrieu descend sa vitre.

« Tu es sûr que tu n'as besoin de rien ? Tu veux que je reste ?

— Arrête, René ! On dirait Marthe...

— Alors, j'arrête !

— Tu lui as rien dit au moins ?

— Je n'ai même pas eu le temps de l'appeler.

— Tant mieux. Parce que demain, c'est son anniversaire. J'avais prévu de faire un pot pour elle au bureau à 15 heures. Donc, tu viens vers 14 heures avec ton plus beau sourire et un bouquet de fleurs. On aura un peu de temps pour parler de tout ça. Santini est rentrée à Lisieux ?

— Non, elle passe le week-end chez sa sœur à Vanves.

— Appelle-la. J'aimerais bien qu'elle soit là aussi. Je vais essayer de dormir un peu. »

Durrieu serre avec insistance la main de Thom.

« Je suis content que ça aille.

— Merci.

— Bonne nuit, Frankenstein ! »

En composant le code de sa porte, Thom entend dans son dos le commissaire principal marmonner en remontant sa vitre :

« Moi, à l'anniversaire de Marthe ! Et p'is quoi encore ? »

Contrairement à ses habitudes, Nounouche, à l'arrivée de son maître, n'est pas venue se frotter à ses jambes. Elle a passé sa petite tête noire dans l'entrebâillement de la porte de la chambre, interdite, inquiète.

« Ça pue, hein, ma vieille ? Ça pue la mort. »

Thom fonce dans la cuisine. Il prend le rouleau de sacs-poubelles et en découpe un. Il suspend brusquement son geste et fixe, fasciné, l'enveloppe de plastique.

Chance, ils sont noirs. Pas bleus !

Il se déshabille en quatrième vitesse et fourre tous ses vêtements dans le sachet en plastique. Quand il saisit la paire de santiags, il suspend son geste.

Merde. J'y tiens à ces putains de bottes !

Elles avaient partagé tant d'enquêtes, de nuits de bringue ou de longues balades solitaires... C'est Lucas qui les lui avait offertes.

Finalement, elles rejoignent le blouson et tout le reste. Thom ferme le paquet avec du gros scotch et, sans prendre garde aux voisins qu'il aurait pu croiser ou à la porte qui aurait pu claquer derrière lui, il sort en tenue d'Adam sur le palier. Après une minute d'effort, il réussit à coincer le sac dans le réceptacle du vide-ordures. Quand il entend enfin le paquet glisser le long du conduit vertical qui descend tout droit dans les poubelles, il rentre dans l'appartement et, pour la première fois, ferme le verrou à double tour.

Thom reste une heure dans la baignoire remplie d'eau brûlante et de sels parfumés. Il se lave trois fois les cheveux, se coupe les ongles des mains et des pieds et les brosse jusqu'à les faire saigner. Après le bain, après s'être lavé les dents trois fois avant de les noyer de bain de bouche, il se frictionne longuement à l'eau de Cologne.

En peignoir, il erre comme un zombie dans l'appartement, un verre de whisky à la main. À plusieurs reprises, il renifle compulsivement la peau de ses bras et de ses mains. Il s'arrête devant la photo de Lucas.

« C'était limite ce coup-là, hein ? »

Quand il est couché, la chatte, de sa démarche lente et déhanchée, s'approche enfin. Elle monte sur le lit et, après avoir jeté des regards égarés vers son maître, vient, précautionneusement, se rouler en boule au creux de son bras. Le contact chaud et familier bouleverse l'état nerveux de Thom. Il enfouit la tête dans l'oreiller et laisse éclater la nouvelle crise de larmes qui couvait.

Comme souvent, le week-end, le 2^e arrondissement est calme.

Dans les années 1970, la politique inepte de la municipalité avait initié le mouvement qui avait fait de ce quartier, situé dans le prolongement des anciennes Halles et autrefois populaire, une zone de bureaux et de boutiques chics. Les petits commerces du quartier avaient fermé les uns après les autres et, les fins de semaine, hormis l'effervescence autour des cinémas, des théâtres et du marché Montorgueil, les rues étaient désertes et la plupart des magasins fermés. Le passage Choiseul n'avait pas échappé au mouvement. Mais Thom l'aime bien ainsi déserté. Et puis, il fait beau. Même s'il est encore un peu KO, il se sent foutrement heureux. Heureux d'être vivant. D'autant qu'à l'entrée du passage, le marchand de chaussures était ouvert et qu'il s'est payé une magnifique paire de santiags noirs.

Marthe va encore crier à la dépense !...

Dans la rue des Petits-Champs, le détective pousse la porte d'une épicerie fine, spécialisée dans les produits régionaux, et y choisit un cadeau pour sa tante. Il ressort de la boutique les bras chargés d'une impressionnante corbeille d'osier, ornée d'un gros nœud rouge et remplie de boîtes de foie gras, de magrets, de cèpes et de deux bouteilles de bordeaux. Thom a quelques difficultés à la faire passer dans le petit escalier étroit qui monte au bureau. Après s'être délesté de son fardeau dans la pièce du fond, il compose le numéro de Marthe.

« Bonjour, ma tante chérie. Comment ça va ?

— Mon Thom ! C'est gentil de m'appeler. Ta crève va mieux ?

— ... Oui. Je te raconterai.

— Et tu fais quoi aujourd'hui, avec ce beau temps ? Tu vas enfin rester un peu tranquille, j'espère !

— Justement, c'est pour ça que je t'appelle. Je suis au bureau. J'ai besoin de toi, si ça ne te fait rien de venir.

— On a eu de nouvelles demandes d'enquêtes ?

— C'est ça, oui ! Ça ne t'ennuie pas ?

— Au contraire, mon chéri ! J'avais prévu de faire du ménage, alors ça peut attendre demain.

— Tu me retrouves à 15 heures ?

— Très bien. À tout à l'heure. »

Perdu dans ses pensées, Thom s'apprête à verser une cuillerée de café moulu dans le porte-filtre de la cafetière quand deux coups violents sont frappés à la porte. Thom sursaute, la cuillère lui échappe des mains et le café atterrit sur ses bottes neuves. Quand Durrieu et Santini poussent la porte, un « merde » retentissant leur troue le tympan. Thom se tourne vers eux et vocifère :

« La cafetière électrique est l'invention la plus tordue qui soit sortie du cerveau humain ! »

Sans transition, il affiche un grand sourire.

« Ça va, les amis ? »

Santini éclate de rire.

« Vous, en tout cas, vous reprenez du poil de la bête ! »

Durrieu pénètre dans les lieux les sourcils froncés et un pli de colère creusé aux coins de ses lèvres.

« Je te le donne en mille ! Je suis passé au bureau voir le courrier et les messages. Je n'ai pas été beaucoup là ces jours-ci. Les sacs des affaires de Rachid Houria sont toujours sur le canapé ! Ils se foutent de ma gueule ! Je peux te jurer que, lundi, les mecs du labo vont entendre parler du pays ! »

Thom et Santini échangent un regard complice. Un brin coupable. Le commissaire croise les bras, furieux.

« Et c'est tout ce que ça vous fait !

— Et si on laissait le boulot de côté, commissaire ? » suggère Santini.

Nouveau grognement du commissaire qui finit par se dérider.

« Z'avez raison, chère collègue ! Aujourd'hui, c'est la fête de tante Marthe ! Mais quand même, ils... »

Santini fait diversion en se tournant vers le détective.

« Vous avez pris des couleurs, Thom ! C'est bien. »

Durrieu, qui semble avoir oublié les deux bouteilles de champagne qu'il porte dans ses bras, va se poster devant la fenêtre donnant sur le passage et siffle.

« Dans la mesure du possible, dit Thom, j'aimerais autant qu'on fasse l'impasse sur ce qui s'est passé cette nuit. La pauvre a eu sa dose d'émotions. Je préférerais lui raconter moi-même, avec quelques précautions, quand le moment sera venu.

— Entendu, dit Durrieu en tendant les deux bouteilles à bout de bras. Dis donc, on peut mettre ça quelque part ? Ça commence à peser.

— Dans le frigo, là.

— On aurait pu inviter notre Doudou ! »

Un silence palpable s'installe.

« Il n'est pas à Paris, commissaire ! lâche Laura Santini.

— Il est où ? »

Thom inspire un grand coup.

« Avec Anne. Au Moulin.

— C'est une blague ? Celui-là aussi, il va m'entendre !

— Si on les laissait vivre un peu, tu ne crois pas René ?

— Désolé, mais je n'ai pas encore transmis le dossier au proc' donc l'enquête n'est pas officiellement bouclée. Il n'a pas à fréquenter les témoins... d'aussi près ! »

Les trois enquêteurs sourient et s'installent autour du bureau de

Marthe. Le commissaire allume une cigarette.

« Un drôle de pistolet, ton Pradel !

— *Mon* Pradel, c'est un poil excessif.

— Oui. Bref ! Je l'ai interrogé ce matin. Il s'est allongé comme une carpette et il nous a raconté toute l'affaire avec le sourire, comme si c'était une bonne blague. Des tordus, mais ce mec-là, il file les jetons.

— Il est inculpé ? demande Laura.

— Plutôt dix fois qu'une ! dit le commissaire principal avec un sourire radieux en frottant ses grosses mains l'une sur l'autre. Au niveau des chefs d'inculpation, demandez la carte !... »

Durrieu entreprend l'énumération en comptant sur ses doigts.

« Complicité passive de meurtre, ça, c'est pour avoir filé un coup de main à Maillefeux. Agression aggravée et tentative de meurtre, ça, c'est pour avoir emmerdé notre Thom. Et puis, entre autres joyusetés : violation de sépultures, recel et atteinte à l'intégrité de cadavres, recel de pièces à conviction, non-assistance à personne en danger, et j'en passe... Homicide volontaire, peut-être bien ! Il n'y a que le meurtre d'Arnaud qu'il nie encore. Au point où il en est, je ne vois pas pourquoi ! C'est bien l'empreinte de son pouce qui est sur la basket du gamin. Mes gars sont en train de le cuisiner. Il ne devrait pas être long à passer à table. Il va foutre la paix à ses concitoyens pour un moment. »

Il secoue la tête plusieurs fois lentement.

« Le con ! »

Thom et Laura échangent un regard complice. Le commissaire est en forme. Il sort un journal de sa poche et se met à lire les gros titres.

« Vous avez vu ? La mairie a fait vider le canal Saint-Martin ! Quatre-vingt-dix mille mètres cubes de flotte à évacuer. Ils ont commencé à tout récupérer et à retaper les écluses. Les travaux d'Hercule !

— Je n'ose pas imaginer ce qu'ils vont récupérer là-dedans », dit Thom.

Santini approuve.

« Entre les voitures, les vélos, les caddies, les appareils ménagers et autres joyusetés... »

Durrieu replie soudain le journal et le jette devant lui sur le bureau.

« Bon, Thom. Tu nous racontes ce qui s'est passé cette nuit ? Si tu

préfères qu'on en parle plus tard, pas de problème, mais, en même temps, ce qui est fait n'est plus à faire !

— Tu as raison. Débarrassons-nous de ça avant que Marthe n'arrive. »

D'une voix tendue, de plus en plus blanche à mesure qu'il avance dans le récit, Thom fait le compte-rendu détaillé de son séjour au royaume des morts. Quand il estime n'avoir rien oublié, il fait silence et jette un coup d'œil sur ses deux compagnons. Santini, blême, fixe obstinément un point loin devant elle et Durrieu, renversé sur sa chaise, ses gros bras ballants, regarde le plafond. Il se redresse lentement.

« Si cette ordure de Maillefeux me tombe entre les mains, je lui fais bouffer son chignon ! »

Laura Santini s'étire.

« Encore faudrait-il la localiser. »

Des petits pas se font entendre dans l'escalier.

« Marthe ! dit Thom en se levant. Haut les cœurs ! »

Marthe ouvre la porte et s'immobilise à la vue des trois policiers.

« Mais qu'est-ce que... ? bafouille-t-elle.

— Joyeux anniversaire, ma tante ! dit Thom en allant l'embrasser.

— Oh, mon chéri !... Merci d'y avoir pensé. »

Rouge comme une pivoine, elle baisse la tête. Durrieu se lève de sa chaise et va vers elle.

« On s'embrasse, Marthe ?

— Je suis confuse...

— Bon anniversaire ! »

Il fait claquer deux bises sonores sur les joues rebondies. Thom présente la commissaire Santini à sa tante et, une fois les cadeaux offerts, lui propose une coupe de champagne. Confortablement installés autour du bureau de Thom, ils discutent de tout et de rien pendant un moment puis la conversation revient sur l'affaire. Marthe qui connaît par cœur son neveu chéri a compris, au premier regard, que quelque chose de grave s'est passé et qu'on essaie de la ménager... Les trois enquêteurs parviennent tant bien que mal à contourner l'obstacle et ne répondent qu'évasivement aux questions qu'elle pose sur l'emploi du temps de son neveu durant les dernières heures.

« Champagne ? dit Thom dans une nouvelle tentative de diversion.

— Tu as acheté de nouvelles bottes, mon neveu !

— Ben oui. Les autres étaient... fatiguées.

— Je les trouvais bien, moi. Elles étaient encore très bonnes ! Tu as l'air tracassé, mon grand !...

— Tout va bien, Marthe. Fais-moi confiance. »

Thom se tourne soudain vers Durrieu.

« René, il faut que je te fasse un aveu. Je t'ai pas tout raconté.

— C'est pas ton genre ! dit le commissaire principal avec son sourire en biais.

— Tu vas râler. Mais tant pis. »

Thom lui raconte dans quelles circonstances il a trouvé la lettre d'Arnaud dissimulée au fond du sac de Rachid. Durrieu se contente de sourire d'un air entendu.

« De toute façon, on te changera plus, maintenant. Alors, elle est où, cette lettre ?

— Je l'ai remise dans le sac à dos de Rachid sur la banquette de ton bureau.

— Donc tu l'as lue. Et ?...

— J'en ai même fait une copie avant de la ranger où je l'avais trouvée.

— Et vous, vous l'avez couvert, Santini ? Félicitations ! »

La commissaire se contente de baisser la tête.

« Si, vous aussi, vous encouragez ses dérapages systématiques avec la procédure !

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité ! René, si je n'avais pas mis mon nez là-dessus, la lettre serait toujours sur le canapé de ton bureau et on aurait encore perdu du temps ! Et peut-être d'autres vies. »

Thom a décidé d'aller au BHV acheter des étagères. Il était grand temps de défaire les cartons qu'il trimballe de déménagement en déménagement et qu'il n'a pas eu le courage d'ouvrir depuis la mort de Lucas.

Derrière la baie vitrée, Nounouche dans les bras, il suit un bon moment les gestes lents et précis des employés du cimetière qui s'activent, sous ses fenêtres, à la construction d'une nouvelle tombe. Il pense à une autre sépulture, pas très loin de là, et sur laquelle il est grand temps qu'il retourne.

L'appartement est dans un état lamentable et des vêtements

traînent un peu partout. Thom s'arme de courage, ouvre les fenêtres en grand et entreprend un sérieux ménage. Dans la cuisine, il allume la radio en chargeant le linge sale dans la machine à laver.

« Vous écoutez Franceinfo, il est 13 heures. Au micro, Hervé Libert. Macabre découverte dans le canal Saint-Martin qui fait l'objet d'un récurage et d'une mise aux normes. Ce matin, à l'ouverture du chantier, un grutier a remonté dans sa pelleteuse deux cadavres, un homme et une femme, enchaînés l'un à l'autre et enfouis dans la boue. Le parquet s'est saisi de l'affaire. Les cadavres ont été acheminés à l'Institut médico-légal. D'après une source proche de l'enquête, le visage des deux morts a été défiguré et le décès remonterait à quelques jours. Nous ne manquerons pas de vous tenir au courant des rebondissements de cette macabre affaire dans nos prochaines éditions.

Tout de suite, la météo. »

Assis par terre devant le hublot de la machine qu'il regarde tourner, Thom saisit la télécommande et éteint la radio. Il se relève et va allumer son portable.

« René ?

— Je sais de quoi tu veux parler. Les cadavres du canal ? Je peux te dire que ça s'agite méchamment au siège et à la mairie. Je ne décroche plus le téléphone ! Nos petits stagiaires, que j'ai réquisitionnés, commencent à saturer.

— C'est le métier qui rentre !

— Ça doit être ça. J'attends le rapport de Grinberg. Tu passes ?

— Je voulais acheter des étagères pour ranger le bordel. Vider les cartons. »

Le commissaire pouffe.

« Toi, le roi du bricolage ?

— Tu me prends pour qui, toi, le roi de l'informatique ?

— J'attends de voir.

— Tu seras surpris !

— Si tu finis avant le siècle prochain ! Sinon, j'ai organisé un apéro ce soir, chez Ginette, avec toute l'équipe et mes deux élèves. Ils ont vraiment bien travaillé.

— Je suis d'accord. C'est sympa.

— Tu n'es pas trop nase ? Je peux remettre si tu préfères.

— Tu rigoles. Je pète le feu.

— 19 heures. Tu peux laisser un texto à Grinberg ? Je voudrais l'inviter aussi. Et tu préviens Anne et son chevalier servant. Parce que, là, si j'ai notre Doudou national au bout du fil, je l'allume !

— Exécution, chef. Mais ils vont savoir que c'est moi qui envoie le message. Mon nom va s'afficher sur leur écran.

— Ah bon ! »

Thom lève les yeux au ciel puis raccroche. Il pianote sur le clavier.

« J'organise un apéro chez Ginette vers 19 heures. Si le cœur vous en dit. Ça lui ferait plaisir. On fête la clôture de l'enquête. Durrieu. »

Puis, le détective appelle le Moulin.

Le temps semble s'être arrêté. L'après-midi n'en finit pas et le commissaire ne parvient pas à se concentrer sur les dossiers en retard quand un message arrive sur son portable.

« Lerois !

— Oui, chef ?

— Vous pouvez m'ouvrir le message ?

— Oui, chef. »

Les doigts du stagiaire s'affairent rapidement sur le clavier et il tend l'appareil à Durrieu.

« C'est Grinberg. L'IML. »

Le commissaire se penche sur l'écran.

« J'ai l'identité des deux cadavres du canal Saint-Martin. J'ai fait passer ça en urgence absolue. Le premier, c'est Volodia. J'ai immédiatement reconnu le tatouage surmonté d'un as de pique. J'avais bien une intuition sur l'identité de l'autre cadavre, mais j'avais besoin de preuve. J'ai appelé Lisieux pour qu'ils me scannent un dossier médical. Le cadavre a subi une opération pendant son adolescence. Deux sales fractures à chaque tibia suite à une chute de vélo. On les a consolidés avec des broches. J'ai ouvert et il y a bien une plaque à chaque jambe, et c'est un modèle qui n'est plus sur le marché depuis dix ans.

C'est bien le corps de Florence Maillefeux. Mais on garde ça pour nous, pour l'instant. On se retrouve chez Ginette. Merci pour l'invitation. Grinberg »

Assis au bar, Thom poireaute en sirotant un café. Son portable vibre.

« C'est ton commissaire préféré !

— Je sais, René, c'est marqué sur l'écran.

— Je m'y ferai jamais à ces trucs-là !

— Je t'écoute.

— Grinberg m'a contacté. Il est quasi sûr que les cadavres du canal sont ceux de Volodia et de Maillefeux. »

Thom regarde à travers la vitrine la circulation s'écouler au ralenti.

« Ça ne pouvait pas finir autrement.

— Thom, on va faire un point pendant l'apéro mais, en accord avec Grinberg, on ne parle pas des cadavres du canal. Je veux la confirmation par l'ADN avant que nos amis journalistes ne se déchaînent. Pour être tout à fait sûr. OK ? »

Thom regarde Ginette s'affairer. Il a bien proposé un coup de main, mais a essuyé un refus des plus énergiques. Quand ses bons clients le lui demandent, elle fait une entorse à ses habitudes et ouvre son troquet le week-end ou en retarde l'heure de fermeture. Et comme elle a un penchant certain pour le commissaire et son ex-collègue, Ginette s'est surpassée, non sans avoir râlé du fait qu'une fois de plus on la prévienne si tard.

« Je ferai au mieux avec ce qu'il reste ! » avait-elle coquettement rajouté.

Elle a baissé à demi le rideau de fer, réuni plusieurs tables au centre de la salle. Elle a aussi allumé la radio. Pas sur l'éternelle station périphérique où braillent des tocards de tous genres à longueur de semaine mais, après beaucoup d'hésitations, sur France Musique parce qu'on y diffuse des opéras, ce qu'elle a probablement jugé plus adapté aux circonstances. Ginette aime bien les opéras mais elle en écoute rarement car ça la fait pleurer. Avec une tendresse qui le surprend, Thom la regarde s'activer en réalisant une fois encore qu'elle lui fait tellement penser à Marthe... La patronne consulte sa montre, corrige dans la glace quelques mèches de sa permanente, puis va retirer son tablier en modulant un charmant :

« Et voilà ! »

Elle rejoint Thom.

« J'ai refait quelques canapés. J'ai peur que ce soit juste. J'ai prévu pour un régiment mais on ne sait jamais. Le commissaire a un sérieux appétit ! »

Ginette disparaît dans la cuisine et en ressort aussitôt, un plateau chargé d'amuse-gueules dans les mains, quand Santini, Marthe et Anne Lemarchand, pliées en deux pour passer sous le store, entrent dans le resto.

« Bienvenue, mesdames ! lance la maîtresse des lieux. Installez-vous ! Dès que tout le monde sera là, je fermerai le rideau de fer, on sera plus tranquilles. »

On entend soudain la grosse voix du commissaire qui a bloqué le commandant Samb sur le trottoir et lui passe un savon des grands jours. Thom connaît l'objet de l'engueulade et jette un regard furtif vers Anne Lemarchand. Sentant la gêne qui plane, Ginette va pour pousser la porte.

« Attendez, Ginette ! » intervient Thom qui passe discrètement la tête vers le trottoir.

Il fait un clin d'œil à leur hôtesse.

« Il faut que j'écoute ça ! C'est important, vous comprenez ? »

Ginette, qui n'a rien compris, lui jette un regard entendu et va rejoindre les invitées qui s'installent autour des tables où trônent déjà deux terrines de rillettes, du pain découpé en belles tranches, des coupelles de cacahuètes et de pistaches, des mini-pizzas.

Durrieu, tout rouge, est en train d'expliquer au pauvre Amadou, avec son habituel sens de la mesure, qu'il ne pouvait pas avoir des liens avec un témoin de l'affaire. Le commandant, tête basse, se contente d'opiner du chef.

« Mais qu'est-ce qu'on vous apprend à l'École de police ? »

Et laisser un privé comme moi collaborer sur une enquête officielle, c'est déontologique, ça ?

À dix mètres de là, sur le trottoir, Lerois et Liying, qui se dirigeaient d'un bon pas vers le troquet, se sont arrêtés en voyant Durrieu s'en prendre au commandant et, ne sachant quelle attitude adopter, font mine de regarder les arbres du square de l'autre côté de la rue.

La voix du commissaire enfle encore, faisant tourner la tête des passants.

« Et puis, c'est quoi cette histoire de démission ? »

Le commandant reste interdit.

Tu es lourdingue, René !

« Les bruits vont très vite, tu sais ? Je t'écoute.

— Voilà, on s'est beaucoup parlé avec Anne.

— J'ai cru comprendre ! Et ?

— Elle a décidé d'arrêter ses études et d'ouvrir une école d'équitation au Moulin, on a envisagé de...

— De ? intervient le commissaire en croisant les bras tout en frappant nerveusement le trottoir du bout d'un pied.

— J'avais envisagé de la rejoindre. Même avec l'aide d'Aurélien, c'est lourd pour une personne seule de gérer tout ça.

— Et, donc, ton idée géniale, c'est de quitter la police pour t'occuper de canassons ? »

Samb ne répond pas. Durrieu avance d'un pas vers lui.

« Je passerai sur la drôle de façon que tu as de me remercier pour t'avoir pris dans *ma* brigade à la sortie de l'école...

— Je sais, chef ! »

Le coup de l'ingratitude ! Pas mal !

« Laisse-moi finir. Je te rappelle que la commandante Gibran est en congé maternité encore pour un bon moment et que je n'ai pas envie de me retrouver à patauger tout seul à la brigade. Nos petits amis stagiaires sont très bien, mais je ne peux pas encore leur confier les affaires sensibles et ils ne seront pas là éternellement.

— Je comprends, chef ! »

La culpabilité, maintenant !

« Donc, ta démission, tu peux t'asseoir dessus. Je la refuse. »

Durrieu s'éloigne de quelques pas, allume rageusement une cigarette et contemple un moment le flot des voitures et des cycles de toutes formes qui s'écoule vers la Bastille. Sa respiration se calme. Il est moins rouge.

« Tu sais ce qu'on va faire, Doudou ? Tu restes à la brigade et ça ne t'empêchera pas de passer tes week-ends au Moulin. On marche comme ça ?

— OK, patron. Je suis désolé.

— Laisse-moi le temps de me retourner, merde ! Bien, l'incident est clos pour l'instant. On en reparlera. »

Durrieu pose une main paternelle et absolutrice sur l'épaule de son adjoint.

La bénédiction, pour finir ! Tu es un génie, René !

Le commissaire tourne la tête et voit ses deux stagiaires qui

piétinent un peu plus loin.

« Et alors, vous deux ! Vous attendez le dégel ? »

Sans demander leur reste, les deux jeunes gens se précipitent et tous quatre passent sous le rideau de fer. Thom a déjà battu en retraite et est allé s'asseoir avec les autres invitées.

« Je peux fermer maintenant ? demande la patronne.

— Attendez, Ginette. On n'est pas au complet.

— On attend qui, commissaire ?

— Un ami à nous, il est déjà venu plusieurs fois déjeuner ici. Il m'a confirmé sa présence. Vous vous en souvenez sûrement, c'est lui qui découpe les morts en morceaux. »

Le sourire de Ginette se fige quelques secondes puis elle émet une espèce de gloussement.

« Vous êtes impayable, commissaire ! »

Elle va chercher des bouteilles de champagne dans un des frigos du bar et les pose sur la table.

« Alors comme ça, c'était votre anniversaire hier ? dit Ginette à Marthe.

— Oui, c'est gentil d'ouvrir pour nous.

— Ça fait longtemps que vous n'êtes pas venue goûter ma cuisine ! La vraie ! »

L'hôtesse ajoute, en tordant le torchon qu'elle tient à la main, un regard torve vers Durrieu :

« Parce que, ce soir, comme *on* m'a prévenue un peu tard, j'ai fait avec ce que j'avais. Faudra être indulgents.

— Ça sera très bien, comme toujours ! » dit Thom en lui faisant un clin d'œil.

Ils doivent mener une négociation serrée pour que Ginette accepte de s'asseoir avec eux. Rougissante, elle finit par céder.

Le professeur Grinberg, à son tour, franchit la porte du troquet. Il est pâle et la petite lueur vive de son regard a disparu. Il salue tout le monde et se glisse sur une chaise à côté de Marthe. Ginette va chercher derrière le bar la manivelle du rideau de fer.

« Je peux fermer maintenant, commissaire ?

— Bien sûr, Ginette, dit Durrieu, qui ouvre une bouteille de champagne. Alors, prof ? Vous tenez le coup ? »

Le légiste étouffe un soupir.

« J'ai eu la confirmation de ce que je craignais concernant Karine. J'ai établi une liste des dossiers dont elle s'est chargée seule, ces derniers mois. J'ai ensuite sélectionné, un peu au hasard, les gens jeunes et morts accidentellement, toujours au frais dans nos frigos, et, plus généralement, les personnes dont les causes du décès ne faisaient aucun doute et qui ne risquaient pas de faire l'objet d'une demande d'exhumation. On les a brièvement autopsiés cet après-midi... À chacun, il manquait un ou plusieurs organes. »

L'assistance se fige et pendant quelques secondes on n'entend plus que la rumeur de la rue.

« Et du coup, j'ai compris son manège avec les dossiers des nouveaux arrivants. Je vous en avais parlé. En fait, dès qu'un cadavre nous a été confié, elle se précipitait sur les infos qu'on possédait pour connaître... l'heure de la mort ! »

Acquiescements silencieux autour de la table.

« On sait que plus le temps est court entre le décès et le prélèvement d'un organe, plus on a de chance que la greffe prenne. Après les quatre ou cinq premières heures, l'organe n'est plus fiable et sera rejeté par l'organisme receveur. Alors, elle autopsiait en priorité les cadavres les plus récents. La course contre la montre... »

Ginette se lève vivement.

« Bon ! Je crois que je vais vous laisser parler boutique. Parce que si j'écoute ça... Je vais faire des cauchemars. Je vais découper le pâté en croûte. »

Le commissaire émet un gros rire.

« Ben, ma p'tite Ginette ! Découper un pâté ou un macchabée, c'est toujours découper de la viande !... »

Suite au silence gêné qui accueille la blague et au regard courroucé que lui jette Ginette, il se tasse sur sa chaise. L'hôtesse remet dignement son tablier et passe dans la cuisine. On la voit s'affairer derrière le passe-plat mais nul ne doute qu'elle ne perd pas un mot de la conversation.

« Elle n'y est pas allée de main morte, si je peux dire... », tente-t-il encore pour détendre l'atmosphère.

Il regrette immédiatement d'avoir encore ouvert la bouche.

« Et on ne saura jamais pour les corps qui ont été incinérés..., soupire Thom. Deuils impossibles. »

Amadou Samb s'éclaircit la voix et se tourne vers Grinberg.

« Les cadavres de la deuxième cave du Moulin, ça donne quoi ?

— C'est Thom qui avait raison, dit le légiste en lorgnant le fond de son verre. Les branches malades, on les coupe. Les pauvres gosses avaient des pathologies qui rendaient la transplantation impossible alors ils les ont tués. »

Il se renverse sur son siège. Les yeux au plafond. Il souffle.

« Ce sont les seules dépouilles de cette affaire qui avaient conservé tous leurs organes. »

Santini acquiesce d'un mouvement de tête.

« Porteurs de pathologies, il fallait les enterrer vite. D'où le choix de la cave du Moulin. Pratique. Discrète. À portée de main. »

Un silence abyssal plane un moment entre les murs. La radio diffuse un air entraînant de Mozart dans lequel une soprano fait montre d'une belle virtuosité. La gêne se dissipe un peu et la commissaire se redresse.

« Comment faisait-elle sortir les organes de la morgue ? demandait-elle.

— Dans les glacières, répond Grinberg. Celles-là mêmes dont elle se servait pour transporter la drogue ! Comme nous ne sommes que deux légistes référents à la Rapée, on devait se relayer. Je faisais la permanence la journée et elle assurait la suite. On comprend mieux, maintenant, pourquoi elle avait tant insisté pour faire la nuit... À partir de 18 ou 19 heures, elle était seule et avait toute latitude pour mener à bien son petit commerce. En plus, les voitures du personnel sont garées à l'arrière de l'institut, sous le métro aérien, elle pouvait donc mettre sa marchandise dans l'ambulance sans attirer l'attention.

— C'est ça, dit Durrieu. Volodia venait l'attendre à la sortie de la morgue et repartait avec l'ambulance pour refileur la marchandise aux complices de la Transp-Euro.

— Et c'est Volodia, ajoute Thom, qui faisait office de caissier et qui lui donnait le liquide en échange des... prélèvements.

— Vous croyez que c'est aussi Volodia qui lui achetait la drogue ?

— Je suppose, soupire Grinberg. J'avais tant misé sur elle ! Mais notre métier peut être perturbant, vous savez ? Alors, la drogue... Je la croyais plus forte que ça. J'ai eu tort.

— Allez, docteur, dit Thom en lui resserrant du champagne, ne vous laissez pas aller !

— Vous avez raison, Thom, répond le légiste en se redressant. Et

vous, vous en êtes où ? »

Thom jette un regard interrogatif à Durrieu.

« Non, vas-y, toi, raconte ! dit le commissaire. J'ai transmis le dossier d'Interpol à Thom pour qu'il ait une vue complète de l'affaire et j'en ai... plein le dos de cette histoire. »

Thom se tourne vers Anne Lemarchand.

« Ce que j'ai à raconter va être pénible à entendre et...

— Aussi pénible que ce soit, vous savez bien qu'il faut que je sache. »

Thom mentionne alors l'existence du courrier d'Arnaud à Rachid. Selon les indications fournies par la lettre, il relate les doutes, les recherches, les filatures du frère d'Anne. Ginette revient de la cuisine portant deux plateaux où elle a artistiquement déposé le pâté en croûte tranché sur un lit de salade mais auxquels personne ne prête attention et s'assied au bout de la table avec un air de petite fille qui a coupé la conversation des adultes. L'arrivée du plat a interrompu le récit de Thom au moment où Arnaud était retourné au Père-Lachaise.

Autant garder ça pour plus tard.

La commissaire Santini, qui essaie de rassembler ses cheveux en un vague chignon, se tourne vers lui.

« Et l'organisation de la Transp-Euro Organisation ? »

Thom, soucieux d'éviter une engueulade publique, se tourne à nouveau vers le commissaire bien décidé à lui laisser la primeur des révélations. Ce dernier, totalement absorbé par l'ouverture d'une autre bouteille de champagne, fait un vague geste de la tête pour qu'il continue le récit.

« Interpol travaillait sur deux dossiers : celui des disparitions d'ados en Europe et celui de la Transp-Euro Organisation. De son côté, le commissaire Durrieu enquêtait sur la mort d'Arnaud et l'évanouissement de Rachid dans la nature. Nous avons mis du temps à comprendre que tous ces dossiers n'en faisaient qu'un.

— Eh oui ! » intervient Durrieu en enfournant avidement une tranche de pâté.

Thom lui jette un regard ironique puis reprend :

« Donc, la Transp-Euro Organisation, financée par la Universal Global Bank basée en Georvanie, a mis en place, il y a environ cinq ans, un juteux système de banque d'organes ayant pour cible les grands centres mondiaux de transplantation. L'organisation fournissait

de faux certificats aux établissements receveurs sur l'origine des organes et elle avait ses propres équipes médicales qui accompagnaient les livraisons, ce qui lui donnait un crédit certain auprès des praticiens. Les administrations des lieux étaient d'autant moins regardantes que beaucoup de leurs membres avaient été corrompus par l'organisation. Au début, pour mettre en route leur petit commerce, ils avaient commencé par enlever ou acheter des gosses dans les anciennes Républiques soviétiques.

— Comment ça, “acheter” ? » dit Ginette qui s'est figée, sa coupe à la main.

Durrieu intervient en agitant sa coupe dans sa direction.

« Vous savez, Ginette, des tas d'ordures profitent de la misère humaine. C'est un trafic très répandu un peu partout dans le monde ; des parents dans l'extrême pauvreté sont contactés par de mystérieuses organisations qui, en échange de sommes qui semblent énormes à ces miséreux, les convainquent de leur confier leurs gosses. Elles leur promettent de trouver aux enfants un travail ou une famille d'accueil dans les pays de l'Ouest. Comment résister quand on est une famille nombreuse et sans le sou ? Les parents imaginent que leur progéniture aura la belle vie qu'ils n'ont pas eue. Mais, généralement, les malheureux gosses finissent mendiants ou prostitués, ou sur les tables de dissection des pays riches. »

Samb, qui acquiesce en silence aux propos de son boss, lève sur la table un regard triste.

« Ces organismes ont des agents dans de nombreux pays. J'ai vu ça chez moi au Sénégal, mais c'est le cas dans toute l'Afrique, au Maghreb ou en Amérique du Sud... Ces gars écument les clubs de foot amateur et font croire aux jeunes les plus doués qu'ils pourront faire une belle carrière dans de grandes équipes à l'Ouest. Ils embarquent les mêmes mais... C'est le miroir aux alouettes ! Ces gamins ne feront bien sûr jamais carrière et comme ils sont souvent clandestins, ils finissent comme l'a décrit le commissaire. Et tout le monde ferme les yeux, les grands clubs richissimes de l'Ouest, les premiers. »

Ginette se tasse sur sa chaise.

« La Transp-Euro, poursuit Thom, faisait venir les gamins en Europe occidentale, entre autres moyens *via* le yacht arraisonné à Honfleur. À bord, plusieurs cabines où les gosses étaient logés mais aussi une véritable salle d'opération. Ils tuaient les malheureux juste

avant l'arrivée à quai, prélevaient les organes nécessaires qui étaient pris en charge par leurs complices qui les attendaient à terre. Les infortunés qui étaient malades ou trop faibles étaient retirés de la boucle et on en a retrouvé quelques-uns dans la cave du Moulin... »

La voix de Santini résonne fort soudain.

« On dirait le tri à l'entrée des camps de concentration. Les salauds ! »

Un long silence s'ensuit. Puis Durrieu intervient :

« Oui, Laura, et croyez-moi, j'en ai vu ! Mais là, c'est la lie de l'humanité. Continue, Thom.

— Oui, chef. Concernant le yacht, les membres de l'équipage ont eu beau faire le grand nettoyage, le luminol a révélé des traces de sang. Les analyses ADN sont en cours. Une fois les prélèvements effectués sur les cadavres, ils devaient les jeter par-dessus bord, mais seulement une fois le bateau dans les eaux internationales, moins surveillées, et les corps devaient être lestés pour ne pas remonter à la surface. À terre, prêts à transporter les prélèvements, ils avaient plusieurs jets remisés dans un grand entrepôt à l'aérodrome du Havre-Octeville, à moins d'une demi-heure du port de Honfleur et où étaient aussi garées plusieurs ambulances. L'organisation avait besoin de légistes dispos h24, pour assurer les relais jusqu'à destination. Il y a toujours des gens aux abois ou paumés, comme Florence Maillefeux, pour rentrer dans la danse.

— Mais comment est-elle entrée en contact avec eux ? demande Marthe.

— Je pense que ça a dû se passer dans l'autre sens, répond son neveu. Victime du succès, et la combine étant très juteuse, l'organisation a très vite eu besoin de s'agrandir, de passer à un stade plus "industriel". Le système fonctionnait comme sur des roulettes mais la demande de transplantation est telle qu'il leur fallait toujours plus de matières premières. Ils ont donc commencé à en chercher sur place pour raccourcir les délais... J'imagine qu'ils ont envoyé des gens comme Volodia "sonder" des dirigeants de structures d'accueil comme celle de Mantes. La disparition d'un gamin de ce genre d'établissement peut facilement passer pour une fugue. Bien sûr, les foyers où étaient accueillis les gamins prévenaient la police de ces disparitions, mais c'était sans danger puisqu'on ne risquait pas de les retrouver. C'est comme ça, j'imagine, que Maillefeux a eu l'idée de mouiller Rousseau.

Autre cas de figure, la mafia contactait directement des employés de morgues ou de pompes funèbres.

— Karine ! soupire le légiste.

— Pour l'organisation, une morgue, c'était l'idéal puisqu'ils n'avaient pas à s'encombrer des cadavres qui sont incinérés. Tout était dans le minutage et l'anticipation. Le mécanisme devait être parfaitement huilé puisqu'on sait qu'un organe prélevé n'a que très peu d'heures de viabilité. »

Thom s'arrête un instant pour reprendre son souffle. Il avale une pistache et boit une gorgée de son verre.

« La Transp-Euro Organisation a donc recruté Maillefeux qui était au bord de la faillite. Et elle a dit oui et, avec l'aide logistique de la Transp-Euro, ils ont commencé à s'organiser.

— D'où l'ambulance, rajoute Samb.

— Exact, commandant. Cadeau de bienvenue ! Et la distance entre Honfleur et Thiberville, c'est moins d'une heure. Maillefeux avait remis son labo en état de marche pour conditionner les organes qui passaient par elle quand le yacht était plein. Elle préférait opérer à la campagne où elle avait une paix royale plutôt que d'installer sa base à Meudon où, même si elle vivait dans un quartier désert, elle risquait toujours qu'un voisin trop curieux ne s'intéressât de trop près à ses allées et venues. Et même en ne travaillant que la nuit, ça aurait été trop compliqué.

— Le congélo à Meudon ? demande Santini.

— Pour les organes prélevés dans les morgues et notamment à l'IML. Les premiers "salaires" de l'organisation ont commencé à tomber mais Maillefeux est vite débordée et comme le boulot est dur pour une femme seule – Rousseau ne pouvant trop intervenir dans le trafic, il doit rester le M. Propre de l'organisation –, elle cherche de l'aide. À Thiberville, elle entend parler d'un jeune analphabète qui avait grandi là et, grosse qualité, qui était muet. Elle l'engage comme homme à tout faire. Puis, elle rachète la majorité des parts du foyer de Mantes. Comme elle tenait Rousseau, en raison de son passé qu'elle menaçait en permanence de révéler, il ne peut faire autrement que d'accepter. Mais, très vite, un sérieux problème se présente à l'organisation : l'élimination des corps. Dans les filières "morgues", pas de problème. Ils étaient incinérés, je l'ai dit. De leur côté, au début, Maillefeux et Sacha avaient enterré leurs victimes malades, impropres

à leur petit commerce, dans la cave du Moulin, les autres étant en attente avant leur transfert dans le caveau des Lemarchand à Thiberville, mais la place n'est pas extensible et ils pouvaient difficilement transformer la demeure familiale en fosse commune !

— Et c'est là qu'intervient Pradel, poursuit Durrieu, vautré sur sa chaise, un verre à la main. Il est contacté lui aussi par l'organisation. Le Père-Lachaise est le lieu idéal pour planquer des cadavres. Pensez donc, il y a là plus de soixante-dix mille tombes et des milliers de caveaux abandonnés depuis au moins un siècle, voire plus ! Des coins entiers où personne ne va plus jamais. Géniale, l'idée, non ?

— Pourquoi Maillefeux a-t-elle tué sa belle-sœur ? » demande alors la petite Liying.

Thom hésite, voyant Anne blêmir.

« J'ai bien une idée... René ?

— Évitions la psychologie de comptoir..., répond le commissaire en ramassant d'un index agile les miettes éparpillées sur la nappe autour de son assiette. Pardon, Ginette, pour l'allusion au comptoir ! Vous avez compris le sens ? »

La taulière, complètement perdue, acquiesce en silence.

« Pourquoi elle s'en est prise à Marie-Madeleine ? La jalousie, je pense. Elle est déjà un peu fêlée à la base et quand elle s'est vue ruinée, ça a empiré... Quand les affaires ont repris, ç'a été l'engrenage macabre ; le sang, le fric, la mort. Elle a complètement lâché les rames et toute la haine qui s'était accumulée en elle s'est reportée sur sa belle-sœur qui avait réussi son mariage, sa vie de famille, et qui avait construit quelque chose. Ce dont elle avait toujours été incapable. Autre possibilité : Marie-Madeleine Lemarchand, qui quittait peu le Moulin, avait découvert quelque chose sur ses activités – ce qu'Arnaud évoque aussi dans sa lettre à Rachid. C'est peut-être un peu des deux en même temps.

— Ce qui est sûr, ajoute Thom, c'est que l'assassinat de Marie a été le grain de sable dans le rouage. Et la débâcle a commencé le jour précis où Arnaud a vu Maillefeux verser le ferrocyanure dans la tisane de sa mère. À partir de là, il ne l'a plus lâchée... Ça l'a complètement déstabilisée. Elle a commencé à prendre de plus en plus de risques.

— À quel prix ! dit Anne en essuyant une larme qui perlait au coin de son œil.

— Oui, ma pauvre chérie ! » dit Marthe bouleversée.

Ginette, que l'émotion commence aussi à gagner, se lève dans un grand bruit de chaise et se met à ramasser les plats vides.

« Je vous aide, dit Laura Santini en se levant à son tour.

— Certainement pas ! s'indigne Ginette en reniflant. C'est gentil à vous mais, ici, ce sont pas les clients qui travaillent !

— J'insiste, Ginette. J'ai besoin de bouger.

— Alors si c'est comme ça, je veux bien. »

Le silence est tombé autour de la table, chacun s'est abîmé dans les recoins de ses peurs. Les deux femmes reviennent avec des bouteilles et une assiette de charcuteries. L'atmosphère se détend un peu mais Anne Lemarchand revient à la charge.

« Qu'est-il arrivé à Rachid alors ?

— Là, on n'a pas de preuve, intervient Durrieu. Ce ne sont que des hypothèses mais Alain Rousseau et le taré de Pradel finiront bien par se mettre à table. Enfin... Pas à la nôtre, j'espère ! »

Ce nouveau trait d'humour est accueilli par quelques sourires polis.

« Vas-y, Thom, raconte ! bougonne, vexé, le commissaire.

— Dès que le gamin a été placé à Mantes, Rousseau a jugé que c'était un candidat idéal pour leur petit trafic : athlétique, en parfaite santé et sans famille proche. Il lui a suffi de déclarer sa disparition aux flics et de faire passer ça pour une fugue. Mais les choses ne se sont pas passées comme prévu car, pas de bol, Rachid Houria était devenu le meilleur ami du neveu de Florence Maillefeux. Rousseau, qui ne se gênait pas pour fouiller dans les affaires de ses pensionnaires, a dû trouver dans le sac de Rachid les photos montrant les deux gamins en balade à la fête foraine des Tuileries et probablement aussi, plus tard, la lettre qu'Arnaud avait adressée à son ami. Rousseau a prévenu son ex-fiancée et ils ont décidé de se débarrasser de ce même qui devenait dangereux. Mais Rachid s'est enfui. Après, comme le disait le commissaire, ce ne sont que des suppositions, en tout cas en ce qui concerne le déroulement des faits. Ce qu'on sait, c'est que Rachid, qui cherchait son ami, était encore en vie le jeudi matin puisqu'il a appelé mon bureau depuis le Moulin. Sacha l'a peut-être surpris pendant qu'il téléphonait et l'a neutralisé. Il a dû se débattre comme un diable, le portable est tombé dans la bagarre, son bourreau l'a planqué dans un tiroir et l'a oublié... Après...

— Oui, eh bien, intervient Durrieu, on s'épargne les détails... Ils

ont tué le gamin et, une fois les organes prélevés, lui ont fait parcourir le chemin en sens inverse jusqu'à la tombe du Père-Lachaise, dans laquelle Thom a trouvé son cadavre.

— Quoi ? ! » dit Marthe qui bondit sur sa chaise.

Thom jette un regard furieux à Durrieu qui plonge le nez dans son verre, puis, après une seconde de réflexion, ajoute :

« De toute façon, il faudra bien que tu le saches... J'ai passé un sale moment, la nuit dernière. Mais, tu vois, tout va bien. »

Marthe pousse un soupir.

« Tu peux y aller, mon neveu. J'en ai vu d'autres. Mais je t'avais dit que je n'aimais pas cette affaire !

— Je sais, ma tante. Et tu avais raison.

— Une petite coupe, commissaire ? lance Ginette pour faire diversion.

— Nous en avons tous besoin, je crois ! »

Anne boit une gorgée. Elle se penche vers le détective et plante son regard dans le sien.

« Maintenant, je veux connaître les circonstances de la mort de mon frère. »

Puis son ton se radoucit.

« S'il vous plaît. »

Les deux interlocuteurs n'avaient pas parlé très fort, pourtant, instantanément, le silence se fait autour de la table. Alors, d'une voix calme, Thom raconte.

« Nous savons par son courrier qu'Arnaud avait découvert qui avait assassiné sa mère et surpris les allées et venues suspectes au Moulin. Quand il a découvert par hasard qu'il y avait aussi un drôle de trafic au Père-Lachaise, il a pris la décision d'y retourner pour comprendre ce qui s'y passait. Il est donc revenu à l'endroit où il avait vu disparaître Pradel. Il s'est faufilé, comme je l'ai fait, dans l'épais buisson et, comme moi, a pénétré dans la petite chapelle. Il a dû rester là un bon moment à se demander ce qu'elle pouvait bien avoir de particulier. À ce moment-là, Pradel a dû arriver et il est tombé nez à nez avec Arnaud. Il a essayé de le maîtriser et dans la bataille votre frère a perdu sa basket. Finalement, le gardien a pris le dessus, ouvert le caveau, jeté Arnaud dedans puis refermé la trappe. Il a vu la chaussure et, pour ne pas rouvrir la crypte, l'a mise dans le tabernacle. Puis il l'a oubliée. Je suppose qu'après, il est allé avertir Maillefeux et

Rousseau qu'ils avaient un gros problème.

— Ça, c'était le samedi matin, précise Durrieu.

— Arnaud est resté deux jours enfermé dans le caveau avec tous ces cadavres ! dit Anne d'une voix détimbrée.

— Quelle horreur ! » murmure Marthe.

J'en sais quelque chose...

« Je vais faire la vaisselle, je ne peux pas écouter ça ! » lance Ginette.

Thom lui laisse le temps de regagner sa cuisine.

« Nous en arrivons donc au petit matin du lundi. Sans doute Pradel a-t-il eu du mal à joindre Maillefeux puisque ce n'est que le lundi à l'aube qu'il a reçu l'ordre de passer à l'action. Quand Pradel est redescendu dans le caveau, Arnaud a tout de suite compris ce qui allait se passer. Bien décidé à ne pas se laisser faire, il a dû se saisir de quelque chose dont il s'est servi comme arme de défense...

— Vous pensez à quoi ? demande Lerois, qui était resté silencieux depuis son arrivée mais que l'histoire semble avoir captivé.

— Je ne sais pas, un bout de bois, une des lampes de camping qui servaient à donner la lumière ou une des glacières qui traînaient au fond du caveau. Les deux hommes ont dû se battre un bon moment. Finalement, Pradel a sorti son couteau, s'est glissé derrière Arnaud et, après une lutte acharnée, a réussi à l'immobiliser et... »

Anne ferme les yeux. Un rictus lui déforme la bouche et elle baisse la tête. Laura Santini, qui est restée debout derrière elle, se penche vers la jeune femme, lui enserme les épaules de ses deux bras et pose la tête contre la sienne. Thom hésite un instant à poursuivre. D'un signe discret, Marthe l'encourage à terminer son récit.

« Dans un sursaut, je pense qu'Arnaud lui a asséné un méchant coup sur la tête avec son arme improvisée, ou alors il l'a violemment repoussé et, déséquilibré, Pradel s'est assommé contre un mur. Je le crois parce que quand il m'a coincé dans le caveau, il avait un pansement sur la tempe. Quoi qu'il se soit exactement passé, il a bien fallu que Pradel reste hors circuit un bon moment puisque Arnaud a eu le temps de sortir de la tombe et de marcher jusqu'au pied de mon immeuble... »

Thom sent qu'Anne, malgré sa bonne volonté, se raidit de plus en plus sur sa chaise.

« Mais moi, j'ai eu plus de chance qu'Arnaud ; la cavalerie est

arrivée à temps ! Donc, ramassant ses forces, votre frère s'est hissé hors du caveau. Mais c'était trop tard... »

Liying toussoie.

« Pardon, Thom ! Mais comment savait-il que c'était votre immeuble ?

— Il l'a écrit dans sa lettre à Rachid ; il l'avait localisé avant de se lancer dans son expédition. Il lui a fallu beaucoup d'énergie pour gravir la pente qui mène à la section qui se trouve sous ma fenêtre. Ses forces déclinaient à chaque pas. Le hasard a voulu que je boive mon café à ce moment-là, à ma fenêtre. Voilà. »

L'enquêteur revoit la scène et les derniers instants d'Arnaud. Une boule s'est coincée dans sa gorge. Durrieu s'en aperçoit et prend la relève.

« Oui, je suis à peu près sûr que c'est comme ça que ça s'est passé. C'est dégueulasse mais vous pouvez être sûre, Anne, que ces salauds vont le payer très cher.

— Et on est sûr que c'est la mafia qui a fait tuer Karine Pasteur ? demande le jeune Lerois.

— Aucun doute là-dessus, répond le commissaire. Elle, c'est l'alcool et la cocaïne qui l'ont perdue. Son salaire de légiste n'allait pas chercher bien loin mais avec son petit trafic, elle s'est mise tout à coup à gagner un fric fou. D'autant qu'elle poursuivait ses activités de dealuse. Alors, il n'y a plus eu de limites : c'était défoncé sur défoncé, cuite sur cuite, connerie sur connerie. Et quand on est saoul ou défoncé, on peut devenir bavard devant des inconnus. Volodia a flippé et alerté ses patrons. La mafia n'aime pas les risques imprévus ! »

Il vide le fond de son verre.

« Et c'est aussi pour cette raison que Maillefeux a tenté de prendre le large. Sa première grosse bêtise a été d'assassiner sa belle-sœur. Sa vie privée commençait à interférer sur les affaires et, ça, ses patrons n'ont pas apprécié. De plus, Arnaud ayant découvert son secret, sa belle assurance s'était envolée. Elle a commencé à perdre les pédales et à prendre des risques absurdes. La goutte d'eau a été l'incendie de la morgue qui a dû fortement déplaire en haut lieu. Elle avait été une bonne recrue mais elle devenait incontrôlable et dans les hautes sphères, on a commencé à en avoir marre de passer derrière elle pour effacer ses conneries.

— C'est pour ça, renchérit Thom, qu'on piétinait tant au début de l'affaire. Quand on arrivait quelque part, que ce soit au Moulin, chez Arnaud, chez Karine, ces messieurs du crime organisé étaient passés avant nous et avaient fait le ménage.

— Vous pensez que Maillefeux se cache quelque part ? demande Marthe.

— Si je la tenais, celle-là ! » dit Ginette l'air mauvais.

Les policiers et le légiste échangent de rapides regards convenus. C'est Durrieu qui intervient.

« Il vaudrait mieux, pour elle, qu'elle ait trouvé une bonne planque... Bon. On parle d'autre chose ? »

Anne relève la tête. Les traits tendus, elle se tourne vers Durrieu.

« Commissaire, vous croyez que je peux récupérer la lettre d'Arnaud ?

— Pas pour le moment, Anne, je suis désolé. Elle a été versée au dossier. Pièce à conviction. Si la procédure le permet, quand l'affaire sera jugée, vous pourrez la récupérer. Je ferai mon possible, promis. Mais je ne peux rien vous promettre.

— Je peux arranger ça, hasarde Thom. Si le commissaire est d'accord, bien sûr, je peux vous en donner une copie...

— Oui, ça, c'est OK, tranche le Pacha. Mais soyez discrète ! Ne la montrez à personne, promis ? »

Ginette sort de la cuisine avec des assiettes de petits gâteaux à la menthe et au chocolat.

« Vous avez fini avec toutes ces horreurs ? Bon ! Vous allez me goûter ça. Je les ai faits cet après-midi. Ça va nous remettre un peu de baume au cœur. »

Anne s'éclaircit la gorge.

« Papa va être arrêté ? »

Durrieu acquiesce gravement.

« Il n'échappera pas à la mise en examen. Mais au vu de son état de santé, le juge d'instruction se montrera peut-être... compréhensif. »

Il n'ose pas lui dire qu'il va écoper, à coup sûr, d'un internement sous contrainte. Comme si la jeune femme avait lu dans ses pensées, elle fixe longuement le commissaire. Deux grosses larmes coulent lentement sur ses taches de rousseur. Elle bredouille une excuse, se lève et se précipite vers les toilettes. Marthe la suit.

Laura Santini grogne.

« Comment on peut infliger ça à des mômes ? Merde ! »

Thom tend le bras vers le plat de gâteaux.

« Maintenant, elle sait. Tout a été dit et elle va pouvoir faire son deuil. »

Ginette, qui vient de remplir le verre de Durrieu, va s'asseoir au bout de la table la bouteille de calva à la main.

« J'espère que la police va coincer cette bande de voyous qui coupe les gens en morceaux !

— Merci pour moi ! » intervient le légiste.

La tauillère devient toute rouge.

« Oh ! Je suis désolée, monsieur ! Je...

— Malheureusement, Ginette, dit Santini, coffrer tout le monde est impossible. Le surnom de la mafia, c'est la pieuvre. Ce n'est pas pour rien. Et la Transp-Euro est une organisation puissante qui doit avoir des appuis haut placés à l'Est. On n'est pas près de pincer les donneurs d'ordres.

— Mais votre truc là, Infrapol ! Ça sert à quoi alors ?

— Interpol, rectifie Durrieu en riant. C'est une organisation au sein de laquelle les polices de nombreux pays mettent leurs pratiques et leurs connaissances en commun. On a la même au niveau européen. Europol. C'est grâce à eux qu'on a découvert les ramifications internationales du réseau mais ils ne peuvent pas intervenir comme ça sur un territoire souverain ! En France, je suis là pour ça, Ginette ! »

La patronne jette un regard admiratif au commissaire.

« La seule consolation, intervient Thom, c'est qu'en Europe, au moins, le réseau est grillé. »

Ginette croise les bras sur sa généreuse poitrine.

« Eh ben, encore heureux !

— En tout cas, dit Durrieu en soufflant, je vais pouvoir passer et penser à autre chose !

— Mais dites-moi, Thom, intervient le professeur Grinberg, vous avez eu une chance incroyable que vos amis vous aient retrouvé à temps ! Qu'est-ce qui vous a mis sur la piste, commissaire ?

— Ça, c'est ce qu'il y a eu de plus simple dans cette affaire ! Quand je suis revenu au bureau, j'ai trouvé le message de la préfecture m'informant qu'on avait retrouvé la voiture de Maillefeux dans l'impasse qui longe le Père-Lachaise. Et quand Liying m'a dit que Thom avait quitté mon bureau une demi-heure avant que je n'arrive,

j'ai tout de suite compris que cette patate avait lu le message et je le connais par cœur... Pas sorcier de savoir où il était allé. De plus, mon ami Amadou... »

Démago !

« ... a jeté un œil sur le chercheur... Doudou, comment ça s'appelle ta manip du diable ? »

Le commandant modère son air ironique.

« Le moteur de recherche...

— C'est ça ! Le moteur de recherche ! C'est épatant ce truc. »

Doudou sourit, mais ne lâche pas l'affaire.

« J'ai donc trouvé le site que Thom avait consulté et qu'il y avait cherché l'impasse Tenon. »

Le commissaire enfourne un petit gâteau et reprend la main.

« Bref ! Quand on a débarqué dans l'impasse, la chance a voulu qu'une voisine qui promenait son chien ait vu de sa fenêtre un homme correspondant au signalement de Thom s'introduire dans le cimetière par la petite porte trois quarts d'heure plus tôt. »

Durrieu fait claquer sa langue et poursuit, intarissable :

« Quand Thom m'avait raconté où et comment il avait trouvé la basket d'Arnaud, j'avais envoyé un homme sur place, pour repérer les lieux. Il était de service hier soir, on a donc pu foncer direct vers la chapelle. Et ce con de Pradel n'a pas eu de bol, on est arrivés sur les lieux alors qu'il allait prendre le large. On l'a serré et, hop, demi-tour ! Une fois dans la chapelle, il ne s'est pas fait prier pour nous ouvrir la trappe. Un jeu d'enfant !

— Au fait, intervient Laura Santini, comment va l'agente qui a été blessée dans la fusillade qui a suivi ?

— C'est rien ! dit Durrieu. La balle n'a fait que la frôler... Elle a déjà repris son service. »

Anne Lemarchand réapparaît au bras de Marthe. Elle semble plus sereine, un pâle sourire sur les lèvres. Les yeux de Ginette s'embuent soudain. Elle se précipite vers Anne et la prend dans ses bras.

« Venez, que je vous embrasse. Ma pauvre chérie ! »

Il est 9 heures quand ils quittent le petit restaurant.

Ginette, qui ferme le rideau de fer en actionnant énergiquement la manivelle de sa main droite, suit des yeux le feu rouge arrière du vélo de Thom qui s'éloigne vers la Bastille. Elle suspend un instant son

geste et, le poing gauche sur la hanche, se met à murmurer :

« Y a vraiment trop de méchanceté de par le monde ! »

CHAPITRE XXXII

Il n'y a pas un nuage dans le ciel d'un bleu pâle, presque blanc.

Après des obsèques civiles en mairie du 10^e arrondissement, les dépouilles de Rachid Houria, Marie-Madeleine et Arnaud Lemarchand ont été incinérées au crématorium du Père-Lachaise. Anne Lemarchand avait voulu qu'ils soient ensevelis dans la même tombe, au lieu même où Arnaud était venu mourir. François Lemarchand, le grand absent de la cérémonie, s'enfonçait toujours plus dans la dépression et dormait toute la journée d'un sommeil médicamenteux, peuplé de cauchemars terribles, au centre médical de la prison de la Santé.

Les trois croque-morts qui ouvrent la marche portent chacun une urne de marbre noir. Plusieurs fois à la limite de la glissade, ils dévalent en file indienne la pente creusée à l'avant du caveau et disparaissent sous la surface.

Durrieu, Marthe et la commissaire Santini sont là ainsi que le vieux jardinier du Moulin qui a fait le voyage de Normandie. Un grand mouchoir à carreaux dans la main, il tamponne à gestes lents ses yeux remplis de larmes. Anne, elle, ne pleure pas. Elle semble apaisée. Quand les employés des pompes funèbres ressortent, Anne s'avance vers l'entrée de la tombe.

« Vous venez, Thom ? »

Un peu étonné, il obtempère. Dans le cube de ciment neuf enfoui sous la surface, l'humidité s'infiltré déjà et des gouttes d'eau tombent sur le sol avec un bruit sec. Sur l'unique tablette en maçonnerie montée dans le caveau, les trois urnes sont posées côte à côte. Anne sort une paire de gants de sa poche et ouvre celle de sa mère.

« Qu'est-ce que vous faites, Anne ? demande le détective, les yeux

ronds.

— Ouvrez l'urne de Rachid, s'il vous plaît ! »

Elle fait de même avec celle de son frère. Anne saisit alors une grosse pincée de cendres dans chaque urne et la déverse dans les deux autres.

« Comme ça, ils ne seront plus jamais seuls, murmure la sœur d'Arnaud. Maintenant, on va les laisser. »

Ils referment les trois urnes. Thom pose une main sur son épaule qu'il serre brièvement.

« Ce sera notre secret. »

Ils restent encore une minute, laissant errer leurs sentiments, leurs souvenirs, puis regagnent la surface et le monde des vivants. Chacun défile devant la tombe et y dépose une rose rouge. Anne rejoint le vieux jardinier, glisse un bras sous le sien et tous se mettent en route à pas lents. Le cortège cabossé s'ébranle vers la sortie, suivant une trajectoire incertaine.

Durrieu se retourne vers son ami.

« Tu viens ?

— J'ai un truc à faire avant. »

Marthe regarde brièvement son neveu. Elle acquiesce, lui sourit et reprend sa marche. Thom regarde le petit groupe se diriger vers le portail monumental. Sa gorge se serre. Il se retourne et se dirige vers la section 85.

Comme à chacune de ses rares visites, il reste un moment immobile devant la tombe, ne sachant pas trop ce qu'il vient faire là. Sous la dalle, il y a les cercueils des grands-parents et l'urne des cendres de Lucas. Il espère aussi qu'un jour, peut-être, les corps des parents disparus en Amazonie les rejoindraient. Mais les polices locales avaient abandonné les recherches depuis belle lurette... Plus grand-chose à espérer de ce côté-là. Un autre vide qui resterait béant.

Sur la tombe, Thom a contemplé avec une émotion soudaine la nouvelle composition florale dans son petit panier en osier que Durrieu a fait livrer comme tous les mois. Après la mort de Lucas, Thom avait d'abord cru que c'était Marthe qui venait fréquemment nettoyer la tombe et tailler les petits buis plantés dans la jardinière qui délimite le périmètre du caveau, qui les commandait. Marthe, elle, avait cru que c'était à l'initiative de son neveu. Le détective avait vite

compris qui était à l'origine des livraisons anonymes et décidé de garder le secret. Son cœur se serre mais il parvient à refouler ses larmes.

Le soleil descend vers l'horizon et il chauffe fort. Le frère de Lucas va s'asseoir à l'ombre de l'arbre qui se dresse à la tête de la tombe. Pas de visiteurs dans cette section et les allées adjacentes sont vides. Soudain, près de lui, le bruit d'un froissement dans les buissons sauvages le fait sursauter et le chat borgne et miteux, le vieux caïd du Père-Lachaise, en sort en bondissant.

« Ah non, c'est pas le moment de venir me faire chier, toi ! »

Du bout des doigts, Thom cherche des graviers pour le chasser mais, contrairement à l'attitude agressive que le matou avait adoptée lors de leurs rencontres antérieures, Rominagrobis ne montre aucun signe d'hostilité. Au contraire, il bâille longuement, s'étire et va se coucher à l'ombre de la stèle, face à Thom, et, après l'avoir fixé quelques secondes, s'endort en ronflant. Le détective le regarde, amusé.

« Je ne sais pas ce que tu fais de tes nuits, mais, t'es comme moi, t'as plus l'âge, pépère ! »

Il renverse la tête contre le tronc de l'arbre, ferme les yeux et entreprend de raconter toute l'affaire à Lucas. De l'apparition d'Arnaud mourant sous sa fenêtre jusqu'à la découverte du cadavre de Florence Maillefeux. Le temps s'est arrêté. Les ombres des arbres commencent à s'étendre sur la nécropole. Le silence est presque inquiétant. Thom s'endort.

Soudain, un feulement de Rominagrobis le fait sursauter. Il entrouvre les yeux et voit le chat fuir dans les buissons. Une ombre s'interpose entre lui et le soleil. Il lève le regard et voit le même uniforme que celui que portait l'autre taré qui l'avait coincé dans le caveau. Il pousse un cri et se redresse d'un bond.

« Ça va, monsieur ? Je vous ai fait peur ? Excusez-moi. »

Le gardien qui se tient devant lui est un jeune homme roux, mince, avec une petite gueule d'ange.

« Je crois que je me suis endormi. Excusez-moi ! »

— Il n'y a pas de problème, monsieur. Mais le cimetière va fermer et il faut regagner la sortie. »

Si tu savais comment je peux entrer et sortir d'ici quand je veux,

bel ami !

« Oui, bien sûr.

— Bonne soirée, monsieur.

— Bonne soirée. »

Le gardien s'éloigne. Thom prend le temps de passer lentement la main sur le marbre de la stèle. Il repositionne le petit bouquet de Durrieu au centre de la tombe, puis se dirige vers le portail monumental de la nécropole qui s'ouvre sur l'avenue encombrée. Il respire profondément, prêt à affronter à nouveau les abîmes séducteurs et hasardeux de la capitale.

FIN

Remerciements

Tous mes remerciements

à mon estimé collègue Nicolas Koch pour ses relectures bienveillantes et attentives !

et à Toi, bien sûr, pour les mêmes raisons mais aussi pour toutes les autres.

au sein de la valeureuse équipe des Éditions De Saxus à Christian Martin, de ces petites mains de l'ombre aux yeux sûrs et si bienveillants.

et, *last but not least*, à mon directeur littéraire, Sam Souibgui, infatigable explorateur de nouveaux mondes et qui, et ce n'est pas la moindre de ses témérités, le premier, m'a fait confiance.